



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

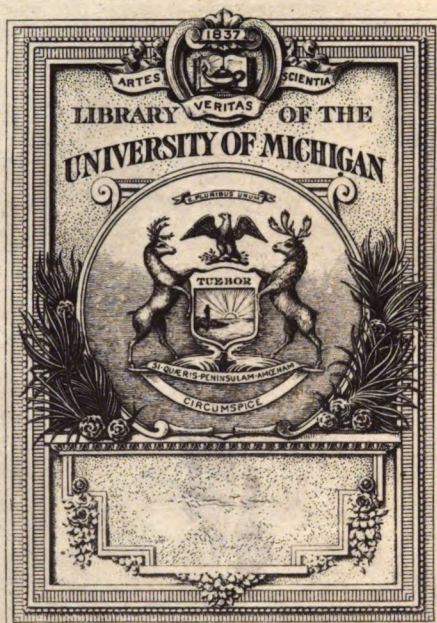
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A

491260



AS
162
A52

MÉMOIRES
DE
L'ACADÉMIE D'AMIENS

**Les opinions émises par les auteurs des
Mémoires leur sont personnelles et l'Académie
n'en est pas responsable.**

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

D'AMIENS

TOME XLVI.

ANNÉE 1899.



AMIENS

IMPRIMERIE YVERT ET TELLIER

—
1900



Lib. Corr.
Nijhoff
10811-28
16253

Amiens Pittoresque

MESSIEURS,

Lorsque mon beau-père, M. Gédéon de Forceville, reçut de l'Académie d'Amiens l'honneur qui m'est fait aujourd'hui, on voulut bien l'exempter du discours ; vous y avez gagné de n'avoir pas à entendre un travail qui pourtant aurait été meilleur que celui-ci ; mais vous m'avez dit ne pouvoir m'en dispenser. Votre arrêt est sans appel et, malgré la conscience de mon incompetence, je m'incline devant lui. Il ne faut jamais d'ailleurs reculer devant une difficulté. Les artistes n'hésitent pas en pareil cas ; Jules Dupré, le grand paysagiste, a dit : « Celui qui ne rêve pas d'escalader le ciel passe sa vie à plat ventre. »

Avant tout, je tiens à vous exprimer ma vive reconnaissance d'avoir bien voulu m'accueillir à l'Académie. Mon embarras est grand à vous dire toute ma gratitude ; je suis confus en effet si je parcours la liste des illustrations qui composent votre éminente assemblée : des historiens, des poètes, des orateurs, un savant théologien, un célèbre littérateur dont le nom est universellement connu, d'habiles docteurs, des magistrats distingués m'ont honoré de leurs bienveillants suffrages.

Votre Compagnie, dont les travaux comprennent en même temps les sciences et les belles-lettres, a

fait une place aux beaux-arts ; je viens donc comme peintre, et sans la moindre prétention littéraire, vous entretenir d'un sujet qui, j'espère, éveillera en vous des impressions sympathiques : c'est *Amiens pittoresque*. J'ai pensé qu'en vous parlant d'Amiens que j'aime, et que vous aimez autant que je puis le faire, vous y trouveriez quelque intérêt, et que je pourrais, en faveur de mon thème, compter sur votre indulgence.

Lorsque l'artiste se met à la recherche d'un sujet, d'un motif à peindre, qu'il rêve d'un tableau de genre ou d'un paysage, il regarde d'un autre œil que le passant qui contemple parfois avec indifférence les beaux sites, assiste sans émotion à des scènes touchantes. La nature et l'art, les spectacles les plus simples, les belles ruines où le temps a mis sa souveraine empreinte, révèlent ainsi des trésors à ceux qui les contemplent avec amour. L'artiste est aux yeux de certaines gens un être aux goûts étranges. S'il demande à l'habitant d'un village : n'avez-vous pas dans la commune un puits intéressant, un beau moulin ? vite on le conduit vers un puits tout neuf, abrité dans un petit pavillon de zinc étincelant au soleil, ou vers un moulin refait depuis peu, étalant ses toitures aux teintes métalliques et ses murs lisses expurgés soigneusement de toute végétation parasite. Il s'en détourne, et trouvant sur sa route quelque vieux puits moussu, quelque moulin décrépît, il s'installe pour les étudier, tandis que le paysan s'éloigne avec une grimace de pitié.

Ce n'est donc pas vers ce qu'on appelle « les beaux quartiers » que nous irons chercher le pittoresque.

Il y a là trop de régularité, de symétrie, de froide correction pour tenter l'artiste. Nous irons, si vous le voulez, vers la basse ville, vers cette « petite Venise » qui inspirait si tendrement l'historien Lamorlière. Il y voyait « l'archipel de la Somme formé de tant et tant d'islettes, la rivière l'accolant de ses bras et se glissant amoureusement dans son sein ».

Il est certain que le premier de nos pères, chasseur sans doute, pêcheur et peut-être hortillon, avait trouvé dans l'emplacement occupé par la basse ville un endroit aussi favorable à ses occupations que charmant à habiter.

La rivière qui vient de l'Est arrive, par la Voirie, à notre Port d'Amont, et se divise en de nombreux canaux. Cet archipel fut le premier noyau de la Ville d'Amiens et en est resté la partie la plus intéressante pour l'artiste.

De la Queue de Vache et de la Place du Don, l'eau coule au milieu de vieilles rues, aux maisons variées d'aspect. Il en reste un grand nombre ayant pignon sur façade, influence du voisinage des Flandres. La rivière continue entre ces constructions presque toutes fort basses, rarement surélevées d'un étage.

Parfois, elle est prise entre deux chaussées ; ailleurs, comme dans les rues des Rinchevaux et des Tanneurs, les maisons n'ont d'issue que grâce à une passerelle enjambant le cours d'eau, et c'est un tableau de genre fort impressionnant quand un prêtre et des enfants de chœur, avec la croix, attendent sur la chaussée les porteurs traversant le pont et chargés d'un cercueil. La note gaie ne fait d'ailleurs

point défaut parmi cette population, composée en majeure partie d'ouvriers. Gédéon Baril a bien su la saisir et la reproduire dans ces charmantes aquarelles que nous connaissons tous. Le si distingué jeune Maître, Francis Tattegrain a parcouru, lui aussi, tout ce laciné de canaux, y trouvant partout matière à des croquis variés; c'est un teinturier rinçant les pièces à pleine eau au sortir de la cuve, une hortillonne poussant son bateau sous un des vieux ponts qui sont caractéristiques de notre grande cité picarde. On a gardé dans certains quartiers de beaux arbres, des jardins descendant jusqu'au bord de l'eau, et pour animer le tableau, on y voit des pêcheurs à l'affût d'une friture, des ménagères au lavoir, des fillettes venant puiser de l'eau pour arroser leurs fleurs.

Sur notre chemin, nous trouvons des monuments anciens : l'Église St-Leu tout d'abord, qui, de bien des points, offre un coup d'œil intéressant. Qu'on la voie de la Place Parmentier, ou de la Rue des Majots, ou du Port d'Aval en regardant vers l'Est, ou encore de la Rue St-Leu en se tournant vers la Citadelle, sa silhouette est toujours heureuse; mais c'est surtout lorsqu'on arrive par la Chaussée Saint-Pierre, que l'ensemble est imposant. Le spectateur a devant lui à droite la façade de l'Hôtel-Dieu, dont on aperçoit la porte de la chapelle et l'entrée principale ornée de statues; puis vient la double rangée des maisons, et au second plan, l'Église St-Leu dont le clocher se détache en vigueur sur la partie antérieure de la Cathédrale. Il faut être là à la fin de l'après-midi, quand le soleil couchant éclaire

la grande façade de notre merveilleuse Basilique, qui forme dans ce tableau un majestueux arrière-plan. Cicéri l'a utilisé pour un décor de notre théâtre, c'était tout indiqué; on s'étonne bien un peu d'entendre le barbier de Séville chanter la Sérénade sur une place qui ne rappelle guère celle que domine la célèbre Giralda, mais l'effet est si beau que l'on accepte volontiers un peu moins de couleur locale.

Cette vieille Église St-Leu est un morceau qui pourra faire la joie de bien des artistes. C'est une des plus anciennes de la Ville; elle date de l'année 1480. Le clocher et la tour qui l'accompagne sont du siècle suivant. Le portail est d'un charme infini. Que de fois je me suis arrêté à rêver en le regardant ! Il est bien usé; le côté droit semble avoir eu des velléités séparatistes inquiétantes, la niche de ce côté est plus basse que la niche correspondante à gauche; les lobes du tympan se découvrent à peine, et, dans les voussures, les archivoltas ont perdu une partie de leurs sculptures, mais, tel qu'il est, je l'aime ce portail où des générations de passants ont poli la pierre et lui ont donné une teinte dorée, chaude, qui forme un heureux contraste avec les détails voisins, hors de l'atteinte des hommes et sur lesquels s'est arrêtée la poussière de plusieurs siècles. « Tu es bien vieux et bien délabré, pauvre portail, mais tu as déjà vu tant de choses : les Espagnols le 11 mars 1597, les alliés en 1815, les Allemands en 1870. Puisses-tu voir encore nos troupes françaises rentrant victorieuses, et que l'on te conserve respectueusement pour le redire aux générations futures ! »

Si nous avançons vers la Citadelle, nous apercevons à droite la Rue de Ville. C'est une de ces rues qu'Édouard David a si bien décrites :

Da l'einne d'chés ru's débistraques,
Keupé's d'mitan par ein couillout,
Où qu'chés moisons s'mil'nt da chés flaques,
Ont l'air mawais d'êtr' coire d'bout.

Nous y voyons encore une porte d'entrée et les bases de deux petites tourelles. On a prétendu que c'était l'ancien Hôtel-de-Ville d'Amiens et que les maïeurs et échevins y tenaient leurs séances jusqu'au commencement du XV^e siècle. Ce dire n'est pas confirmé par nos historiens modernes, MM. le baron de Calonne et Pinsard plus consciencieux dans leurs recherches.

L'Église St-Sulpice, que nous trouvons sur notre route, n'offre plus que des restes informes. En passant sur le Pont des Clairons, une vieille façade à poutres apparentes, située à notre droite, doit arrêter un instant notre attention.

La Citadelle conserve encore la Porte Montrécu et le petit édifice orné de la salamandre de François 1^{er}.

En traversant le canal, peut-être verrons-nous quelques gribannes halées par de forts chevaux : c'est un tableau tout fait dans le joli cadre de nos boulevards.

L'Église St-Germain n'a pas, comme sa voisine St-Leu, l'avantage de se présenter dans une perspective disposée à souhait pour la mettre en valeur. La rue étroite interdit le recul : il faut la voir du Marché au feurre, de la Rue Antonin, ou miëux, de la Rue de Condé, le dos appuyé à l'Hôtel Morgan ;

elle forme alors à droite une bonne coupure au-dessus des maisons de la Rue Riquier dont les constructions inégales et les alignements fantaisistes concourent à l'intérêt pittoresque. Au milieu, un pont d'une seule arche en grès conduit à la Rue St-Germain et la belle façade de la Cathédrale couronne le tout. Si les maisons, revêtues de planches sur la maçonnerie du rez de chaussée et hourdées en plafonnage à l'étage unique, n'offrent guère les indices de l'aisance, elles ne semblent pourtant pas tristes. On y travaille, mais on y chante ; les fenêtres sont inégales et percées à intervalles irréguliers, mais on y voit sourire des fleurs. Les cheminées ont des petits airs penchés tout à fait amusants ; elles s'appuient l'une sur l'autre : il faut s'entraider dans ce monde ; les toits couverts en tuiles sont tout déjetés et rapiécés de façon hétéroclite, mais le temps arrange, harmonise tout. Ces vieilles maisons, espérons-le, subsisteront toujours : une planche par ci, un raccord de plafonnage par là : c'est le couteau de Jeannot. Pas une seule construction neuve ne vient faire tâche par sa banalité dans ce tableau que l'artiste n'a qu'à copier.

Amiens possède encore une maison rue St-Martin décrite dans l'ouvrage de Viollet-le-Duc, la maison du Sagittaire dont les riches sculptures Renaissance attirent l'attention, puis la façade Louis XVI du Théâtre. Il est aussi trois monuments pour lesquels on n'a peut-être pas eu suffisamment d'égards : le Logis du Roi, le passage Gossart et la Malemaison. Le Logis du Roi était autrefois parmi les monuments historiques : il est regrettable qu'on ait déclassé ce

vieux souvenir de la Renaissance ; la tour qui contient l'escalier pourrait être facilement réparée et offrirait un véritable intérêt.

La Malemaison montre sur sa façade du XVI^e siècle des sculptures fort remarquables. M. Rigollot dans son ouvrage sur les « Monnaies inconnues des Evêques des Innocents et des Fous », prétend que l'une des figures en ronde bosse de cette charmante façade serait la représentation d'un fou ou d'une mère sotte.

Du passage Gossart on pourrait refaire un coin exquis. Sa lanterne en bois sculpté, sa façade aux poutres saillantes, les profils heureux du premier étage en surplomb, s'unissent pour composer un bijou architectural dont on devrait entreprendre la restauration ; il en reste juste assez pour que l'on puisse compléter l'œuvre sur des données certaines, sans avoir besoin de créer ou d'imaginer du nouveau ; on y installerait, dans d'excellentes conditions, un Musée picard qui serait pour Amiens ce qu'est la Maison Plantin pour Anvers, le Musée Carnavalet pour Paris ; on y recueillerait les meubles, les ustensiles de ménage, les costumes, toutes les reliques de l'ancienne Picardie, précieux restes devenant tous les jours plus rares, derniers vestiges d'un passé dont notre piété filiale doit se hâter de sauvegarder la mémoire.

Amiens a toujours offert de grandes ressources aux artistes. Les auteurs de *La Picardie Illustrée* lui ont consacré une grande partie de leur ouvrage. On lit sur le frontispice : « Ambiani Urbs inter alias eminens » ; plus de 60 feuilles de dessins contiennent

des vues de la Ville par des artistes de grande valeur : Bonhommé, Bays, Léger, Duthoit, Lebel, Monthelier, Célestin Nanteuil, Louis Français, Théophile Fragonard, Viollet-le-Duc, Signol Danjot, etc.... Vers 1835, le journal *Le Glaneur* publia une série de lithographies, « Monuments anciens et modernes d'Amiens », décrits par M. H. Dusevel, membre de la Société Royale des Antiquaires de France. Les dessins, au nombre de 70 environ, étaient dus au crayon habile de Messieurs Duthoit frères. L'imprimerie Jeunet, en 1874, entreprit un ouvrage fort bien édité : *Le Vieil Amiens* par les mêmes Duthoit, Aimé et Louis, et texte explicatif des distingués archéologues Gabriel Rembault, Auguste Janvier, Edmond Soyez, Auguste Dubois, etc...

Bien des monuments ont disparu, dont la perte demeure regrettable. La démolition de l'enceinte fortifiée a amené la suppression des Portes de Noyon, de Saint-Pierre, de Beauvais, et d'autres encore datant du XV^e et du XVI^e siècles; la Tour de la Barette, construite vers 1350, la Tour du Gard, l'ancien Hôtel du Gard, la Barbacane ont disparu ; de l'Église Saint-Remi il ne reste que des médaillons incrustés dans les maisons construites sur son emplacement. Les Cloîtres de la Cathédrale, la fausse porte des Célestins, les Églises Saint-Nicolas, Saint-Martin, l'Abbaye Saint-Jean n'existent plus. L'Église Saint-Martin s'élevait sur la place de ce nom, à l'endroit où, dit la légende, Saint-Martin dans une hôtellerie aperçut en rêve Jésus-Christ portant la moitié du manteau qu'il avait partagé avec un pauvre. Les arbres, qui font si triste mine à cet

endroit, remplacent mal la vieille légende. Les légendes, a-t-on dit, sont la poésie de l'histoire; elles charment en même temps les âmes simples et les esprits délicats; ce sont des fleurettes qui laissent leur doux parfum entre les feuilles des mémoires de l'humanité.

Respectons tout ce qui nous reste des monuments élevés par nos aïeux et surtout ne les déplaçons pas ! Ils parlent bien autrement à notre cœur sur l'emplacement même où la piété des hommes d'autrefois les a élevés, où ils ont été témoins de tant d'événements que déportés dans les galeries de musées, dans un milieu qui n'est pas celui pour lequel ils ont été créés. La Frise du Parthénon exilée par les Anglais au British Museum a toujours son immense valeur artistique, mais combien l'immortel chef-d'œuvre rayonnerait d'une splendeur plus pure sous le ciel de l'Hellade, dominant les plaines de l'Attique, au sommet de cette merveille d'art où l'avait fixée le génie de Phidias et d'Ictinus ! Aujourd'hui, dépaycée, hors des conditions de perspective et d'atmosphère auxquelles ses créateurs l'avaient adaptée avec un sens exquis de toutes les harmonies, elle semble frissonner sous le linceul des brouillards de Londres.

Cette petite digression nous ramène par une transition toute naturelle à un de nos jolis monuments d'Amiens : la Fontaine des Rabuissons. Elle se trouvait sur les Boulevards, vis-à-vis de la rue des Rabuissons; elle est aujourd'hui reléguée au fond du jardin du Musée et peu de visiteurs ont occasion de la voir. Il est dommage qu'on ne l'ait

pas laissée à sa place, ou tout au moins rétablie sur une de nos belles promenades.

A l'endroit où sont aujourd'hui le Square St-Denis et la belle statue de Ducange par le grand sculpteur picard Caudron existait le Cimetière St-Denis. Une des portes avait un fronton de Cressent, autre artiste picard distingué. Le Cloître contenait de nombreux monuments, mausolées et bas-reliefs de Blasset et de Cressent dont quelques uns d'une réelle valeur artistique. Lorsqu'il fut supprimé, en 1825, la plupart de ces œuvres d'art furent perdues; si l'hygiène exigeait le déplacement du cimetière, on aurait pu conserver les plus remarquables de ces œuvres.

Il n'y aura jamais assez de témoins du passé. La pierre des vieux monuments n'est pas muette pour qui sait l'interroger. En les contemplant, l'esprit évoque les temps qui ne sont plus; il ressuscite la vie de siècles, si différents du nôtre, avec les hommes qui ont aimé, lutté, créé des œuvres au milieu de circonstances obscures qu'il s'efforce de reconstituer. Il scrute avec une émotion mélancolique le travail de l'impassible nature dont l'action éternelle contraste avec nos existences éphémères; il la voit poursuivant sa tâche de transformation, effaçant sous les lichens et les mousses les détails des sculptures, faisant fleurir l'églaïtier et disposant les draperies de lierre avec cette grâce innée que nulle main profane n'a contrariée. Si l'on peut joindre à ces impressions l'admiration pour le parti que nos ancêtres ont su tirer des éléments qu'ils avaient à mettre en œuvre, n'y a-t-il pas là un sujet de méditation digne d'intérêt, qui étend les horizons de la pensée et dont on ne saurait trop renouveler l'occasion ?

Au milieu de la cité d'Amiens, entre la haute et la basse ville, se place l'incomparable joyau de ce riche écrin : la Cathédrale. Le génie de Robert de Luzarches et des Cormont a créé sur ce point un temple qui fait l'admiration universelle. Lorsqu'à l'étranger on montre avec orgueil quelque beau monument, on prend volontiers comme terme de comparaison notre Basilique. Viollet-le-Duc l'appelle l'église ogivale par excellence, le Parthénon de l'architecture gothique. Les Cathédrales de Cologne, de Narbonne et de Limoges, ajoute-t-il, sont toutes filles de la Cathédrale d'Amiens. Ruskin, le célèbre critique d'art, partage entièrement cette opinion. Notre distingué concitoyen, le Docteur Goze disait : « Quelques villes peuvent montrer dans leurs églises des détails plus parfaits, mais aucune ne saurait mettre en parallèle un ensemble aussi complet ». L'abbé Bourassé s'exprime ainsi dans son Dictionnaire d'Architecture : « Quand on entre pour la première fois dans cette immense enceinte, au milieu d'une forêt de colonnes, sous ces voûtes élevées qui ont tant de fois retenti des chants des générations passées, à la vue du rond point étincelant de l'abside, il faudrait n'avoir au cœur nulle fibre noble et généreuse pour ne pas être profondément ému. »

L'ensemble de la Cathédrale est d'une élégance sans pareille, les détails de la plus rare ingéniosité. Le portail principal, encadré de ses deux tours majestueuses, comprend la grande Rosace et la Galerie des Rois. Les trois porches qui servent d'entrée sont ornés de sculptures exquises ; le Beau Dieu d'Amiens, St Firmin, la Ste Vierge. Sur les

côtés de ces porches, un grand nombre de médaillons aux sujets variés représentent les signes du Zodiaque et les travaux des champs suivant les différentes saisons, puis des scènes tirées de l'Écriture sainte. Est-il rien de plus charmant que ce portail de la Vierge dorée, l'Immaculée souriant avec une tendresse si naïve à l'Enfant divin qu'elle porte dans ses bras ?

L'intérieur de la Cathédrale, où Joron, peintre amiénois, eut l'occasion d'exercer son talent d'artiste habile en perspective, offre aux visiteurs une foule de détails heureux : la chapelle des Sibylles, l'histoire de St Firmin et de St Jean se développant sur le pourtour extérieur du chœur, les merveilleuses stalles, chef d'œuvre des bons imagiers et menuisiers Arnold Boulin, Antoine Avernier, Alexandre Huet et Jean Turpin, de 1508 à 1521 ; de nombreux mausolées, celui surtout du chanoine Lucas avec l'Enfant pleureur par Blasset. Les frères Duthoit, que Viollet-le-Duc appelait les derniers imagiers de notre temps, ont été les vrais conservateurs de la Cathédrale. Patients, savants, aptes au même degré à peindre, à sculpter le bois ou la pierre, ils ont restauré avec une conscience et une habileté merveilleuses ces trésors d'art.

Avant de clore cette revue, il nous faut encore embrasser d'un dernier regard l'ensemble de ce prodigieux monument. Quel que soit le côté par où le voyageur pénètre dans la Ville, il est toujours frappé par la majesté élégante et hardie de la Cathédrale ; mais le point le plus favorable pour la bien juger était, avant le pont Beauvillé et les constructions

qui l'accompagnent, la route de Corbie. A la fin d'un beau jour d'automne, un immense panorama se déroulait sous les yeux émerveillés du spectateur. Au premier plan se plaçaient souvent un laboureur et ses chevaux, courbés, fatigués par le dur labeur de la journée, puis, les arbres des marais de Rivery et de St-Pierre et les étangs dont l'eau frissonne, moirée par les reflets des couleurs du ciel. C'est l'heure où le crépuscule dévore les formes, où les détails disparaissent. Un voile délicat, formé par les brumes qui s'élèvent et la fumée des hautes cheminées, s'étend sur la Ville. Seuls, les principaux monuments émergent de ce lac de vapeurs ; on aperçoit depuis les hauteurs de St-Acheul jusqu'au Faubourg St-Pierre, le Séminaire, Ste-Anne, le Beffroi, St-Leu, St-Germain, et enfin, couronnant tout ce poème de pierre, se dresse depuis plus de six siècles dans sa gloire triomphale, resplendissante dans une atmosphère de pourpre et d'or, nimbée des derniers rayons du soleil à son déclin, la Cathédrale d'Amiens. C'est l'Apothéose.



RÉPONSE

PAR

M. PEUGNIEZ

MONSIEUR,

Le rideau tombe habituellement sur les apothéoses. Et le spectateur charmé emporte dans la rêverie qui prolonge le spectacle toutes les beautés qui lui ont été révélées. Conduits par vous, nous sommes montés des brouillards de la vallée jusque dans la pourpre et l'or du soleil couchant, et voici qu'il me faut reprendre cet auditoire que vous venez d'emporter dans un souffle de poésie. Heureusement, c'est de vous que je dois l'entretenir. Je n'ai point à le faire descendre.

C'est de l'artiste que je voudrais parler, c'est-à-dire de cet être qui passe, disiez-vous tout-à-l'heure, aux yeux de certaines gens, pour avoir des goûts étranges. Ah ! tant pis, Monsieur, pour certaines gens : ceux-là doivent bien souffrir ! Je plains ceux qui ne se sont jamais oubliés devant la riche consonnance de deux couleurs voisines, devant la dégradation d'un ciel au crépuscule, devant les tons de chair satinés, une ombre lumineuse sur une épaule nue, un frémissement de clarté sur une soie mouvante, devant la nuance d'un satin dont les cassures s'irisent de

reflets opalins, de miroitements lumineux, d'imperceptibles tons bleuâtres. Pour la comprendre et l'aimer, la nature demande une éducation de l'œil aux formes, aux couleurs. Mais à ceux qui ont écouté ses leçons, quel sublime spectacle elle offre tous les jours !

Vous nous avez montré tout ce que notre ville offrait au touriste de pittoresque intérêt, et vous nous avez de suite éloigné des « beaux quartiers » pleins de régularité, dites-vous, de symétrie, de correction. Je ne discuterai pas avec vous des qualités qu'on leur pourrait reconnaître, mais je vous remercie de nous les avoir épargnés. Nous voici, comme vous, pénétrés du charme du « vieil Amiens » tout imprégné de poésie locale, devant ces ruines mêmes dont le temps a drapé les robustes épaules de son manteau de verdure et qui nous ressuscitent ceux qui ne sont plus et les actions de ceux qui ne sont plus. Nous y marchons derrière vous avec une sorte de piété, car en infusant la sève des souvenirs à ces images pâlies du passé, nous regagnons sur le temps écoulé des périodes entières de notre propre vie.

Dès vos premières pages, l'écrivain nous fait sentir ce que sera l'artiste. Les scènes d'intimité populaire vous pénètrent d'émotion : suivant la rue du Don, votre imagination évoque sur la pauvre passerelle jetée sur la rivière et conduisant à la maison, le cercueil pesant aux bras des porteurs qui rejoignent le prêtre et les enfants de chœur groupés autour de la croix. Ce sont encore des gens du peuple qui vous donnent la note gaie : « Le teinturier rinçant les pièces à pleine eau au sortir de la cuve, ou l'hortil-

bonne poussant son bateau... Les ménagères au lavoir, le pêcheur guettant sa friture, les fillettes venant puiser de l'eau pour arroser leurs fleurs » vous retiennent et vous captivent... et nous pressentons déjà à quelle source vous irez puiser vos inspirations.

Votre sympathie va vers les humbles. Devant eux, vous oubliez tout. Vous nous avez conduits devant l'Eglise St-Germain : mais à peine nous l'avez-vous mise en place que votre intérêt s'éveille à l'aspect des vieilles constructions qui l'entourent. Vous voilà détaillant les maisons hourdies en plafonnage avec leurs cheminées branlantes, leurs toits affaissés, et dans votre sollicitude pour ces pauvres déshérités, vous tournez le dos à la vieille douairière, que nous quittons pour vous suivre, sans presque prendre la peine de la saluer.

Vous aimez aussi la campagne. Vous l'aimez sans emphase : vous la racontez simplement. Ce pays n'a pas l'éclat supérieur, les chatoiements, les séductions sensuelles, les accords puissants des régions méridionales ensoleillées. Les teintes y sont atténuées : elles laissent, nous verrons tout-à-l'heure pourquoi, le charme des images aperçues dans le lointain d'une vision intérieure : c'est la séduction d'une musique très douce qui nous apporte le murmure d'un rêve de poète. Pour vous voir dans notre musée de Picardie, j'ai passé devant l'œuvre de Puvis de Chavannes, du maître qui a le mieux compris cette poésie intime de notre campagne. Le paysage, dans ses tableaux, n'est pas un décor banal ; mais l'harmonie des couleurs et des lignes empruntées à la nature qu'il avait sous les yeux évoque en dehors même des personnages et

suivant les sujets le repos ou la joie, l'amour ou la mélancolie. Nos plaines avaient pour lui une âme obscure dont les formes et les couleurs étaient comme le premier langage des émotions spirituelles. C'est ce qui fait le charme de ce qu'il nous a laissé. Saluons au passage cette grande mémoire. L'œuvre de l'artiste nous reste. En entrant dans notre musée, l'étranger s'arrêtera devant les chefs-d'œuvres adaptés si merveilleusement au milieu architectural qu'ils semblent en faire la partie intégrante. Sous son pinceau magique, la pierre est devenue comme transparente, s'anime, dit son rêve et nous gardons l'impression de choses lointaines qui se sont pénétrées de poésie dans la mémoire des hommes.

Quel est donc le secret du charme insaisissable répandu sur nos plaines et sur nos vallées ? Quel voile de poésie jeté sur la nature lui donne ici son mystérieux attrait ? Ce sont, il me semble, les conditions mêmes du sol dont elle se compose, du ciel qui l'éclaire, du climat au sein duquel elle est plongée.

Vous vous êtes souvent extasié devant la Cathédrale et vous alliez choisir pour l'admirer le voisinage des marais de Rivery et de Saint-Pierre. Ce qui fait la valeur de ce tableau, ce n'est pas seulement que la Cathédrale s'y détache en arêtes vives, dans un style noble et pur, en une perspective harmonieuse de lignes. C'est surtout que la vapeur imperceptible qui monte des hortillonnages, du fleuve, de la terre abreuvée met autour des objets comme une mousseline moite, à demi déchirée par places, qui amollit les contours, ne laissant d'importance qu'aux

nuances, aux valeurs de tons. Sous les nuages gris passant à l'horizon, humides fantômes toujours renouvelés apportant la pluie éternelle, les silhouettes s'estompent et la beauté du paysage est faite bien plus des saillies que la couleur peut modeler que des contours se détachant, se découpant sur le ciel. La nature ici ne s'exprime pas par le dessin, mais par des degrés de clarté, des dégradations de couleurs, ou des contrastes de tons. Ce qui prédomine, c'est la tache.

Et si, tout à coup, sur cette scène que la pleine lumière frappe rarement, un rayon de soleil luit, ces arbres, cette herbe, ces murs, ces pierres, ces toits faits pour le demi-jour de notre humide vallée, toute cette nature, que la lente brûlure du soleil n'a pas peu à peu ternie, vibre et prend un éclat extraordinaire.

Cette variété de couleurs et de formes est due à la vapeur incessante qui baigne l'atmosphère et enveloppe la campagne. Partout où elle flottera, la nature vous donnera les mêmes impressions.

Me promenant un jour sur les bords du grand canal à Venise, dans la fraîcheur et le silence de l'aube, je m'étais arrêté à contempler le marché aux herbes. Le long du quai, amarrées l'avant à la muraille, les gondoles rangées sur la lagune, s'allongeaient lavées et luisantes sur la grande eau qui s'étalait délicieusement dans la lueur du matin. Chacune d'elles était une fête pour l'œil avec la masse bigarrée des légumes dont les tons vigoureux et clairs éclataient comme une sonnerie de clairons dans l'humidité bleuâtre du brouillard. Sur la large

nappe du canal, leurs reflets ondulaient en tons clairs superposés dont l'alliance était une harmonie. Et ce miroitement, cet éclat incessant de teintes fondues, qui faisaient un second ciel aussi lumineux mais plus changeant que l'autre, me rappelait, les riches nuances, les dégradations de teintes, la splendeur éclatante de notre marché sur l'eau tel que l'a peint E. Maillard dans un tableau ruisselant de lumière, avec la perspective colorée de notre sévère cathédrale dans le fond, au lieu des deux rangées de palais faisant saillir la riche fantaisie gothique de leurs dentelles de marbre sur laquelle le temps avait jeté sa livrée grisâtre et fondue.

Ainsi à deux cents lieues de distance, à Venise comme en Picardie, la même gaze de vapeur molle qui se soulève de l'eau pour envelopper les formes bleuit les lointains, déploie au ciel les grands nuages, et nuance, suivant ses épaisseurs, les harmonies du coloris. C'est elle qui fait le charme des paysages d'automne de notre vallée de la Somme, bien plus éclairée par l'éclatante lumière des soleils d'été mais bien plus lumineuse quand les délicatesses des contours se fondent dans le léger brouillard d'une fin de saison. Alors les taillis ont de rousses fourrures, les trembles à travers les brumes grises laissent emporter sur la nappe d'acier de la rivière tout le trésor de leurs sequins d'or, des rayons irisés se mêlent aux branches encore argentées des saules dont on entend, au moindre frisson, tomber les larmes, le matin sourit dans la buée rare et des flocons d'opale flottent aux branches des arbres. L'homme s'y montre rarement. Tableaux

paisibles, secrète volupté, charme exquis de cet autre Amiens pittoresque où me voici engagé derrière vous.....

Dans cette nature aux lignes paisibles, à la tonalité calme, les habitants, les paysans surtout vous attirèrent. Vous en avez saisi toutes les harmonies avec le sol qui les a vus naître, grandir, travailler et souffrir. Et vous avez fait des tableaux de genre. Je voudrais une autre expression pour faire comprendre toute ma pensée. Un tableau de genre, c'est souvent une œuvre frivole, sans grand caractère, destinée surtout au plaisir des yeux. C'est si peu vous tout cela. Chacun de vos tableaux suscite une pensée, une émotion saine qui vous retient et qu'on n'oublie pas. C'est une scène de genre cependant, souvent simple, quelquefois banale, mais toujours empreinte de poésie, même quand elle descend jusqu'à la trivialité.

C'est qu'il y a deux façons de traiter la peinture de genre : l'une, soucieuse surtout de réjouir les yeux, de récréer l'esprit, ne s'applique guère qu'à nous offrir d'agréables images. Elle provoque à peine l'émotion.

Elle a pris naissance en France après les dernières années de la vieillesse de Louis XIV, à l'époque où commençait la vie galante du dix-huitième siècle, avec le caprice des modes, les coquets déshabillés des femmes, les toques, les plumes, les colliers de fourrure, la Société enfin telle que nous l'ont montrée les exquis tableaux de Lancret. L'ennui commençait à envahir toute cette noblesse dont Lebrun nous a laissé l'image sur les murs du château de Versailles.

D'autre part on se fatiguait de cette lourde cavalerie de pégases où l'art français semblait définitivement figé. Il fallait mettre fin à cette solennité de l'idéal où s'était complu le dix-septième siècle. Ce pays spirituel et un peu léger, le pays du rire et de la gaité, attendait une révélation de son véritable génie.

Watteau fut le sauveur attendu.

Guerrier, gille, soubrette dont un jeune seigneur chiffonne le corsage, ou marquise baignée de langageur et de grâce, tous ses personnages sont inaccessibles aux inquiétudes, aux abattements, au malheur, à la mort. Les attitudes sont exactes, les gestes vrais. La voie était ouverte.

Cette peinture eut vite la faveur du public. Elle prit ses sujets préférés dans l'histoire, dans les scènes orientales, dans la vie contemporaine, et les successeurs de Watteau nous ont peint des sujets empruntés jusque dans les harems et les bains turcs. On imite les jolis minois, les gestes coquets et provoquants des dames contemporaines. Manolas, torreros, reîtres du temps de la Ligue, seigneurs et dames de la Cour des Valois, baptêmes Louis XIII, mariages Louis XIV, parisiennes enfin pimpantes et parfumées, au visage régulier, à la taille bien prise, écrivant ou recevant un billet, allant à un premier rendez-vous, même une pointe de licence, quelques nus provoquants ou certains déshabillés plus provoquants encore, tout devient bon pour récréer les yeux et attirer le public frivole par les petits côtés anecdotiques, amusants ou égrillards de la vie.

Ce n'est point vers ce genre que vos tendances

personnelles vous dirigeaient, vous en aviez compris le caractère superficiel et frivole. Tous ces personnages n'ont d'humain que la forme. Il n'est en eux ni joie, ni douleur, ni tendresse, ni haine, ni malveillance, ni bonté. Ils sont l'indifférence, la grâce et c'est tout.

Et ce n'est pas assez.

Vous avez choisi l'autre manière. Vous avez voulu regarder vivre les gens autour de vous et faire d'eux une peinture toute simple, toute franche, représenter la vie ordinaire soit à la ville, soit aux champs et à travers n'importe quelle classe de la Société, cherchant avant tout le pittoresque, vous efforçant de saisir les hommes et les choses dans leur vérité, avec leur physionomie qui change, avec la lumière qui les éclaire ou les sentiments qui les animent.

Qui ne s'arrête, dans la grande salle de notre musée, à gauche de la porte d'entrée devant, « *Les préparatifs de la Procession* » ? Ce tableau vous a mis hors concours. C'était consacrer une belle œuvre que de la récompenser ainsi.

Dans une salle aux murs froids, hauts et nus comme en ont les salles des très vieux hospices, avec son large et pauvre dallage dont les trous bouchés de pièces plus sombres indiquent l'indigence, des orphelines entourent une religieuse de St-Vincent de Paul. C'est une fête dans la maison : c'est le jour de la procession. Et la sœur, debout près d'une fillette déjà toute voilée de blanc achève la toilette d'une autre enfant, assistée par deux petites pensionnaires de l'hôpital, des orphelines aussi.

Le jour qui éclaire les personnages tombe d'une

large fenêtre qui laisse apercevoir, dans l'intérieur de la cour, les grands arbres poussant vers le ciel leurs rameaux à peine verdoyants et qui frissonnent aux caresses de la brise d'une claire et belle matinée de printemps. La lumière est chaude, éclatante, comme elle l'est dans notre pays sous un ciel pur et les reflets qu'elle pose en se jouant sur les visages, sur les chevelures, sur la toilette blanche de l'enfant donnent à l'ensemble de la scène, d'une tonalité pourtant bien discrète, un éclat qui l'anime, et apporte dans ce milieu sévère du vieil hospice St-Charles, la note joyeuse et consolante que la nature fait entendre partout, même aux derniers de ses déshérités.

Sous les grandes ailes de la cornette blanche, la figure de la sœur est attentive et douce. Ce jeune visage, au profil si pur, si finement souligné par le jeu de lumière qui en éclaire le bas, garde la noblesse et la sérénité d'une madone, tandis que dans le geste des mains, de fines et longues mains de patricienne, ajustant la collerette de l'orpheline, se traduit la femme, avec son élégance native et son naturel souci de plaire.

La fillette qu'elle habille est debout devant elle, drapée de blanc. Tout dans sa personne a la gaucherie, la maladresse des enfants élevés sans mère. Les plis de sa robe tombent droits et raides malgré les efforts de la jeune fille qui les ajuste, baissée à ses pieds. Sur ce visage sérieux d'enfant, que n'ont pas fait sourire les caresses maternelles, les préparatifs de fête ont mis à peine un rayon de gaité. Pauvre petite orpheline... que la vie prendra tout à l'heure avec ses laideurs, ses incertitudes et

ses misères, sans l'avoir laissé goûter la part de bonheur que chaque enfant attend autour de son berceau.

L'attitude humble et résignée de la petite qui tient la pelote d'épingles procède du même sentiment, et nous ne retrouvons un peu de coquetterie que dans le geste de la grande jeune fille agenouillée au centre du tableau. Celle-ci n'est plus une enfant : elle a déjà la grâce de la femme, et ses cheveux, ces clairs cheveux châtains de nos pays, sont lissés en une coiffure bien simple, mais soigneuse. Il eut été déplacé d'insister, il eut été cruel de ne pas faire sentir la nuance, et tout le charme du tableau est dans cette sensibilité furtive inscrite en touches si discrètes, mais qui retient et qui émeut.

J'ai réservé pour la fin la toute jeune fillette adossée à la fenêtre. Elle résume ce que je disais tout à l'heure. Dans la vie si monotone que lui fait son séjour dans la maison d'hospice, cette scène, si naïve dans sa simplicité, est pour la pauvre enfant un grave événement qui l'a prise tout entière. Dans son souci de ne rien perdre, elle en a oublié, sur le banc voisin, la tartine avec laquelle on voulait l'amuser sans doute, pendant la toilette des autres, et la voici solidement appuyée le dos à la boiserie, ses petites mains croisées devant elle en une attitude toute simple d'enfant, les yeux grands ouverts sur la robe blanche et sur tout ce mouvement auquel elle n'est point habituée.

Toute cette scène est bien vue : cette jeunesse groupée autour de la religieuse a la tenue sérieuse et réfléchie que donne aux enfants la vie qui s'écoule

sans joies : les attitudes sont sobres, quelques unes sans grâce sont indiquées assez discrètement pour attendrir sans choquer, et ces jeunes visages résignés d'enfants sérieux au milieu de leurs préparatifs de fête, dégagent une impression de tristesce voilée, éveillent la sympathie, parlent au cœur et font naître l'émotion.

Vous nous avez prouvé que ces éléments si simples ne sont pas monotones. « Dans la nature, disait un jour Corot, il n'y a jamais deux choses pareilles. »

C'est vrai. Pour l'artiste comme pour l'observateur de la nature, les choses maintes fois vuës restent par quelque côté nouvelles : aucune d'elles, en devenant accoutumée, ne perd tout son mystère. Celui qui ne sait pas être heureux à la même place, devant le même horizon ne le sera jamais. Les variations intéressantes sont celles que la vie amène et celles-ci s'observent d'autant mieux que leur théâtre est plus simple.

Qui de nous n'est resté cent fois indifférent devant les moissonneuses qui peuplent nos champs et passent dans le soleil. Quel vulgaire sujet ! Quelle scène peu remarquable ! Mais en face du tableau de J. Breton « *La fin de la journée* » vous restez pensif et rêveur devant la grande faneuse qui se repose là-bas, toute droite, le menton dans la main, le coude au râteau, et dont le front hâlé s'empourpre aux rayons du soir.

Avec « *Les herbillonnes* », nous voilà dans les champs, après la moisson. Baignée de clarté jusqu'aux lignes reposées de l'horizon, la grande plaine picarde s'étend dans son éclat tranquille de belle

filles heureuses et riches. Quelques lointains toits rouges pittoresquement groupés dans le feuillage de grands arbres indiquent le village prochain où conduit la route peu fréquentée sans doute, avec l'alignement de ses touffes d'herbes aux verdures pâlies qui bordent les ornières. Le ciel est lumineux, un peu gris pour ne pas éteindre les tons chauds du sol dont les sillons endormis sont humectés de vapeurs violettes. C'est la terre, nuancée par les reflets changeants des nuages légers qui courent au-dessus d'elle, dont la valeur est ici prépondérante.

Dans l'incomparable limpidité des perspectives, deux paysannes se détachent au premier plan. L'une dans tout l'éclat de la jeunesse est à l'âge où la beauté de la femme commence à s'épanouir, où le désir de la parure s'éveille. En cette saison brillante où la richesse de la campagne l'invite à se couvrir de vêtements aux couleurs vives et riantes, elle n'a que ses habits de bure aux tonalités éteintes, un peu froides, et le pauvre fichu de cotonnade qui lui couvre la tête ; mais son instinctive coquetterie ne lui a-t-elle pas murmuré à l'oreille tout le parti qu'elle pouvait tirer du léger fardeau qu'elle rapporte au village. Dans le panier qu'elle soutient avec grâce de ses deux bras levés, elle a jeté toute une végétation d'herbes folles qui débordent autour d'elle, enguirlandent les mains, frissonnent au souffle de la tiède brise d'été et retombent. Comme cette fraîche récolte pèse peu sur son épaule ! La tête s'y encadre comme dans un décor, et le buste fièrement campé, d'une démarche souple et légère elle va, le regard perdu dans la plaine qui s'étend

devant elle. A quoi rêve-t-elle ? Quels désirs, quels regrets, quelles attentes flottent dans ce grand œil légèrement cerclé de bistre par l'ombre portée des longs cils ? La lèvre est prête à sourire. Sont-ce les souvenirs, ces lambeaux de notre être attachés aux choses, qui prêtent tant de charme au paysage qu'elle a sous les yeux ? Songe-t-elle à la fête prochaine, ou bien à l'amoureux qui lui enlaçait la taille l'autre soir ?.....

Sa mère qui l'accompagne ne s'en soucie guère. Pliée en deux sous la charge de verdure qu'elle accroche de sa main gauche et soutient de son bras droit, la main solidement appuyée à la hanche, elle ne songe guère aux fleurs du chemin. La tête penchée vers la terre, sur ce sol où elle a peiné toute sa vie, ne rêvant sans doute pour sa chaumière que le bonheur sans bruit, que le pain quotidien dans le travail et la santé, elle prosterne sur le champ son visage nimbé de la toile grossière qui l'abrite du soleil. Dans son attitude lasse, dans les rides de son visage, dans le hâle de son teint, dans les déformations de ses mains d'une facture systématiquement grossière, dans son regard qu'on devine fixé à la glèbe, on sent l'âme de toute une race qui a déjà beaucoup souffert, beaucoup peiné, beaucoup vécu. Elle est le fruit mûr d'une civilisation un peu vieille et derrière le voile qui abrite son front, on a l'impression que sous les lourdes paupières une longue série d'aïeules, qui sans doute, elles aussi, ont beaucoup travaillé, regardent tristement.....

Malgré toutes ces nuances qui les opposent, les

deux femmes forment un groupe de paysannes de la plus parfaite unité. C'est qu'il existe entre la nature, le paysage et les deux êtres qui le traversent, une harmonie que vous avez sentie et respectée. Le paysan, par sa façon de penser, de sentir, de concevoir vit avec la nature et finit par s'identifier à elle, par se confondre en elle. Elle ne se distingue pas, pour lui, de ce qu'il sent, et, attentif aux changements du milieu ambiant que rien ne lui cache, il ne sépare pas les sentiments qui se succèdent en lui des aspects quotidiens de la réalité. Par cette passivité d'impression, il finit par rentrer lui-même dans la nature. Tout cela est fort bien rendu dans *Les Herbillonnes*. Le paysage aux lignes calmes, avec ses harmonies très douces de coloration encadre bien cette scène de paix. De même que les deux paysannes sont bien des Picardes, au point qu'on a comme l'illusion ou la ressouvenance de les avoir connues, le décor ou elles passent à l'ampleur, la placidité un peu morne, le charme monotone et tranquille de la plaine picarde. C'est un portrait du pays et de la race tout à la fois, portrait, je ne dirai pas familier, mais intime, attachant, admirablement fidèle et qui ne vieillira pas.

Et cependant, c'est la vie surprise dans sa familiarité, dans son dénuement, sans autre sentiment que celui exprimé par la réalité. Des détails vulgaires et même déplaisants de la pauvreté, vous n'avez rien dissimulé.

Pourquoi le spectacle de ces deux paysannes qui, dans la nature ne nous frappe ni ne nous ravit, nous séduit et nous retient, transformé maintenant par

votre pensée ? C'est que vous y avez mis quelque chose de vous. L'impression physique que vos sens ont perçue comme les nôtres s'est transformée en dedans de vous-même et y a suscité une image idéale en harmonie avec vos pensées, vos sentiments, votre être intime. L'artiste, disiez-vous tout à l'heure, regarde d'un autre œil que le passant. Ne pourrions-nous pas dire plutôt que tous deux regardent de la même façon. Mais, dans l'âme de l'artiste, le spectacle qui a ébranlé sa rétine lui a donné aussitôt une vision supérieure en beauté à celle qu'il avait sous les yeux. Chez lui, le sentiment exalté par l'image perçue en entrevoit largement les harmonies, et le tableau est déjà fait. Le passant n'a rien éprouvé. L'artiste a reçu de la nature une émotion qu'elle lui a, pour ainsi dire, imposée. Le premier dira, voyant travailler le second : « Mais vous embellissez la nature ! » Et le second répondra avec conviction : « Mais non ! le modèle est cent fois plus beau que ce que je fais ». Et tous deux se trompent.

Le premier en pensant que le comble de l'art, c'est la perfection de l'imitation matérielle, le second en prenant pour la réalité les créations de son cerveau car, ce n'est plus l'image qu'il a sous les yeux, qui est maintenant son modèle. Ce qu'il cherche à rendre, c'est l'impression qu'il en a recueillie, dont son cerveau a eu la lumineuse vision et qu'il n'a plus qu'à transmettre aux organes et aux membres. Il va désormais vers le but indiqué sûrement, sans hésitation, avec un effort de volonté tout aussi inconscient que celui qui dirige ses jambes lorsqu'il marche. Lorsque Raphaël faisait sa Galathée, il

écrivait que « les belles femmes étant rares, il suivait une certaine idée qu'il avait. » « Que de tableaux, dit J. Breton, restent loin de la vision qui les a inspirés ! »

Voilà pourquoi si vous donnez le même site à peindre à vingt artistes vous aurez vingt tableaux différents, tandis que dans toutes les œuvres d'un même peintre vous trouvez une foule de traits communs. Tous ces tableaux signés du même artiste seront également bons, agréables et beaux : ils le seront tous par les mêmes côtés. C'est que sous la puissante impulsion primitive, le cerveau agissant a pensé et transformé l'objet, lui imprimant son cachet, le marquant de son coin. C'est cette marque, ce sceau particulier, qu'on appelle l'inspiration, le génie. C'est lui dont je voudrais essayer de préciser, chez vous, les caractères.

Vous êtes né à Amiens et vous avez passé toute votre jeunesse à Ferrières. Vous devez être heureux d'avoir été élevé dans cette nature si simple d'où se dégage plus clairement l'évidence de ses grandes lois. De votre pays natal, un peu attristé par les pluies continuelles, par les brouillards qui montent des marais voisins, vous avez pris le sérieux et la douce mélancolie. Et comme une production de l'art reflète toujours le milieu où l'artiste s'est développé, votre peinture s'est imprégnée de couleur locale. Vous ressemblez au pays. Vous en avez l'ampleur, le sérieux, quelquefois la tristesse, la simplicité, la tranquille sagesse, le charme paisible. Dans une ville occupée de ses affaires, de son commerce, de ses industries, de son labeur plutôt que de son bien-être, et qui

jamais, même en ses plus grands jours, ne songea à bâtir des palais, vous avez appris le dédain de l'inutile, du trop agréable ou du superflu. Robuste et sérieux comme la race, vous en avez le calme et la gravité. Ce que vous voulez dire, vous le dites nettement, avec justesse, quelquefois avec un peu de lenteur, sans sous-entendu, sans malice ni vivacité. Il y a dans votre exécution une note toute picarde, toute contemporaine et si personnelle que vos toiles n'auraient pas besoin d'être datées ni signées.

Sans cesse, vous vous êtes reporté à la nature vivante. Persuadé que la source du beau est partout, vous faites simplement les choses comme vous les voyez. Or qu'avez vous vu le plus souvent autour de vous, dans le petit village de Ferrières? Assurément pas la Vénus de Praxitèle, mais des paysans, des humbles, des malheureux. Ils sont devenus vos amis. Vous vous êtes intéressé à tous leurs sentiments. Ils vous parlent avec attendrissement et profonde douceur, sans extraordinaire éloquence ni pompe inutile. On les représentait comme des êtres laids, idiots et malfaisants. Vous avez voulu les réhabiliter, montrer leur poésie, car la poésie est partout où l'artiste sait la voir. Vous nous avez parlé leur langue, qui vous avait ému, et vous nous en avez fait goûter le charme. Quelle magie nous retient devant ces tableaux d'une composition pourtant si simple : Quelques orphelines dans une salle d'hospice, l'abandonnée, deux herbillottes à l'entrée du village? C'est votre pensée... la pensée de l'artiste... sa vie interne qui se communique à nous, s'empare de nous, nous emporte sur ses ailes puissantes, en des

régions plus hautes que tout ce que peuvent atteindre nos sens.

Paysannes ou orphelines élevées dans un hospice, peuple obscur des pauvres, populace fangeuse et souffrante d'une grande ville, il n'est point nécessaire de les transformer pour les ennoblir. La nature humaine avec ses trivialités a sa raison d'être comme elle est. Il suffit de la comprendre pour l'aimer et jouir de la voir. L'art a pour but non de l'altérer, mais de l'interpréter. A force de sympathie, il la rend belle. Entouré de formes triviales, vous vous en êtes servi pour exprimer des sentiments en leur prêtant le charme inattendu de votre simplicité, le prestige de votre dessin et de votre couleur. Vous n'avez reculé devant aucune des laideurs et des difformités physiques. Vous avez laissé à vos personnages toutes les déformations dont les avaient marqués les servitudes de la vie sociale, les empreintes du métier ou de la condition. Vous avez préféré la poésie du sentiment intime à la jouissance extérieure des sens.

Voici, par exemple, *le Benedecite*. Elle est bien vulgaire, bien déformée la vieille femme qui récite la prière devant le pain posé sur la table. Mais quelle attitude de recueillement et comme sa fille est attentive à faire répéter à la toute petite la dévote formule. C'est que, chez cette paysanne restée tout près de la nature, l'émerveillement semble toujours nouveau de ce réconfort divin qu'apporte au corps lassé la nourriture. C'est le sentiment qu'on retrouve chez les primitifs. Quand les héros d'Homère qualifiaient de sacrifices aux Dieux leurs pantagrué-

liques repas, ils solennisaient par un acte religieux ayant la portée d'un pur symbole, un des actes les plus matériels de la vie sociale.

Pour les hommes des âges préhistoriques comme pour la paysanne ignorante et simple du pauvre village isolé, la perception naïve encore savoure une douceur de l'existence à mettre quelque chose de divin dans les actes les plus simples de la vie, en même temps que leur intuition pressent des principes et des lois qui régissent la vie humaine, comme la dominant les phénomènes du ciel.

Tout cela est dit dans le geste recueilli de l'aïeule, dans la touchante et naïve attitude de l'enfant et cette prière en commun qui monte de la rustique demeure a donné à la scène tout entière un caractère de grandeur, une poésie à ce pauvre intérieur de chaumière. C'est là plus qu'un tableau de genre, tant il s'y trouve d'observation sincère et pénétrante, de véritable style et de grand style dans les figures. Cette toile nous apprend comment on relève un sujet quand on est soi-même un esprit élevé, comment il n'y a pas de laideur pour un œil qui voit beau, en un mot ce que devient l'art de peindre quand il est pratiqué par un noble esprit.

J'ai là sous les yeux une gravure d'un des tableaux que vous avez envoyés cette année au salon : *Tendresse*. J'y retrouve toute la poésie des maîtres hollandais. Encore avez-vous choisi parmi eux. Cet intérieur de pauvre maison, avec la mère dans la simple et touchante contemplation de son enfant, m'intéresse et me retient comme un intérieur de G. Dow qui nous introduisait dans les milieux bour-

geois, s'inspirant de la vie familière et domestique, interprète des ménages honnêtes et soigneux, G. Dow, le peintre du home hollandais. Les boudoirs, les salons, qui séduisaient Terburg, Gabriel Metz, dont presque tous les modèles et les types appartenaient aux classes riches, ne vous intéressent guère. Comme Van Ostade, vous avez préféré les scènes populaires. Il nous menait au cabaret, nous y retenait par l'intérêt qu'il prenait aux casseroles de cuivre de la cabaretière, au nez de l'ivrogne, à sa pipe de terre, à son gobelet de fer blanc. Vous vous êtes fait une spécialité des scènes populaires, montrant les paysans dans leurs joies naïves, dans l'expression de leurs sentiments simples et généreux.

Et je trouve qu'un premier enseignement se dégage de cette étude. Les humbles scènes de la vie réelle valent aussi toutes les tragédies de l'histoire. Ni les costumes de nos paysans, ni les blouses de nos ouvriers ne sont des obstacles pour faire de la grande peinture. Tous sont intéressants pour quiconque est en état d'y lire et d'y étudier l'âme humaine. « N'as-tu pas vu, écrit Léonard de Vinci, les montagnards enveloppés de leurs pauvres haillons, l'emporter en beauté sur celles qui sont ornées. (Tr. d. P., § 404). » La scène peut être banale, vulgaires les personnages. La largeur du style, la franchise de l'observation, le sentiment élevé qui les inspire, suffisent pour que cette scène relève du grand art.

Oui, regardons la vie moderne, regardons la bien. Essayons de l'exprimer comme les Grecs d'autrefois ont su exprimer la vie antique, comme les

artistes de Florence ont exprimé l'harmonie délicieuse et élégante, le luxe aristocratique et voluptueux de la Renaissance italienne.

« *Les préparatifs pour la procession* » sont placés dans notre Musée à côté d'une toile de Lhermitte. Le voisinage est heureux. Comme vous, Lhermitte a combattu vaillamment pour montrer qu'il ne fallait pas aller loin de nous pour chercher le grand art. Il l'a depuis longtemps trouvé comme Millet, comme J. Breton dans l'humble vie des champs.

Votre couleur est claire, lumineuse sans être criarde. Vous nous avez montré que la couleur d'un tableau réside non point dans le tapage des tons, mais dans leur harmonie. Chaque salon nous ramène des sabbats d'arcs-en-ciel aveuglants, tout un papillotage de tons auxquels des artistes comme vous mettront, par leur exemple, un apaisement salutaire. L'art français vous sera reconnaissant de la voie dans laquelle vous avez marché.

Le dessinateur chez vous a la main ferme et l'œil juste. Les illustrations des poésies d'Edouard David sont des plus instructives pour qui veut voir comment vous dessinez. L'artiste voit vite le trait essentiel et caractéristique des figures et des objets. Il sait découvrir les lignes qui parlent. Et cette intelligence du langage des formes vous permet, par la simplicité des images, de laisser toute la valeur expressive à cette harmonie des lignes que confère aux choses la dignité de la pensée.

En face d'une de vos toiles, on sent qu'on a devant soi un homme qui pense.

J'ai cherché à dégager les caractères de votre talent.

Je conclus.

Si la peinture pompeuse et les grands étalages provoquent des exclamations enthousiastes, la simplicité, la discrétion, la vraie grandeur pénètrent insensiblement mais définitivement notre âme. Vous avez, Monsieur, cette simplicité naturelle et cette noble familiarité qui captive. Devant cette austérité qui ne se déride guère, on admire la beauté de l'œuvre, on est rarement surpris. Un grand attrait, une intimité qui se révèle à chaque instant plus pénétrante, une science accomplie, des moyens très simples, voilà ce que j'ai trouvé dans celles de vos œuvres, trop rares, qu'il m'ait été permis d'admirer.

Si j'avais eu à me former de vous une image conforme à votre peinture, je me serais représenté un songeur austère, d'une âme chaude, d'un esprit laconique et taciturne.

C'est cette âme que vos œuvres nous révèlent. Elles nous disent le ravissement que la nature apporte à vos yeux : elles montrent que la poésie est éternelle et qu'elle est partout. Elle naît avec l'enfant, le jeune homme la boit vivante autour de lui, le vieillard la retrouve dans ses souvenirs ; elle est sa suprême consolation. Et, devant les belles œuvres d'art comme sur l'Acropole nous pouvons répéter :

« O parfaite Beauté, déesse dont le culte signifie raison et sagesse, ton temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité. »

DU PATOIS

ET DE LA

LITTÉRATURE PICARDE

Discours de réception à l'Académie d'Amiens.

MESSIEURS,

La qualité naturelle du picard est la franchise. Aussi bien, qu'il me soit permis, tout d'abord, d'exprimer franchement, à mes confrères de l'Académie d'Amiens, mes sentiments de vive gratitude pour l'honneur qu'ils m'ont fait en me permettant de prendre rang parmi eux et de collaborer à leurs travaux.

C'est toujours avec joie qu'on accueille une heureuse nouvelle. Pourquoi donc la perspective d'une lecture publique vient-elle assombrir cette joie ? Je ne me crois ni le talent, ni l'autorité, ni l'assurance nécessaires pour triompher des difficultés d'une pareille tâche ; et, comme a dit Jean-Jacques Rousseau, « si l'accent est l'âme du discours, s'il lui donne le sentiment de la vérité, » j'ai bien peu de chance de vous convaincre, car mon organe n'a guère plus de portée que le bruissement de la mouche.

Mais je m'exécute, malgré mes craintes, rassuré par la conviction de rencontrer, auprès de mes collègues, une bienveillance dont j'ai déjà été à même d'apprécier les effets. Il me reste à réclamer de l'assistance qui veut bien m'écouter l'indulgence à laquelle mon inexpérience me donne quelque droit.

Accueilli chez vous en qualité de poète picard, mon intention première était de vous présenter, comme discours de réception, un travail dans un langage qui m'est familier, dans ma langue de tous les jours, c'est-à-dire en patois. Par bonheur, *tout bon picard se ravise*, et j'ai pensé que la solennité de ce jour imposait au nouvel élu, aussi bien pour vous que pour lui-même, l'obligation de s'exprimer dans sa « langue des dimanches. » Je me rattraperai, soyez-en bien persuadés, quand nous aurons fait plus ample connaissance. D'ailleurs, une compensation m'est d'ores et déjà réservée puisque, grâce à la liberté qui m'est laissée de choisir mon sujet, je puis vous entretenir aujourd'hui :
DU PATOIS ET DE LA LITTÉRATURE PICARDE.

Notre confrère, M. Georges Tattegrain, dont j'ai pu apprécier les sages avis et les conseils éclairés sur cet art si complexe qu'est la Poésie, vous disait, l'année dernière : « Les vers sont, en ce monde, une « des rares faiblesses que l'homme ne pardonne pas « complètement à son semblable. » L'expérience, hélas ! il faut le reconnaître, a confirmé et confirme tous les jours encore la vérité de cette pensée. Mais

il serait oiseux de discuter sur cette question. Au surplus, les vers ont du bon, puisqu'ils m'ont servi de laisser-passer pour pénétrer au sein de l'élite intellectuelle qui compose votre assemblée.

Ah ! les poètes, ces pauvres distraits, dont un des leurs a dit qu'ils ont :

Les pieds ici, la tête ailleurs,

on s'en amuse et ils s'y prêtent un peu avec leur bonne grâce de grands enfants qu'ils sont. On rit de leurs travers, de leurs manies. On a raison, après tout. La gaieté c'est le soleil de la vie et les nuages arrivent assez tôt. Il faut toujours profiter des chauds rayons dont le Ciel n'est guère prodigue.

Soit ! Riez d'eux légèrement, très légèrement ; plaignez-les doucement, plus doucement, car ce sont des âmes, des âmes extra-sensibles.

Pauvres êtres qu'on croit distraits ! Distract, le poète, peut-être, mais contemplatif à coup sûr. Ils'en va fixant l'éther qu'il sonde, scrute, fouille. Il s'arrête aux mille riens, insignifiants en eux-mêmes, auxquels son imagination donnera la vie. Tantôt il sera charmé par la goutte de rosée qui reflète les nuances infinies de l'arc-en-ciel. Tantôt il sera ému devant le spectacle des grandes collectivités humaines qui se meuvent, grouillent, travaillent, luttent, aiment et souffrent autour de nous.

Mais, contemplatifs ou distraits, peu m'importe, je m'honore de grossir, — oh ! combien peu, — le nombre de ces rêveurs. J'aborde donc mon sujet.

Pour quelle raison me suis-je mis à composer en

patois ? Permettez-moi de vous le dire tout simplement : c'est parce que j'aime ce langage populaire.

Oui ! j'aime mon patois, car, indépendamment de ses qualités propres d'expression et de couleur, dont je vous entretiendrai plus tard, il nous rattache à l'ancienne France. C'est la langue bien plus que le sang qui distingue les nations entre elles. Au surplus, on peut affirmer que le langage d'un peuple est la caractéristique de ses ressources géniales.

J'aime mon patois qui me rappelle les doux souvenirs de mon jeune âge et me fait revivre mes tayons. Bons vieux disparus, que de fois, heur ou malheur ! j'ai évoqué leur pensée, comme s'ils pouvaient encore me prodiguer leurs conseils utiles, me donner ces enseignements précieux qu'ils trouvaient au fond de leur cœur imprégné de tendresse paternelle.

Enfant du quartier de la Barrette, près de la porte de la Voirie, élevé à l'ombre de notre vieille Cathédrale, tout gamin je fus bercé par le rythme de la brise qui soufflait de nos hortillonnages, sur la mansarde tapissée de journaux à images où nous étions abrités au nombre de dix, et pénétrait au travers de la gazette collée en façon de carreau. Oh ! doux froufroutement du papier auquel, dans une sainte harmonie, nos cœurs serrés l'un contre l'autre, nous répondions par un ronflement sonore ; ce, pendant que des chambres d'à côté, les deux bons aveugles, le père Charles et le père Alexandre, exécutaient, en virtuoses des rues, sur le violon ou sur la guitare, les airs qui, le lendemain, devaient faire tomber, dans leur écuelle de bois, les liards d'autres

pauvres, ou remplir leur musette des châteaux de pain si péniblement gagnés de part et d'autre.

Pauvre mais gaie petite mansarde, avec ta fenêtre à guillotine mal jointe qui « randonnait » toute la nuit ; tes lattes usées, tes clous rouillés ; avec tes araignées qui se pendaient aux fils de leurs toiles si artistement tissées et qui, parfois, lorsque nous étions sages, nous donnaient, comme distraction, avant de nous endormir, leurs brillants exercices de trapèze ; pauvre mais gaie petite mansarde, que je voudrais être encore à ce temps-là !

Temps heureux, où les enfants, moins vite savants, mais aussi plus longtemps jeunes et, par suite, bien plus gais que ceux d'aujourd'hui, n'étaient pas dans l'obligation de se cacher du magister, de leurs parents, même, pour deviser dans le langage de leurs tayons. Que diraient ceux-ci s'ils voyaient leurs « fîus » tancés d'importance pour avoir osé risquer une phrase, un mot en patois ? Dites-moi, vous qui prétendez empêcher ces enfants de s'exprimer dans leur langue maternelle, dites-moi si, par un miracle, irréalisable, hélas ! les vieux venaient réclamer une place à votre foyer, dites-moi si vous auriez le courage de les gronder, sous prétexte d'incorrection de langage.

Il est de mode, — je ne le sais que trop, — de dauber sur les poètes ou prosateurs patoisants. Dans un certain monde qui condamne la province au nom de la patrie et le patois au nom du grand art, on affecte de dédaigner les productions de ces gens surannés qui veulent nous faire remonter le cours des âges.

Comme si l'on pouvait faire rentrer une Société, un Art dans le cadre du passé.

Quand nous proclamons la nécessité, plus encore, le devoir, pour tout picard, de connaître, de conserver la langue du pays, de nos ancêtres, ce n'est point avec l'intention, — elle serait enfantine, — de la voir se perpétuer au détriment de notre merveilleuse langue française. Ce serait un mal, plus encore un malheur. Celle-ci doit être le complément, le prolongement, le perfectionnement de celle-là.

Plus modeste est notre but : faire aimer notre petite patrie en popularisant, si j'ose dire, son originalité, son esprit, sa gaieté.

C'est dans cet ordre d'idées que des amoureux de leur Province, désireux de rendre à la vie locale toute son intensité et tout son éclat, fondaient, un peu partout, il y a quelques années, des sociétés de décentralisation artistique et littéraire, et inséraient, dans leur programme, l'étude pour la conservation des vieux parlers de France. Ce mouvement provoqua la réunion à Amiens même d'un groupe de littérateurs et d'artistes, et ce n'est pas sans émotion que j'évoque le nom de la *Société des Rosati Picards* qui parsema de roses le berceau de ma jeune Muse puis guida les premiers pas de son « mou-qu'ron » dans la voie de l'Idée, lui permettant ainsi d'arriver jusqu'à vous.

Répondant aux efforts de ces Sociétés, les patoisants multiplièrent leurs productions. Ce furent des clameurs : « A quoi bon faire revivre et fixer les incorrections d'un passé illettré ? — Mais votre patois est laid, vulgaire, affreux, grossier !... »

Nous ne nous sommes point émus. Nous n'avions pas à nous émouvoir.

Pour réponse, nous leur avons cité ce dicton picard :

Chacun à s' mod' dit sin cap'let.

D'ailleurs, nous n'avions pas le privilège de ces attaques. Les mêmes clameurs, les mêmes objections se sont élevées quand, dans la première moitié de notre siècle, Victor Hugo, plus tard, Balzac et Eugène Suë, en observateurs scrupuleux des plaies sociales qu'ils décrivaient, firent parler les héros de leurs romans dans leur langue naturelle, c'est-à-dire en argot. Toutes ces objections, ces réclamations, tout ce bruit n'ont pas tué l'argot. Il ne s'en porte pas plus mal. L'attention fut, au contraire, attirée sur cette langue de la Misère ; des écrivains, et non des moindres, sont venus qui l'ont prise en affection, qui l'ont travaillée, perfectionnée même ; des penseurs ont développé sa fleur de poésie acquise à l'injure du malheur. Et cette fin de siècle a vu éclore un véritable monument littéraire qui tient déjà une place prépondérante, je veux parler des *Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus, dont on peut n'être pas enthousiaste au point de vue de la forme, mais qui n'en sont pas moins une œuvre aussi énergiquement pensée qu'énergiquement écrite dans un argot extraordinairement énergique.

L'instrument de l'ouvrier importe peu. Et l'argot, le patois, le français, le grec, le latin sont autant d'instruments du littérateur. Il faut juger du mérite de celui-ci à l'œuvre produite. Que demande-t-on

de l'artiste, — poète, sculpteur ou peintre, — sinon de nous émouvoir, de nous amener à partager ses peines comme ses joies, ses satisfactions comme ses angoisses, de nous imprégner de son œuvre, de faire vibrer notre cœur et d'élever notre âme vers l'Idéal qu'il a conquis ? C'est, du reste, la thèse qu'a soutenue le membre distingué de votre Société, qui a bien voulu me servir de parrain aujourd'hui.

Ecoutez comment Victor Hugo, dans son sublime roman social des *Misérables*, répond aux objections qui lui sont faites concernant l'emploi de l'argot :
« Faire surnager et soutenir au-dessus de l'oubli,
« au-dessus du gouffre, ne fût-ce qu'un fragment
« d'une langue quelconque que l'homme a parlée et
« qui se perdrait, c'est-à-dire un des éléments bons
« ou mauvais dont la civilisation se compose ou se
« complique, c'est étendre les données de l'observation sociale ; c'est servir la civilisation même. »

Ce que notre poète national appliquait à l'argot peut, à plus forte raison, s'appliquer au patois, « cette langue qui a eu des malheurs, » comme la définit Sainte-Beuve.

Envisageons maintenant la question patoise au point de vue de la philologie et de la linguistique. Certes il est réconfortant pour notre amour-propre de citer les travaux remarquables de MM. Littré, Paulin Paris, Gaston Paris, Langlois et de leurs élèves. On ne saurait trop répéter, pourtant, avec quel acharnement, avec quel esprit méthodique, aussi avec quel succès, la science médiévale, que notre grand concitoyen Ducange a révélée au monde

savant, est étudiée de l'autre côté du Rhin. C'est dans le travail comparatif du dialecte romano-picard avec le latin qu'ils trouvent les lois de la vie des mots. C'est grâce à l'étude des nombreux trouvères fournis par la Picardie au moyen-âge que la science allemande a pu donner la théorie des dialectes du Nord. Et de même que les Allemands ont accaparé cette science, ils nous ont pillé nos légendes et nos contes sans que nous pensions leur contester, à plus forte raison leur reprendre notre bien.

Nous sommes par trop indifférents aux choses du passé. Nous négligeons facilement, nous autres, gens de Picardie, la revendication du patrimoine que nous ont légué nos arrière-grands-pères. Il s'en va par bribes ; il s' « épard » de tous côtés. Ne soyons pas de ceux qui trouvent une consolation facile dans la pensée qu'on n'emprunte qu'aux riches. Je ne prétends point qu'on doive se complaire uniquement aux leçons du passé. Aux jeunes plants circule la sève nouvelle qui nourrira des fruits nouveaux. Mais il est utile, nécessaire même de reconstituer notre patrimoine littéraire et artistique picard.

C'est le fonds qui manque le moins. C'est en défrichant que les trésors amassés par nos ancêtres et dispersés ça et là pourront être retrouvés. La tâche est, du reste, singulièrement facilitée : toute œuvre picarde porte en elle un sceau d'origine. Je n'en puis donner démonstration plus saisissante, plus vraie, qu'en me reportant à cet art essentiellement picard, créé et mis au point par nos maîtres-architectes des XII^e et XIII^e siècles qui cherchaient alors l'alliance heureuse de la charpente avec la maçon-

nerie, dont notre ville d'Amiens présente le spécimen le plus beau, le plus complet.

Mais semblable à l'écolier attardé aux vitrines je m'arrête aux détails de la route à parcourir.

Je reviens donc au patois.

Est-il bien nécessaire de dresser, après tant d'autres, l'état-civil de notre langue picarde ? Tel n'est pas le but de cette étude. Chacun sait qu'elle descend en ligne directe et immédiate de la langue latine.

Ce n'est point, toutefois, comme vous le faisait jadis remarquer votre regretté collègue, M. Daussy, « la langue savante et majestueuse des grands écrivains, des poètes et des orateurs romains, qui a pénétré ainsi profondément dans l'esprit des peuples soumis, mais bien la langue parallèle dont on trouve de nombreuses traces dans les comiques latins, le *sermo rusticus*, la langue familière, celle de la classe ignorante.., C'est cette langue populaire, celle de la grande masse, qui s'imposa, avec la vie romaine dont elle était l'expression, aux peuples vaincus et assimilés. »

Le dialecte picard eut, pendant plusieurs siècles, une influence prédominante grâce à ses nombreux trouvères, poètes, chroniqueurs, conteurs et prosateurs. Leur littérature fut surtout populaire. Elle comprenait des pastourelles, des chansons, des « fables », des sotties, des mystères, des jeux-partis, etc., etc., tous genres de distractions destinées presque uniquement au peuple. Les proverbes et les rébus picards (le qualificatif n'allait pas sans le nom) étaient d'un usage journalier, courant.

Aux environs des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, le dialecte francien prit le pas sur tous les autres, à mesure que s'agrandit le domaine royal. L'ordonnance de François 1^{er} de 1539, prescrivant l'emploi du francien ou dialecte de Paris dans les actes officiels, au lieu du latin, porta un coup funeste aux dialectes provinciaux et le picard qui avait fait, ou presque, tous les frais de la littérature des ^{xi}^e, ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles subit la loi commune.

Je n'ai point la prétention de formuler un jugement sur cette rénovation qui, dans l'histoire, porte le nom de Renaissance. Il serait plutôt défavorable en ce sens que, pour nous, ce mouvement dévoja du progrès normal, de l'évolution naturelle, en le confiant aux mains étrangères, notre art jusque-là essentiellement français. Me plaçant dans un ordre d'idées connexes, je crois devoir constater douloureusement que la centralisation, dont la Province souffre encore aujourd'hui, prend son point de départ au temps du Père et Restaurateur des Lettres et des Arts.

Les fastes de la Cour exerçaient alors sur tous les esprits un attrait fascinateur. Paris devint bientôt le centre autour duquel gravitèrent et circonvoluèrent toutes les vocations artistiques.

La Littérature et l'Art propres à chaque province, qui jetaient comme autant de gerbes de fleurs différentes sur le vieux sol gaulois, disparurent ou à peu près pour faire place à des manifestations artistiques et à une littérature bien plus royales que nationales.

Cela n'alla pas sans difficultés. Dans son étude

sur Pierre Tarisel, votre savant collègue M. Durand, nous met au courant des luttes soutenues à Amiens même par nos maîtres-maçons qui n'éprouvaient rien moins que de la répulsion pour cet art de la Renaissance que l'on voulait acclimater chez eux. Il fallut l'ordre du monarque, que dis-je, plus encore, la main-mise sur tous les projets de travaux, écartant avec un soin jaloux les éléments dont notre Picardie s'enorgueillissait à bon droit, pour imposer les plans conçus et élaborés par les architectes royaux.

Dans toute la France se manifesta un même sentiment de résistance, comme un repliement sur soi pour combattre cet envahissement. Ces efforts furent vains. La Ville-Soleil éclipsa les étoiles qui avaient brillé jusqu'alors d'un si vif éclat. La centralisation était un fait accompli. L'âme provinciale râlait dans l'agonie.

Proscrire le dialecte picard des actes officiels, où il alternait avec le latin, put être chose relativement facile, même en Picardie. Quant à l'anéantir complètement, il n'y fallait point songer : ancré dans l'âme de nos populations, il y devait rester.

Eh ! comment le peuple aurait-il pu se séparer de sa langue maternelle ? Ne résonnait-elle point à chaque instant à ses oreilles ? C'est dans cette langue qu'il avait été bercé des refrains joyeux des trouvères et avec lesquels s'étaient accompagnés ses « tayons » ; c'est dans cette langue qu'il avait lui-même connu, chanté ses joies, pleuré ses souffrances. Et cette langue qui le rattachait à tant de souvenirs : ses mœurs, ses coutumes, ses croyances, il prétendait la garder comme un dépôt sacré qu'il

saurait transmettre fidèlement à ses descendants.

On s'étonne de la persistance du patois picard, surnageant malgré l'ardeur de la Renaissance. On se demande comment il n'a pas été entraîné à la dérive par les grands courants philosophiques et littéraires des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Et l'on reste surpris de le voir survivre aux nouvelles conditions économiques que le Progrès fait naître chaque jour.

Deux causes ont produit ce résultat.

La première, l'essentielle, est la conservation de notre dialecte par l'élément populaire, gardien de toutes les traditions.

La seconde est plus intime et d'ordre psychique. Nous subissons tous sans exception, consciemment ou non, par une sorte d'atavisme moral, l'influence ambiante de cet esprit dont notre vieux langage est tout imprégné. En vain la Grande Faucheuse couche générations sur générations, cet esprit s'exhale des pores de notre terre picarde et réapparaît dans une floraison toujours nouvelle.

Et cela est rassurant pour la conservation de notre patois.

Vouloir le supprimer serait aussi puéril que de prétendre lui donner une impulsion, une vie nouvelle. Il est ce qui reste de notre ancien dialecte provincial. Il subira des modifications et bénéficiera des progrès ; il prendra, pardonnez-moi l'expression, chaque jour sa couche de modernisme, il subsistera quand même.

Mais j'ai hâte de racheter par une étude plus approfondie de mon patois aimé, toute l'aridité de la première partie de ce discours.

Notre patois est-il donc dépourvu de toutes qualités ?

Pour répondre à cette question, il faut évidemment étudier le caractère de l'homme de nos contrées, si bien identifié avec notre patois, entrer dans son intimité, pénétrer son être.

Il ne m'appartient pas de louer le picard sur ses aptitudes industrielles. Ce que je veux surtout retenir c'est sa gaieté native, franche. Quelles que soient sa condition, sa situation, à l'atelier, aux champs, à l'Académie même, partout enfin le picard accomplit gaiement sa mission, s'encourageant des refrains joyeux qu'il égrène d'une voix vigoureuse. La chanson, manifestation extérieure de sa gaieté, lui est indispensable : elle est l'âme de son travail. Cette gaieté agit évidemment sur son cœur qui lui doit de pencher vers la bonté ; elle lui donne en outre, un esprit de bon aloi.

L'esprit, chez nous, est un et divers. Il est un, quant à l'essence. Les picards sont estampés, au moral s'entend, dans le même moule. Une comparaison entre l'esprit de deux picards n'est, pour ainsi dire, pas possible. Qu'il vienne de Despréaux ou de l'abbé Corblet, d'Emmanuel Bourgeois ou de Madame Zacharie, — je veux dire du spirituel Gédéon Baril, — de Pingré ou de Daussy, cet esprit est générique : il est vôtre, il est nôtre, il est nous tous, il est picard.

Cet esprit est divers : primesautier, alerte, mordant, frondeur, satirique, railleur, charmant, sain, tendre, etc., etc. C'est le bon, le vrai, le vieil esprit gaulois incarné dans notre héros légendaire, l'amusant et incomparable Lafleur.

Aussi le Picard est-il doué d'une verve inépuisable, intarissable, qui coule comme de source et qui éclabousse. Dans le feu de la conversation, il le prodigue, cet esprit, avec ses réparties imagées, colorées, pétillantes, pleines d'à-propos ; il le sème à la volée pour rire des travers des autres comme de ses propres misères, — travers et misères sont, pour lui, synonymes.

Il a bonne langue et ne « *péiroit point à l'écaille feute d'ein cœup de bec*, » et « *si o foites ein treu, il o toujours einne ch'ville à mettre*. » Il est sage, prudent : « *ch' ti qui s' trondèle à l'ombrage ne r'courro point d' cœups d' soleil*, » ou « *ch' ti qui n' touche point à ch'fu ne s'grill'ro point ses ongues*. » Commerçant, il ne vend qu'à bon escient, car : « *i veut miux dire bonjour à s' marcandise que d' li dire adiu*. » Il est ennemi des procès et règle les difficultés amiablement ; ce n'est pas lui qui « *baill'roit s' vague por avoir ès queue* ; » d'ailleurs : « *avu des rois plein ses deux mans o n' sait mie d' quel atout qu'i peut r'tourner*. » Toute sa personne respire la bonté et on dit de lui : « *qu'i n'oseroit mie enmormeler einne mouque qui li mang'roit ses yux*, » et « *qu'i s' laisse mier sin lard edsus s'n assiette*. » Mais gare à qui l'embête : « *i r'chut bientôt einne casaque doublée d' pareil*. »

Il pratique l'économie : « *veut miux eintert'nir que d' bâtir*. » On peut se fier sur sa parole : « *quand i dit bonjour au matan ch'est pour dusqu'au veupe*. » Il satisfait le plus tôt possible à ses engagements, car il sait que : « *si l'espérance all' foit vivre l'homme, el longue atteinte el foit moirir*. » Enfin et pour clore

ici la liste des dictons et proverbes qui nous caractérisent, il fait preuve d'une philosophie immense, non pas marquée au coin de la résignation mais à celui du bon sens : *« os o bieu dire, os o bieu foire, chés pauvres et pis l'queue d'nou tchien i's iront toujours par derrière. »*

Et lorsque je relis l'immortel Don Quichotte, j'ai grand'peine à me persuader que, malgré l'origine de Michel Cervantès, ce brave Sancho Pança n'était pas tout au moins mâtiné de picard.

C'est surtout dans la chanson que les divers aspects du caractère picard sont accusés, mis en relief, avec leur valeur réelle. Rien d'étonnant à cela : sa chanson c'est sa vie. Il ne s'élève point le plus souvent jusqu'aux régions éthérées : il est trop homme de mouvement et d'action. C'est son milieu qu'il prend sur le vif ; les scènes de la vie familiale et domestique qu'il décrit ; les intérieurs modestes mais pleins de charme qu'il peint avec la sûreté de touche et l'amour du détail d'un Téniers ; les rues pittoresques empreintes d'une grâce poétique, ou mieux notre vieil Amiens qu'il chante. Et l'air, la lumière, le soleil, la gaieté abondent dans ses tableautins.

Permettez-moi, pour confirmer mon dire, de vous citer un exemple emprunté à notre bon chansonnier amiénois Emmanuel Bourgeois. La *rue de l'Andouille* a été chantée par notre génération. Bien qu'on ait, depuis un certain nombre d'années, décroché et l'épithète et l'emblème qui lui avait mérité cette appellation, son nom magique a survécu et survivra grâce aux couplets de notre compatriote.

El rue d' l'Andouille

Einrichis sous ch' rangne d' Philippe,
Aujord'hui nos fabricants d' v'lours,
Au cherche, à culotter leu pipe,
Pass'nt-e leus nuits et pis leus jours,
Mais chés say'tiers
Leus ouvriers
Sont da la dèche aveuc chés tenturiers !
Brav's geins sans pan
Souffrant de l' fan,
J' m'ein vos tâcher d'adoucir vou chagran.
A défeut d' boinn' soupe à l' chitrouille
Que j' n'ai point l' moyen d' vous poyer,
Ej m'ein vos por vous égayer
Vous canter l' ru' d' l'Andouille.

D'où vient ch' nom de l' ru' que j' vous cante,
Ol l'ignorez probablémeint.
Ein jour à ch' martché à l' brocante
Mi j'el l'ai seu assez drôl'meint.
Ein viux bouquan
Ein maroquan
Tchait d'sous mes yux, j'el l'eintreuve et soudan
J' vois qu'ein tripier
De ch' sièqu' dernier
Por el l'einsangne d' sin pauvr' tchot métier
Sur ein viux crochet reimpli d' rouille
A s' porte einne andouille accrochoit,
Et tout chaqu' borgeois qui passoit
Disoit : vlo l' ru' d' l'Andouille.

.

Alle o vu naitre, ein fait d' grands hommes,
Quatre-vingt-dix-huit épiciers,
Ein fabricant ed chirot d' gonme,
Deux bédieux pis trois infirmiers.
Des manuscrits
De ch' temps d' jadis
N'ein foitent foi da l's archives d' Paris.

Ein viux raideux

Grand amateurs

Ed chés papiers ein tantinet curieux,
M'o asseuré qu' défunt Gribouille
Qu'o connaissez d' réputation
D'après einne ancienn' tradition
S'roit né da l' ru' d' l'Andouille.

Chés fanm's i sont boinn's ménagères,
Da leu moison tout est propre.
Mais sous ch' rapport de ch' caractère
I's ont leu têt' près d' leu bonnet.

Boinn's fanm's da l' fond,

Gai's conn' pinchon,

Et fièr's d'avoir ed's enfants par quart'ron.

Après l' boin Diu

Ch' qu'i's aim'nt el miux :

Ch'est ch' café noir avu l' tchott' goutt' pa'-d'sus.
Leus hommes d' peur d'avoir leu douille
Sont toujours près d'ell's aux ptchots soins.
Ch'est pour cho qu'o l's-é dit si boins
Chés honm's de l' ru' d' l'Andouille.

Da l' ru' d' l'Andouille o n'est point riche,

Mais pauvreté n'est point défeut,

Ed boinn's actions o n'est point chiche

Défunt Monsieu l' Curé d' Sant-Leu

Disoit souveint :

« Pou ch' dévoumeint

« Ch'est l' ru' d' l'Andouill' que j' plache à ch' preinmier raing.

« Lo avu rien

« O foit du bien

« L' boin Diu pis mi seuls o savons combien

« Si l' mode all' vient d' foir' foir' patrouille

« Par tous cheux qu'i's ont l' meilleur tchœur,

« O voire da l' patrouill' d'honneur

« Chés geins de l' ru' d' l'Andouille! »

.

N'est-ce pas là de la franche, de la vigoureuse peinture, brossée sans hésitation, à grands coups ? Cela n'a point certainement la beauté régulière des jardins disposés avec art, ni la *sentaïson* des parfums enivrants des fleurs exotiques ; mais on s'y grise délicieusement, amoureux de cette fleur de terroir : notre saine gaieté picarde.

La tristesse n'a jamais entamé notre province : querelles de quartiers, disputes de clochers, mœurs et jusqu'aux moindres particularités de notre vie locale, tout était prétexte à chansons.

L'une de ces particularités fut la célèbre *Voiture à chiens* disparue depuis au grand contentement de ces bons et fidèles amis. Elle inspira à un autre de nos chansonniers amiénois, Paul Pingré, des couplets qui méritent d'être retenus :

El Voiture à tchiens

Frainche approche et sois tout oreilles
Car éj viens canter chés merveilles
D'einn' carrett' rar' qu'o n' voit qu' l'été
Mais dont chacun est épeuté :
Trois hercul's, ein beudet,
Einne t'naïlle, einn' grand' nasse,
Quand tout cho d'vant vous passe,
Os ét's forchés d' tranner.

Refrain :

El voiture à tchiens ch'est ein équipage
Qui foit bien du bruit da tout l' vill' d'Anmiens,
Quand all' pass' quéqu' part ch'est pir' qu'ein orage ;
All' met su les deints
Et tout's chés bêt's et tous chés geints.
Barbets, loulous, roquets, carlins,

Reintrez da vou niches,
Filez tertous, muchez-vous bien
Vlo l'voiture à tchiens.

.....

Ch'est ein cœup d' scèn' d'ein fier conmique,
Qui d' rir' soit braire l' pauv' bourrique,
Quand o voit ch' malhéreux péqueux
L' ver sin filet d'ein air monneux.
Chés moutards, rigolant
D' vir qu'il o manqué s' proie,
S'ein vont l' tchœur rempli d' joie
Sur tous les tons criant : *(Au refrain).*

Jeudi dernier, einne aveinture
Est arrivé' rue de l' Pâtur.
I voit'nt assis. su sin séant
Conme ein honme, ein barbet tout blanc.
Ein deux temps, emballé.
I plonge au fond de l' nasse.
Mais ch' n'étoit, ô disgrâce !
Qu'ein canniche eimpailé. *(Au refrain).*

.....

Einfan por terminer l' l'histoire
Il est einn' cose assez notoire,
Ch'est qu'i s'roit fan boin d' conseiller
A bien des geins de s' foir' mus'ler,
Car, vraimeint, eintré nous,
Quand ch' fiacr, lo vient, sans rire
A grandmeint o put dire :
Mes anmis garde à vous ! *(Au refrain),*

Je ne puis, avec regret, multiplier les citations
de nos chansonniers disparus. Toutefois, avant
de quitter la *vieille* chanson patoise, qu'il me soit
permis d'adresser un salut fraternel et l'hommage

ému de mon admiration aux humbles ouvriers de l'idée picarde. Ce pieux devoir rempli, j'exprimerai le désir de voir quelque'une de nos Sociétés locales réunir leurs chansons éparses un peu partout.

Ces chansons n'ont point toutes une valeur égale au point de vue littéraire. Les fautes grossières et l'orthographe bizarre dont on les affuble dans les almanachs leur donnent un aspect barbare et cet accoutrement les rend illisibles, méconnaissables, souvent incompréhensibles. Néanmoins, elles ont le tour archaïque qui charme, l'ingénuité de langage qui séduit, la simplicité naturelle qui plaît et quelquefois seulement le mot caractérisé qui suffit pour provoquer le rire.

Je dis bien, le mot ; le mot expressif, vrai, juste, plutôt que cru. Sans doute, notre siècle de préciosité excessive trouve à certains mots, à certaines expressions, un gros air de naturalisme. C'est une maladie à la mode, pourtant inconnue de jadis. Il semble qu'au contraire des gens les mots montrent, en vieillissant, une impudeur telle qu'on n'ose plus les employer. Ils sont bons tout au plus à grossir les dictionnaires.

Les anciens poètes ne craignaient pas de désigner les choses par leur nom et certains termes étaient employés, sans scrupules, par les personnes les plus graves et les plus polies. Le scandale n'est pas dans l'emploi du mot mais bien dans le mauvais usage que l'on en fait, dans la description complaisante de l'acte malséant, indice de la corruption des mœurs ou du cœur.

Le mot, surtout dans le patois, joue un rôle très important. Il est le facteur de l'impression de tristesse

comme le déterminatif de l'explosion de gaieté : le mot est une force.

Le bon vieux Dupuis, dit Gazette, avait le mot d'à-propos, le mot qui portait. Et cela est l'explication de son succès auprès du populaire lorsqu'il interprétait ses chansons, alors que ses œuvres ne résistent pas à la lecture. D'ailleurs Dupuis était complètement illettré. Il trouvait le rythme en marquant le pas.

Les mots de notre idiôme, surtout métaphorique, éveillent des images qui rendent les idées plus vives en donnant aux objets ou aux choses une forme plus sensible, plus tangible. Ils font naître des figures. Ils vivent.

Là où il faut au français une phrase entière pour exprimer un sentiment, dépeindre une situation, représenter une action, définir la manière d'être, l'état d'une personne ou d'une chose, le picard tranche la difficulté d'un mot. Voici *azir*, ce n'est ni roussir au feu, ni brûler, ni échauder, mais le tout ensemble. Voici *trondeler*, jeter par terre ; l'arbre *s'essoille* : la rosée dont il est imprégné chaque matin est évaporée par les rayons du soleil ; l'eau *mitonne*, c'est-à-dire que sous l'action des vents la surface offre des dessins en forme d'ondes ; *herbillonner*, purger les champs des mauvaises herbes et le dérivé *herbillonne* ou *herbillonneuse*, femme qui coupe l'herbe ; *routeleux*, *routeloire*, celui, celle qui va murmurant entre les dents ; *aoûteux*, ouvriers employés pour faire la moisson, le mois d'août, etc., etc.

Ces exemples suffisent pour montrer l'esprit

d'observation et surtout le besoin de concision du picard. Combien de mots de notre vocabulaire ont été forgés de toutes pièces par application d'une particularité quelconque remarquée à propos.

L'observation conduit tout naturellement à la comparaison. Alors ces réflexions sont dictées par le bon sens natif qu'on se plaît à admirer chez nos populations picardes. La pièce suivante, attribuée à l'abbé Corblet, qui l'a insérée dans son savant glossaire étymologique, nous donne la mesure très exacte de cet esprit de comparaison.

Tristesse

Vous qui v'nez tout chaqu' nuit danser autour de m' tête,
Quoi qu'os ét's donc dev'nus, viux reuves d'min jonn' temps ?
J'ai pressié chaqu' plaisi *comme o presse einn poir' blette*
Et j'ai coir soif *tout comme d'avant.*

Ej sus tout' seule à ch' t'heure, ercrann' *comme einn' grand'mère,*
Ej march' froid *comme ein mort,* ein mort qui put marcher.
J'ai peur de ch' temps qui vient et ch' t'ichi m' désespère,
Ej vorois m' vir dains ein luzer.

Comme ein pauve orphan qu'o r'tire d' chez s' norriche,
Ej sus sevrée ed tout. . . . Os est vite oblié. . .
Et comme einn' pemme d' terre èqu' l'hiver reind ieuïche,
J'ai vu min bonheur gadrouillé.

Si j' povois réc'meincher ! ch'est l' plus vilan d'mes reuves,
I m' tient par min cotron et tout partout je l' voi,
Comme ein conterbaindier qui n'o point foit ses preuves
Voit partout ein potieu d' l'octroi.

Pus rien d' min bieu passé, pus personn' qui me r'bèche,
J'ai vu tcherr' mes honneurs, ein à ein, su min ch'man,
S'ein aller tour à tour, *comme o voit pièche à pièche*
S' décœude ein habit d'arlequan.

Ej seins mes g'noux ployer, mes mans s'joingn'nt-e sans forche,
J' vois que ch' boin Diu d'vient sourd et qu' j'érois bieu l' prier.
Comme ein collier à cleus, comme ein vrai collier d'forche,
Mes souv'nirs vienn'nt-e m'étranner.

Et min tchœur est désert, *comme einn' carrette à wide,*
O n'einteindro pu d' mi qu'ein long cri lameintabe ;
Ej m'ein vos tant que j' peux... j' seins que m' pauve anme est wide,
Wid' comme l' bours' d'ein contribuabe.

Si j'povois m' rajonnir *comme ein viux v'lours qu'o r'plonque !*
Car chacun s' seuve d' mi *tout comm' de ch' corbillard...*
I n' me rest' point d'anmis, d' pareints, d' frère ou bien d'oncque.
I n' m'ein reste mi' por ein liard.

Caustique jusqu'au bout des ongles, le Picard déverse sa bonhomie railleuse dans la satire, son arme favorite qu'il manie avec une dextérité merveilleuse.

Pour se convaincre de l'esprit qu'il déploie dans ce combat contre les sottises, les défauts et les vices sapés par son raisonnement et par sa logique, il suffit de lire attentivement les satires du modeste « haricotier de Vraignes, » comme il s'appelait lui-même, notre grand poète Hector Crinon. L'œuvre est d'une haute portée morale et philosophique : chaque vers contient une sentence ou une maxime. Elle est en outre un véritable régal pour les lettrés.

Je ne puis vous donner connaissance des satires sur *les partageux, les voleux, les enfants gâtés, le luxe, l'orgueil*, etc., etc. Dans la tombe où il repose tranquille, le poète se réveillerait soudain pour m'adresser le reproche, pardonnez-moi la figure, de *vouloir délayer la sauce*. Laissez-moi m'excuser, Mesdames, de vous citer un extrait d'une de ses

pièces et vous prier de ne pas oublier que c'est lui qui parle.

Sur les Femmes

.....
I siane à vir que l' femme alle a 'té foite,
Pour fouare aller ech qu'alle appelle ch' moite,
Ch' moite de ch' four quand chés flans i soînt d'hors,
Pis de l' mason quand el femelle all' dort.
Da sin moinage el meilleur' pâte d' femme,
I feut qu'all' fuche ech moite et pis chell' dame.
Pour éviter la guerre et l' carillon
Ein bien appris d'vro boissyi l' pavillon,
Boissyi l' toupet edvant el qu'mise ronne
Qui fouat la lo et qui gouverne el monne ;
Et tel fiéron qui crie et qui s'eimporte,
Au moindre mout qui vous m'nache de l' porte
En roulant d's yux prêts à vous étranner,
Edvant s' tchott' femme ed peur in l' vot tranner.
Quand el bougresse all' preind sin tchout ton airgue,
Comme ch' l'infant ouquel in proumet l'vergue,
Ech' fier-à-bras, ploin d'orgueil et d'heuteur
S' fond aussitout in humble serviteur ;
Chan que n' farot quitfos pas même el diabe,
Ein bounet blanc d' quatre pieds l' fouat souveint,
All' reind doucile, all' reind doux et maniabe,
All' fouat ployi l'homme el pus intraitabe :
Einn' tchotte plève alle abat in grand veint.

J'ai résumé, du moins autant qu'il m'a été possible de le faire, les divers côtés de l'esprit picard.

Obliquant légèrement la ligne de mon discours, permettez-moi d'examiner et de réfuter en même temps une objection que j'ai souventes fois entendu formuler contre notre patois.

L'une des causes, sinon la principale, du discrédit

dont est frappé notre vieux langage, a pour objet, c'est du moins le reproche qu'on lui fait, son « peu d'élévation. » Cette opinion, trop répandue encore, tend à représenter le patois comme un instrument exclusivement destiné à faire accepter les contes grivois et « salés. » Certaines personnes, de très bonne foi, du reste, estiment que si notre vieil idiôme brille incontestablement dans la chanson gauloise et la pasquille, son champ d'action doit être limité à ce genre procédant de la littérature populaire. Il est, à les en croire, complètement nul et entaché d'incapacité pour ce que l'on est convenu d'appeler le grand Art.

Tout d'abord, je ne crois point au classicisme qui distingue le grand Art du moyen et du petit. L'observateur consciencieux de l'humanité, comme le psalmodiste aux envolées mystiques, le chantre de la Misère comme le virtuose de la Nature, en un mot, quiconque, dans le domaine de la pensée, tend vers la Perfection, — Beauté ou Laideur, — est un artiste.

Mais ces considérations ont été développées devant vous avec trop d'autorité pour que je me permette seulement de les effleurer.

Je reviens donc à la question qui nous occupe.

Point n'est besoin de démontrer combien est fausse l'assertion énoncée plus haut. Si cela pouvait être, l'instrument serait bien moins en cause que l'homme, puisqu'il s'agirait alors d'une question de sentiments. Sans doute, le poète en disant du Picard :

Por ès toillelt' point eimbléyeux
Il ainme à poyer sin tailleux,

ne prétend point lui contester le chic voire même l'élégance. Il est homme du monde et sait se conformer aux usages :

Il o einn' lévit' por chaqu' circonstance,
Gillet brodé d' flors, seuiers, heut capieu,
Si bien qu' tous chés geins admirant s' prestance,
Foisant l' bouque ein tchœur, s'esclaff'nt : « Qu'il est bieu ! »

Rien ne manque au patois picard pour être, pardonnez-moi la hardiesse de l'expression « un instrument poétique parfait. » Il a du nombre et son vers, excellemment sonore, a une marche bien cadencée qui le rend merveilleusement propre pour l'harmonie imitative. En outre, il donne aux vues d'ensemble, grâce à ses mots imagés, une fraîcheur de coloris d'une simplicité yraiment forte. Il se prête aux sujets les plus divers et se plie aux exigences de la poésie française et moderne. Son esprit, — il me faut bien y revenir, — son esprit est autre, voilà tout.

Quant aux sentiments qu'il traduit, un exemple emprunté à l'un de nos érudits amiénois, poète picard à de trop courtes heures, M. de Guyencourt, vous convaincra de leur délicatesse.

Ch' Crachet

Peuv' tiot crachet, où est-ch' qu'o t'o mis,
Peuv' tiot crachet de m' vieill' gra'-mère ?
A l' soiré' tin filet d' leumière
Il éclairait d' si brav's amis !
Peuv' tiot crachet de m' vieill' gra'-mère,
Peuv' tiot crachet, où est-ch' qu'o t'o mis.

Où est-che qu' t'es, crachet de m' tayonne,
Peuv' tiot crachet èn fer battu ?
A ch' t'heur', da chés moissons, l' sais-tu ?
Ch'est l' lampe à pétrol' qu'all' rayonne.
Peuv' tiot crachet èn fer battu,
Où est-che qu' t'es, crachet de m' tayonne ?

Tout i cange à ch' jour d'aujourd'hui !
A chaqu' monmènt ch' progrès i r'doube :
Ch' cairbon il o reimplaché l' troube,
Ch' crachet s' meurt, pis l'esseince a r'luit.
A chaqu' monmènt ch' progrès i r'doube.
Tout i cange à ch' jour d'aujourd'hui.

Ch'pèndant t' clarté sannoit finn' belle,
Quand os étoit près d' chés tisons,
A d' viser d' l'état d' chés moissons,
De ch' prix de ch' blé pis de l' panmelle.
Quand os étoit près d' chés tisons,
Ch'pèndant t' clarté sannoit finn' belle.

Gèntimènt, por chés anmoureux,
Tu conservois quéqu' racuin sombre.
Da ch' l'èndroit lo, muchés au lombe,
I's s'seintoient conm' des bienhureux.
Tu conservois quéqu' racuin sombre
Gèntimènt, por chés anmoureux.

Tu n'eimpêchois ni viux ni jonne
D' foire ein sonne avant de s' couquer :
Pis t' v'lo soufflé... Ch'est qu'à ch' cleuquer,
Ch'est qu'à ch' cleuquer déjo l'heur' sonne.
D' foire ein sonne avant de s' couquer
Tu n'eimpêchois ni viux ni jonne.

En-hui, éteint à tout janmois,
Peuv' tiot crachet de m' boinn' tayonne,
Gn'o pus qu' tin souv'nir qui randonne

Da ch' fond d' min cœur, pa'ch' que j' t'ainmois,
Peuv' tiot crachet de m' boinn' tayonne,
En-hui éteint à tout janmois.....

Que faut-il le plus admirer, de la coquetterie de la forme ou de la grâce ingénue qui se dégage de cette pièce d'une charmante intimité ?

Et ce délicieux tableau m'amène, tout naturellement à vous parler des sentiments familiaux si vivaces chez les habitants de nos provinces du Nord.

Si le bon, le joyeux, le chaud soleil du Midi nous fait, ou à peu près défaut, à toute amertume il est un correctif.

Le climat humide et froid de notre région nous fait aimer nos intérieurs que nos femmes, mieux que partout ailleurs, parce qu'elles y demeurent davantage, ont su rendre rians et plaisants. Là nous trouvons, avec le repos d'une journée bien remplie, la douce et réconfortante chaleur de l'amour le plus pur : l'amour familial.

La famille, voilà notre soleil, et ses rayons vont s'élargissant à mesure que s'agrandit le chapelet d'enfants qui s'esbaudissent sur les paillassons tressés de joncs et de roseaux arrachés dans les marais de notre brumeuse Picardie.

Ah ! nos enfants, nos êtres chéris, le sang de notre sang, la vie de notre vie, grognons parfois, « amiteux » toujours, c'est pour eux que notre Muse patoise fait vibrer sa lyre des accents touchants qui nous font planer dans une béatitude quasi-divine.

Ecoutez comment M^{me} Desbordes-Valmore, exhumée par le comte de Montesquiou, écoutez comment cette tendre mère de famille, à qui la ville de

Douai vient d'élever une statue, implore, dans son oraison pour la crèche, la charité en faveur des beaux innocents :

.

Douq ! Douq ! ch'est pour chés p'tiots infans
Rassennés da l' ville d' Gayant
Comm' des tiot's maguett's da chés camps.

Donnez chou qu' vous pouvez, no danme :
Du chuque et d's œufs, du burr', de l'flanme (1)
Pour sauver vo corps et vo n'âme !

Donnez pou chés biaux innochins,
Pou leu mère à trente-six pouchins,
Ch'est vos frèr's et vos p'tiots prochains.

Leu ma mère, ch'est l' Sant' Vierge Marie
Soufflant s'n âme à s'n infant qui crie,
Tout l' jour alle œuvr', tout l' soir all' prié

Comme ein doux carillon tremblé,
Comme ein coulou piquant du blé
Pour cheus qui n'ont pas cor parlé !

Et tant plus vous donn'rez d' caignoles,
D' lang's ourlés, d'ammiteus's paroles,
Tant plus vous aurez d'a réoles,

Cha fra fin ben sur vos ch'veux blonds
Qui gnin a null' part des si longs
Sayant jusqu'à vos blancs talons.

Ah ! mi j' n'ai point gramint d' bonheur
Mais j'ai des prièr's plein min cœur
Pour vous, Mesdam's et not' Seigneur !

(1) Flamique.

Douq ! douq ! ch'est pour chés p'tiots infans
Rassennés da l' ville d' Gayant
Comm' des tiot's maguett's da chés camps.

N'est-elle pas véritablement belle, la Muse qui se présente ainsi sous les traits de la femme ? Que dis-je, de la femme, de la mère, de la « mère à mouqu'rons ! » Sans doute, elle est bien un peu rude de manière. Que voulez-vous ? c'est sa façon d'être : elle veut surtout qu'on l'estime pour sa simplicité, qu'on l'aime pour sa franche allure, qu'on la désire pour sa force. Elle s'accommoderait mal des dentelles, sous lesquelles disparaîtrait son enfant. Mais elle veut l'avoir complètement, tout entier, bien à elle, près, plus près, chair à chair, cœur à cœur, frémissante d'aise et de ravissement sous la caresse du blond chérubin qui, de sa main douce et veloutée, dégrafe le léger corsage pour se jeter à bouche que veux-tu sur la coupe d'amour et de vie.

O spectacle magnifique qui étreint le père plein de son œuvre. Moment solennel où tout un monde de pensées imprécises s'agite, se heurte dans son cerveau.

Musique harmonieuse et tendre, musique ininterrompue des baisers ondulant mystérieux autour de la famille, comme s'ils regrettaient de prendre leur vol léger vers l'azur,

Trinité des cœurs ! Trinité des âmes ! confondus dans un même amour.

Eternel et sublime poème, tout entier contenu dans ces deux mots : « *Min fiu !* » si bien accouplés qu'ils semblent n'en former plus qu'un seul.

« *Min fiu !* expression caressante et forte, lumi-

neuse et troublante, qui prend dans une bouche picarde, une signification grandiose, manifestation spontanée, éclatante de l'amour paternel.

Bonne et vigilante mère, la Muse Picarde n'eut-elle que ce titre, il suffirait, à nos yeux, pour justifier notre vénération.

Dans les intérieurs laborieux, c'est-à-dire là où s'agitent les essaims joyeux d'enfants qui feront un jour la force de notre belle patrie ; dans les quelques salons où l'on se rappelle et où l'on aime notre patois, si justement nommé « le langage du cœur, » elle pénètre chaque soir, toujours gaie, toujours souriante ; elle réchauffe et ensoleille les jeunes petits cœurs avec les refrains aimés du *Petit Quinquin*, de notre regretté Desrousseaux :

Dors, min p'tit Quinquin,
Min p'tit pouchin,
Min gros rogin,
Te m' f'ras du chagrin
Si te n' dors pas d'qu'à d'main.

Sur les marches de l'escalier, les garçons, bannières au vent, remuent, babillent, se querellent, encore qu'ils soient menacés du « martinet » légendaire. Et ce pendant le tayan, débordant de joie, fait sauter, sur ses genoux, la benjamine qui, lui tirant la barbe avec ses « petit's mainot's potelées » lui demande la « *Cainchon d' Graind-Père* » de Ch. Lamy.

Cainchon d' Graind-Père

Incore eune histoir', graind-père,
Dis ? eune histoire d' la guerre,

Et graind-père avec plaisir
S' met in quatr' pour obéir
A la belle Azette,
S' dernier' tiott' fillette,
Qui li fait des yux fins doux
A cavalo su ses g'noux.

Adon, pou qu'mincher, graind-père,
Qui n'a jinmais fait la guerre,
Parle d' victoires, d' combats,
Flainqu' pus d' mille prussiens à bas,
Pindaint l' tims qu'Azette,
S' dernier' tiott' fillette,
Su ses deux g'noux l'acoutot,
Grav'meint sains compreinne in mot.

Mais à bout d' queuqu' tims, graind-père,
P'tête r'cran d' causer d' la guerre !
N'ein d'visot pus qu' tout douch'meint,
S'arrétant jusse à ch' moumint
Qu'i veyot qu'Azette,
S' dernier' tiott' fillette,
Su ses deux g'noux s'indormot
Sains aria ni dire in mot.

Vla comm' tous les jours graind-père,
Qui n' sait point chou qu' ch'est qu' la guerre,
N'ein parle avec grand plaisir
Car i s'agit d'indormir
Cheull' solinte Azette,
S' dernier' tiott' fillette,
Qui n' li fait des yux fin doux
Qu' lorsqu'i l' preind su ses deux g'noux.

Restons sous le charme pénétrant de cette jolie
pièce.

Les citations, qui ont été l'attrait principal de ce

discours, en vous imprégnant de l'esprit picard, ont assez fait justice des critiques.

L'anthologie que j'ai eu l'honneur de vous présenter est très succincte, très incomplète. Il y aurait une riche gerbe d'épis à glaner encore car le champ est plus vaste qu'on ne le soupçonne. Mais les choses les plus courtes sont les meilleures et je craindrais de gâter par excès de zèle une cause qui m'est tout particulièrement chère.

Comme conclusion, je me contenterai d'ajouter :

Le vieux langage de notre vieille Picardie n'est pas un patois rabougri, usé, qu'on doit ensevelir à tout jamais.

Nos pères nous l'ont légué comme un précieux dépôt. Ne le laissons point périlcliter par une indifférence coupable, mais transmettons-le pieusement à nos descendants.

Faisons plus encore : aidons à sa diffusion. Il ne saurait nuire à l'unité de notre merveilleuse langue française à laquelle il a transfusé cet esprit gaulois qu'il contient, pour ainsi dire, en germe. Bien au contraire, il nous la fait connaître plus intimement en nous initiant à ses origines.

Aimons-le, tant à cause de ses qualités naturelles de gaieté et de franchise que parce qu'il éveille en nous les échos d'un passé glorieux pour notre Province.

Jouissons de sa beauté peut-être frustre, mais sûrement captivante pour qui la pénètre.

Car dans ce regain de notre littérature, réapparaissant tout à coup, après une *fauchaison* de plusieurs

siècles, dans son radieux épanouissement, se manifeste non pas une résurrection, mais une revendication de l'Ame Picarde.

C'est qu'elle est toujours là, veillant sur nous, n'en doutons pas.

Dans notre vallée fertilisée par ses nombreux canaux sillonnés de légers bateaux, elle se rafraîchit à notre fleuve roulant ses eaux paisibles.

Dans nos lacs poissonneux où le soleil se dodine amoureusement ; dans nos étangs qu'égaye la chanson des « cracras » et des grenouilles, elle caresse les nénuphars aux larges feuilles et les roseaux inclinés et frémissants.

Dans la plaine, la plaine immense, d'où se détachent marguerites et boutons d'or ; dans les champs où le laboureur aiguillonne ses bœufs, elle détermine par son vol large et splendide, invisible et mystique, les courants aériens qui secouent la houle des blés piqués de fiers coquelicots et de timides bluets.

Et glissant à travers la feuillée des arbres, franchissant taillis et futaie, elle communique aux pommiers en fleurs et aux ramures des peupliers majestueux, d'où part un suave gazouillis d'oiseaux, les frissonnements éoliens d'une nature en travail.

Puis s'enfonçant plus avant dans l'espace, emportée jusqu'à l'azur d'un bleu gris et fin, l'Ame Picarde plane enfin sur notre région qu'elle contemple dans une extase infinie, bercée par le concert d'une harmonie puissante des êtres et des choses, auxquels elle inspire, souffle et révèle l'éternel et sublime cantique de charité, d'espérance, de vie, d'amour.

E. DAVID.

RÉPONSE

DE

M. Oct. THOREL

MONSIEUR,

Dans une charmante étude sur *Lafleur*, dont je ne puis oublier la dédicace, vous m'avez appris que notre héros des *Cabotins* apparut à l'époque où Bonaparte, *ech' Grand Berzilleu*, avait pris toute l'Europe pour théâtre.

Dès ses premiers débuts, il était si gai, si déluré que tout le monde, y retrouvant plus ou moins ses traits, voulait en être l'auteur.

C'est aussi ce que je pense de votre discours; votre dernier né, *apatelé* amoureusement par son père, *fin rétus*, tout plein de rires et de larmes comme les enfants gâtés, si bien

« *Qu'en lui voyant tant d'attraits, je regrette*

« *De n'en pouvoir être que le parrain.* »

C'est déjà beaucoup, même trop pour moi que d'essayer de porter dignement sur nos fonts académiques *vo' quiot moucron, vo' cher flu* ; Français et Picard en diable, il n'est pas *commode* et se raidit.

C'est un métier ou un jeu où je risque, *enhuy*, de faire bien des *fausses duites* et des *Quinze* ; mais vous l'avez voulu, et je ne suis pas un *tchæur falli*.

Fut-che ! i nn' est ch' qu'i' nn' est.

Comme vous le dites, fort justement, il y a, en ce moment, en France, un mouvement très marqué de décentralisation artistique, littéraire et même politique.

Paris devient comme Aristide : on s'en fatigue.

Même un journaliste très spirituel et plus têtue encore — il est d'Amiens — mène actuellement une campagne très violente contre la Ville-Lumière ; sans grand déplaisir, il verrait le siège du gouvernement transféré n'importe où... même à Camon. De bons esprits estiment que ce projet n'est peut-être pas encore assez mûr. Il n'y a donc pas lieu de nous y attarder plus longtemps.

En revanche, il est certain que, dans tous nos départements, j'allais dire nos provinces, des académies, et pour n'en citer qu'une, celle de l'Omignon, composée de deux membres seulement, mais ayant de l'esprit comme quarante, des sociétés d'Antiquaires, de Félibres, Rosati, Cadets ou autres, des savants, des chercheurs, fouillent le sol, déchiffrent les vieilles inscriptions, compulsent les manuscrits, étudient les comptes des échevinages, des hospices et même des maisons particulières d'autrefois. Les philologues, *reideux* de mots, se complaisent dans les *viéseries* de nos patois.

On dirait qu'on s'est assez occupé des rois et des princes, pour rechercher, plus bas, les raisons des événements historiques.

Ici même, nous ne pouvons pas ne pas applaudir aux efforts et aux succès d'une Société, sœur cadette de la nôtre, dont la vitalité s'affirme chaque jour.

Notre cher Amiens lui doit un ouvrage élevé à sa

gloire et où, à chaque page, se révèlent les qualités maîtresses de l'historien : la clarté, l'impartialité, le style et partout aussi l'alliance féconde d'un art consciencieux et d'une science impeccable.

Et cependant, ces savants scrupuleux, ces antiquaires, ignorent encore aujourd'hui quand le mot de Picard nous a été appliqué pour la première fois. Ils s'en désolent ; et nous, plus sceptiques, nous en rions : on vit très bien sans acte de naissance.

Quant à notre langue, on est bien obligé de reconnaître que nous ne sommes pas absolument des barbares. On cite nos trouvères, nos mystères, nos confréries de Notre-Dame du Puy, nos pastourelles et nos rébus. Il est même absolument établi que les premiers instruments diplomatiques ont été rédigés en picard, bien avant que de l'être en français.

Le picard est-il une langue, un dialecte, un idiome, un jargon, un argot ou un patois ?

Personne n'a jamais pu définir nettement tout cela. C'est que le picard, comparé au français, est un peu comme la lisière qui n'est plus le drap et qui cependant fait encore partie du drap.

Aussi, si j'osais, mais je ne puis invoquer que l'autorité d'un chansonnier, je dirais que « le français n'est que du picard *« gadrouillé. »*

Toujours est-il qu'à la Faculté des Lettres de Lille, il y a un cours de picard et de wallon.

Eh oui ! nous avons une langue ; déjà au ^{xiii}^e siècle on disait de nous : « Les Picards sont de cler « et agu entendement et de beau langage. »

Rivarol est plus affirmatif : « La France, naturelle-

« ment partagée par la Loire, n'a que deux patois
« auxquels on peut rapporter tous les autres, le
« picard et le provençal, et c'est le génie clair et
« méthodique du jargon picard et sa prononciation
« un peu sourde qui dominent aujourd'hui dans la
« langue française. »

Depuis, l'abbé Corblet nous a appris que nous avons une syntaxe, des conjugaisons, des apocopes, des syncope, des métagrammes, des aphérèses, etc. tous les raffinements et l'atour des langues élégantes.

Le picard est si bien une langue, dans l'acception la plus compréhensive du mot, que beaucoup de ses termes n'ont point leur équivalent en français.

Dans l'expression de la douleur, notre gamme débord de demi-tons, de dièzes, de bémols, de commas ; le français, votre « langue des dimanches », peut à peine lui en opposer une sans accidents.

Or, c'est précisément la douleur, la misère, la souffrance que semble avoir surtout sollicitées votre Muse. Son amour du pays, de ses mœurs, de ses habitants, mais surtout de sa gaité, devait nous l'attacher à jamais.

Sous ce dernier angle, comme elle eût été comprise de Bernard Lardon, ce moine d'Amiens, qui, au rapport de Rabelais, « ne considérait que comme de belles maisons, les temples et les palais magnifiques et préférait à tout cela les rôtisseurs antiques et aromatisants de sa ville natale et donnait toutes les statues antiques pour les jeunes bachelettes de son pays, mille fois plus avenantes » ; aujourd'hui, il dirait, nos confectionneuses.

Cet amour de notre bon vieux coin de terre, sans

bruit, mais avec tendresse, c'est le fond même de notre caractère ; car nous sommes séparatistes, non par gloriole, mais par conviction ; et, tout poète que nous êtes, c'est-à-dire quelque peu rêveur, je ne m'imagine pas que vous ayiez la prétention de faire goûter, dans le midi, notre littérature, fruit un peu cru, mais qui cependant ne supporte pas l'exportation : il doit être mangé sur l'arbre et par des estomacs sans défaillances.

Oh ! ce n'est pas, à coup sûr, de nous qu'on pourra dire :

« Tu vas tressaillir, ô Nadaud !
« Ce que rêva toute sa vie
« Ton héros, ce pauvre rustaud,
« Sans satisfaire son envie,
« Une bande de fier-à-bras
« Osant traverser la Garonne,
« Sut l'accomplir à grand fracas :
« Les Cadets ont vu Carcassonne. »

Nous, voyez-vous, Monsieur, ce qui nous tue, c'est notre modestie : nous croyons trop facilement que tout le monde ne peut pas prendre le train direct pour Corinthe.

Et cela, parce que M. de Cassagnac déclare « que
« les gloires locales ne sont qu'une fumisterie ; qu'il
« n'y a de gloires que celles qui, parties de province
« y reviennent avec la consécration de Paris, et que
« les autres ne s'élèvent pas plus haut que les taupinières de l'endroit. »

Contentez-vous en : ce sont nos montagnes ; et dites-vous qu'il y a des gloires, sédentaires, reclus-

ses en province, et, sans sortir d'ici, une au moins, qui, franchissant tous les espaces, avant même les découvertes de la science, resplendit, aux quatre coins du monde, radiieuse et vraiment française.

Tout le monde, heureusement, n'est pas aussi boulevardier que M. de Cassagnac, et M. Gaston Paris, le 15 août dernier, assistant à Ploujean, près Morlaix, aux mystères de St-Guérolé, disait : « L'art contemporain est arrivé à une sorte d'impasse et réduit à l'artifice. Il se meurt, coupé dans sa racine, parce qu'il manque d'être populaire. La cloche argentine et enfantine de la Bretagne ne doit plus sonner le glas funèbre du passé mais bien sonner son carillon dans celui de justice et de fraternité humaine qui est la note essentiellement bretonne. »

Mais c'est aussi essentiellement la vôtre, Monsieur ; on le verra tout à l'heure.

Plus récemment, le 15 de ce mois, nous avons trouvé un défenseur tout aussi convaincu dans M. Hanotaux qui, au centenaire de la Société académique de Nantes, parlant du rôle littéraire de nos provinces, s'exprimait ainsi :

« Dans le travail commun, si l'élan et l'entrain sont de Paris, la résistance, l'endurance et l'épargne des forces viennent de la Province.

« Celle-ci, mère et nourrice de nos gloires les plus pures, peut bien revendiquer quelque chose de leur lustre, quand elle en laisse, si volontiers, à Paris, tout le brillant et tout l'éclat. »

A ces deux passages, nos détracteurs exultent : « Ah oui ! le breton, nous comprenons, voilà au moins une langue ; — il n'y a qu'un malheur, c'est

qu'ils n'en comprennent pas un traître mot, — mais vous, qu'on vous enlève Ducange, Voiture, Gresset, un peu de Racine et de Démoustier, vous restez avec votre prononciation sourde et votre accent intolérable. »

Notre prononciation !

D'abord, prenez-vous en au Créateur ; dans le nord, les ténors sont rares, et il faut bien, après tout, des barytons et des basses dans le quatuor universel ; mais n'oubliez pas non plus que nos notes sombres, comme nos yeux, à demi fermés, traversent mieux l'épaisseur des brouillards.

Notre accent !

N'en dites pas trop de mal. C'est parfois, sans doute, la gangue qui salit la pierre précieuse, à la surface seulement, mais c'est, le plus souvent, la patine qui dore le vil métal.

L'accent, dans le midi, c'est l'ail ; ici, c'est l'échalote de la conversation.

Comme le disait excellemment, ces jours derniers, notre collègue et ami M. Tattegrain, aux Rosati Picards fêtant la cinquantaine de M. Charles Lamy, notre barde vénéré :

« »

« Tant pis pour qui ne comprend pas

« Ce que nous murmure tout bas

« L'agreste parler des ancêtres,

« Lacustres, citadins, champêtres,

« Manants, seigneurs, bourgeois ou reîtres.

« Le patois, c'est le vieux français !

« Homme du nord, qui que tu sois,

« Tes ayeux ont parlé patois, »

Conservons-le donc pieusement ; d'ailleurs

« Un trésor est caché dedans. »

Et si le patois, avec ses mots-images, ses dictons, est une alluvion des idées, des sentiments, du génie des générations disparues, comme dans toute alluvion, c'est souvent dans la vase que se rencontrent les plus belles pépites d'or.

Ce patois est peut-être le pardessus grossier de la pensée, pour quelques faux délicats. Mais Montaigne, Pasquier, Bossuet, madame de Sévigné, Molière et Lafontaine, déjà, en étaient les conservateurs jaloux, et, avec Béranger, je les entends dire :

« Mon vieil habit, ne nous séparons pas ! »

Depuis, il a été très réparé, *replonqué*, remis à neuf par Littré, Brachet, Cocheris, Paris, Génin, Bouthors et plus récemment par MM. Devauchelle, Daussy, Jouancoux et de Guyencourt.

« Hâtons-nous, disait, il y a longtemps déjà (dans « son glossaire du centre de la France,) M. Joubert, « hâtons-nous de recueillir les vestiges du vieux « français avant que le néologisme et le méchant « goût du siècle aient aussi envahi la campagne, » et Génin, notresavant et spirituel compatriote, d'ajouter : « oui, il s'en va grand temps de les recueillir. »

Hélas ! tout cela n'est que trop vrai.

Avec *toutes leurs inventions*, leurs chemins vicinaux, leurs routes nationales, leurs chemins de fer, leurs tramways électriques, ils tuent notre cher patois, et bientôt, du train que vont les choses, en

pleine chaussée Saint-Leu, le téléphone baragouinera du basque et du provençal.

Il y a pis ; le plus grand mal ne vient pas du dehors.

Vous rappelez-vous, Monsieur, nos réunions intimes d'autrefois. On se mettait à table à 7 heures. A 8 heures 1/2, au plus tard, on prenait, sans lever le siège, le café qui durait, ma foi ! qui durait... longtemps.

Les cœurs étaient à l'unisson, et les voix essayaient d'en faire autant. Alors tout le Caveau Picard était mis à sec ; tous les grands crus y passaient : Desrousseaux, Crinon, Daussy, Gazette, madame Desbordes-Valmore, Gédéon, Ch. Lamy, Tchot Doère et autres.

Chacun y allait de sa chanson pleine d'esprit, de vie, à franche allure, libre parfois mais jamais insidieusement pernicieuse ou démoralisante. Aux passages scabreux, par trop croustillieux ou de trop haulte graisse les hommes riaient, les femmes se pinçaient les lèvres, les dames jouaient de leur mouchoir... et c'était tout : on est si naturellement bienveillant après un *Benedicite de Saint-Quentin*.

Aujourd'hui, à la dernière bouchée d'un repas, long, trop long, on se lève pour passer au salon où quelques rares privilégiés ont assez d'entraînement et de performance pour tenir décemment, debout, sur un parquet ciré, leur tasse, leur soucoupe, leur café, leur chartreuse, leur gibus et leur sérieux.

C'est un enterrement de première classe de notre bonne langue maternelle ; c'est une éclipse totale de notre vieille gaieté que vous nommez si bien : le soleil de la vie.

Bah ! nous ne perdrons pas tout à la disparition de notre patois. Aujourd'hui, qui sait ? on nous traite peut-être de paysans et de rustres ; dans quelque temps, on dira : c'étaient des « Intellectuels ».

Quant à vous, Monsieur, une place honorable vous est déjà réservée parmi les savants. Notre patois, que Richepin regrettait de ne pouvoir manier, vous l'avez parlé si haut, si dignement que vos œuvres font les délices des philologues anglais et allemands.

Au surplus, une réflexion me rassure sur la vitalité du picard.

Le Théâtre français de la rue des 3 Cailloux ne fait que des demi-chambrées, même avec l'opérette. Nous avons, nous, six théâtres : rue des Majots, dans le Vidame, rue Rigollot, à St-Maurice, à St-Leu et route de Rouen ; à chaque représentation, ils font tous salle comble ; et ils ne sont pas subventionnés.

Il est vrai qu'ils ont un premier sujet adoré du public : Lafleur, avec sa sève originale, éclaboussante, son entrain gaulois, sa satire populaire, son sel plus ou moins attique, sa fierté native et son gros bon sens ; Lafleur qui, dites-vous, vivra tant qu'il y aura de la gaieté, de la verve et de l'esprit dans notre bonne ville d'Amiens ». Autant dire toujours, si vous voulez bien lui tailler quelques rôles, qu'embellira encore son talent étonnant d'Improvisateur.

On aura beau l'attaquer ; gai, débrouillard, jamais *enchepé*, comme Planchet, le domestique picard de d'Artagnan, il retombera toujours sur ses pattes.

Mais il me tarde, Monsieur, d'aborder vos œuvres

elles-mêmes ; et tout d'abord, une pensée vient naturellement à l'esprit.

Votre poésie se ressent de notre milieu, et à nos horizons limités, nos plaines sans relief il semble qu'elle emprunte des charmes discrets, des couleurs tendres, des demi-teintes dont elle a une exquise perception.

En revanche, nos brouillards sont, pour vous, comme un vaste abat-jour qui concentre votre attention sur les choses, et les idées en suintent comme d'elles-mêmes, parfois en un suc un peu âcre, mais le plus souvent s'en dégagent en un parfum délicat.

Cette rencontre étrange de réalisme et d'idéalisme, se retrouve dans toutes vos œuvres, et c'est bien naturel.

Elevé à l'ombre de notre Cathédrale, dans une atmosphère imprégnée de mysticisme, bercé par la bise rêveuse, vous partagiez à dix un même toit que vous nous avez décrit avec attendrissement, avec piété.

Vous vous y endormiez aux chansons du Père Alexandre et au *crinclin* de la Reiderie.

Vous êtes né poète ; devant l'âge réglementaire, dans un grenier vous étiez bien, avant 20 ans ; et, comme Pellisson, dans une araignée, vous voyiez une amie.

Vous nous avez montré cet intérieur, avec son mobilier simple, sa table à allonges des grands jours, éclairé par une fenêtre à guillotine *randonnant* toute la nuit, dans un tableautin charmant, vrai pendant de cette toile, peinte de main de maître, qu'un de nos distingués directeurs nous a rapportée naguère

d'Amsterdam : Le Téniers vaut le Gérard Dow.

Enfin, votre palette ne fait point de jaloux : aussi, sur chacune de vos œuvres, à côté de votre signature, peut-on lire celles de MM. Roze, Delambre, Delassus, David-Riquier, de Franqueville, Jules Boquet, notre nouveau et excellent collègue.

Vous n'eussiez pu vous assurer de telles amitiés, si vous aviez jamais été si méchant sujet que vous le dites quelque part ; tout au moins le mariage vous a vite métamorphosé ; à la vue de votre femme allaitant son enfant, vous vous écriez, avec tendresse : « Trinité des cœurs, trinité des âmes, confondues dans un même amour ! »

Aussi, quelles angoisses ! quand ce pauvre *mouqu'ron* devient *doreux, bien moyen et langreux* ; c'est dans les larmes que vous trouvez un soulagement à votre douleur :

« *J'brayois quand je l'voyois sourire.* »

Ah ! c'est que la famille « est votre soleil, dont « les rayons s'élargissent à mesure que s'agrandit le « chapelet de vos enfants ».

Il n'y en a jamais trop ; aussi, dites-vous, navré, car « *du sang, ce n'est pas de l'eau* » :

« *Las ! pourquoi feut-il que ch' boin Diu*

« *Sine à la mort sin permis d' cache.* »

Ses ordres ne vous paraissent jamais plus inexorables que quand le croup s'abat sur nos nichées, le croup, par vous montré si terrible, si hideux, que nos entrailles en sont remuées, tenaillées, pour

employer l'expression d'un de vos plus fervents admirateurs.

Le cœur a cela d'étrange que, se nourrissant seulement de mets exquis : la foi, la pitié et l'amour, il n'en est jamais saturé, et avec vous, il faut plaindre les égoïstes, *ramonchelés* et *tout retraits* en eux mêmes, qui ne connaissent pas les vraies, les seules jouissances d'ici-bas : rire la joie des autres et pleurer leurs larmes.

Votre amour a subi les chocs, les *ébréchures* naturelles de la vie, et s'est reporté plus vif sur vos enfants ; en parlant de l'un d'eux, quand vous dites : *min fiu !* tout votre être vibre et palpite.

Un soir je vous ai vu, corrigeant des épreuves, poussant du pied le berceau *de ch' pus rétus d'chés mioches*, à qui vous promettiez, s'il dormait,

« *D' li acater tout plein d' tout' sorte.* »

Vous fredonniez « *Grand'Mère à Poussière.* » Croyez-moi, le moyen est dangereux ; car, si jamais nous vous entendions, nous pourrions bien, avec Bulot et Serrassaint, vous accompagner. Oh ! alors, la belle nuit blanche ! où vous pourriez méditer et regretter ce vers, qui est de vous :

« *Pus qu'os est d' monde à che r'fran, pus qu'ch'est bieu !* »

Non ! chantez lui plutôt *l' Canchon d' Noël* : ses petites oreilles n'y sont pas encore faites.

Pourquoi donc, après avoir consacré aux enfants tant de pages émues, passez-vous immédiatement aux vieux, sans vous arrêter aux *mitoyens*.

Vraisemblablement, vous n'avez rien trouvé de mal à en dire, tout comme Crinon, qui, dans ses épîtres philosophiques et morales n'a peint le luxe, l'ivrognerie, l'avarice et l'orgueil des femmes qu'à la campagne seulement : il savait bien qu'à la ville, il n'aurait pas trouvé de modèles.

De même encore, vous avez accordé, à l'unisson, vos deux lyres, pour chanter la faiblesse des petits, des humbles, des désarmés, vous surtout, dans vos *Lazar's, graine d'minabe*, dont « *la misère fait partie de la famille.* »

Quoi de plus triste que ces pauvres enfants abandonnés, *la Crapure*,

« *N'ayant que l' misère por norriche.* »

A leur mère malheureuse, on pourrait souvent appliquer ce mot de Crinon :

« *Sin lait ! peuv' femme, i s'est tourné in lermes.* »

Ces enfants, sans jeunesse, vieillissent vite.

« *Su terre os est, feut qu'o s'y broute* »

et c'est, dans cet air vicié de fatalisme, que vont naître, grandir et mourir, « Marie Sosotte », le Ramasseur de verres cassés, Gaspard

« *el' laideur da toute s' bieuté !* » ;

Jean Lazare, oubliant tous ses maux, quand le gai soleil réchauffe sa vie, et toujours dans l'attente d'un jour meilleur, comme le grelotteux de Bruant.

Gaspard, du moins, est au bout de sa course, plus heureux que *l' catt' Soiris*, qui

« *Donne s' bieuté, dusqu'à l' brad'rie*
« *Cherche l' gaité, treuve l' brairie*
« *Sains espoir d' ein meilleur leind' man.* »

Je ne pense pas, Monsieur, qu'il soit possible de définir, mieux que vous, la fragilité du bonheur.

« *Ah! ch'est qu'hormis l' misère, ichi-bos, oui, tout passe:*
« *Jeuness', bieuté, plaisir, anmour même, tout cho fond*
« *Comme l' neige au soleil. O vieillit et tout lasse.*
« *Et vieillir, ch'est courir après ch' l' oubli profond.* »

Cependant, et vous avez raison, parfois vous relevez le pauvre à ses propres yeux; vous lui infusez un orgueil salulaire; et, à la vue du balayeur, *de ch' lancier de ch' Préfet*, vous entonnez, à pleins poumons, avec Faure, un alleluia :

« *Saluez! ch'est ch' labour qui passe!* »

Vous vous êtes fait le poète sans pension et l'avocat d'office des miséreux. Une fois, au moins, vous n'avez pas eu à vous en féliciter.

Vous aviez chanté, dans trois de vos meilleures pages, *ch' cul d' gatte et ch' viux*, dont nous connaissons tous la voiture, autrement aristocratique que « *l'berline d' Sant Crépan.* » Mais, avec Florian, vous vous êtes permis de dire :

« *Deux loqu's mouillé's peuv'tent s'ressuer.* »

Ch' cul de gatte vous a, bel et bien poursuivi pour diffamation, vous et M. Jules Boquet. Heureusement,

il a laissé écouler les trois mois, la prescription vous est acquise, et votre tortionnaire désigné, remisant fers, tenailles et poires d'angoisses, se félicite de pouvoir vous tendre encore affectueusement la main; d'autant plus qu'il est absolument convaincu maintenant que vous n'êtes pas si mauvais que vous le dites. Vous aimez l'enfant, le travailleur, le pauvre, le vieillard. Il y a plus; vous ne paraissez pas avoir pour les chasseurs une admiration très accusée et vous pêchez à la ligne.

Votre bienveillance native vous a même entraîné trop loin. Vous nous jugez tous, nous autres Picards, à votre aune, *aglavant* de poésie, *essapis* d'idéal.

Non ! Le Picard n'est pas si délicat.

C'est un luron, un bon apôtre, *un boin flu*, à l'estomac d'acier, au gosier un peu bien en pente, expansif, pas égoïste. « *Mi, dit Lafleur, quand j'ai bien bu, bien maingé d'même, ej veux qu' tout l' monne i soit seu à no moison.* » Vif, irascible, mais loyal et franc ; pas assez hardi ni assez souple pour faire fortune, mais ayant pour lui l'économie, la patience, la ténacité.

Dans le commerce, il est d'une probité reconnue.

Cependant, pour être sincère, nous avons une tribu qui, dans ses relations avec le fisc, a une conscience un peu large.

Mais que celui qui n'a jamais passé en fraude des cigares belges, jette le premier la pierre à notre contrebandier.

Singulier homme ! dont la vie se partage, à peu près par tiers, entre le logis, le désert, le tribunal et... ses dépendances.

Chez lui, le contrebandier est le modèle des pères, des époux, des sapeurs pompiers..., comme tout bon français.

Dans la plaine, il apparaît en héros, monté sur une haridelle, haute et efflanquée, filant comme un char-don sec emporté par le vent, ne voyant nulle part de poteaux d'octroi ou d'obstacles, bravant le froid, la tempête, les gabelous, les agents, les commis, les douaniers, les gendarmes... tout comme Laffleur.

Sans doute, il ne donne point là un bon exemple du respect dû à l'autorité.

Mais voyez-le alors au Palais : pieux dépositaire d'un secret, scrupuleux de la parole donnée, jamais, une fois pris, il ne discute ; jamais il n'a commis une indiscretion ou une trahison, ni dévoilé un complice... comme tout vrai Picard.

Vignacourt doit être la station du franc-picard préhistorique.

A la ville, humble avec les petits, timide avec ses égaux, le Picard a une tendance naturelle à être un peu fier avec ses supérieurs. *Ein molet emblayeux*, il aime jouer les Don-Quichotte et les Cyrano : c'est un héritage sans doute de l'occupation espagnole ; ayant, d'ailleurs, du bon sens *tout plein*, de l'esprit *à revendre* ; et c'est si vrai qu'aucune province n'a produit autant de proverbes que la nôtre, et les proverbes sont la sagesse des nations.

Au jeu beau gagnant, exubérant dans la joie, comme il l'est, on s'étonne que le picard sache aussi bien affronter les coups du sort et leur opposer plutôt une fierté d'emprunt qu'une philosophie vraie : *Il ne veut pas qu'on le plaigne*.

De « connaissances, » il en a autant qu'on veut, ça n'engage à rien.

Dans l'intimité, il est d'une brutalité troublante ; dans la discussion plaquant son argumentation en deux mots, ne dédaignant pas le paradoxe qui, pour lui, est souvent le plus court chemin de l'erreur à la vérité, il méprise les abstractions, peut-être parce qu'elles n'ont pas de vocable dans son patois ; en revanche, il a pour lui la promptitude de la riposte, les images saisissantes, en un mot tout ce qu'il faut pour restreindre le cercle de ses amis, mais en le fortifiant.

Sous cette enveloppe singulière de qualités et de défauts, nous retrouvons encore *Lafleur*, insouciant et querelleur, bon et brutal, lourdaud et spirituel, philosophe et grivois.

Le Picard aime les beaux arts. La sculpture, la peinture, la décoration sont abordés par lui avec des succès dont nous sommes tous les jours les heureux témoins.

Il est musicien, et il n'y a pas, ici, un ouvrier qui ne connaisse, de la première à la dernière note, la Favorite, Carmen et Faust. La poésie n'a point pour lui autant de charmes, parce qu'elle n'égaie pas le foyer, qu'elle ne fait pas oublier les fatigues du dur travail en couvrant le bruit du marteau sur l'enclume, ou du charivari du métier.

Il est assez étrange que le Picard, dont l'esprit est si ouvert à toutes les belles choses, reste, en général, insensible aux suavités de la politique.

En dépit des évolutions du régime établi, de père en fils, il reste abonné au même journal. Il est vrai

qu'il n'en lit guère l'article de fond, se contentant de parcourir à 30 ans les faits divers, à 40 la chronique locale, à 50 les cours de la Bourse et à 60 les décès.

Le Picard a une religion à lui, tout autant faite d'atavisme que de conviction ; vous nous l'avez montré dans ch' *Noël ed Lafleur*.

Tout jeune, à l'école, comprenant déjà la valeur qui s'attache au serment, il l'accompagne d'une mise en scène étrange et « *raque s'n âme*. »

Plus vieux, il va, en cavalcade, au devant du curé qu'on installe, et ne fréquente ensuite l'Eglise qu'au jour de Pâques.

C'est lui qui, à la procession de la Fête-Dieu, frappe brutalement sur l'épaule de son voisin resté debout au passage du St-Sacrement, et lançant un formidable juron, s'écrie : « *à genoux, nom dé D..., v'lo ch' dais !* »

C'est lui qui, il y a 30 ans à peine, dans nos bas quartiers, mettait sous le lit d'un parent expirant, un seau rempli d'eau fraîche où l'âme du défunt se purifiait avant de s'envoler dans l'inconnu, entrevu par la Foi.

Le Picard a le culte des morts poussé jusqu'à l'idolâtrie.

Quel spectacle plus attendrissant que celui qu'offrent, le jour de la Toussaint, toutes les petites tombes d'enfants, à la fosse commune de « La Madeleine » !

Elles sont repeintes à neuf, ratissées avec un soin pieux, ornées de fleurs, enguirlandées.

A la brune, l'ouvrier allume une veilleuse au-dessus des restes du cher petit. Ce sont bientôt

comme autant d'étoiles dans la nuit sombre ; images des lampes des catacombes ou de l'âme du défunt descendue jusqu'à nous, ou de l'étoile qui s'arrêtait fascinée devant la crèche de l'Enfant-Dieu. Qui sait ?

Et c'est là, « à la Madeleine », que lui aussi, veut venir reposer en paix, en compagnie de ses tayons et de ses enfants.

Même Jacques Dailly, directeur d'un de nos premiers théâtres picards a tenu à être enterré avec Lafleur et tchot Blaise le second sujet de sa troupe. Il ne pensait donc pas qu'après le baisser du rideau, toute la pièce est jouée.

Après Horace, Littré, Darwin et Taine ont démontré que le milieu où vit un peuple influe pour une grande part, sur son génie, pensée que notre directeur traduisait, il y a 15 jours, ici même, en deux mots : l'homme rentre dans la nature.

La Somme n'est-elle pas un peu l'image du Picard ?

M. Meuriot, dans un discours de distribution de prix au Lycée, nous l'a dépeinte « après quelques « écarts vers le pays flamand, mise à la raison par « Amiens, et coulant avec assez d'uniformité et de « raideur pour marquer son intention irrésistible « de rester française. »

Fidelissima Picardorum natio : portent nos armes.

A partir d'ici, en rivière bonne fille, elle prend son cours bien droit, mais alors en ralentissant le pas pour pouvoir faire plus de bien sur son chemin ; et elle va, ainsi, doucement, plus doucement encore, sans bruit, sans fracas, sans débordements, et arrive à se faire oublier à St-Valery, où elle trouve elle aussi sa « Madeleine. »

Mais quittons les cyprès, pour vous suivre en plein été, dans nos hortillonnages.

Il est cinq heures du matin. Le Soleil se montre :
« *comme une jeune mère dégraissant son corsage.* »
C'est

« environ le temps

« *Que tout pullule dans le monde.....* »

Sous nos pieds, dans le *cafouillis* des êtres de tous les règnes, ce ne sont que frôlements invisibles, murmures inouïs, mystériorités imprécises où se devinent « les frissonnements d'une nature en travail. »

Au-dessus de nous

« *Ch'est tout ein monn' qui se r'mangle et s'excite* »

Et c'est vous, Monsieur qui conduisez l'orchestre.

« *Midi ! midi ! ptchots oisieux de l'ranmure.*

« *Radégourdis, cantez, chifflez, piaillez,*

« *Fuchez en joi', seutez, cabrioiez !* »

Vous aimez les enfants ; et que vous devez être heureux ! car, à quelques pas de vous, sous les sureaux, les *séiux*, comme à Blangy-Tronville :

« *Os eintend, par edlo ch' l'hayure,*

« *S'écapper comme un brouiss'meint*

« *D' bécots chuchottés pa l'nature,*

« *D' soupirs d'anmour qui s' mël'ent à ch' veint.*

C'est alors que *ch' Bis* chante à *Mariette* :

« *Ainmons-nous aujourd'hui, toujours,*

« *Atteind' pus longtems s'roit folie.*

« *Chés bieux jours sont si courts da l' vie*

« *Bell' Mariette, ô mes annours.* »

Il n'est pas jusqu'aux vieux, dont le cœur ne batte plus vite, en ce beau jour d'été, qui se termine dans le chant des hortillons, les éclairs illuminant la cathédrale, le fracas du tonnerre, c'est-à-dire encore le mouvement, la chaleur et la vie

Naguère, en automne, nous avons vu nos hortillonnages, aux teintes atténuées, aux séductions d'une musique très douce, à l'âme obscure, lorsque le crépuscule en dévore les formes.

Hélas ! bien de l'eau a passé depuis sous le Pont de Baraban.

C'est l'hiver !

Adieu la verdure, les chants et l'amour ! Les groseillers, les cassissiers, dépouillés de leur parure de rubis et de jais ne sont plus que comme des *ramons déplumés* fichés dans le sol ; le saule lui même a perdu son feuillage *brayeux*.

La terre couverte de feuilles d'un jaune sale, gluantes, *ieũches*, n'apparaît plus que par endroits, noire, en deuil.

Les grands *peupes* se désintéressent de leurs feuilles flétries. Elles tombent argentées de givre et à peine éclairées par un soleil fatigué ; elles tombent en arabesques *vilbrequinantes* brochant sur le ciel gris une tapisserie aux tons passés et aux nuances éteintes.

Les *rieux* commencent à se prendre, en se nacrant, dans une immobilité de cadavre. Il est temps pour les bateaux d'en sortir. La vieille mère est à l'arrière, *au petit cornet, apponnée* sur un *couvet* qui lui

redonne un peu de chaleur, tandis que l'hortillon, de son long aviron, pousse en chantonnant tristement son bateau au port du Don.

La nuit vient, le vent monte ; les longs roseaux secs et fanés, s'entrecroisent avec des grincements de scie s'harmonisant avec le clapotis de l'eau morte et les sifflements des courlis.

La face de l'eau se ride à peine ; parfois cependant elle est sillonnée de traits rapides. Vite ! ablettes au corps d'argent, goujons au ventre diaphane, *pov's lazar's de ch' l'entaille, vite, muchez-vous !* Le brochet varonne.

Ces idées peu folâtres, la solitude, la bise froide, ma pipe éteinte m'avaient gelé jusqu'aux moelles.

Bravement, j'entrai dans la première chaumière de Camon qu'éclairait discrètement la flamme fuligineuse d'un *crachet* pendu au plafond.

Deux bons vieux étaient là, depuis longtemps à *cope* ; mais la Grande Faucheuse oubliée à Camon, même des récoltes de 104 ans.

Le mari venait d'allumer son *Te Deum*, d'où débordait un *couplet* de *moravie*, de notre contrebandier de tout à l'heure.

La vieille, Alexandrine de son nom, *ratruchant* les restes encore chauds de la tourbe, en remplit la *palette*, l'*amiteuse*, symbole de l'hospitalité chez nous ; elle me la présenta, et j'imitai son mari.

Comme je m'intéressais à leurs *aires*, à leurs légumes, à leur existence, le vieux me dit : « *Ichi, tous chés jours i se r'sannent ; ch'peindant os o fait su nous einne canchon. Ch'est un Monsieur consé-*

quent d'Anmiens, bien parlabe, bien touillant pis point grandier. »

Et bientôt notre hortillon, après avoir aspiré quelques bonnes goulées de tabac, commença à chanter, d'une voix encore juste, mais faible et dolente :

*Oui, je m' rameinteuve m' Sandrine,
Oui, je m' rameinteuve ch' séiu
Portant coplet, conm' ti cap'line,
Là où est ch' qu'os alloïnm's à l' sourdine
D'viser à reind' jaloux ch' boin Diu ;
Oui, je m' rameinteuve, m' Sandrine,
Oui, je m' rameinteuve ch' séiu.*

*Oui, je m' rameinteu' chés moigneux,
Marle et feinmelle qui, d'sus l' mém' branque,
S' bécotoient conm' deux anmoureux,
Ch'peindant qu' l'air ein mollet monneux,
J'essayois d' chiffonner t' jup' blanche.
Oui, je m' rameinteu' chés moigneux
Tous deux s' bécotant d'sus l' mém' branque.*

*Oui, je m' rameinteuve d'sous ch' l'abe,
El preinmièr' fois qu' tin tchœur j'ai yeu,
Conm' si quèqu'ein d'abonminabe
Avoit cœupé l' branqu' d'ein cœup d' sabe,
A nous pieds ch' bouquet blanc o tcheu ;
Oui, je m' rameinteuve, d'sous ch' l'abe,
El preinmièr' fois qu' tin tchœur j'ai yeu.*

*Gâiment, os avons brouté l' vie,
Bradant l'anmour, héreux, naïus.
Las ! nou tchœur est à l'agonnie
Et nou brongne usé', racornie.
Seul, ech' souv'nir reste à chés viux
Qui r'viv'nt-e leu passé, leu vie,
Au lomb', coitis sous chés séiux.*

— Bravo ! mais enfin de qui donc est la chanson ?

— *Ravisez ein molet... cho me r'vient... de tchot... de tchot Doère.*

— *Min fiu!!!* m'écriai-je, attendri ; car vous m'aviez, la veille, choisi pour parrain.

« Si un baptême est une fête

« Pour les parents, pour les amis »,

c'en est une surtout pour moi, Monsieur, puisqu'aujourd'hui, au nom de l'Académie, j'ai l'honneur de vous recevoir et de saluer solennellement, en Edouard David, notre poète picard.

Oct. THOREL.

Séances du 24 Février et du 24 Mars.

Deux ans de la vie de Charles Nodier

LECTURE FAITE PAR M. TIVIER

MESSIEURS,

L'Académie n'attend pas un concours actif de ceux que les circonstances ont éloignés d'elle, et que l'âge en dispense encore plus que leur inscription au tableau des membres honoraires. Mais si elle n'exige pas ce concours, elle ne le repousse pas non plus. Elle ne leur défend pas de venir, en prenant une part accidentelle à vos travaux, raviver le souvenir des bonnes relations d'autrefois, et ils peuvent compter de sa part sur un cordial accueil. Assuré de l'obtenir, je viens vous demander audience, afin de m'acquitter à la fois d'un double devoir. Membre de l'Académie de Besançon après avoir appartenu longtemps à la vôtre, mon attachement et mes regrets se partageaient entre ces deux Sociétés sœurs. Ce sentiment m'a guidé dans le choix d'un sujet qui les touche également et qui établit de l'une à l'autre, comme je vais tâcher de le faire voir, un intéressant trait d'union.

Parmi les noms dont la Franche-Comté s'honore, il n'est aucun qui éveille plus de sympathie que



celui de Charles Nodier. Ce nom rappelle à la fois ce que l'esprit de notre race a de plus fin et ce que l'urbanité française a de plus délicat. Le charme du talent égalait chez Nodier celui du caractère, et l'on a pu dire de lui que « son vrai don était d'être inévitablement aimé. » Tel était aussi l'effet de son style aux grâces toujours séduisantes, même dans les sujets en apparence les plus arides, style à la fois naïf et savant, original et châtié, car cet ennemi des sentiers battus était aussi le gardien sévère des plus saines traditions. Commentateur ingénieux de La Fontaine, il a, comme lui, pour caractères une bonhomie aiguisée de malice, le sentiment de la nature et le génie du conte. Si les siens n'ont pas la saveur gauloise et la gaieté peu décente des fabliaux de son devancier, ils offrent, dans l'embarras même qu'on éprouve à les définir, l'attrait piquant de l'imprévu. « Ce sont, dit Mérimée, des récits charmants pour « lesquels il est difficile de trouver un nom ; sous sa « plume, en effet, le roman, l'histoire, l'érudition se « transforment, se mêlent et se prêtent réciproque-
« ment leurs ressources. » Ajoutons que le pittoresque s'y joint à l'émotion, que l'humeur doucement satirique y coudoie la fantaisie, qu'on y voit briller toutes les facettes de ce talent multiple. D'autres travaux attestent la variété de ses aptitudes. Observateur passionné du monde des insectes, il y a fait des découvertes contresignées par Duméril. Linguiste et lexicologue, il a laissé d'importantes publications où la philologie, quelquefois paradoxale, est toujours persuasive à force d'esprit. Chez Nodier, le prosateur accompli se doublait d'un poète exquis dans l'expres-



sion des sentiments intimes et familiers. Critique, il voyait juste et réservait son jugement ou le tempérait d'indulgence. Témoin des prouesses de l'école romantique, il a bien jugé cette « école vive, agissante, « pleine de jeunesse et de force, d'ambition et d'ou-
« tre-cuidance, qui a remué, dit-il, quelques idées et une multitude de mots. » Mais s'il applaudissait, plus par amitié que par entraînement à ses jeunes audaces, il resta pour son propre compte le *dériseur sensé*, comme il disait, de toutes les nouveautés suspectes, parfois même de tous les progrès qui lui gâtaient le passé, le *docteur Néophobus*, ennemi juré des importations qui menaçaient d'altérer notre langue. Artiste consommé dans l'emploi qu'il en fit comme écrivain, il sut en faire aussi l'instrument de la conversation la plus attrayante. C'est ainsi qu'à l'arsenal, dans ce salon qui rassemblait une société d'élite, il tint pendant vingt ans, sous le charme de sa causerie, les plus illustres représentants de la littérature contemporaine, justifiant par la parole comme par la plume ce jugement de Sainte-Beuve qui voit, en lui « le littérateur par excellence », celui qui « sans rien d'excessif et de rigoureux promène
« sur mille sujets sa fantaisie toujours en éveil, qui
« se fait, par l'amas de ses notions accessoires, la
« flexibilité de sa plume, une position plus considé-
« rable que celle des spéciaux et devient une puis-
« sance à son tour.... Nul écrivain, conclut Sainte-
« Beuve, ne saurait mieux se prêter à nous définir
« d'une manière vivante le littérateur indéfini, comme
« je l'entends, que ce riche, aimable et presque
« insaisissable polygraphe. »

Ce mot de *polygraphe* in-
fermé dans un éloge. Il sug-
qui s'est disséminé, qui n'a pa-
s'y maintenir. On peut en cho-
tour d'esprit de l'écrivain et l-
facultés ; on peut aussi l'attrib-
de favorables. Autre est la pla-
ciel clément et dont la tige se
régulier, autre celle qui ne
battue des vents jette à l'ave-
capricieuses. Tel fut le destin
père trop docile aux leçons
« ne lui laissa pas le temps d'
fille qui nous l'affirme, il eut, d-
tion romanesque d'un jeune h-
scènes, il connut quelques
glant qui terrifiait la France. «
le dit, encore, des souvenirs
cerveau d'un enfant. » Jeune
période où l'esprit fatigué de
reposait dans l'obéissance, où
la gloire, Etonné de ce silence
rompre au nom de la liberté.
fut plus que le marchepied de
Napoléone, ode satirique où c-
au maître acclamé d'avance pa-
l'espérance des autres :

En vain aux lois de la vic-
Ton bras triomphateur a
Le tems s'envole avec ta
Et dévore en fuyant ton

En regard du trône prêt à

... et d'im-
... -

... rien de

... l'entou-

... père avait été

... pour collègues

... de lui-même.

... seul du guet-

... devenu de

... le salut public

... était comme

... révolutionnaire

... délicats et cultivés qui

... l'engrenage d'une poli-

... de trouver, dans les

... au lieu des preuves

... l'an dictionnaire, il le

... officielles firent place

... Valier interné à Dole y

... Bonjoux un compa-

... des gentiers. Il s-

... la famille d'un

... la future

... l'ère de la

... de mon

... à l'ère

... de

... et le

...

... et

...

ne le croit Sainte-Beuve, un prisonnier terné dans cette ville, ou, comme pensé, un observateur intéressé de la politique, ou simplement un érudit attiré au continent par le désir d'utiliser sa maîtrise de notre langue et de nos écritures. La dernière supposition paraît la plus probable. De l'évêque Lowth, l'auteur bien connu d'un *essai* sur la poésie des Hébreux, condisciple de lord Hastings, un descendant des *poètes* a dédié en médiocres vers latins son *écrit* d'Horace, associé aux travaux du docteur, sir Croft paraît avoir eu, avec des intentions d'âme généreuse et la main prompte à répondre au lendemain de son arrivée la ville, ce malheureux curé constitua paroisse St-Leu, auteur d'une épopée *dernier homme* dont M. le conseiller Daugrethé collègue, nous a donné autrefois sachant que l'infortuné, poussé par la misère, s'était noyé dans un des canaux de la ville. Le regret qu'il en éprouva lui fit écrire lord : « Je n'ai pas eu le bonheur de connaître un homme de génie, que j'aurais peut-être pu espérer avec quelques misérables guides sensible aux avantages du séjour en France, si ou, si l'on veut, subi, jamais il ne s'est avisé d'en marquer sa reconnaissance. »
d'aigles dans Horace ? Vite il salua les aigles sériales qui vont se rencontrer dans la ville de Tilsitt. Il glisse ailleurs dans une ville où le gouvernement paternel qui a tant

Ce mot de *polygraphe* implique un regret renfermé dans un éloge. Il suggère l'idée d'un talent qui s'est disséminé, qui n'a pas su trouver sa voie et s'y maintenir. On peut en chercher la cause dans le tour d'esprit de l'écrivain et l'étendue même de ses facultés ; on peut aussi l'attribuer à des circonstances défavorables. Autre est la plante qui grandit sous un ciel clément et dont la tige se couronne d'un feuillage régulier, autre celle qui née sur un sol ingrat et battue des vents jette à l'aventure ses frondaisons capricieuses. Tel fut le destin de Nodier. Fils d'un père trop docile aux leçons de J.-J. Rousseau, qui « ne lui laissa pas le temps d'être enfant », c'est sa fille qui nous l'affirme, il eut, dit-elle, à dix ans l'exaltation romanesque d'un jeune homme. Il vit quelques scènes, il connut quelques acteurs du drame sanglant qui terrifiait la France. « C'étaient, comme elle le dit, encore, des souvenirs lourds à porter pour le cerveau d'un enfant. » Jeune homme il traversa cette période où l'esprit fatigué de ses emportements se reposait dans l'obéissance, où tout se taisait devant la gloire, Etonné de ce silence, il se crut appelé à le rompre au nom de la liberté. Quand le consulat ne fut plus que le marchepied de l'empire, il lança sa *Napoléone*, ode satirique où cet adolescent osait dire au maître acclamé d'avance par la colère des uns et l'espérance des autres :

En vain aux lois de la victoire
Ton bras triomphateur a soumis le destin,
Le tems s'envole avec ta gloire,
Et dévore en fuyant ton règne d'un matin.

En regard du trône prêt à se relever, il dressait

comme une protestation l'échafaud de Sidney, mais, à vrai dire, il n'était ni menacé d'y monter ni pressé de le faire. S'étant dénoncé lui-même, pour empêcher le soupçon de s'égarer sur des innocents, il se défendit modestement et sa témérité, taxée d'étourderie de jeunesse, fut l'objet d'une indulgence un peu dédaigneuse. Après quelques semaines d'emprisonnement, il fut renvoyé dans sa ville natale et placé sous la garde de son père. Là l'oisiveté le fit conspirateur. Tantôt, avec des amis de son âge, il méditait entre deux parties de billard le renversement de la tyrannie, tantôt avec les *Philadelphes* ou les affidés de *l'Alliance*, il rêvait d'unir pour une entente impossible les émigrés et les Jacobins, les tenants de la République et ceux de la Monarchie. Averti de ces menées par les préfets du Doubs et du Jura, Fouché ne s'en émut guère et leur laissa le soin de les réprimer. On fit quelques arrestations ; Nodier s'enfuit ; il alla chercher, dans les montagnes du Jura et de la Suisse un asile contre la persécution. Mais, nous dit son successeur à l'académie française, il n'était point persécuté ; « il croyait fuir les gendarmes et poursuivait les papillons. » Peut-être faisait-il l'un et l'autre. Le danger n'était pas purement imaginaire et la souffrance n'était que trop réelle. J'en croirais moins le sceptique Mérimée que Nodier lui-même retraçant, dans la sincérité d'une correspondance intime, ces courses vagabondes où, traqué par la police en vertu d'un mandat d'arrêt qui pesa sur lui pendant quatre ans, il avait pour commensaux des bûcherons et des mendiants, où de bons curés de village lui donnaient le pain de la charité. Ce furent là, comme

le dit sa fille « les années de pensées amères et d'impuissants désespoirs. »

Heureusement des hommes qui n'avaient rien de commun d'ailleurs avec les anges gardiens, l'entouraient d'une invisible protection. Son père avait été professeur à l'Oratoire. Il y avait eu pour collègues Oudet bibliothécaire de Fouché et Fouché lui-même. Jean de Bry, le plénipotentiaire échappé seul du guet-à-pens qui suivit le congrès de Rastadt, devenu de conventionnel et de membre de comité de salut public l'habile et pacifique préfet du Doubs, était comme plusieurs de ses contemporains un révolutionnaire lettré, un de ces esprits délicats et cultivés qui s'étaient laissé prendre dans l'engrenage d'une politique impitoyable. Surpris de trouver, dans les papiers saisis chez le fugitif, au lieu des preuves d'un complot, les éléments d'un dictionnaire, il le prit en estime et les rigueurs officielles firent place à des procédés bienveillants. Nodier interné à Dôle y trouva dans le sous-préfet, M. de Roujoux un compagnon d'étude et le plus aimable des géôliers. Il y trouva mieux encore. Introduit dans la famille d'un ancien collègue de son père, il y connut la future compagne de sa vie, celle qu'il a proclamée « excellente, sans défauts, » et dont il a dit : « Elle a été la magicienne qui a guéri toutes les plaies de mon cœur. » Ce fut cette aimable conseillère qui fit prévaloir, au lendemain du mariage, la résolution de quitter la Franche Comté pour la Picardie et le séjour de Dôle pour celui d'Amiens.

C'était en 1809. Amiens avait pour hôte à ce moment un anglais nommé Sir Herbert Croft.

Etait-ce, comme le croit Sainte-Beuve, un prisonnier de guerre interné dans cette ville, ou, comme d'autres l'ont pensé, un observateur intéressé de notre situation politique, ou simplement un érudit attiré sur le continent par le désir d'utiliser sa connaissance de notre langue et de nos écrivains ? Cette dernière supposition paraît la plus fondée. Elève de l'évêque Lowth, l'auteur bien connu d'un essai sur la poésie des Hébreux, condisciple à Oxford de lord Hastings, un descendant des rois auquel il a dédié en médiocres vers latins son commentaire d'Horace, associé aux travaux du docteur Johnson, sir Croft paraît avoir eu, avec des goûts élevés, l'âme généreuse et la main prompte à s'ouvrir. Apprenant au lendemain de son arrivée la mort de Grainville, ce malheureux curé constitutionnel de la paroisse St-Leu, auteur d'une épopée en prose, *le dernier homme* dont M. le conseiller Dauphin, notre regretté collègue, nous a donné autrefois l'analyse, et sachant que l'infortuné, poussé par la misère et le chagrin, s'était noyé dans un des canaux de la Somme, le regret qu'il en éprouva lui fit écrire un peu plus tard : « Je n'ai pas eu le bonheur de connaître un homme de génie, que j'aurais peut-être sauvé du désespoir avec quelques misérables guinées. » Très sensible aux avantages du séjour qu'il avait choisi ou, si l'on veut, subi, jamais il ne manque l'occasion d'en marquer sa reconnaissance. Est-il question d'aigles dans Horace ? Vite il salue les aigles impériales qui vont se rencontrer dans l'entrevue de Tilsitt. Il glisse ailleurs dans une note l'éloge « du gouvernement paternel qui a tant

fait pour ressusciter l'éducation dans la belle France. » Mais c'est le chant séculaire du même poète qui fait surtout déborder son lyrisme. Il convie son peuple et le nôtre « à répéter en chœur, avec l'Europe pacifiée, ce chant digne de célébrer l'hyménée de deux grands empereurs. » Il ne marchandait pas davantage la louange à la ville où son choix l'a fixé. Il admire les nombreux cours d'eau de la petite Venise, il lui semble que « la Somme a l'air de prendre tant de détours pour la commodité et les plaisirs des habitants d'Amiens. » Naturalisé par la sympathie, ce sont nos écrivains qu'il aime, nos érudits, nos éditeurs qu'il préfère. Vingt-quatre libraires de Londres associés pour publier une édition d'Horace ont, à ses yeux, « déshonoré la littérature, leur pays et leur métier. » Il n'estime que ses devanciers français, Sanadon, Firmin Didot, Valart élève du collège d'Amiens et membre de l'Académie, et pour mener à bonne fin son propre travail, c'est un collaborateur français qu'il lui faut.

Nodier qui le devint nous a dit plus tard que Sir Croft était « l'Epicure de la syntaxe, le Leibniz du rudiment », qu'il avait « trouvé l'atôme, la monade grammaticale ». En effet sa critique s'exerçait sur des infiniment petits, sur de minimes variantes, sur le nombre d'assonances ou de consonances employé dans un espace donné par un écrivain. Mais son triomphe était l'emploi des points et des virgules réduit en un système qu'il avait appliqué dans son *Horace éclairci par la ponctuation*. Ce titre était présomptueux et le résultat n'y répondait guère, car il n'avait étudié qu'un petit nombre d'odes

et s'il justifiait quelques bonnes leçons, il tirait de sa façon de ponctuer les sens les plus fantasques. Au fond cependant son idée n'était pas mauvaise. La ponctuation est nécessaire pour fixer le sens et peut le faire varier beaucoup. Il en cite de curieux exemples. C'est Fairfax qui, dans un procès célèbre, peut-être celui de Charles I^{er}, libelle ainsi son avis : « Si consentiunt omnes, ego non dissentio. Mettez un point après *non*, cela veut dire : si tous sont de cet avis, je n'en suis pas. Otez le point, il faut entendre : je m'y sou mets. C'est Châteaubriand qui, dans la défense de ses *Martyrs*, avait parlé de « cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge. » « En supprimant ici les deux virgules, » écrivait l'illustre auteur, on a fait une phrase ridicule par laquelle je disais que tout est mensonge « sans la vérité ; voilà la bonne foi de la critique. »

Il faut donc des signes de ponctuation, mais il n'en faut pas trop. Croft condamne avec raison l'abus des virgules qui hachent la phrase, des tirets qui la découpent, des points d'exclamation qui s'alignent comme une rangée de piques. Il veut qu'elle précise le sens, non qu'elle règle le débit, et que les repos soient subordonnés, comme les signes de la musique, au sentiment à exprimer. Il rappelle, en ayant été témoin, l'effet d'un temps de silence observé par lord Chatham à la fin du discours sur la guerre d'Amérique, à la suite duquel l'illustre orateur tomba mourant. Il conte après Sterne l'histoire de cet anglais qui reprochait à Garrick d'avoir introduit dans le monologue d'Hamlet une suspension de trois secondes et trois cinquièmes de seconde. Mais, lui demanda-

t-on, le visage du grand acteur ne disait-il rien pendant qu'il se taisait ? Je l'ignore répondait-il ; je regardais ma montre.

Sir Croft avait donc, comme il arrive souvent, raison en théorie et tort en pratique ; il ne péchait que dans l'application de ses idées. Alors la manie des vétilles le possédait tout entier. S'agissait-il d'un classique ? « Sous prétexte de l'éclaircir, dit « Sainte-Beuve, il y piquait de tous points ses vrilles « imperceptibles et petit à petit destructives, comme « celles des insectes rongeurs particuliers aux « bibliothèques. » Il avait commencé par Horace ; il se proposait d'accomplir la même opération sur le Télémaque et sur Massillon, mais il lui fallait un aide. Le savant Boissonnade professeur de grec au collège de France indiqua Nodier dont il estimait le travail sur les onomatopées. Un autre intermédiaire, de Jouy, l'auteur de la Vestale, l'ermite de la Chaussée d'Antin, se chargea de transmettre à Dôle les offres du chevalier. D'autres influences entrèrent en jeu pour faciliter l'exode du jeune ménage et l'on ne peut douter que de Bry, le préfet du Doubs l'ait chaudement recommandé à son collègue Quinette préfet de la Somme, ancien membre, comme lui, de la convention et du Comité du Salut public.

L'entente fut d'autant plus facile entre Sir Croft et son secrétaire, que tout contribuait à les rapprocher : une égale passion pour l'entomologie, un égal amour des minuties de la linguistique, ce qui faisait dire plus tard au secrétaire : « Il n'y a guère en France aujourd'hui que le chevalier Croft, Boissonnade et moi qui épiluchions des syllabes avec le zèle de

Scaliger » ; une égale horreur des nouveautés : on sait que Nodier n'a jamais admis, malgré Voltaire, le remplacement de l'o par un a dans nos imparfaits et nos conditionnels ; un égal souci de la ponctuation, témoin la correction que Nodier faisait subir à ce vers où Lafontaine dit d'un meunier et de son fils :

Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre.

Il supprimait un point exclamatif et voulait qu'on prononçât :

Pauvres gens idiots !

Tous deux portaient aux nues le génie de Grainville dont Nodier s'était fait ou se fit l'éditeur. Enfin Sir Croft avait des procédés dignes de Mécène. Il offrait sa table, un appartement séparé du sien dans son hôtel de la rue Gloriette, le service de deux domestiques, l'usage d'une voiture, quatre cents francs par mois et douze cents pour frais de route. Il offrait surtout ou laissait pressentir une affection sincère, tant de sa part que de celle de Lady Hamilton qui demeurait sous le même toit que lui et partageait son train de vie. Hâtons-nous de dire qu'il ne s'agit point ici de Lady Emma Hamilton, cette scandaleuse beauté tirée des bouges de Londres, que le caprice sénile d'un ambassadeur éleva jusqu'à lui, qui devint l'idole de la cour de Naples et dont le funeste amour déshonora Nelson associé par elle aux pires excès de la première restauration Napolitaine. Celle dont il s'agit naquit à Edimbourg en 1739. Apparentée aux plus grandes familles d'Angleterre et d'Ecosse, alliée de la maison royale, elle

s'était fixée en France, peut-être comme descendante d'Hamilton, l'auteur des mémoires du comte de Gramont son beau-frère, assidu courtisan des Stuarts exilés, plus sûrement comme ayant, pendant son séjour à Lille avec lord Hamilton son second mari, uni ses deux filles à deux officiers français, le capitaine depuis général Thiébaud, et l'adjudant général de Jouy qui, troquant l'épée contre la plume, écrivit beaucoup pour le théâtre. Ces deux mariages dont l'un ne dura guère, n'avaient pas dû l'affranchir des soucis maternels. Elle y joignait ceux de la femme de lettres. Elle avait composé douze volumes sur l'éducation, publiés en Angleterre et pillés en France. Elle fit paraître aussi des romans dont un, *la famille Pepoli*, écrit en français, réclamait du nouveau secrétaire une révision scrupuleuse. Il accepta volontiers cette tâche supplémentaire, par sympathie pour celle qui la lui imposait. Il admirait dans lady Hamilton « un esprit cultivé, ingénieux, fécond..... l'âme la « plus simple et la plus modeste...., un ange sous la « forme d'une femme. » Cet ange étant plus que septuagénaire, sa présence n'avait rien d'incorrect dans la demeure d'un vieux clergymen auquel fut proposé dans ce temps-là l'évêché de Cantorbéry. Sir Croft était en effet, sans qu'il y parut, un dignitaire de l'église anglicane, et dans le poste dont il s'agit, il aurait fait bonne figure. C'était, dit son secrétaire, un beau vieillard au teint frais, au sourire caressant, au vaste front encadré de boucles demeurées blondes en dépit de l'âge. Au moral Nodier nous le représente comme « un homme bon, facile, expansif, abondant « dans ses idées avec la naïveté d'un enfant content

« de lui,... mais tolérant et docile pour les opinions
« les plus opposées aux siennes, quand elles ne se
« présentaient pas sous une forme tracassière et
« hostile,... plus boudeur, au moindre nuage, qu'une
« petite fille dont on a brisé la poupée, revenu à la
« moindre marque de déférence et de tendresse, et
« faisant toujours les frais du raccommodement, le
« plus excellent homme que la bonté divine ait
« jamais produit. »

Cet excellent homme était pourtant un peu compliqué. On eut dit, c'est Nodier qui parle, un type composé du fougueux Luther, du pointilleux Saumaise et d'un Werther sentimental et sophistique. Cette triplicité de personnages devait introduire dans le travail commun des embarras et des complications qu'aggravait encore, du côté de sir Croft, une prodigieuse activité. Il travaillait huit heures par jour, avec une telle rapidité que son secrétaire pouvait à peine le suivre et se trouvait, la journée finie, distancé de plusieurs pages. Lady Mary, de son côté, levée dès quatre heures, en avait ajouté le plus grand nombre possible à son roman, ne s'arrêtant d'écrire que pour consulter Julie, sa femme de chambre picarde, sur le sens du mot fauteuil ou d'autres vocables français. Nodier revoyait et rajustait le tout. Il a calculé qu'en sept mois il lui fallut transcrire la matière de douze volumes in-12, sans compter un bon nombre de lettres et d'articles, copier le premier livre de Télémaque avec les variantes de quarante-sept éditions, plus un ouvrage du chevalier sur la politique ; écrire sous sa dictée, puis traduire de l'anglais un poème sur une violette

trouvée dans du thé suisse, faire un double manuscrit de *l'Horace éclairé par la ponctuation*, surveiller des impressions, corriger des épreuves tirées jusqu'à sept fois, et mettre au point le roman de Milady. Tout ce travail lui faisait dire : « L'écrivoire ne nous quitte pas même à table et je ne sais plus ce que c'est que le sommeil. »

La méthode de travail du chevalier pourrait se résumer dans le mot gaspillage, car les ressources ne manquaient point à « cet esprit aigu, pénétrant, dit « Nodier, toujours occupé de découvertes, possédant des connaissances illimitées, une mémoire « effrayante, une application continuelle, exagérée, « incroyable, qui s'attache aux détails les plus fugitifs, un tact unique des délicatesses du langage, « instinct malheureux qui ne laisse rien échapper, « qui voit partout des fautes et qui les prouve. »

Résumant enfin dans le roman d'Amélie les souvenirs de cette épineuse collaboration, « ce qui faisait « sourire l'esprit, conclut-il, dans les innocentes « manies du chevalier, faisait en même temps pleurer l'âme. On se disait : voilà pourtant ce que nous « sommes, quand nous sommes tout ce qu'il nous « est permis d'être au-dessus de notre espèce. »

Cette exubérante activité de l'intelligence devait avoir pour effet l'inconstance de la volonté. « Le « chevalier, écrit Nodier, change souvent de plan ; il « n'est pas plus fidèle à ses projets d'une autre « espèce. Depuis sept ans, il est en route pour Paris « qu'il n'a jamais vu, et il a passé quatre ans à « Amiens pour y acheter sa voiture de voyage. Maintenant cette voiture ne doit plus nous mener à

« Paris, mais à Dôle où il a le projet de s'établir et
« d'acheter un bien considérable à mon intention. »

Cette intention fut suivie d'une autre, plus généreuse encore et tout aussi chimérique. En l'annonçant à son meilleur ami Charles Weiss, Nodier le prie d'accumuler au préalable tous les superlatifs dont M^{me} de Sévigné se servit dans sa lettre sur le mariage de Lauzun. Sir Croft sollicitait du gouvernement français l'autorisation d'adopter son secrétaire et de lui transmettre sa fortune avec son titre. Nodier, l'homme du monde le moins accessible aux rêves d'opulence et de grandeur, se laissa pour un moment prendre à ce mirage, et dans une lettre à sa mère datée du 7 avril 1810, à l'aveu de sa gêne causée par l'arriéré de ses appointements, il ajoute cette curieuse confidence :

« Je t'ai demandé le cachet de la famille, parce
« que si le chevalier Croft obtient, comme il le
« sollicite, l'autorisation de me transmettre son titre,
« je ne prendrai pas d'autres armoiries. »

L'embarras du choix lui fut épargné, le projet échoua et Nodier put se dire comme le berger parvenu de Lafontaine :

Je m'y suis trop complu, mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

Le rêve avait été court et suivi d'un assez fâcheux réveil. L'arriéré des appointements s'accumulait et menaçait de tourner à l'insolvabilité. Non pas que la fortune de sir Croft et celle de lady Hamilton ne fussent garanties par des biens considérables, tant en Angleterre qu'en Amérique ; mais une banqueroute

avait emporté les revenus de l'année, le change, les intendants, la domesticité mal surveillée, des recouvrements difficiles avaient produit un état de gêne que Nodier ne voulut point aggraver, comme il s'en explique à son ami dans la lettre suivante :

Amiens, rue gloriette, 3 juin 1810.

« Voilà mon sort changé encore une fois. Comme
« tu vas donner champ libre à tes conjectures, je me
« hâte de t'expliquer ceci, et de fermer l'entrée de
« ton esprit à toutes les mauvaises interprétations.

« Ce que je t'écrivais il y a quelque temps de l'état
« de la maison du chevalier a pu te donner à penser
« que, dans un tel état de choses, ma situation ne
« pouvait être que précaire. La fortune qui ne prend
« pas plaisir à me favoriser, a fait tourner les choses
« précisément de la plus mauvaise manière possible,
« car rien ne donnait lieu de penser que jamais il
« pût y avoir une gêne réelle et durable dans les
« affaires de deux millionnaires qui vivent très
« modestement. Cela est cependant arrivé. Une ban-
« queroute énorme, celle du banquier Virnot de
« Lille, a emporté à mes vieux amis une bonne
« année de leurs revenus, et comme l'argent ne peut
« leur venir que périodiquement d'Angleterre, et à
« d'assez grandes distances, ils sont très effective-
« ment arriérés d'un an et réduits à une espèce de
« nécessité plus pénible dans l'ordre de leurs habi-
« tudes que la nécessité de ceux qui y sont faits
« depuis l'enfance. On a réformé tout le luxe de la
« maison et on ne réformait pas le secrétaire. Le
« secrétaire s'est réformé, et n'attend plus pour re-

« tourner dans son village que la rentrée de ce qui
« lui est dû, rentrée qui s'effectuera quand Dieu le
« trouvera bon.

Cette rentrée se fit attendre plus longtemps qu'il ne l'avait prévu, des lettres postérieures l'indiquent. Mais cette attente n'avait point troublé la sérénité optimiste qu'après les temps de misère avait développée chez lui le séjour d'Amiens, avec son bien-être transitoire et ses fugitives espérances. On peut en juger par ce qui suit.

« Je crois ou plutôt je suis persuadé que tu ne
« trouveras rien à désapprouver dans tout cela.
« Grâce à Dieu je n'ai jamais été plus content de moi
« et même de mon sort. S'il s'obstine à me maltraiter un peu du côté de l'aisance, il m'a si bien indemnisé en parents, en femme, en amis et, si tu veux
« en force, en santé, en facultés morales, que je
« serais un ingrat de m'en plaindre. Il y a mieux,
« chéri de milady et du chevalier comme un fils, je
« ne les quitte point de telle manière que je n'aie
« plus rien à espérer de leur protection. Ils me continuent à la campagne des appointements de neuf
« cents francs qui me feront plus de bien que mille
« écus ici. J'ai par surcroît quelques moyens de
« gagner de l'argent que je ne négligerai pas. »

Ces moyens étaient un peu aléatoires. A part une créance à recouvrer sur un libraire, il comptait principalement sur une édition de Lafontaine qu'il disait prête à paraître. Il escomptait aussi le résultat d'un concours auquel il avait pris part. « J'ai, ajoutait-il
« cinquante ducats danois très bien hypothéqués sur
« le prix proposé par l'académie de Copenhague à

« qui résoudra la question de la langue universelle
« de Leibniz. »

Cette hypothèque semble un peu aventurée et ces rentrées fort incertaines. Mais Nodier mettait au dernier rang la question d'argent. Ce qui aurait pu le préoccuper davantage c'était la dépense d'une activité susceptible d'un meilleur emploi. Sa belle-sœur, M^{me} de Tercy, jeune femme énergique et sensée y songea pour lui. Invitée par lady Hamilton à venir passer quelques jours en Picardie, elle y vint, allégua l'état de sa sœur qui serait bientôt mère, sa propre santé qui nécessitait un prompt retour, et décida celui de Nodier avec une résolution qui lui donna presque le caractère d'un enlèvement. Sir Croft embrassa paternellement son secrétaire et bénit celle qu'il nommait « sa chère respectable », celle dont il avait souvent interrogé le tact infailible pour bien placer ses points et ses virgules. Lady Mary pleura. On lui promit, pour la consoler, qu'elle serait bientôt marraine ; elle le fut en effet.

Nodier s'éloigna d'Amiens, léger d'argent, mais riche d'un bien qu'il prisait davantage, l'estime universelle. Il en reçut, avant son départ, un témoignage qui nous intéresse directement, et que je m'estime heureux de vous faire connaître en vous citant cet autre paragraphe de sa lettre du 3 juin 1810, la dernière apparemment qu'il ait datée d'Amiens.

« A propos d'académie (il vient de nommer celle
« de Copenhague), je t'ai déjà dit que j'étais de la
« Société d'Emulation d'Amiens, et peut-être que
« j'étais de celle d'Abbeville. Je n'espérois pas à
« être de l'Académie d'Amiens dont les séances sont

« très rares et où je ne connoissois personne. J'y
« aspirerois d'autant moins que la nouvelle organisa-
« tion des universités a amené ici une douzaine de
« gens très distingués, recteur, proviseur, inspec-
« teur, professeurs etc, qui tous étoient sur les rangs.
« C'est avec cette honorable concurrence que j'ai
« été nommé avant-hier. Je te raconte cela avec toute
« la morgue d'un nouvel académicien parce que j'ai
« à cœur que tu saches que j'ai obtenu à Amiens (et
« en Picardie) une estime qui répondra pour moi aux
« aimables historiettes de Besançon et à l'explication
« qu'on essaiera de donner de mon changement
« d'état. Je défie que l'on dise que j'ai dû cette dis-
« tinction à celles qui l'avaient précédée, à aucune
« intrigue. Encore une fois je ne connais personne.
« Je passe dans les bois tout le temps que je puis
« voler à ma besogne, et le chevalier Croft à qui on
« pourroit rapporter mes honneurs littéraires, n'en a
« pas pu provoquer un seul, puisqu'il n'est lui-même
« d'aucune académie, d'aucune société. J'emporte
« donc de Picardie, outre quelques chemises,
« quelques meubles et quelques espérances de plus,
« la considération générale. »

C'est à la séance du 30 mai 1810 que « M. Charles Nodier, auteur du dictionnaire des onomatopées françaises » fut nommé, sans doute en prévision de son départ probable, associé correspondant. Le procès-verbal se borne à mentionner cette élection et celle d'un autre candidat. Mais la séance du 13 juin suivant fut tout entière occupée par la lecture d'une étude empruntée peut-être au préambule de son dictionnaire, sur *l'imitation considérée comme*

principe des langues. « Nous regrettons dit le secrétaire, dans le compte-rendu de cette séance, d'être « obligé de faire l'analyse de ce morceau, parce que « à coup sûr, nous ferons disparaître les beautés « dont il étincelle. » A plus forte raison dois-je m'abstenir de vous en présenter une nouvelle et plus insuffisante réduction. Je me contenterai de rappeler en peu de mots le cadre tracé par l'auteur, et les brillants aperçus dont il l'a rempli. Il explique, par la pauvreté même des langues primitives, le caractère figuré et par conséquent poétique de ces langues, et par l'énergie des impressions qu'elles traduisaient leur caractère hyperbolique. Il en constate l'harmonie fondée sur le sentiment de la nature et sur un de nos instincts les plus essentiels. Il en donne cette preuve que la partie la plus harmonieuse des langues modernes est précisément celle dont peut retrouver les étymologies incontestables dans les langues typiques. Il établit par de nombreux exemples le rapport des sons émis et des lettres diversement combinées avec le bruit, la forme, le mouvement ou le caractère des choses exprimées. Il montre comment l'influence des climats et des sites diversifie le choix des onomatopées. Quant à l'application qu'on fut obligé d'en faire aux idées abstraites, il la justifie en montrant qu'il en est de même dans la musique et dans les arts du dessin, la musique cherchant à traduire ce que disent les choses, les arts plastiques s'efforçant de les rendre sensibles par leurs effets. C'est ainsi, conclut Nodier que s'opère le développement des langues : l'analogie de l'expression, la comparaison des effets, voilà le procédé

secondaire ; le procédé primitif, c'est l'imitation.

Ce tribut payé, comme témoignage de reconnaissance et présent de bienvenue, Nodier dut se borner aux rapports d'une confraternité lointaine avec les membres de l'académie. Rentré dans sa province natale, il la quitta deux ans après pour aller remplir à Layback l'emploi de bibliothécaire et celui de rédacteur en chef du Journal officiel des provinces illyriennes. Il ne nous appartient donc qu'à titre éphémère, mais ce rapide passage a suffi pour établir un lien durable entre l'Académie d'Amiens et cet associé dont la riche nature unissait aux grâces de l'esprit les richesses du savoir et les charmes du caractère.

Votre société aime à se montrer hospitalière. Elle ouvre volontiers ses rangs aux mérites étrangers que les circonstances amènent à la portée de son choix. Nodier pouvait y prétendre, comme entomologiste, dans la patrie de Duméril, comme érudit, dans celle de Ducange, comme poète et lettré, dans la ville où naquit Gresset. Vos devanciers ont su le découvrir dans l'obscurité dont il s'enveloppait et lui conférer un honneur dont il a fait voir qu'il sentait le prix. Lorsqu'il publiait son Musée entomologique, il eut soin d'inscrire au frontispice son titre de membre de l'académie d'Amiens. Il nous appartient également de remettre ce titre en lumière et d'en conserver la mémoire.

Ce n'est pas seulement de la considération qu'emportait Nodier de son séjour en Picardie. Lui qu'ont toujours inspiré les lieux où il a séjourné, qui tira de l'Alsace le sujet de son premier roman, des montagnes témoins de son exil la matière de ses sou-

venirs de jeunesse, de l'Ecosse, le joli comte de Trilby, de l'Illyrie son Jean Sbogar, serait-il parti d'Amiens sans quelques poignées de bon grain propres à enrichir la moisson future ? Je ne le crois pas. D'abord il en rapportait, avec grand profit pour son génie d'écrivain désormais moins assailli de pénibles souvenirs et plus sagement équilibré, l'ineffaçable image d'un temps de bonheur. Sa fille, interprète fidèle de la pensée de ses parents, nous a dit que « le souvenir des deux années de séjour à « Amiens était resté l'une des pages les plus aimées « et les plus souvent feuilletées de leur vie conjugale. » C'était aussi celui des amitiés qu'il avait su y conquérir. Déjà même avant d'y séjourner, il connaissait deux de ses enfants les plus illustres, Lamarck qui donnait à son musée entomologique la plus haute approbation, Duméril qui encourageait ses travaux et lui conserva toujours une affection sincère. D'autres liaisons plus intimes lui firent oublier qu'il était loin de son pays natal. Telles furent celles qu'il sut former avec M. Romain, président du tribunal et M. Baron bibliothécaire de la ville. Quant à ses relations rétrospectives, Gresset en fut le principal objet, et c'est pour honorer sa mémoire que Nodier se fit l'éditeur d'un poème oublié : *le parrain magnifique*. Prit-il également contact avec les conditions les plus humbles, voulut-il avoir sa part des divertissements populaires ? Sans l'affirmer, on peut le croire. Lui qui s'arrêtait longuement à Paris devant la baraque de Polichinelle, qui se fit son historiographe et celui de la poupée, ce premier rôle des petites scènes improvisées de

tout temps par les jeunes filles, lui qui aimait tant Barbizier, ce paysan franc-comtois, organe du pauvre peuple dont il porte les doléances et les observations critiques à la crèche de Bethléem, il a dû connaître notre Lafleur, un satirique aussi, un redresseur d'abus, un adorateur de l'enfant divin pour l'amour duquel il veut aller rosser les soldats d'Hérode. Nodier réunissait sans doute dans sa pensée tous ces acteurs de la comédie enfantine et populaire, quand il écrivait sa charmante *Histoire des marionnettes*.

Il dut céder surtout à des attractions d'un ordre supérieur et franchir plus d'une fois le court trajet qui de la rue Gloriette le menait à la cathédrale. Il la connaissait à merveille et il le prouva quand, avec MM. Taylor et de Cailleux, il fit en 1820 et publia pendant les années qui suivirent ses *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Des dix-sept in-folio splendidement illustrés dont cette collection se compose, le premier est consacré à la Picardie et tout d'abord à la cathédrale d'Amiens ou, comme il le dit, « à cette basilique si aimée de Dieu, puisqu'il a permis qu'elle fut si belle. » « Ce qu'on « doit surtout admirer, dit-il, dans ce temple magni-
« fique, c'est l'unité qui règne dans toutes les par-
« ties c'est l'élégance de ses voûtes hardies, les
« belles proportions de ses vastes ogives et la ri-
« chesse de la galerie qui les surmonte ;.. c'est le
« chœur et la nef » dont il affirme qu'il n'y a rien à leur préférer en Europe. Non moins vive et moins juste est l'impression que lui font éprouver les stalles avec les pyramides qui les surmontent, « avec

« leurs dais en saillie décorés de pendentifs, de
« dentelles et d'ornements d'un goût délicieux, »
avec leurs innombrables figurines « où dominent à
la fois la vérité et la naïveté. » Tout cet ensemble
lui présente « un chef d'œuvre de goût, de patience et
de génie artistique. » Il n'a pas moins d'estime pour
les vitraux qu'il juge « admirables par l'éclat et la
variété de leurs couleurs », mais dont il déplore la
mutilation, comme il déplore la disparition dans
Amiens d'un grand nombre d'édifices religieux ou
civils que les caprices du goût où l'indifférence ont
laissé périr, entre autres ces belles portes d'entrée
si fâcheusement remplacées par des bureaux d'octroi.

Si ce vandalisme a fait son temps, si l'esprit de
conservation protège aujourd'hui ce qui subsiste
encore d'un passé vénérable, l'honneur en revient
pour une bonne part à celui qui, l'un des premiers,
a réhabilité, à propos de notre cathédrale, les beautés
méconnues de l'architecture gothique.

L'influence du séjour d'Amiens n'est pas moins
marqué dans un ouvrage qui se rattache de plus près
aux études habituelles de Nodier. Sainte-Beuve
observe que « les relations avec le chevalier Croft
« portèrent leurs fruits, que cette veine d'études
« philologiques aboutit en 1811 au livre ingénieux
« des *Questions de littérature légale*. »

Plus tard, en 1833, Nodier conçut le projet d'em-
prunter aux tragiques souvenirs de l'année 1793 un
sujet qu'il déclare « éblouissant à concevoir, im-
possible à exécuter. » D'où lui en vint l'idée ? Peut-
être de son emprisonnement à Sainte-Pélagie. Il a
raconté, dans ses *Souvenirs de jeunesse*, qu'occupant

la cellule où l'avait devancé M^{me} Roland, il vit ce nom gravé sur la muraille et s'élança de son grabat, saisi d'un généreux enthousiasme. On a contesté à tort (1) l'exactitude de son récit, mais quelle qu'ait été la vivacité de cette soudaine impression, la trace dut en reparaître singulièrement agrandie et ravivée quand il habitait Amiens. C'est ici, dans une partie de la rue des jeunes mâts attendant à l'hôtel de ville que demeurait Henriette Cannet, qui fut, ainsi que sa sœur Sophie, l'amie d'enfance de Jeanne Philipon. Les deux sœurs avaient négocié son mariage avec Roland que ses fonctions d'inspecteur des manufactures fixaient à Amiens où les deux époux vécurent pendant quatre ans. Henriette devenue Mme Berville (2) aimait à remuer la poussière de ce passé, à rappeler l'entrevue dans laquelle, veuve sans enfants, elle offrit à Mme Roland prisonnière et condamnée de prendre sa place au moyen d'un échange de vêtements. Nodier put entendre ce récit de sa bouche, et s'il en est ainsi, on peut croire que le souvenir de cet entretien hantait sa mémoire et guidait sa plume, quand il écrivit *Le dernier banquet des Girondins*, œuvre d'imagination pure où l'on entend à défaut de la vérité historique, l'écho des

(1) M^{me} Mennessier a donné la preuve officielle de l'emprisonnement de son père à Ste-Pélagie. Elle ajoute que pendant une promenade au jardin des plantes, Nodier lui montra, du haut du labyrinthe, la fenêtre du cachot où il avait été enfermé après M^{me} Roland.

(2) Mère de M, St-Albin Berville, procureur général à la Cour d'appel de Paris, membre de l'académie d'Amiens à laquelle il venait chaque année, pendant les vacances, payer son tribut de littérateur et d'érudit.

traditions et des récits dont elle a pu s'inspirer.

S'il emportait ainsi quelques indications précieuses pour ses travaux ultérieurs, s'il conservait et s'il aimait à évoquer le souvenir du temps passé parmi nous, temps de repos et de reconfort, heureuse acclame entre les épreuves de sa jeunesse et celles qui n'ont point manqué à son âge mûr, nous n'oublions pas non plus celui dont le nom popularisé par tant d'œuvres savantes et spirituelles reçut ici pour la première fois la consécration d'un hommage public, et demeure inscrit, avec autant d'honneur pour nous que, pour lui, sur les registres de l'académie d'Amiens.



Séance du 28 Avril 1899.

L'ENGADINE ET LES GRISONS

SOUVENIRS DE VOYAGE

LECTURE FAITE PAR M. PINSON

Il n'est guère d'homme d'étude, de science ou d'affaires que le soleil de l'été n'arrache chaque année pour quelques semaines à ses élèves, à ses dossiers, à ses malades ou à son bureau. La vie que lui imposent dans les grandes villes les exigences de la civilisation contemporaine est si peu en rapport avec les lois physiques de notre nature que chacun éprouve le besoin de réagir par la vie au grand air contre la claustration quotidienne du reste de l'année. Mais ici apparaissent les divergences : tel s'en va, ainsi qu'au bon vieux temps, à sa maison des champs, tel autre demande à une station thermique la distraction et le traitement dont il attend un soulagement à ses maux ; l'un, en quête de beautés artistiques et d'idéal, explore les régions où les siècles disparus ont semé leurs merveilles : cathédrales ou palais, statues exquises ou tableaux qu'on ne se lasse d'admirer, l'autre avide d'air et d'espace ne connaît pas de jouissance comparable au séjour

de nos plages, à la contemplation du mouvement de la mer et de ses horizons infinis ; celui-ci attend avec ardeur le jour où l'arrêté du préfet de son département lui permettra de massacrer, sous la sauvegarde de l'autorité, gibier à poil ou gibier à plumes ; celui-là ne rêvant qu'ascensions lointaines et glaciers se croira déshonoré si, dans ses excursions de vacances, il ne dépasse pas 3,000 mètres d'altitude.

Les psychologues de nos jours ont cherché à scruter les mobiles divers, auxquels, sans s'en rendre compte, obéissent les uns et les autres, et les raisons qu'ils ont données de ces diverses préférences ne sont guère à la louange de ceux qui les manifestent : il est vrai que les psychologues ont de tout temps déraisonné quelquefois. Pour eux, l'amour des plages est le signe d'un esprit inquiet, mécontent de lui-même et des autres et qui cherche dans le spectacle d'une mer toujours en mouvement et jamais semblable à elle-même une image des impressions mobiles de son âme. Le chasseur obéit aux lois impitoyables de l'atavisme ; descendant dégénéré de conquérants barbares, à défaut de victimes humaines, il satisfait sur des lièvres innocents ou d'infortunés perdreaux les instincts d'une nature sanguinaire. Vous connaissez le quatrain :

Verser le sang avec indifférence,
Voyez où cela nous conduit :
C'est par un lapin qu'on commence,
C'est par un peuple qu'on finit.

L'alpiniste n'est qu'un misanthrope et un orgueil-

leux: impuissant à s'affirmer par d'autres supériorités, il méprise ses contemporains, s'en écarte et tient à honneur de monter un peu plus haut que les autres.

Je m'incline sans appel devant ces jugements sévères et pourtant je ne saurais m'en défendre, je suis de ceux sur qui la montagne exerce d'irrésistibles séductions. Peut-être cette attraction est-elle accrue du contraste et la satiété qu'inspire à ceux qui n'en sont pas la monotonie de la plaine picarde y est-elle bien pour quelque chose. Mais qu'importe ? si c'est avec la joie d'un écolier en vacances que je vois arriver l'heure où, libre de tout souci, je puis en famille prendre le train pour les hautes vallées d'Auvergne, des Alpes ou des Pyrénées : car on prend le train maintenant même pour les sommets, n'a-t-on pas entrepris de creuser la Jungfraü pour y installer un chemin de fer ou plutôt un ascenseur ?

Mais de toutes les régions montagnardes il en est une que ses visiteurs célèbrent à l'envi; parlez à un touriste de la grâce et du charme des vallées pyrénéennes, des sévères beautés des Alpes dauphinoises, des merveilles de la Savoie ou de l'Oberland bernois, du pittoresque de leurs lacs, du magnifique panorama qu'offrent de leurs sommets la chaîne du Mont-Rose et celle du Mont-Blanc, on vous répond invariablement : « C'est vrai, mais connaissez-vous « l'Engadine ? » Longtemps je m'étais dit que cette question toujours agrémentée de commentaires extraordinairement laudatifs procédait d'un snobisme suspect. Songez donc, les stations principales de la haute Engadine sont en pleine Suisse allemande, à 1,800 mètres d'altitude, c'est-à-dire à la hauteur du

Rigi, à dix ou onze heures de voiture de la dernière gare de chemin de fer. Aussi le voyage d'Engadine me paraissait-il quelque chose comme le pèlerinage de la Mecque de l'alpiniste et j'étais bien tenté de croire que l'admiration de ceux qui l'avaient accompli était empreinte de quelque exagération. A la fin, je me suis laissé convaincre et je ne fais nulle difficulté pour reconnaître que ma confiance et ma curiosité n'ont point été déçues. Peut-être pensez-vous à votre tour que j'exagère : je vais tâcher de vous convaincre en vous rendant compte de mes impressions ; si je n'y parviens pas, il ne me restera qu'à vous dire : « Pourvu que le temps soit beau, « partez dans quelque mois pour St-Moritz ou pour « Pontrésina ; nous en causerons au retour. »

Le voyageur, qui de France veut se rendre dans l'Engadine, prend généralement la route de Bâle par Mülhouse et la haute Alsace, ou, s'il veut éviter la traversée toujours attristante de notre riche province perdue, il quitte à Belfort la ligne de Mülhouse pour gagner Bâle par Delle et Porrentruy.

Beaucoup ne sauraient résister à la tentation de décrire au passage la grande ville commerçante de la Suisse, ce marché international situé aux confins de la France et de l'Allemagne, dans des conditions tout particulièrement fructueuses pour ceux qui l'exploitent, on assure en effet que les millionnaires y abondent et l'aspect de certains quartiers semble justifier cette assertion. Le pittoresque de sa position sur les deux rives du Rhin, entre les derniers contreforts du Jura, des Alpes et de la Forêt-Noire, ses vieux monuments du Moyen-Age, son antique

cathédrale gothique, ses musées, tout cela mériterait qu'on s'y arrêtât; mais nous avons à nous occuper de l'Engadine et des Grisons, hâtons-nous d'y arriver.

Pour nous y rendre, nous avons le choix entre deux routes, celle de Zurich et celle de Constance. Les touristes qui désirent s'arrêter en chemin donneront la préférence à la dernière, traverseront le fleuve, prendront à Petit Bâle le chemin de fer badois de la rive droite, visiteront la chute du Rhin à la station de Newhausen, remonteront le Rhin en bateau à vapeur de Schaffouse à Constance, donneront quelques heures à la jolie petite ville badoise encore toute pleine des souvenirs du Concile, de la condamnation de Jean Hüss et des combats dont elle fut le théâtre au temps des guerres de religion. Là, ils reprendront le train pour Ragatz, Coire et Thusis, la dernière gare du chemin de fer rhétique, au pied de la Via Mala et du défilé du Schyn. C'est de Thusis que partent la plupart des voitures qui font le service de la haute Engadine.

L'autre route un peu plus courte ne s'écarte pas du territoire de la Confédération; elle suit les vallées de l'Aar et de la Limmat, passe par Brugg et la station thermale de Baden, par Zurich dont elle cotoie le lac, longe la rive méridionale du beau lac de Walenstadt, un des plus pittoresques et pourtant l'un des moins fréquentés de la Suisse, et rejoint à Sargans, sur la rive gauche du Rhin, le chemin de fer qui dessert Ragatz et Thusis.

On ne saurait passer à Ragatz sans s'y arrêter pour explorer cette jolie ville d'eaux et effectuer l'excur-

sion classique des gorges de la Tamina. En une heure on atteint les bains de Pfäeffers par une route admirable et d'ailleurs excellente que surplombent de chaque côté les parois de la montagne et qui domine constamment elle-même le torrent grisâtre de la Tamina, cascade ininterrompue de 3 à 4 kilomètres de long. Cette gorge profonde, encaissée entre deux montagnes, couronnée d'arbres verts, mériterait à elle seule l'arrêt à Ragatz ; mais ce n'est rien auprès de la gorge sombre. Pour y accéder, on pénètre d'abord dans l'établissement thermal dont les bâtiments ferment complètement la vallée ; là il faut respirer l'odeur d'hôpital qu'y accumulent les baigneurs, l'humidité et le manque d'air, prendre à deniers comptants son ticket de visite, puis s'engager dans une étroite anfractuosité, aux flancs de laquelle est suspendu un balcon de 660 pas. La gorge est tellement resserrée que les parois des rochers, hautes de 60 à 80 mètres semblent se rejoindre, se touchent même en certains points ; à peine aperçoit-on au-dessus de soi le ciel et les arbres de la montagne, tandis que bien loin sous nos pieds les eaux tumultueuses du torrent grondent et se précipitent. A l'extrémité de la galerie, un gardien attend les visiteurs pour les introduire dans la grotte d'où sort la source minérale qui alimente les établissements de Pfäeffers et de Ragatz ; il leur offre un verre de cette eau chaude : on a beau s'en défendre, il faut céder, au moins tremper les lèvres dans cette boisson écœurante. On est littéralement inondé par les suintements de la roche, une chaleur intolérable accable les touristes qui s'éloignent en toute hâte, heureux

de se retrouver dans la gorge à la fraîcheur du torrent.

La vallée de Ragatz qu'il faut regagner pour prendre la route de Coire est large et verdoyante, encadrée de riantes montagnes, où la culture des céréales jette sa note claire au milieu des prairies et des sapins, à de grandes hauteurs comme dans les Pyrénées : le site de Ragatz éveille un vague souvenir de la belle vallée de Luz et Saint-Sauveur.

Laissant à gauche la vallée de la Landquart et le chemin de fer de Davos, la voie ferrée continue à remonter jusqu'à Coire la vallée du Rhin, dont l'aspect devient plus sévère. Bientôt apparaissent avec leurs revêtements dorés ou métalliques les clochers qui dominent la capitale des Grisons. Il serait vraiment regrettable de poursuivre sa route sans la visiter, non pas que le modeste chef-lieu de ce vaste canton ressemble plus à une capitale que celui du Valais, cependant quelques rues n'y manquent pas d'une certaine élégance, d'autres d'un aspect archaïque et original. Coire, l'ancienne *Curia Rhetorum*, se compose de deux quartiers bien distincts, la ville basse, la ville commerçante et moderne, qui est en même temps la ville protestante, et la vieille ville catholique, groupée dans l'enceinte de la Cour épiscopale, au centre de laquelle se dresse la cathédrale Saint-Lucius.

On ne visite la vieille basilique que moyennant finance : non moins que leurs coreligionnaires de Bruges ou d'Anvers, les catholiques des Grisons sont gens pratiques ; ils ne font d'ailleurs qu'imiter en cela les protestants de Bâle, de Berne ou de Genève.

Nous sonnons à une porte voisine, une religieuse paraît à la fenêtre, et, sur notre demande, nous indique la maison, où, en échange d'un franc par tête, on se procure les tickets d'entrée dans la cathédrale. Munis du sésame réglementaire, nous pénétrons dans l'église et de là dans la sacristie, où s'effectue en ce moment la visite du trésor. On y trouve une remarquable châsse en cuivre repoussé du VIII^e siècle, des croix, des crosses, des châsses, des vases sacrés d'or ou de vermeil, enrichis d'admirables pierres précieuses, des ornements sacerdotaux en étoffes sarrasines, un morceau de soierie, contemporain, dit-on, de l'empereur Justinien, des chartes de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, de Lothaire, etc... Le sacristain nous détaille tout cela avec force commentaires, puis nous rentrons dans l'église. Elle date de trois époques différentes : bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple romain, sa crypte à voûte plate remonte au V^e siècle ; la cathédrale primitive, construite trois cents ans plus tard, fut détruite par les Sarrasins, il n'en reste que les piliers romans de la nef centrale, au-dessus desquels on a élevé une voûte ogivale. Elle possède de belles toiles d'Holbein le Vieux, de Dürer et d'autres, des stalles du XIV^e siècle, des tombeaux d'évêques, mais sa véritable curiosité est un admirable maître-autel doré, surmonté de statues et d'immenses volets à double face, représentant des sujets religieux. Ces volets se replient et jadis, au temps où le machinisme était moins perfectionné que de nos jours, ils se retournaient suivant les époques de l'année liturgique ; aujourd'hui le mécanisme a

cessé de fonctionner, et l'on n'ose pas essayer de le remettre en état, de peur de tout disloquer.

Ce n'est pas le moindre sujet d'étonnement qui attende le voyageur dans ces parages que la vieille cathédrale de Coire, témoin des mille vicissitudes et des tourmentes par lesquelles a passé depuis l'occupation romaine l'ancienne *Curia Rhetorum*: l'étranger venu dans la haute vallée du Rhin pour y contempler les grandioses spectacles de la nature alpestre, n'y est pas sans surprise assailli de souvenirs historiques sans nombre, tandis que les manifestations les plus diverses et les plus originales de l'art lui rappellent dans leurs grandes lignes les révolutions par lesquelles a passé jusqu'à nos jours la capitale des Rhétiens.

A Coire, on quitte les excellents wagons de l'Union Suisse pour s'installer à l'étroit dans ceux moins confortables du Chemin de fer rhétique. La voie remonte la vallée du Rhin jusqu'à Reichenau, où, en l'année 1793, le jeune duc de Chartres se préparait sous le nom de Chabot, à la royauté bourgeoise de 1830, en enseignant les mathématiques et la géographie aux enfants des Grisons.

Laissant à notre droite la vallée du Rhin antérieur, *Vorder Rhein*, nous suivons jusqu'à Thusis, la vallée du Rhin postérieur, *Hinter Rhein*, celui du Mont Adule, tantôt traversant, tantôt cotoyant, tantôt nous éloignant du fleuve soigneusement endigué. Le coup d'œil ne manque pas de charme; des montagnes qui enserrent la vallée s'avancent de loin en loin d'immenses promontoirs verdoyants, les villages bordent le fleuve ou s'étagent à mi-côte des collines

prochaines, leurs clochers pointus ou bulbeux étincellent, et de loin en loin, au sommet des mamelons, on voit se dresser la ruine de quelque tour ou de quelque château, dernier vestige d'une féodalité tyrannique qui déchaîna contre elle les diverses ligues des Grisons et finit par succomber devant la résistance de ceux qu'elle avait trop longtemps opprimés. La voie ferrée s'arrête à Thusis, au pied des montagnes qui ferment la vallée ; le site est des plus sévères et d'énormes rochers dominant le village : ici aboutit la célèbre gorge de la Via-Mala qu'il faut gravir à l'aller ou au retour, ici le Nolla déverse dans le Rhin ses flots couleur d'encre, un peu plus loin l'Albula apporte au fleuve le tribut de ses eaux limpides ; d'ici partent les routes du Splügen et du Schyn, aussi Thusis n'est-il qu'une longue rue bordée d'hôtels, une sorte de caravansérail où l'on couche une nuit pour repartir le lendemain, au milieu d'un perpétuel va et vient d'arrivants et de partants. Nous y soupçons tant bien que mal (car ici l'on soupe) non sans avoir pris la précaution de retenir pour le lendemain nos places à destination de l'Engadine par la route de l'Albula.

L'Engadine est une longue vallée du canton des Grisons, limitrophe de l'Italie et du Tyrol autrichien, elle mesure environ 80 kilomètres de longueur sur deux de large ; elle est arrosée par l'Inn, qui y prend sa source au piz Longhino, et comprend deux parties bien distinctes : la haute Engadine, de la Maloja jusqu'à Samaden et la basse qui finit à Martinsbruck à la frontière du Tyrol. La première, longue d'une vingtaine de kilomètres, est de beaucoup la plus

fréquentée par les étrangers ; les quatre lacs de Sils, Silvaplana, Campfer et Saint-Moritz, qui s'y succèdent à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, sont à 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

On compare l'étrange beauté de ses sites à ceux de la Norwège ; le climat y est à peu près celui du nord de la Suède et de la Finlande ; pendant l'hiver la température s'abaisse d'une façon normale à 25 et 30 degrés au-dessous de zéro, les routes disparaissent sous la neige, on ne voyage qu'en traîneau, la couche de glace qui recouvre les lacs est assez épaisse pour que les touristes qui hivernent à Saint-Moritz Dorf y patinent sans crainte de disparaître dans l'eau glacée. Pendant l'été le thermomètre ne dépasse guère 20 degrés à l'ombre ; aussi les détracteurs de l'Engadine y divisent-ils l'année en neuf mois d'hiver et trois mois de froid. Ne croyez rien de cette boutade et tenez pour certain que la fraîcheur des matinées et des soirées d'été fait de cette époque de l'année dans la haute Engadine une saison idéale. Il y tombe bien quelquefois de la neige au mois d'août, mais elle n'est alors qu'un attrait de plus et amène toujours après elle le retour du beau temps.

La culture des céréales est inconnue ; l'horticulture, rudimentaire : à peine rencontre-t-on quelques pauvres petits jardinets à Sils Maria, à Campfer, à Pontrésina ; encore n'y cultive-t-on que des plantes de printemps, les pivoines y fleurissent en août. Quant aux vivres, ils viennent presque tous d'Italie par le val Bregaglia et la Maloja.

Les pentes inférieures des montagnes, les escarpements des gorges de l'Inn, les ondulations de la

vallée sont couverts de forêts, où le pâle et léger feuillage du mélèze, ondulant comme la plume au vent souvent intense dans l'été, se marie gracieusement aux teintes plus sombres de l'alvié ou pin cembre. Inconnu dans le reste de la Suisse, l'alvié foisonne dans les montagnes de la Rhétie : à 2,500 mètres d'altitude, cet arbre plus sibérien qu'alpestre se sent encore dans son élément, dernier spécimen des arbres à haute tige sur les pentes de la montagne. Une flore merveilleuse tapisse les prairies qui bordent l'Inn ; elle est plus diverse et plus riche encore de myosotis, de violettes, de primevères, de gentianes, de roses des Alpes aux flancs des montagnes, dès qu'on a dépassé la région forestière. Je ne connais que la prairie du Lautaret dont la fécondité botanique lui soit supérieure.

Ici la pureté de l'air est incomparable, l'évaporation se fait avec une telle rapidité que le lendemain d'un jour de pluie on peut se promener à pied sec et que le surlendemain il faut arroser les routes de la vallée pour ne pas être aveuglé par la poussière que soulève le vent du sud-ouest.

Dans ce cadre incomparable il semble que le soleil brille d'un éclat plus vif, les glaciers et les névés du Bernina, du Roseg, du Palü, du Morteratsch et du Tschierva flamboient d'un chatoiement plus aveuglant qu'ailleurs et tout cela se détache sur un ciel d'un bleu limpide et sombre, transparent et profond, un ciel d'Italie en un mot, dont nous ne pouvons nous faire qu'une idée bien imparfaite en songeant à nos cieux de Picardie, toujours gris, même quand ils sont bleus. Toute cette région présente un aspect à part et

si spécial que le voyageur venu en Engadine après avoir parcouru les Alpes et les Pyrénées y éprouve une impression non sans charme de nouveauté et d'étonnement.

La vallée supérieure de l'Inn est la plus haute vallée constamment habitée qu'on connaisse en Europe. Si l'on en croit la tradition, ses premiers habitants furent une colonie étrusque chassée d'Italie par une invasion gauloise au temps où nos aïeux vinrent mettre le siège devant Rome. Aussi la langue des hautes vallées du canton des Grisons, le romanche et surtout le ladin, dialecte romanche qu'on parle dans l'Engadine, dérivent-ils plutôt du latin que de l'italien.

Si la population primitive de l'Engadine est originaire de l'Etrurie, la race a perdu en grâce, en pureté de formes, en régularité de traits, ce qu'elle a pu gagner en vigueur physique. Les habitants de l'Engadine sont intelligents, industrieux et économes : comme ils mourraient de faim s'ils restaient dans ce pays couvert de neige pendant sept mois de l'année, beaucoup font ce que nous ne savons pas faire en France où nous nous trouvons trop bien chez nous : ils émigrent à l'étranger dans leur jeunesse. Leur aptitude pour les langues et l'instruction qu'ils reçoivent dans leurs écoles les servent en cela merveilleusement : on leur enseigne l'allemand, langue officielle du canton ; un grand nombre parle le français et l'italien, les deux autres langues de la Confédération. Dans les hôtels, dans les bureaux de poste, dans les gares on peut se faire comprendre sans prononcer un mot d'allemand : quelques-uns

parlent anglais, à l'usage de nos voisins d'Outre-Manche, grands voyageurs devant l'Eternel.

Les émigrants de l'Engadine font souvent fortune à l'étranger, où ils exercent les métiers les plus divers, tels ceux de cuisiniers, pâtisseries, confiseurs, industriels ; puis ils reviennent bâtir dans leur vallée, à Pontrésina, à Samaden, à Silvaplana, de luxueuses habitations, image plus ou moins heureuse de l'architecture des pays qu'ils ont habités. Les maisons jaunes, bleues et roses dominent : les fenêtres y sont étroites, et des grilles serrées, à la base tourmentée, les abritent contre l'amoncellement des neiges ; c'est plutôt par leur dorure et le luxe de leurs ornements que par le goût qui a présidé à leur construction qu'elles attirent l'attention des touristes.

Si le pays présente quelque peu l'image de la confusion des races et des langues, il en est de même de la diversité des cultes ; tandis qu'on parle le ladin dans l'Engadine et que les noms des villages y affectent, tantôt les désinences latines, Scafs et Ponte, Samaden et Pontresina, Saint Moritz et Célérina, Campfer et la Maloja, la religion réformée y domine ; au contraire dans la vallée de la Julia qui descend vers le Rhin, la population est en partie romane, en partie allemande, mais entièrement catholique et les habitants du val Bregaglia, tous protestants, ne parlent qu'italien.

L'administration des postes suisses se charge du transport des voyageurs dans les régions telles que l'Engadine où les chemins de fer n'ont point encore pénétré, ce qui d'ailleurs ne tardera guère ; et tous ceux qui ont eu recours à leurs voitures des routes de

montagnes s'accordent à reconnaître combien elles sont confortables, qu'il s'agisse des malles-postes avec leurs coupés et leurs banquettes, d'où l'on domine le paysage, ou bien des voitures supplémentaires, véritables landaus dans lesquels on franchit sans cahot les cols les plus élevés. Il n'existe pas en France, même sur la route de Chamonix un seul service de voitures qui puisse leur être comparé.

Les Suisses qui sont des hôteliers modèles ne sont pas restés inférieurs à eux-mêmes dans la vallée de l'Inn et si les prix de pension y sont un peu supérieurs à ceux des autres stations en vogue, on ne saurait oublier que tout ici, même une partie des matériaux de construction de ces luxueux hôtels, a été apporté d'Italie et que les vivres en arrivent chaque jour. Malgré cela, le voyageur qui ne tient pas à entendre la musique d'un orchestre pendant ses repas trouve encore, même à Saint-Moritz, des hôtels très confortables, d'une irréprochable propreté, éclairés à la lumière électrique, où la table est copieuse et excellente et où cependant l'addition n'a rien d'inquiétant pour sa bourse. Je voudrais que nos hôteliers français prissent enfin modèle sur leurs concurrents d'au-delà du Jura, ils retiendraient davantage dans nos belles vallées des Alpes et des Pyrénées, non peut-être les touristes anglais, du moins leurs propres compatriotes qui n'aiment guère s'égarer en dehors des pays de langue française.

Le service des postes se fait dans l'Engadine avec une remarquable régularité et le télégraphe y fonc-

tionne dans les moindres bourgades. Ici particuliers et gouvernement comprennent la nécessité de vivre des étrangers et font tout pour les attirer ; pourquoi n'en va-t-il pas de même en France, pourquoi, par exemple, a-t-on construit à grands frais un réseau télégraphique dans telle vallée de l'Oisans, fréquentée des alpinistes et le laisse-t-on au bout de quelques années sans emploi, sous prétexte que l'instituteur refuse d'en assurer le fonctionnement ?

Mais ces rapprochements nous entraînent un peu loin du col de l'Albula ; il n'est que temps de revenir à Thusis.

Les voitures partent pour Samaden vers 8 heures et demie ; bien avant l'heure nous étions de faction dans la cour de la poste, attendant notre tour, quand à l'appel de mon nom prononcé à l'allemande, on nous installe en compagnie d'un grand vieillard à l'air vénérable et fort courtois, un Allemand, qui se rend comme nous à Pontrésina. Le ciel est d'une pureté merveilleuse, nous allons avoir une journée magnifique.

Les voyageurs, qui de Thusis se rendent dans l'Engadine, ont, après Tiefenkastell, le choix entre deux routes, celle du Julier et celle de l'Albula, mais de Thusis à Tiefenkastell il n'existe qu'une seule voie, si belle d'ailleurs qu'il serait vraiment dommage qu'on en pût prendre une seconde. Tout d'abord on gagne le village de Sils par la vallée de l'Albula, puis on s'engage dans l'admirable défilé du Schyn, par une route suspendue aux flancs à pic de la montagne, dominant à une grande hauteur la belle, sinieuse et pittoresque vallée, au fond de laquelle

l'Albula roule ses eaux bleues : des collines verdoyantes, des rochers et des montagnes où s'étagent des sapins au feuillage sombre couronnant le paysage. De loin en loin, au dessus des prairies émerge un haut mamelon que commande le donjon en ruine de quelque vieux château féodal. Le défilé du Schyn est un des plus sauvages et des plus saisissants chemins de montagne qu'on rencontre dans les Alpes ; l'admiration qu'on éprouve en le parcourant se complique de je-ne-sais quel sentiment d'effroi qui n'est pas sans charme et que tempère d'ailleurs la vue des garde-fous élevés au bord du précipice. Enfin on atteint le pont de Solis, un pont en pierres, d'une seule arche, jeté à 80 mètres de hauteur au dessus d'une gorge profonde de l'Albula.

La route s'engage ensuite dans une belle et large vallée que se partagent la culture des céréales, les prairies et les forêts de sapins ou de mélèzes ; des villages apparaissent de loin en loin sur les hauteurs avec leurs grands clochers blancs. Deux heures après avoir quitté Thusis, on atteint Tiefenkastr, un gros village tout neuf, entièrement reconstruit à la suite de l'incendie qui l'a détruit en 1890, et pittoresquement situé au dessus du confluent de la Julia et de l'Albula. On y change de voiture pour remonter la vallée jusqu'à Bergün où l'on s'arrête une demi-heure, tout juste le temps de dîner ; (dans ce pays on ne déjeune pas, on dîne à une heure de l'après-midi). Thusis n'est qu'à 746 mètres d'altitude, le col de l'Albula qu'il faut atteindre avant de descendre dans la vallée de l'Inn est à 2315 mètres au des-

sus du niveau de la mer. Il nous reste encore plus de 900 mètres à gravir et la chaleur ne cesse de croître tandis qu'on s'élève et que la journée s'avance. Après les belles vallées, après les gros pâturages, après les forêts d'arbres verts, la végétation devient plus rare, une herbe courte et maigre tapisse seule le fond de la vallée, où serpente le ruisseau naissant de l'Albula et que dominent les sommets décharnés de la montagne. Bientôt l'herbe elle-même disparaît, c'est l'abomination de la désolation, la vallée du Diable, *Teufels Thal*, désert de pierres plus vaste, plus monotone et moins grandiose que le célèbre chaos de Gavarnie, des pierres, rien que des pierres et cela pendant des kilomètres.

Nous atteignons le col de l'Albula ; ici la température torride jusqu'alors change brusquement, un vent d'Est presque froid nous fouette au visage, nous n'avons que le temps de dénouer les courroies de nos manteaux et de les endosser au plus vite. La descente s'opère rapidement par une belle forêt de mélèzes au dessous de laquelle apparaît la vallée de l'Inn, toute droite, à l'aspect sévère et paraissant médiocrement justifier la réputation légendaire de ce pays ; mais ce n'est encore que la basse Engadine, gardons notre admiration pour l'*Ober Eugadin*, le vrai bijou, la perle des hautes vallées helvétiques. A Ponte, l'on atteint la vallée qu'on remonte ensuite jusqu'à Samaden, village de 1800 âmes, aux maisons luxueuses et bizarres, dont la décoration prétentieuse détone dans ce cadre austère. Le soleil s'abaisse à l'horizon, mais répand encore sur les sommets étincelants du Roseg et du Bernina des nuances

d'un éclat incomparable et d'une tonalité charmante.

A Samaden nouveau changement de voiture, les unes remontent la vallée de l'Inn jusqu'à St-Moritz et Maloja, les autres s'engagent à l'Est vers Pontresina dans la vallée du Berninabach.

Bâti sur les premières pentes du Schafberg et du piz Languard, au dessus du confluent du Rosegbach et du Berninabach, le village de Pontresina occupe l'emplacement de la colonie primitive fondée par les Sarrasins ; il se compose d'une longue rue mal pavée, bordée de modestes maisons de paysans et de magnifiques hôtels ; plus bas les deux torrents confondent leurs eaux dans la prairie. Deux charmantes forêts d'arbres verts occupent les deux rives du Rosegbach, l'une étagée sur les pentes du Rosatch s'étend jusqu'au beau lac de Saint Moritz, l'autre plus proche de Pontrésina couvre les flancs du Chalchang et descend jusqu'au bord du Berninabach.

Beaucoup de vallées montagnardes l'emportent en beauté sur la vallée de Pontrésina, mais de quelles admirables excursions elle est le point de départ ! Ici, à nos pieds, à un kilomètre du village, c'est la forêt de mélèzes du Chalchang, c'est le torrent du Berninabach aux aspects accidentés et divers ; ici c'est un pont dominant la gorge profonde, là le torrent se précipite dans un gouffre de rochers dont on atteint le fond par un escalier de 132 marches plus ou moins avariées : quand on est en bas, on est payé de ses peines, le coup d'œil est merveilleux, surtout si les rayons du soleil, se jouant à travers sapins, cascades et rochers, y répandent leurs mille combinaisons d'ombre et de lumière ; il y a toujours

là au pied de la cascade quelque artiste de circonstance en faction.

Ces courtes excursions, simples promenades d'enfants, ne suffisent généralement pas aux touristes : Pontrésina est le centre des grandes excursions de la chaîne ; mais, sans s'aventurer jusqu'aux sommets du Roseg ou du Bernina, les vrais alpinistes ont le choix des cols et des glaciers à franchir, ne serait-ce que le tour de la Diavolezza, course de dix heures de marche, dont six sur les glaciers, et l'ascension du piz Languard, à 3266 mètres d'altitude. D'autres excursions sont d'un accès plus facile, l'hospice et le passage du Bernina, la cime du Schafberg et surtout les glaciers du Roseg et du Morteratsch qu'on peut atteindre de plain pied, sans se livrer à la moindre escalade.

Le glacier de Morteratsch n'est qu'à 1 heure 1/4 de Pontrésina ; on y accède par la route de Poschiavo, mais de préférence par un joli sentier qui cotoie la rive gauche du Berninabach, tantôt sous bois, tantôt à travers la prairie. Il serait téméraire de prétendre le comparer à ses rivaux de Zermatt ou de Chamonix, le massif qui en forme la base a des teintes de charbon ; il faut s'avancer assez loin sur le glacier ou s'engager dans le sentier qui le domine, pour en bien étudier le relief et les séracs et contempler les teintes azurées de ses crevasses.

La route du Roseggletch est sensiblement plus longue, cinq heures avec le retour ; mais que de compensations ! On s'engage gaiement parmi les mélèzes au-dessus du ravin, au fond duquel coule le Rosegbach ; de loin en loin, au détour du sentier,

par une échappée apparaissent la haute cime étincelante du piz Roseg et son vaste glacier, de chaque côté les pentes escarpées du Chalchang et du Rosatch encadrent pittoresquement la gracieuse vallée, la frondaison légère des mélèzes, les sinuosités du chemin, les bouillonnements du torrent, tout cela constitue une des plus ravissantes promenades de l'Engadine et permet de classer la vallée du Roseg, sinon parmi les plus grandioses, du moins parmi les plus belles des régions alpestres. A une grande heure de marche de Pontrésina sur un rocher plat ombragé de mélèzes, on a disposé un banc d'où l'on jouit d'une des plus charmantes vues de la vallée ; on voudrait pouvoir s'y arrêter et longuement contempler ce charmant paysage où la blancheur des névés, l'éclat scintillant du glacier contrastent avec les tons si variés des prairies, des pins cimbres, des mélèzes et les teintes brunes des rochers abrupts qui nous dominent ; mais l'heure presse et le sentier continue ses détours jusqu'au pont où il rejoint la route de voitures, non loin du restaurant du Roseg. Il faut s'avancer assez loin sur la glace ou gravir les pentes de la montagne voisine, l'alpe Ota, pour pouvoir admirer dans leur éblouissante beauté les deux glaciers du Roseg et du Tschierva confondant en une seule masse leurs deux gigantesques cascades cristallisées par le froid.

A ces diverses excursions le touriste en état de supporter la marche, s'il recule devant l'escalade du piz Languard, doit au moins ajouter l'ascension du Schafberg, à 930 mètres au-dessus de Pontrésina. On y accède d'abord par une vaste forêt où les mélèzes

deviennent de plus en plus clairsemés. Au bout d'une heure les derniers arbres verts ont disparu, l'ascension continue par d'interminables lacets à travers d'immenses prairies, dont un chalet restaurant, puis des tapis de fleurs multicolores interrompent seuls l'uniformité. Il suffit d'ailleurs, pour se distraire de la monotonie du chemin, de jeter un coup d'œil sur les trois vallées qui se déroulent à nos pieds. C'est d'abord vers l'Est, Pontrésina avec ses magnifiques hôtels et ses clochers, les vallées dissemblables du Rosegbach et du Berninabach, les glaciers du Roseg et du Morteratsch, au-dessus desquels se dressent les cimes du Languard, du Chalang et du Rosatch, et, pour fermer l'horizon, les énormes massifs de neige du Roseg, du Palü, du Morteratsch et du Bernina. Au Sud-Ouest, la merveilleuse vallée de la haute Engadine se déroule peu à peu, à mesure qu'on s'élève; voici au pied du Rosatch le petit lac de Statz, mélancolique et solitaire dans son cadre de sapins, puis le beau lac de Saint-Moritz et les palais qu'en manière d'hôtels des sociétés millionnaires ont élevés sur ses rives, le charmant lac de Campfer et le promontoire boisé de Crest'Alta; tout à l'heure ce seront Silvaplana, ses prairies et son lac : enfin, quand un peu plus tard nous atteindrons le haut de la montagne au milieu de la neige et de la boue, ce seront dans les vapeurs du soir les dernières cimes et le dernier lac de la vallée supérieure de l'Inn, le lac sévère de Sils et le Crap da Chuern, dont les hauteurs boisées nous masquent la Maloja. Celerina, Samaden, Bevers et la vallée de l'*Unter Engadin* sont à nos pieds vers le Nord, tandis

que sur tout le reste de l'horizon se dresse un inextricable fouillis de crêtes décharnées ou neigeuses : panorama sans égal, véritable féerie, spectacle auquel nul autre peut-être en Suisse n'est comparable par l'étonnante variété des sites !

L'un des charmes de la montagne est la tranquillité et le grand silence qui règnent à ces hauteurs ; les promeneurs y sont rares, on cesse d'y entendre les conversations en langue anglaise et surtout allemande qui vous assourdissent à la table d'hôte et jusque dans les sentiers de la forêt. Les Français viennent peu dans le pays, à peine en rencontre-t-on aux alentours de Pontrésina ; aussi tout y est-il organisé suivant les habitudes anglo-saxonnes ou germaniques.

Dans les hôtels on sert entre sept et neuf heures du matin un premier repas composé de lait, thé, café ou chocolat avec accompagnement de beurre, de miel, de confitures et même parfois d'œufs à la coque ; le dîner n'a lieu qu'à une heure de l'après-midi : il est, comme le souper de sept heures, précédé d'un potage à la muscade, c'est le principal repas de la journée.

Les Allemands constituent l'immense majorité des voyageurs ; on aurait mauvaise grâce à reprocher aux hôteliers de se plier à leurs habitudes et même à leur goût un peu trop accentué des condiments ; ils pourraient ne pas pousser la complaisance jusqu'à la flatterie et se dispenser de pratiquer le culte des Hohenzollern. A Pontrésina, je n'ai pas vu le portrait du président de la Confédération dans le cabinet du maître d'hôtel, mais j'y ai trouvé, non sans tristesse, en place d'honneur, deux grandes lithographies

représentant le kaiser allemand et l'impératrice.

Quand aux Italiens, si nombreux à Saint-Moritz, où ils tiennent la plupart des bazars et boutiques de détail, ils sont surtout représentés ici par la variété que nous connaissons le plus en France, celle des musiciens ambulants ; ils circulent par bandes, d'hôtels en hôtels, et donnent pendant les repas des auditions grotesques qui font pâmer d'aise leurs auditeurs allemands.

J'allais oublier les Anglais ; ils sont ce que nous les voyons en France, à l'étranger, à la mer, en montagne, partout où ils excursionnent ; leurs vieilles filles surtout sont une véritable curiosité : grandes, sèches, osseuses, la tête rougeaude, elles agrémentent leurs charmes surannés des toilettes les plus invraisemblables.

Les habitants de Pontrésina font tout ce qui dépend d'eux pour attirer dans leur village et y retenir les étrangers. La question des cultes était une difficulté, ils ont su la résoudre. Le bourg est entièrement protestant ; pour nos voisins d'Outre-Manche on a construit une chapelle anglicane ; restaient les catholiques, les descendants des farouches réformistes qui, un beau jour du xvi^e siècle, précipitèrent dans leur torrent ornements sacerdotaux et vases sacrés du haut du pont du Berninabach, pratiquent mieux que leurs pères la tolérance et le commerce, chaque dimanche ils reçoivent dans la maison commune un prêtre catholique qui vient y célébrer la messe. La chapelle d'occasion est une salle d'école, l'autel est des plus modestes et les images de saints qui décorent les murs représentent, l'une : Guillaume-

Tell et son fils ; l'autre : Pestalozzi enseignant à lire à deux enfants.

Saint-Moritz n'est qu'à quelques kilomètres de Pontrésina ; on s'y rend par Samaden et la route de voitures de la haute Engadine ou bien à pied par un charmant sentier à travers la forêt du Rosatch, au bord du joli petit lac de Statz. C'est la station élégante du pays, on y vient de toute l'Europe soigner à ses eaux alcalines et ferrugineuses les maladies les plus diverses. Le bourg de Saint-Moritz se compose de deux villages, séparés jadis l'un de l'autre par une distance de deux kilomètres que des constructions récentes tendent chaque jour à restreindre. La ville des bains, Saint-Moritz Bad, est bâtie en amont du lac, sur les deux rives de l'Inn, non loin de la gorge rocheuse et boisée qui enserme le torrent à sa sortie du lac de Campfer. Trois sources qu'on ne saurait qualifier de thermales, puisqu'elles sont froides, concourent avec le site splendide d'où elles jaillissent à assurer la vogue de St-Moritz. La plus ancienne, baptisée du nom de Paracelse, était connue dès le xvi^e siècle et le célèbre praticien lui prodiguait déjà les éloges les plus enthousiastes. Deux des sources sont exploitées par le *Kurhaus*, la troisième, découverte plus récemment, alimente le *Neues Stahlbad*. Autour de ces deux établissements s'étendent de larges avenues, se dressent d'immenses et somptueux hôtels, des chapelles et des temples de cultes différents, de coquettes boutiques installées pour la plupart le long d'une belle galerie couverte. On y trouve objets d'écaillés, mosaïques, coraux d'Italie, fourrures, couturières de Paris et tailleuses de

Vienne. Ici nous rencontrons le luxe frivole des capitales européennes, on y coudoie des mondaines en piqué blanc ou jaquette d'astrakan, de beaux petits jeunes gens chemisés ou cravatés de rose et des élégantes exhalant autour d'elles ces parfums du boulevard auxquels beaucoup, non sans raison, préfèrent la bonne senteur des pins. Les Français peu nombreux ne sont cependant pas une exception, et c'est plaisir que de saisir au passage, au lieu de sons gutturaux articulés par des gosiers allemands, quelques mots de la langue maternelle : il semble qu'ils vous apportent à ces hauteurs un peu de la patrie absente.

Elevé à cinquante et quelques mètres au-dessus du lac, sur les premières pentes du piz Nair, Saint-Moritz Dorf est le village le plus élevé de la haute Engadine. Exposé en plein midi, et complètement abrité par la montagne des vents du Nord, qui soufflent, dit-on, dans ces parages pendant la saison rigoureuse, il est devenu, à défaut de Saint-Moritz Bad inhabitable à cette époque, une des stations d'hiver à la mode. Les hôtels y sont installés en conséquence, les chambres et les escaliers sont pourvus de poêles immenses, aux larges tuyaux, destinés à y entretenir une chaleur supportable. Et cependant, si l'on en croit les hôteliers, même au temps des plus grands froids, la température, à l'heure du soleil, est très agréable au dehors. On arrive à Saint-Moritz en traîneau, glacé, morfondu, emmaillotté de fourrures et le lendemain on se promène ou l'on patine au soleil, sans pardessus, par 25 degrés au-dessous de zéro. Je me garderais bien d'attester l'authenticité

du renseignement : ce qu'il y a de certain, c'est que chaque hiver il vient au Dorf environ cinq cents étrangers pour lesquels on a construit des hôtels d'un luxe inouï, tel le Palace Hotel, installé en face du lac, au capital, m'a-t-on dit, de deux millions de francs.

Saint-Moritz Dorf a donc deux saisons, comme Arcachon et Montreux, la station d'hiver, et, pendant les mois de juillet et août, sa villégiature estivale. A la fin d'août, dès les premières neiges, touristes et baigneurs disparaissent comme les hirondelles des plats pays, et cependant le mois de septembre est généralement fort beau.

La position de Saint-Moritz Dorf est vraiment merveilleuse. Devant soi, au pied d'une prairie émaillée de fleurs aux tons éclatants, s'étend le beau lac auquel le bourg a donné son nom et dont les eaux limpides reflètent avec une incomparable netteté les couleurs changeantes du ciel, l'éclat du soleil, la verdure sombre des forêts qui l'encadrent. A droite, une route excellente, desservie par un tramway électrique conduit à Saint Moritz Bad, dont on découvre les hôtels et les clochers ; plus loin, c'est la prairie, ce sont les forêts étagées qui bordent l'Inn, et les montagnes qui les dominent. Devant soi, s'étend aux bords du lac, sur les flancs de la montagne une vaste forêt d'arbres verts que couronnent les hautes cimes du Rosatch et du Chalchang. Vers la gauche apparaissent l'entrée de la gorge inférieure de l'Inn, le pont, la cascade, le prolongement de la forêt du Rosatch, et, fermant l'horizon, les sommets dénudés du Schafberg, du piz Muraigl et du Languard.

Malheureusement les Allemands abondent au Dorf et nous avons eu la male chance de choisir un hôtel qui serait irréprochable si la colonie germanique ne l'honorait de sa clientèle. Jusqu'alors nous n'avions eu pour compagnons de voyage que des Allemands indifférents, souvent même bien élevés et courtois ; cette fois, nous en avons trouvé de franchement hostiles et impertinents. La visite triomphale du Président de la République à la Cour de Russie les affolait ; ils affectaient de débiter à cette occasion la Marseillaise sur un ton grotesque et nous regardaient d'un air farouche ; Dieu merci ! Nous ne nous en portons pas plus mal.

A Saint-Moritz, comme à Pontrésina on n'a que le choix des promenades. En quelques minutes on peut gagner la forêt que traverse la route postale supérieure de Campfer ou gagner les bords du lac pour s'asseoir dans la forêt, descendre ou gravir les pentes rocheuses et boisées de la magnifique gorge inférieure de l'Inn.

Quand on dispose de deux ou trois heures, que les poumons, le cœur et le jarret vous permettent l'escalade, on monte par les prairies et les forêts qui couronnent la rive gauche de l'Inn, à l'Ober Alpina, d'où l'on découvre une vue magnifique sur le lac de St-Moritz. Un peu plus loin, à l'Unter Alpina, on jouit d'un coup d'œil plus merveilleux encore sur Campfer et son lac, Silvaplana, Crest Alta et toute la grande chaîne neigeuse qui sépare les vallées de l'Inn et du Rosegbach. Rien n'est plus charmant que la vue du lac de Campfer, encadré de montagnes, de prairies et de forêts, au milieu desquelles s'avance

d'un côté la haute pyramide boisée de Crest'Alta, de l'autre, une étroite langue de prairie gracieusement coupée de bouquets de mélèzes. On ne peut résister au désir de contempler de plus près ce beau lac ; aussi descend-on de l'Unter Alpina pour traverser l'Inn et atteindre par un joli sentier sous bois le monticule de Crest'Alta. Le panorama qu'on y embrasse suffit à dédommager des fatigues de l'ascension.

Il n'approche guère cependant du spectacle grandiose qu'on découvre plus haut sur les pentes du Surlej, des deux terrasses boisées du Johanisberg et surtout du mamelon de l'Hahnensee. Nous avons déjà contemplé tout cela du Schafberg ; mais ici on est au centre même de ces beaux lacs, dominant le merveilleux décor d'opéra qu'est la haute vallée de l'Inn, le promontoire de Crest'Alta est là-bas bien loin au-dessous de nous et l'œil se promène émerveillé du piz Muraigl et de la vallée du Berninabach à l'Albana, au Julier, au piz Longhino, du lac sévère de Sils jusqu'au lac plus riant de St-Moritz.

Dix huit kilomètres d'une route excellente séparent St-Moritz de la Maloja : depuis la ville des bains, on suit constamment le fond de la vallée et le bord des lacs, par la gorge de l'Inn, Campfer, et Silvaplana, où nous reviendrons au départ prendre la route du Julier. Le lac de Silvaplana est l'un des plus étendus et certainement le moins pittoresque de tous ceux que forme l'Inn. Nous en longeons la rive gauche par une route poudreuse où le vent très violent ce jour-là soulève des nuages de poussière, malgré les tonneaux d'arrosage qu'y fait promener le syndicat de la haute Engadine. Bientôt apparaît le vaste lac de

Sils, le dernier, le plus sauvage et le plus grandiose de la vallée ; laissant à notre gauche Sils Baseglia et son joli clocher, nous continuons à nous rapprocher du col, fouettés par un vent de plus en plus violent. Un haut promontoire couvert de mélèzes semble barrer la route, on le contourne et désormais le site devient de plus en plus désolé ; les mélèzes ont disparu peu à peu pour faire place aux pierres, aux rochers immenses et à une herbe courte et maigre que des troupeaux de moutons vont brouter à de vertigineuses hauteurs.

Enfin voici la Maloja et son magnifique hôtel Kur-saal, avec ses quatre cents chambres, véritable palais bâti à l'extrémité du lac de Sils. Nous faisons halte, et, le déjeuner terminé, nous nous dirigeons vers la colline qui ferme la vallée et sépare le bassin de l'Inn du val Bregaglia : nous nous engageons parmi les bruyères dans un joli bois de sapins et, après bien des sinuosités charmantes, nous atteignons le point culminant, le Signal, où nous attend un inoubliable spectacle. J'ai franchi bien des cols, gravi bien des montagnes ; je n'ai jamais rien vu de comparable à l'étonnant contraste des deux vallées. Ici, c'est le lac sévère et grandiose de Sils, aux bords duquel se dressent des monts de trois à quatre mille mètres d'altitude, dont les cîmes se perdent dans les nuages, sur ses eaux s'avancent deux belles presque îles boisées. plus loin, c'est la merveilleuse vallée de la haute Engadine entr'ouvrant ses lacs aux eaux rapides de l'Inn ; là, vers la droite, c'est la verte et profonde vallée de l'Ordlegna, ce val Bregaglia qui descend au lac de Côme et à l'Italie, *Italiam ! Italiam !* pourrions-

nous nous écrier avec le poète, car déjà ce ne sont plus les sévères beautés de l'Engadine : au dessous des forêts de sapins et de mélèzes, les prairies les plus riantes s'étagent aux flancs des montagnes ou aux bords de l'Ordlegna, des villages tout blancs, aux noms bien italiens, Casaccia, Lobbia, apparaissent au fond d'une vallée étroite et fertile, formant le plus saisissant contraste avec le paysage imposant mais aride des bords du lac de Sils. A nos pieds, autour de nous, c'est un indescriptible chaos de rochers énormes, au milieu desquels les mélèzes et les sapins s'enchevêtrent en d'inimitables combinaisons. Ce mélange d'une végétation luxuriante, s'épanouissant à travers les fissures de rochers gigantesques, dominant une vallée tout italienne et la majesté d'un haut lac montagnard, m'a causé une des plus indicibles émotions que puisse éveiller dans l'âme la contemplation des beautés alpestres.

La Maloja n'est encore qu'une modeste bourgade, mais une bourgade qui commence à devenir à la mode. Vienne le chemin de fer de la haute Engadine, on y affluera comme à Saint-Moritz ; après les hôtels et les chapelles s'ouvriront les boutiques. En attendant, comme en toutes choses la gaieté ne perd jamais ses droits, nous nous arrêtons non loin du col, devant un immense chalet, l'Osteria Vecchia, hôtellerie italienne, sur les planchettes découpées de laquelle nous lisons une foule de sentences morales en français, telles qu'en pourraient faire distribuer parmi leurs tracts les sociétés bibliques : « Bien faire et laisser dire ! » ... « Celui qui rend « un service doit l'oublier ; celui qui le reçoit doit

« s'en souvenir ; » et puis la perle entre toutes :

« Qui chaque année à Maloja viendra

« Longtemps sur terre restera. »

Ainsi voilà qui est entendu, médecins de France ou d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Italie, qui ne savez, au début de l'été, dans quelle direction expédier vos malades en quête de station balnéaire, désormais vous êtes fixés, l'Ostéria Vecchia coupe court à votre embarras, en vous révélant le moyen de conserver longue vie à vos clients.

Un des spectacles qui étonnent le plus en montagne l'habitant des pays de plaine est celui qu'il rencontre le jour où au-dessus de sa tête le soleil brille dans le ciel bleu, où glaciers et névés scintillent dans tout leur éclat, alors qu'un rideau de nuages lui masque tout à coup les vallées qu'il domine. Nous étions, par un ciel clair, montés sur les pentes du piz Nair, bien au-delà de l'Ober Alpina et avions dépassé la région des mélèzes. Parvenus à une altitude où l'on ne rencontre plus de promeneurs, nous allions à la découverte, cherchant parmi les sinuosités de la montagne quelque terrasse avancée d'où l'on pût embrasser une fois encore d'un seul coup d'œil les trois lacs de Saint-Moritz, Campfer et Silvaplana, et n'apercevant toujours en bas, bien loin au-dessous de nous qu'une petite mare bleue entourée d'hôtels et de sapins. Mais voici que les nuages venus comme toujours de la Maloja commencent à s'accrocher aux flancs de l'Alpe Nova, allons-nous donc manquer le but poursuivi ? Le nuage nous enveloppe de sa vapeur grise et légère, au moment où nous venons

d'entrevoir les bâtiments de la vaste étable où chevaux et bestiaux de la montagne rentrent chaque soir passer la nuit. En avant de l'étable se dresse la terrasse depuis longtemps cherchée, nous y descendons, le nuage disparaît et un spectacle merveilleux se déroule à nos yeux. Toute la vallée de l'Inn, du lac de Silvaplana jusqu'à la gorge de Chiarnadura s'étend à nos pieds avec les tonalités variées et charmantes de ses névés, de ses rochers, de ses forêts, de ses prairies et de ses eaux, que le soleil déjà bas à l'horizon inonde de poudre d'or : c'est un vrai décor de féerie. Pendant qu'émerveillés nous restons muets, immobiles dans sa contemplation, un petit nuage accourt du fond de la vallée et le lac de Campfer et Crest'Alt disparaissent derrière le rideau blanchâtre ; maintenant c'est Saint-Moritz qui s'évanouit à son tour ; nous mêmes sommes envahis par le fin et léger brouillard. Un moment il semble que les nuages vont s'envoler, toujours poussés par le rude vent du Sud-Ouest ; mais non, ce n'est qu'une illusion, l'éclaircie nous permet à peine de distinguer vaguement les contours du paysage et la nuée s'étend bientôt plus épaisse que jamais. Cependant le vent ne souffle pas en vain ; il ne tarde pas à dissiper ces nuages malencontreux et les envoie vagabonder vers Samaden et Bevers : en un clin d'œil, le rideau se déchire et la merveilleuse vallée, toujours baignée de poudre d'or, resplendit d'un nouvel éclat. Mais l'heure presse ; il n'est que temps de redescendre au Dorf que nous allons hélas ! bientôt quitter.

La route du Julier que nous prenons pour regagner Tiefenkastell est bien plus pittoresque que celle

de l'Albula. A Silvaplana elle s'engage dans une gorge où cascade le torrent venu du Julier, puis par une série de lacets elle s'élève parmi les terrasses d'où l'on embrasse l'admirable vallée de l'Engadine depuis le piz Languard jusqu'à la Maloja ; l'effet doit être fantastique pour le voyageur qui, au lieu de monter, descend ici la route du Julier. Nous ne nous arrachons pas sans peine à ce beau spectacle et continuons à avancer vers le col au milieu d'un site triste, aride, dénudé. En atteignant le sommet de la route, à 2,286 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous passons entre deux hautes colonnes miliaries qui, dans ces solitudes désolées, bravent depuis des siècles les tempêtes et les frimas, montrant aux voyageurs venus de Tiefenkastell la route de l'Inn, à ceux qui arrivent de Silvaplana la route du Rhin. C'est que cette route est vieille de dix-neuf siècles ; elle a été créée par l'empereur Auguste pour relier *Clavena* (Chiavenna) à la *Curia Rætorum* (Coire). Combien de générations et de peuples, vénérables stèles, avez-vous vu passer par l'antique voie romaine ? légions des empereurs, hordes barbares, Sarrasins, Lombards, armées germaniques, et puis de nos jours, en ce siècle avide de mouvement et de curiosité inquiète, Anglais en rupture d'*at home*, Italiens fuyant la lourdeur des étés péninsulaires, Allemands en voie d'expansion voyageuse qu'ils voudraient rendre conquérante partout où l'on parle la langue de Schiller, partout où coule le Rhin, leur fleuve sacré !

Du col du Julier on descend dans la belle vallée de la Julia ou Rhin d'Oberhalbstein, laissant à gauche

le chemin de Septimer par lequel les empereurs de Rome ou d'Allemagne ont longtemps franchi les Alpes. Tous les villages que nous traversons, aux noms tantôt italiens, Stalla, Roffna, tantôt germaniques, Tinzen, Conters ou Schweiningen, respirent l'aisance. La vallée est superbe, celle de l'Albula ne peut lui être comparée : qu'il s'agisse des gorges sauvages au fond desquelles coule le torrent depuis Stalla jusqu'à Tinzen, du défilé pittoresque qu'on franchit entre Burwein et Tiefenkastr, ou de la riante, large et verte vallée d'Oberhalbstein, qui sépare les deux gorges, la route est toujours belle et l'œil du voyageur a sans cesse quelque chose à contempler et admirer, soit qu'il franchisse un curieux pont couvert de la Julia, soit qu'il domine la rivière et ses précipices, soit qu'il traverse à toute vitesse de belles forêts de mélèzes ou de vastes prairies.

Le ciel est menaçant, chargé de nuages, quand nous arrivons à Tiefenkastr ; tout à l'heure des tourbillons de poussière aveuglante nous masquaient le paysage, allons-nous être assaillis par l'orage au milieu du terrifiant défilé du Schyn ? Tout se passe cependant à souhait et l'orage n'éclate qu'après notre arrivée à Thusis, mais quel orage ! deux jours de tonnerre et de pluie !

Il n'est pas de touriste qui vienne à Thusis sans gravir la Via Mala, la gorge la plus grandiose et la plus imposante des Alpes. Le Rhin y bouillonne à d'immenses profondeurs, entre deux murailles de rocs ; la route s'y accroche aux flancs de la montagne, tantôt à gauche, tantôt à droite du torrent : au dessus

d'elle se dressent, ici les pentes abruptes, escarpées de la forêt, là d'immenses murailles de granit, hautes de cinq à six cents mètres. A l'entrée du trou perdu, comme au second pont de Via Mala, pont d'une seule arche, jeté à 80 mètres au dessus du torrent, l'impression qu'on ressent est presque de la terreur et cette merveille de l'art nous laisse encore bien petits au sein de l'abîme : un rien suffirait à nous anéantir. Il est impossible de rendre le sentiment et l'émotion que provoque la vue de la Via Mala, surtout quand un ciel sombre, une pluie d'orage et les grondements du tonnerre complètent la sauvagerie du spectacle.

La montagne réserve à ceux qui la parcourent bien des surprises : l'une de celles qui étonnent le plus l'habitant de la plaine est la rapidité avec laquelle l'inondation succède à la sécheresse. Le temps était resté si longtemps au beau fixe que nous avons vu promener à travers les grandes routes de l'Engadine des tonneaux d'arrosage et que, sur la route du Julier des nuages de poussière nous masquaient la vue de la vallée. Lorsqu'après un jour et deux nuits d'orage nous prenons à Thusis la route de Zürich pour rentrer en France, déjà le fleuve déborde, la vallée s'embrume de plus en plus, à droite comme à gauche de la voie, chaque sinuosité de la montagne est transformée en une longue cascade blanche, tombant de rochers en rochers. A Sargans, la gare elle-même est dans l'eau et le coup d'œil qu'elle offre est vraiment curieux. Les rails sont complètement submergés ; les employés, pantalon retroussé, ont de l'eau jusqu'à mi-jambe, les trains deviennent bateaux et

leurs roues fouettent le flot comme jadis les roues des anciens steamers, provoquant le même remous que le sillage d'un bateau à vapeur.

Ces tristes jours de pluie sont le point noir dans la vie du touriste ; lorsqu'ils n'assombrissent son ciel qu'au terme du voyage ils diminuent le regret que laisse l'adieu aux glaciers de la montagne.

A tous ceux qui les peuvent supporter, les longues courses alpestres sont un repos salulaire. Si l'on sait proportionner la fatigue à ses forces, on revient des hautes altitudes, l'esprit calme, le corps dispos et robuste, j'allais dire rajeuni, si je ne craignais d'imiter l'hôtelier réclamate de la Maloja, on se remet plus allégrement à ses travaux coutumiers et dans les instants de loisir que nous laisse notre vie agitée, c'est encore un plaisir et une joie que de passer en revue, par le souvenir, les sites qu'on a parcourus, les observations qu'on a notées, les incidents dont on a été l'acteur ou le témoin.



Le Grand Portail

DE LA

CATHÉDRALE D'AMIENS

Par M. GEORGES DURAND.

MESDAMES, MESSIEURS,

« Les dispositions naturelles des Français pour l'art statuaire ne sauraient être contestées », écrivait jadis Émeric David (1), et naguère, tandis qu'un premier coup d'œil sur le musée du Trocadéro qui venait de s'ouvrir remplissait d'enthousiasme un de nos critiques d'art les plus connus et lui inspirait cette réflexion : « Depuis le commencement du XI^e siècle jusqu'à l'époque actuelle, la chaîne est ininterrompue, l'évolution n'a point d'éclipse,..... l'art de la sculpture est notre gloire la plus pure, la plus certaine » (2), un autre amateur distingué ne pouvait s'empêcher de reconnaître, en rendant compte du salon de 1882, que la sculpture restait « un produit spécial à notre terroir » (3). — « La France, disait Courajod, a été de tout temps la patrie des sculpteurs » (4).

(1) *Recherches sur l'art statuaire*, p. 282.

(2) L. GONSE, *Le Musée des moulages au Trocadéro*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, t. XXVI, 2^e pér, 1882, p. 70.

(3) ALFR. DE LOSTALOT, *La sculpture au salon de 1882*. *Ibid.*, p. 297.

(4) *Gazette des Beaux-Arts*, 1881, 2^e pér. XXIII, 193. — t. XII, 1887, p. 150.

Cette vérité, on peut s'en convaincre en visitant la cathédrale d'Amiens. La cathédrale d'Amiens n'est pas seulement un des monuments les plus sublimes, un des plus étonnants du monde entier, elle contient toute une série d'œuvres statuaire qui s'échelonnent presque sans interruption depuis le second quart du ^{xiii}^e siècle jusqu'à nos jours. Elle est comme une histoire vivante de la plastique.

Mais les plus anciennes de ces sculptures, celles qui peuplent le grand portail, l'emportent sur toutes les autres par leur nombre et par leur importance capitale dans l'histoire de la statuaire française.

Après que les arts de l'antiquité furent tombés au-dessous de la décadence, après plusieurs siècles d'éclipse presque totale et d'oubli presque complet, après et à côté d'essais de renaissance dont plusieurs eurent quelque éclat, mais tous demeurés stériles, le ^{xii}^e siècle a créé de toutes pièces sur notre sol Français et Picard un art nouveau, complet, original, rationnel, audacieux, expansif et fécond. Et c'est chose peu commune que la création d'un art ainsi entendu, cela s'est vu trois ou quatre fois à peine dans toute l'histoire de l'humanité. Nous n'avons pas à rappeler les origines de l'art gothique : si tous les problèmes que pose cette question n'ont pas encore été entièrement résolus, d'immortels travaux entre les mains de tous en ont déterminé les lignes essentielles.

Sans accepter entièrement les idées de Courajod, sur les origines de l'art gothique, il est certain que, quoi qu'on en ait dit, et malgré quelques exemples isolés, au moment de la formation de l'art gothique, celui de l'antiquité, du moins dans ses principes,

fut bien peu connu, bien peu compris de nos artistes de ce côté de la Loire. Nous sommes trop pauvres en documents pour pouvoir affirmer quelles étaient leurs idées et comment ils se sont formés, mais les monuments sont là pour nous dire que ces idées étaient différentes de celles avec lesquelles les Grecs ont créé leur art.

Comme les Grecs, sans doute, ils se sont formés par l'étude et l'imitation de la nature. Ils ont eu, comme le remarquait déjà Émeric David il y a près de cent ans, ils ont eu « le bon esprit de reconnaître qu'ils ne pouvaient retrouver un mérite solide que par l'imitation du vrai. Abjurant ses paresseuses routines, le ciseau diligent et sage rechercha la simple vérité des formes : à l'expression maniérée, à la maigre raideur dont un goût dépravé s'était accommodé depuis plusieurs siècles, il substitua la naïveté de l'imitation. Rendre avec précision les traits du visage, imiter la vie, et, s'il se pouvait, joindre à cette vive représentation les signes d'une émotion modérée, apporter du naturel dans le développement d'une draperie, donner de l'intention et de la justesse aux inflexions du corps, telle fut pendant longtemps l'unique ambition des artistes..... Ce siècle eut, comme tous les autres, ses hommes de génie et ses prodiges. C'était d'ailleurs un grand pas vers le bien que d'avoir reconnu la nécessité d'être simple. Le chef-d'œuvre de cette époque fut de se montrer vrai quant à l'imitation des formes, et de demeurer en deçà de l'expression recherchée dans l'âge précédent » (1).

(1) *Hist. de la sculpt. franç.*, p. 52.

La vérité, ils l'ont recherchée avec amour, avec passion, jusque dans l'herbe des champs et des bois, pour en faire des motifs de décoration d'un charme et d'une variété infinis. Mais la nature qu'ils avaient sous les yeux était bien différente de celle de la Grèce : ils la voyaient aussi d'une autre manière. Si les Grecs ont été surtout séduits par la beauté corporelle, nos artistes du nord mettaient au-dessus l'expression et le sentiment et ils n'hésitaient pas à sacrifier celle-là à ceux-ci.

C'est pour cette raison qu'ils ne se sont mis qu'assez tard à l'étude du nu. A l'époque où on sculptait le portail de la cathédrale d'Amiens, cette étude était encore bien incomplète. Il ne rentre pas dans notre sujet d'étudier la question si complexe du nu dans l'art du moyen âge : contentons-nous d'observer que si les artistes du ^{xiii}^e siècle n'ont jamais fait de nu pour le nu, ce n'était pas par prudence comme on a pu le croire, mais c'est parce qu'ils représentaient toujours un fait ou tout au moins une idée déterminée et qu'il y a fort peu d'actions que les hommes fassent, dans nos pays du moins, sans être vêtus. Quand leur sujet l'exigeait, ils n'hésitaient pas à déshabiller leurs personnages. Pour eux, d'ailleurs, la nudité était une situation humiliante. Ils en ont peut-être été plus longs à connaître l'anatomie, ils ont peut-être dédaigné la beauté corporelle pour elle-même, mais ils ont appris d'une façon plus sûre à figurer l'homme avec ses vêtements ; et Dieu sait s'ils sont devenus habiles dans l'art de la draperie. L'homme vêtu se comporte tout autrement que lorsqu'il est nu. « Retrouver la forme,

le mouvement, sous l'habit, est une des grandes difficultés de l'art » (1).

On en fait parfois le reproche aux artistes gothiques, en les comparant aux artistes grecs. Mais peut-on leur reprocher ce qui était précisément leur génie et leur originalité ? On leur reproche aussi l'incorrection du dessin : mais, à ce sujet, il s'agit de s'entendre. Il est certain qu'à l'époque où l'on sculptait le grand portail de la cathédrale d'Amiens, les tailleurs d'images avaient encore des progrès à réaliser, mais quelques années plus tard il n'y aura plus rien à désirer, je n'en veux pour preuve que la Vierge et le tympan du portail de la Vierge dorée. Quand on aura calculé le nombre de siècles qu'il a fallu à l'antiquité pour apprendre ce qu'on enseigne en quelques mois aux enfants de nos écoles, et que l'on aura mesuré le chemin parcouru par les artistes gothiques au bout de cent cinquante ans, on trouvera sans doute que ceux-ci ont été vite. (2)

Le grand portail de la cathédrale d'Amiens a été élevé aux environs de l'an 1225. Suivant l'habitude des maîtres maçons soigneux de cette époque, il a été entièrement sculpté avant la pose, ce qui, entre autres avantages, avait celui d'éviter les joints malencontreux.

A Reims, à Bourges, à Paris, à Chartres même, le plan iconographique des portails, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, n'est pas toujours très bien défini, la

(1) DURANTY. — *Remarques à propos de l'art égyptien. Gaz. des B. A.* t. xx, 2^e pér., 1879, p. 320.

(2) DURANTY. *Gazette des Beaux-Arts*, t. xxvii, 2^e pér. 1883, p. 200. — ÉMERIC DAVID. *Hist. de la sculpt. franç.*, p. 151.

statuaire est loin d'être homogène, on constate au premier coup d'œil de profondes différences d'écoles et d'époques. Il n'en est pas ainsi à Amiens. On peut, il est vrai, y découvrir des irrégularités dans l'exécution, dans la beauté des types, on peut y distinguer des mains diverses, plus ou moins habiles, plus ou moins avancées, on sentira cependant d'une façon générale que tout y a été fait en même temps, d'un seul jet, dans un chantier obéissant en général aux mêmes traditions. C'est partout la même entente de la composition, aussi bien dans l'arrangement de chaque sujet en particulier que dans l'ordonnance générale. On y sent une seule et même inspiration.

A la porte centrale, Jésus entouré des douze Apôtres, des quatre grands Prophètes et des douze petits, les Vertus et les Vices, le Jugement dernier, le Ciel et l'Enfer; à celle du sud, la Vierge Marie avec les principales circonstances de sa vie; à celle du nord saint Firmin accompagné d'autres saints vénérés dans la cathédrale, les travaux des mois et le zodiaque, tel est en quelques mots le programme qui fut donné aux artistes pour remplir les trois immenses voussures de notre portail.

Il est peu d'édifices où ce programme soit plus clair, mieux conçu et développé d'une façon plus logique et plus grandiose. Il en est peu aussi où la statuaire se combine avec la ligne architecturale d'une façon plus disciplinée, de manière à ce que l'architecture et la sculpture se fassent valoir l'une l'autre et se confondent au point de former un tout d'une harmonie incomparable.

Si la cathédrale d'Amiens peut être considérée

comme le point culminant de l'architecture gothique, on peut en dire autant de la statuaire de son grand portail. Assurément quelques années plus tard les « entailleurs » atteindront un dessin plus correct, un sentiment plus vif, mais aussi plus maniéré, jamais on ne verra plus cette ampleur et cette majesté qui est le propre de la statuaire de la première période gothique. Dans sa statuaire, aussi bien que dans son architecture et dans sa décoration, la cathédrale d'Amiens possède au degré le plus éminent toutes les qualités de la période précédente, tandis qu'elle contient déjà en germe tous les éléments du développement ultérieur de l'art gothique. C'est ce qui fait de notre cathédrale un monument unique.

Le grand portail de la cathédrale d'Amiens est donc un des plus magnifiques ensembles de la statuaire française au ^{xiii}^e siècle, et qui dit statuaire française au ^{xiii}^e siècle dit tout, car alors elle était sans rivale et a été l'institutrice des autres.

Un de ses principaux caractères est une grande simplicité de moyens, la mise de côté du détail pour ne faire voir que les masses principales et essentielles, qualités propres à la grande sculpture, indice d'un art arrivé en pleine possession de lui-même et qui ne produit son effet que par la beauté des grandes lignes, art éminemment monumental. Ici, plus de ces profusions de broderies, de bijoux, plus de ces coupes extraordinaires de vêtements, plus de ces accessoires sans nombre dont les artistes du ^{xiii}^e siècle couvraient souvent leurs statues, mais des draperies généralement simples, amples, naturelles, habilement arrangées et avec une extrême variété.

Les têtes sont généralement un peu grosses : était-ce intentionnel ? C'est assez difficile de le dire, bien qu'il faille remarquer que c'est ordinairement dans les meilleures sculptures que les têtes se rapprochent le plus de la normale. Quoi qu'il en soit, la grosseur des têtes a pour résultat, lorsqu'elle n'est pas exagérée, de donner aux figures une expression plus claire, plus compréhensible de loin, et en même temps une proportion plus agréable. L'excès inverse est beaucoup plus fâcheux.

C'est pour la même raison que les figurines ont leurs têtes plus grosses à proportion que les grandes statues, car la tête étant le siège principal de l'expression, c'est à la tête surtout qu'il fallait attirer l'œil. Des têtes maintenues dans leurs proportions normales se fussent perdues dans l'ensemble.

Les yeux sont ouverts, mais la prunelle n'est pas marquée.

La grande statue du Christ qui se dresse devant le trumeau de la porte centrale est célèbre entre toutes et justifie pleinement l'appellation qu'on lui donne habituellement de *Beau Dieu d'Amiens*. La seconde moitié du XIII^e siècle produira des statues « montrant une plus grande habileté de facture, une souplesse de membres plus naturelle, une disposition de vêtements plus élégante » (1), mais nulle part on ne verra plus de gravité et de noblesse dans le maintien, plus de majesté dans les draperies, plus de sévérité dans le regard, une figure, en un mot, plus imposante et plus monumentale. Jamais on

(1) H. DE CURZON, *De Gallica tertio decimo sæculo statuaria*. Thèse prés. à la fac. des lettres de Paris, p. 55.

n'aura exprimé la divinité plus intimement unie à la nature humaine : suffisante pour produire une exécution satisfaisante, l'habileté du ciseau n'a pas encore étouffé l'inspiration idéale et divine. La tête est très longue, le front haut, les traits du visage sont d'une simplicité extrême, et l'expression n'est obtenue que par l'accent donné aux parties essentielles de tout visage : bouche fine, lèvres minces, nez droit, arcades soucilières très prononcées, presque en demi-cercle, joues longues, presque cylindriques. C'est cette absence de nuances qui lui donne l'impassible majesté des statues égyptiennes et grecques primitives et cette apparente rudesse que n'ont pas, par exemple, le *Beau Dieu* de Reims et même celui de Chartres, et qui vous déconcerte au premier abord.

Le type de la tête du Dieu d'Amiens, dit Viollet-le-Duc, « mérite toute l'attention des statuaires. Cette sculpture est traitée comme le sont les têtes grecques dites éginétiques : même simplicité de modelé, même pureté de contours, même exécution large et fine à la fois..., mélange de douceur et de fermeté, gravité sans tristesse » (1). On lui a reproché un certain manque de souplesse. Cette raideur est certainement intentionnelle. On n'a pas assez remarqué qu'alors que toutes les statues qui garnissent les pieds-droits des trois portes ont des attitudes sensiblement variées et des mouvements de têtes plus ou moins accentués et toujours très naturels, les trois personnages principaux qui trônent à chacun des trumeaux : Dieu, la Vierge et saint Firmin, sont dans une position fixe, presque symétrique, la tête haute,

(1). *Dict. Rais. d'Archit.*, t. III, p. 245.

droite et de face. Cette opposition leur donne une majesté incomparable.

Majestueuse encore est la Vierge qui préside à la porte du sud, dans son port fier et surhumain. Elle est digne du *Beau Dieu* qu'elle accompagne. Quelle distinction et quelle douceur dans son visage, quelle noble régularité dans ses traits ! Quel bel et simple arrangement de draperies ! Sa main droite, qu'elle porte en avant, comme pour accueillir ceux qui entrent, imprime à son épaule et à ses hanches un mouvement imperceptible qui suffit à lui donner l'aisance et la vie. Ce n'est plus l'immobilité hiératique des madones de l'époque antérieure, ce n'est pas encore la jeune mère souriante et gracieuse, mais aux sentiments trop humains, que le naturalisme va bientôt inspirer aux artistes. Elle commande encore le respect. C'est encore la reine du ciel dans toute la sérénité de sa gloire. « Il semble qu'elle ait quitté la terre et qu'elle ne se montre au portique du temple magnifique qui lui est consacré, que pour recevoir nos hommages et nos prières » (1).

Majestueuse enfin est la belle statue de saint Firmin adossée au trumeau de la porte qui lui est dédiée. Elle n'est pas inférieure aux deux autres, et elle est traitée avec la même simplicité de moyens. Elle a même quelque chose de plus sympathique. Figure fine, intelligente et noble, agrémentée d'une barbe courte, peu fournie et taillée en rond, qui donne à la physionomie une douceur inexprimable, sans rien lui faire perdre de sa gravité ; bouche largement fendue et dont la ligne horizontale marque le calme et la

(1). RIGOLLOT, *Hist. des arts du dessin*, t. II, p. 143.

sérénité, arcades sourcillières fortement accentuées, tête haute et fière, maintien grave et imposant. Une insensible cambrure du corps et la légère déviation des plis de la chasuble qui en résulte, suffisent à donner de la souplesse au geste de la bénédiction, sans rien enlever à l'immobile et symétrique majesté qui convient au sujet central de tout un ensemble.

On ne se lasse pas d'admirer les deux belles Vierges de l'*Annonciation* et de la *Visitation* à la porte de la *Mère Dieu*, où la fraîcheur et l'ingénuité de la jeunesse se mêlent à une dignité qui commande le respect. Il y a une parenté évidente entre ces Vierges et celles de l'*Annonciation* et de la *Présentation* au grand portail de la cathédrale de Reims. Mêmes draperies, même facture, mêmes gestes, même manière de traiter les cheveux.

Élisabeth de la *Visitation* est une belle et intéressante figure de femme âgée. La vieillesse y est bien marquée, mais sans exagération, par la cavité des joues, les bosses du front, la longueur du nez busqué, l'accentuation du sillon naso-labial. Moins belle et plus vulgaire est la Vierge de la *Présentation*, mais en revanche, l'Enfant-Jésus qu'elle tient est charmant et le vieillard Siméon, à la belle barbe en pointe et au regard si doux, est une statue de grande valeur et qui serait parfaite sans un peu de raideur dans les plis des vêtements.

Parmi les grandes statues des pieds-droits, indépendamment de quelques-unes sur lesquelles nous aurons à nous étendre plus longuement, il faut encore admirer la plupart des Apôtres, l'ange de l'*Annonciation*, un de ceux qui se trouvent à la porte Saint-

Firmin et un des deux saints céphalophores de la même porte, le prophète Amos. Bien étrange est la figure de Nahum, à la tête énorme, bizarrement coiffée, les cheveux nattés et arrangés en couronne autour de la tête ; la barbe est épaisse et tombe en longues boucles ; la moustache, qui est d'une longueur démesurée, a ses deux extrémités attachées derrière la tête. Nahum est le prophète des châtiments de Ninive. Un implacable ennemi met devant elle un siège acharné. Ses défenseurs se dissipent comme les sauterelles au soleil, ses habitants sont emmenés en captivité, ou dévorés par le fer et le feu comme le feuillage par les hannetons. Ses filles gémissent comme des colombes. C'est le claquement des fouets, le roulement des chariots, le hennissement des chevaux. On voit flamboyer les lances et les épées. Les remparts tombent comme les fruits du figuier qu'on secoue. Partout le pillage, partout le carnage et le sang, des cadavres sans fin. Est-ce à cause de ces choses terribles, de l'audace de ses images, de l'énergique et saisissante concision de son style, que l'entailleur a donné à Nahum un aspect si sauvage ?

Si on ne manque jamais de rendre au *Beau Dieu* d'Amiens un juste tribut d'admiration, il semble qu'on ne regarde pas assez le *Souverain Juge* qui préside à la grande scène du *Jugement dernier* dans le tympan de la porte centrale. A peu près de la même taille, il est presque aussi beau. Son regard est peut-être moins fixe, sa tête moins droite, son visage moins impassible et plus vivant, on lui trouvera enfin une tendance au réalisme bien remarquable, mais sa pose symétrique lui rend une grande

dignité et une grande majesté. La Vierge qui est agenouillée auprès de lui est drapée avec un art infini, son profil est un modèle de pureté, de régularité et de distinction, véritable profil grec.

Il faut renoncer à analyser en détail les innombrables figurines qui peuplent les voussures des trois portes : beaucoup sont fort belles. A l'exception de celles qui composent le deuxième cordon de la voussure de la porte de la Mère Dieu, et dont nous reparlerons, elles se distinguent en général par l'exécution de leurs draperies qui sont extrêmement refouillées, parfois même comme chiffonnées. Elles dénotent une sculpture très avancée. Dans le troisième cordon de la voussure de la porte de la même porte (ancêtres de la Vierge qui n'ont pas été rois), les visages encadrés de longues chevelures et de fortes barbes ont énormément d'accent.

Les bas-reliefs sculptés dans les deux rangées de quatrefeuilles qui décorent le soubassement, indépendamment d'assez grandes inégalités dans leur exécution, possèdent toutes les qualités essentielles à ce genre de sculpture. Tous se recommandent par l'habileté de la composition. Les sujets les plus compliqués en apparence sont réduits à leur plus simple expression, mais rendus avec une précision qui saute aux yeux. Pas de détails ni d'accessoires inutiles : leur ignorance de la perspective a obligé nos artistes à éviter les arrière-plans, ce grand écueil du bas-relief moderne ; il y a tout ce qu'il faut pour caractériser la scène représentée d'une façon claire et non équivoque, mais rien de plus, le tout arrangé avec un art, un sentiment dramatique, une entente de l'effet,

de la pondération des masses tout à fait surprenants.

« Ces artistes, dit Viollet-le-Duc (1), avaient des idées, et prenaient le plus court chemin pour les exprimer. Aussi, comme les Grecs, atteignaient-ils souvent la véritable grandeur ; car il faut bien reconnaître que la sculpture ne possède pas les ressources étendues de la peinture, surtout de la peinture telle qu'elle a été comprise depuis le xvi^e siècle ; elle n'a pas le prestige des effets obtenus par la perspective, la coloration, la différence des plans. Elle n'a pour exprimer un sentiment dramatique, que le geste et la composition des lignes. La pénurie de ces moyens exige une grande netteté dans la conception. Or on doit reconnaître que les artistes du xiii^e siècle ont possédé ces qualités à un degré très élevé. »

Ainsi on ne peut trop admirer, malgré son état fruste, la vérité de mouvement avec laquelle l'Orgueil tombe de cheval, l'énergie et la sincérité des bas-reliefs qui représentent Dieu mettant à mort les Éthiopiens, Ézéchiél méditant devant les roues enchevêtrées, Nahum montrant Ninive dans sa splendeur et Ninive détruite. Daniel dans la fosse aux lions est d'une fort belle composition : la figure du prophète se recommande par la correction du dessin et la grâce des draperies. Il est assis de face, avec un raccourci rendu d'une façon très heureuse. Malgré l'incorrection du dessin et l'imperfection de l'exécution, il y a dans la scène du Massacre des Innocents un grand sentiment dramatique uni à une simplicité toute sculpturale ; la mère qui dispute son enfant à un soldat a une belle allure. Une autre courbée par la

(1) *Dict. Rais. d'Archit.*, t. VIII, p. 159.

douleur a pris dans ses mains la tête tranchée de son enfant et la couvre de baisers. L'antiquité a-t-elle jamais exprimée une idée d'une plus poignante énergie ?

Généralement le raccourci des personnages assis de face est obtenu d'une façon assez heureuse. Il n'en est pas de même des pieds, dont nos artistes ont été visiblement embarrassés. Dans certains même, les plus mauvais, il est vrai, comme exécution, ils ont évité le raccourci d'une façon absolument barbare, en mettant des pieds de profil à des personnages dont le torse et la tête sont vus de face, tel le soldat qui arrache un enfant à sa mère dans le bas-relief du Massacre des Innocents.

J'ai dit que le portail d'Amiens contenait tous les éléments du développement ultérieur de l'art gothique.

Lorsque l'on compare la statuaire de ce portail avec celle de la période immédiatement précédente, il est un fait qui, ici, surprend tout d'abord, c'est l'air éveillé et vivant des statues, l'aisance des attitudes, l'animation des visages, la sincérité du geste. Ce progrès n'est pas seulement remarquable dans les scènes complexes et qui représentent une action, mais il se montre aussi et surtout dans les statues isolées, notamment dans celles qui ornent les pieds-droits. Elles se meuvent avec plus de liberté dans le parallélépipède de pierre dans lequel elles sont taillées, les membres se détachent du corps, le cou prend plus de souplesse, les draperies plus de grâce et de naturel. Cette aisance n'est pas encore telle qu'elle enlève la clarté, la simplicité, le calme qui

sont les qualités fondamentales de la statuaire. Pas de passions violentes, pas de gestes maniérés, pas de postures contournées, mais le corps droit, bien posé sur les deux jambes, la tête haute et fière, le regard assuré. Mais on devine déjà un art qui tend à s'émanciper et qui, s'il est encore capable de faire grand, commence à se sentir invinciblement attiré vers la nature environnante et la vie journalière et qui ne cache pas sa prédilection pour les sujets les plus humbles. A force d'étudier la nature, nos artistes se sont pris à l'aimer, à l'aimer par-dessus tout ; ils deviennent plus maîtres de leur ciseau et ils en profitent.

Est-il besoin de faire ressortir le naturalisme des délicieux culs-de-lampe qui servent de supports aux grandes statues, et auxquelles il faut joindre ceux de la porte de la *Vierge dorée* qui datent du même temps et qui sont dûs aux mêmes artistes ? Ils sont formés de socles d'architecture que soutiennent des *mar-mousets*, comme on disait alors, dans les postures les plus invraisemblables, et faisant les contorsions les plus comiques, mais sans trivialité, sans obscénité, avec des expressions de physionomies qui dénotent un esprit d'observation d'une délicatesse infinie, et cela sans jamais sortir de la forme imposée pour le cul-de-lampe. Là, nos artistes ont montré que, s'ils savaient faire de la grande statuaire, ils savaient aussi plier et tordre le corps humain et le réduire à l'état de simple motif d'ornementation.

Tel, arc-bouté sur ses bras et ses jambes, soutient avec effort le support sur ses épaules en vous regardant d'un air béat, tandis que son voisin appuyé

sur son coude semble sommeiller et prendre son mal en patience. Ce roi lève anxieusement la tête vers le personnage qui le presse et semble lui demander s'il va rester encore longtemps. Cet autre, assis par terre, les mains sur les genoux, dans une position comiquement symétrique, ouvre une bouche énorme. L'ivrogne caresse son pot et sa tasse avec amour, le gourmand joufflu et lippu montre le fond de son écuelle. Le dévot croise les bras et s'incline avec componction. Celui-là se trouve mal, sa main sur la poitrine, son visage contracté disent assez le combat qui se livre dans son estomac ; ces deux hommes luttent en se jouant, et cet autre étendu sur le côté, dort paisiblement. Mais là, nos artistes n'étaient gênés par aucun programme et leur imagination pouvait se donner libre carrière. C'est dans la caricature qu'on peut le mieux se rendre compte des types d'une époque, car toute époque, toute société a les siens. A ce point de vue, nos culs-de-lampe, dans la perfection de leur exécution, dans la sincérité de leur expression, qui en font de véritables chefs-d'œuvre, ont une importance capitale. On ne saurait trop les étudier.

Dans un livre qui vient d'avoir un succès mérité, l'auteur, enivré de l'étrange et capiteuse poésie des Écritures, s'est étonné, un peu sévèrement peut-être, de la naïveté, de la bonhomie avec laquelle nos artistes en ont rendu les images les plus audacieuses et les plus sublimes dans les petits bas-reliefs qui composent le soubassement du portail (1)

Parmi ces bas-reliefs, en effet, il en est dont les sujets sont empruntés à la vie ordinaire : tels sont

(1) E. MALE, *L'Art religieux du XII^e siècle*, p. 216.

les Vices, les Travaux des mois, le Zodiaque. Les autres sont généralement tirés de l'Écriture Sainte, parfois même de ce qu'elle a de plus idéal et de plus abstrait, de visions que la peinture elle-même, avec tous ses moyens, aurait peine à rendre d'une façon adéquate à la poésie biblique. Tous sont traités dans le même esprit, et, dans ceux-ci, le sens littéral de la Bible est rendu de la façon la plus prosaïque du monde, sans chercher à entreprendre une lutte inégale avec le texte sacré.

Mais c'est là précisément un point capital dans l'histoire de l'art. A propos de la Bible ou de n'importe quoi, nos artistes nous introduisent dans leur vie journalière, ils nous initient à leur intérieur, nous étalent leur mobilier. Ils nous montrent, avec une exactitude étonnante, des villes de leur temps avec leurs maisons à pignons et fenêtres géminées, leurs remparts crénelés, leurs portes flanquées de tours, leurs hauts beffrois, leurs églises gothiques couronnées de flèches élégantes, édifices que l'on pourrait presque tous réaliser. Le prophète Michée leur donne l'occasion de nous faire voir des ateliers de forgerons avec tout leur outillage. La Nativité de saint Jean-Baptiste nous fait entrer dans la chambre à coucher d'Élisabeth : voilà le lit, au-dessus duquel une lampe est suspendue, au pied du lit, les chaussures, un vase, la huche.

Est-ce parce que les sujets ont mieux inspiré nos artistes ? Il est certain que la série du Zodiaque et des Travaux du mois, est, à tous égards, la meilleure de tous nos bas-reliefs. Il faudrait pouvoir analyser chaque sujet l'un après l'autre, voir avec quelle obser-

vation de la nature le *Taureau* est rendu ; avec quelle ingénuité les *Gémeaux* devisent doucement, la main dans la main ; avec quelle discrète coquetterie la *Vierge* se drape dans son ample manteau, la tête doucement inclinée et modestement voilée ; avec quelle grâce naïve et moqueuse tout à la fois la *Balance* se cambre sur ses hanches à la manière des Vierges de la période qui va suivre, vraie prophétie artistique ; avec quelle précision le *Sagittaire* bande de son arc — la Picardie n'est-elle pas la terre classique des archers ? — ; avec quelle vérité le semeur répand son grain, le batteur en grange lève son fléau en cadence, le moissonneur se courbe pour couper ses épis. Quelle charmante intimité enfin dans l'intérieur de ce brave homme de *Février* qui a sans façon ôté sa chaussure pour se chauffer au coin de son feu, en faisant griller un poisson près de la marmite qui bout ! C'est ce même esprit que nous retrouverons plus tard développé et moins réservé dans la charmante et curieuse mise en scène des stalles. C'est l'esprit des Van-Eyck et des Memling ; c'est l'esprit des Hollandais ; c'est l'esprit de nos peintres de genre français des XVIII^e et XIX^e siècles, de tous ceux dont le sentiment artistique ne s'est pas laissé détourner de sa voie par des influences étrangères, des idées préconçues ou de puériles imitations. Tout notre art du nord est là.

Il y a plus. Autant que l'imperfection de nos connaissances sur la date des autres monuments permet d'en juger, c'est peut-être dans la statuaire de la cathédrale d'Amiens que le caractère personnel apparaît en France pour la première fois. Tous nos

personnages n'ont pas ce caractère personnel au même degré, beaucoup en manquent absolument, mais voici notamment cinq statues : Ézéchiël, saint Domic, l'Évêque qui se tient à sa gauche, les prophètes Aggée et Zacharie. Que l'on ôte à Ézéchiël sa robe trop longue, qu'on découvre son front chauve, plissé et soucieux, qu'on lui mette des habits modernes, que ne déparera pas sa belle et sa soyeuse barbe en pointe, on le reconnaîtra pour l'avoir déjà rencontré, il vous parlera de sa bouche fine et intelligente. Et que dire du prophète Aggée, avec ce sourire si vrai, si naïvement expressif, ces yeux en coulisse dont le regard vous interroge avec une ironie qui vous intimide presque ? Un type bien différent, plus grave, plus âgé, mais non moins vécu, est le Zacharie qui est près de lui. Ce n'est pas non plus une figure quelconque que celle de ce diacre au visage rond, entièrement rasé, aux traits irréguliers, aux yeux caves, asymétriques et clignotants, avec un léger froncement au-dessus du nez, la bouche de travers et relevée, le regard rusé, presque insolent. Assurément, c'est un portrait. Portrait aussi le petit évêque qui est à sa gauche ; son type n'a rien de distingué : un léger déhanchement marque un certain abandon, un certain laisser-aller dans la pose qui complète le caractère reflété dans la figure. Cette barbe rare et courte, presque lisse, cette chair molle, ce nez droit et effilé, ces yeux vifs et intelligents, ce sourire sceptique et railleur se rencontrent encore très fréquemment dans le nord de la France, et particulièrement en Picardie. On croirait, en voyant ces statues, qu'un ouvrier, le plus habile de tous,

s'est amusé à copier ses camarades d'atelier, en les habillant qui en prophète, qui en évêque. On peut y joindre les six figures de patriarches assis sur le linteau de la porte de la Mère Dieu et les six évêques qui leur font pendant à la porte Saint-Firmin. C'est une sculpture très avancée : l'accentuation des traits des visages y donne aux physionomies une grande variété et une grande vérité d'expression. Dans les derniers, la recherche de l'expression et du mouvement tourne déjà à l'afféterie. Ces sculptures marquent une révolution dans l'histoire de l'art. Peut-être touchons-nous du doigt le point de départ du mouvement décisif en avant vers le réalisme et l'imitation de la nature, mouvement qui, jusqu'aux temps modernes, ne s'arrêtera plus.

Je ne veux pas dire que ce soient les premiers essais de naturalisme et individualisme. Il est certain que, du jour où les artistes du moyen âge ont commencé à faire de l'art, et surtout à s'attaquer à la figure humaine, ils ont plus ou moins cherché à imiter la nature, et, à ce point de vue comme à d'autres, leur art a été en progrès incessant. L'imitation de la nature, ils l'ont cherchée par des moyens bien divers, et les artistes antérieurs au ^{xiii}^e siècle y sont parfois parvenus jusqu'à un certain point. Mais à Amiens, le temps des tâtonnements est passé, la formule est trouvée, le pas décisif est franchi. Il ne faut pas perdre de vue que le portail d'Amiens a été exécuté d'un seul jet et qu'il est daté.

Tels sont les caractères généraux de la statuaire de notre portail. Malgré sa grande homogénéité, un examen attentif fait découvrir cependant des mor-

ceux qui se distinguent soit par un faire ou un sentiment particulier, soit par des différences dans l'habileté de l'exécution.

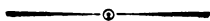
Ainsi les sculptures en demi-relief qui représentent l'Invention du corps de saint Firmin au tympan de la porte du nord, appartiennent à un art assez inférieur : raideur dans les attitudes, absence de grâce dans les draperies, maladresse et monotonie dans les groupements. En revanche, certains détails de costumes rendent ces sculptures intéressantes. Bien incorrects aussi comme dessin sont les bas-reliefs sculptés dans les quatrefeuilles de la porte de la Mère Dieu, ceux du côté sud, principalement. Tout y est sec, raide, disproportionné. C'est ce qu'il y a de plus mauvais dans tout le portail.

Les bas-reliefs du soubassement de la porte centrale côté nord, sont évidemment d'une autre main, un peu meilleure, mais si l'exécution des premiers pèche par la sécheresse, l'exécution molle de ceux-ci, la recherche dans les draperies, le style lâché trahissent la main d'un artiste inférieur parvenu à une certaine habileté, mais qu'il ne dépassera pas, et qui manque de cet accent que donne seule la supériorité du génie. Malgré de réelles qualités de mouvement, de composition et une grande variété de postures et d'expressions, c'est encore un peu la même mollesse qu'il faut constater dans les groupes de la *Mort de la Vierge* de son *Assomption* et de son *Couronnement* dans le tympan de la porte de la Mère Dieu.

Parmi les grandes statues, il en est deux qui se distinguent par un caractère particulier. C'est l'Isaïe de la porte centrale et la sainte Ulphe de la porte

Saint-Firmin. Elles ont quelque chose d'étriqué que n'ont pas les autres : les vêtements, au lieu de se draper en plis amples et aisés, se collent contre les membres, à petits plis, à la manière d'une étoffe mouillée ; les traits du visage d'Isaïe sont comme crispés, les cheveux et la barbe maladroitement rendus. La même particularité des draperies fines et collées aux membres se retrouve dans la série des *Vertus* et des *Vices* qui occupe le côté sud des bas-reliefs au soubassement de la porte centrale. On y voit le nu apparaître sous les vêtements, à la manière de certaines sculptures grecques. Ces particularités sont surtout remarquables dans les bas-reliefs de la *Douceur* et de la *Méchanceté*.

Mais toutes ces observations vous les avez déjà faites, et bien d'autres encore. La cathédrale d'Amiens, vous l'avez sans cesse sous les yeux, et vous me trouverez sans doute bien hardi de venir à six semaines de distance vous en entretenir une seconde fois. Prenez-vous en à mes collègues de l'Académie, qui, en me faisant l'honneur, il y a un an, de me mettre à leur tête, m'ont dit : « Vous nous parlerez de la cathédrale ». Et puis, n'est-il pas vrai que le superbe monument qui fait la gloire de notre cité est une source inépuisable d'enseignements de toute espèce, si bien qu'on en peut parler souvent et longuement sans crainte de se répéter ? Ce sera mon excuse.



COMPTE-RENDU
DES
TRAVAUX DE L'ANNÉE

Par le Secrétaire Perpétuel.

MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez d'abord au Secrétaire perpétuel de l'Académie de vous faire une confession, la sienne, oh! pas bien intéressante par elle-même, mais une confession *in extremis*, et pour laquelle alors on se montre plus indulgent.

Un changement de situation ne lui ayant pas laissé le temps nécessaire pour vous exposer comme il convient et vous faire apprécier, autant qu'ils le méritent, les travaux de l'année, il se trouve plus que jamais inférieur à sa tâche, et cela au moment même où il voudrait l'être moins.

Son excuse est qu'il a dû céder aux instances pressantes de ses confrères de l'Académie, auxquels il n'a rien à refuser, car depuis longtemps — et aujourd'hui même, cet après-midi, il a été l'objet de leur part d'une délicate attention dont il est profondément touché, — ils lui ont prodigué les marques d'une bienveillance et d'une sympathie dont il est aussi heureux que fier et dont il gardera toujours un reconnaissant et délicieux souvenir.

Peut-être ne trouvera-t-on pas très nombreux nos travaux de l'année dernière ; cela tient, je m'empresse de le dire, à ce que certains d'entre eux sont trop considérables pour avoir pu être lus en une seule de nos séances : celui de M. Tivier, par exemple.

Notre confrère, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Besançon, a choisi heureusement un sujet qui se rapporte à la fois à la Picardie et à la Franche-Comté et établit de l'une à l'autre un intéressant trait d'union. Il nous a raconté deux années de la vie de Ch. Nodier, deux années que le charmant auteur franc-comtois a passées à Amiens.

Le nom de Ch. Nodier reste cher aux littérateurs. « Il rappelle à la fois, écrit en termes distingués M. Tivier, ce que l'esprit de notre race a de plus fin, et ce que l'urbanité française a de plus délicat. Le charme de son talent égale celui de son caractère, et on a pu dire de lui que son vrai don était d'être inévitablement aimé ». Don rare celui-là et qui supplée à bien d'autres : on fait si bien quand on plaît bien. « Nul écrivain de nos jours, dit de lui Sainte-Beuve, qui lui a consacré une étude où se manifeste un sentiment ému et attendri peu habituel au célèbre critique, ne saurait mieux prêter à nous définir d'une manière vivante le littérateur indéfini, que ce riche, aimable, et presque insaisissable polygraphe ».

Ce fut en 1809 que Ch. Nodier vint s'établir à Amiens. Il avait alors vingt-neuf ans. Ces vingt-neuf ans, il les avait remplis d'aventures. A onze ans, il s'agitait auprès de son père dans les clubs révolutionnaires : c'était trop de précocité. A vingt ans, il

était devenu royaliste et il lançait contre Napoléon cette virulente apostrophe :

En vain aux lois de la victoire
Ton bras triomphateur a soumis le destin.
Le temps s'envole avec ta gloire
Et dévore en fuyant ton règne d'un matin.

Vers de jeunesse à tout point de vue. S'attaquer ainsi à Bonaparte n'était pas très prudent. On l'emprisonna.

Après quelques semaines d'une détention qu'abrégéa l'indulgence un peu hautaine et méprisante du pouvoir pour une étourderie de jeune homme, il retourna en Franche-Comté. Là, n'ayant rien à faire, il crut utiliser son temps en jouant un rôle de conspirateur. Il conspira surtout contre son repos. Pendant quelques années, il s'absorba dans des combinaisons de stratagèmes pour éviter les gendarmes, car il s'imaginait qu'on le poursuivait sérieusement. On le dédaignait plutôt. Lui seul se prenait au sérieux.

A peine se crut-il sûr de sa liberté qu'il s'empressa de l'abdiquer. Il fallait sans cesse à ce bouillant jeune homme de nouveaux aliments à son activité. Il n'aimait pas le repos. Il se maria. Or, contrairement à ce qui arrive à d'autres, même à ceux qui apportent dans cette grave affaire plus de prudence et de sagesse qu'il n'avait alors l'habitude d'en avoir, il trouva une épouse qui sut non seulement le dominer, ce qui, dit-on, n'est pas rare, mais sut, chose, dit-on encore, moins fréquente, s'attacher à lui persévéramment, le conseiller

heureusement, l'encourager puissamment et le consoler efficacement. Elle fut pour beaucoup dans la résolution qu'il prit de venir dans notre pays.

Amiens avait alors pour hôte un anglais, personnage très original, cela va sans dire ; d'une originalité telle qu'elle aurait surpris, au point de les choquer, ses compatriotes eux-mêmes. Cet anglais-là aimait la France, et il le disait. Il aimait aussi beaucoup notre Picardie. Il avait quitté Londres pour visiter Paris. Il mit trois ans pour gagner Amiens. Cela lui parut long. Il s'impatia, avec calme toutefois, et, pour en finir, il décida, en entrant dans notre ville, d'y acheter une voiture et de partir aussitôt. Il y resta quatre ans. Il s'y trouva si bien qu'il oublia la capitale où il négligea d'aller.

Personne de nous ne s'étonnera de cette préférence. On est si heureux à Amiens qu'on voudrait n'en partir jamais.

Sir Croft était un érudit ; il s'occupait plus spécialement de linguistique et il apportait dans cette étude un esprit exercé mais méticuleux. Nodier l'appelle l'Epicure de la syntaxe, le Leibnitz du rudiment. Sa critique s'exerçait sur les infiniment petits ; son triomphe était sa théorie sur l'emploi des points et des virgules. Il appliqua son système dans un ouvrage peu connu, et même pas du tout, ce qui n'a rien de regrettable : *Horace éclairci par la ponctuation*. C'était, comment dirai-je ? une sorte de pointilliste en littérature. Il se proposait, cet anglais, d'éclaircir de la même manière, à sa façon, nos divers auteurs classiques. On aurait eu ainsi, sans doute, un clair-obscur, plutôt obscur que clair.

Heureusement pour nos chefs-d'œuvre que nous aimons à voir respecter, il n'eut pas le temps de le faire.

Il avait établi son domicile dans la rue Gloriette. Il y vivait en compagnie d'une dame appartenant à la haute aristocratie d'Angleterre, Lady Emma Hamilton, femme de lettres, qui devait unir au savoir le savoir-vivre : elle avait composé plus de dix volumes sur la bonne éducation. Sir Croft admirait en elle un esprit cultivé, solide, fécond. Elle lui apparaissait, disait-il avec une ardeur toute juvénile, avec une fougue qu'on ne s'attend pas à trouver chez un anglais, comme un ange sous la forme d'une femme. Quel enthousiasme ! Rassurez-vous pourtant. D'abord Sir Croft, aussi austère qu'agé, était un clergyman fortement doublé d'un savant, et puis, ce qui vaut mieux encore, l'ange en question comptait à son actif, ou à son passif, plus de soixante-dix printemps. Lady Hamilton avait donc incontestablement... l'âge angélique. Mais si, à Amiens, grâce à elle, c'était le ciel pour Sir Croft, pour Nodier, un peu aussi à cause d'elle, c'était presque l'enfer.

En sept mois il fallut au pauvre secrétaire transcrire la matière de douze volumes, sans compter un bon nombre de lettres et d'articles ; copier le premier livre de Télémaque avec les variantes de 47 éditions, plus un ouvrage sur la politique ; traduire un poème anglais sur ce grand sujet : une violette trouvée dans du thé Suisse ; faire un double manuscrit du fameux *Horace éclairci par la ponctuation* ; surveiller des impressions, corriger des épreuves tirées jusqu'à sept fois, et, chose plus compliquée, aider Milady,

mettre au point son roman, puis surtout rester toujours au point pour ne pas lui déplaire. Trop de points et des points trop noirs, vraiment, pour que cette situation pût être facilement éclaircie.

Il est vrai qu'on lui avait promis, comme appointements, la table, un appartement, l'usage d'une voiture et quatre cents francs par mois. Il est vrai, par contre, qu'en fait il lui fallait décompter. — A table on mangeait bien un peu, mais on travaillait beaucoup. On lui laissait moins de plats à goûter que de notes à prendre. Son appartement était beau, mais trop près de celui du savant qui le réveillait la nuit pour recueillir de précieuses élucubrations. La voiture était confortable, mais il n'avait jamais le temps de s'en servir. Quant aux appointements, ils lui auraient largement suffi, s'ils avaient été régulièrement payés, mais ils n'étaient pas du tout régulièrement payés. Aussi Ch. Nodier dut-il quitter son Mécène anglais, plus anglais en réalité que Mécène.

Si entre lui et le pointilliste s'étaient élevés quelques nuages, conformément à la théorie de Sir Croft cette fois vérifiée, le point final éclaircit la situation : on se sépara bons amis.

Ch. Nodier s'éloigna de notre ville avec regret. Il y jouissait d'une considération générale qui lui valut un titre auquel il attacha de l'importance, celui de membre de notre Académie. A la séance du 13 Juin 1810, il lut une étude fort goûtée sur *l'Imitation considérée comme principe des langues*. Il n'oublia jamais notre pays et plus tard il consacra à le décrire tout un volume in-folio des *Voyages pittoresques et*

romantiques dans l'ancienne France. Il éprouvait pour notre cathédrale une admiration sans bornes. Il ne dédaignait pas non plus nos plaines Picardes qui ont bien aussi leur beauté. D'abord, elles sont, en général, riches et fécondes, ce qui n'est pas sans attrait.

Assurément la nature dans les pays de montagnes a des aspects plus pittoresques, plus agréables, plus frappants. Le voyageur y éprouve des émotions plus variées et plus vives, et, lorsqu'il a tout à la fois une âme délicate pour les bien ressentir et un talent des plus distingués pour les bien exprimer, il donne au récit de ses excursions un puissant intérêt

Nous en avons fait l'expérience en entendant M. Pinson nous raconter son *Voyage dans l'Engadine et les Grisons*.

Le touriste commence par déclarer hautement ses préférences pour les montagnes, en dépit des psychologues chagrins toujours à la poursuite des mobiles moins nobles auxquels nous pouvons obéir.

« Pour eux, dit-il, l'amour des plages est le signe d'un esprit inquiet, mécontent de lui-même et des autres, et qui cherche dans le spectacle d'une mer toujours en mouvement et jamais semblable à elle-même une image des impressions mobiles de son âme. Le chasseur obéit aux lois impitoyables de l'atavisme ; descendant dégénéré de conquérants barbares, à défaut de victimes humaines, il satisfait sur des lièvres innocents ou d'infortunés perdreaux

les sentiments d'une nature sanguinaire. Vous connaissez le quatrain :

Verser le sang avec indifférence,
Voyez où cela nous conduit :
C'est par le lapin qu'on commence,
C'est par un peuple qu'on finit.

L'alpiniste n'est qu'un misanthrope et un orgueilleux; impuissant à s'affirmer par d'autres supériorités, il méprise ses contemporains, s'en écarte, et tient à honneur de monter un peu plus haut que les autres ». Malgré la sévérité de ces jugements. M. Pinson nous avoue le très ardent désir qu'il avait de visiter l'Engadine, dont on lui avait dit merveilles, et que maintenant il célèbre à son tour.

L'Engadine est une longue vallée du canton des Grisons. Elle mesure environ quatre-vingts kilomètres de longueur sur deux de largeur. Ses stations principales sont à dix-huit cents mètres d'altitude. Aussi la température s'y abaisse-t-elle jusqu'à trente degrés au-dessous de zéro pendant l'hiver, et cet hiver dure neuf mois. Ce n'est pas le moment de la visiter.

A ces neuf mois d'hiver succèdent trois autres mois que certains appellent les trois mois de froid; mais ce sont des malintentionnés. M. Pinson proteste contre leur dire. A la vérité il tombe quelquefois de la neige au mois d'août. Eh ! tant mieux ! elle n'est qu'un attrait de plus.

Heureux ceux qui, dans la montagne comme dans la plaine, savent envisager les choses sous leur côté agréable ! Heureux encore ceux qui, devant les

appels de la nature, tout ornée pour eux, ne passent pas indifférents, mais savent la voir, savent l'apprécier. J'entends l'apprécier pour la beauté dont elle rayonne, et non, comme il arrive parfois, à un point de vue utilitaire.

Un jour en face d'une touffue et vigoureuse forêt, plantée magnifiquement dans les replis d'une montagne, un voyageur pousse des cris d'admiration. Comme c'est beau ! répète-t-il avec ravissement. — Quel poète vous êtes ! lui disent ses compagnons de voyage, impressionnés par son émotion. — Poète, moi poète, leur répond-il, certainement non. — Mais alors ? — Moi ! je suis marchand de bois. — Les marchands de toute sorte de choses, qui apprécient de toute sorte de manières, sont hélas ! trop nombreux, et les poètes trop rares.

Nous n'en goûtons que davantage l'esprit poétique qui anime les descriptions du voyageur en Engadine, séduit par tant de spectacles grandioses auxquels il ne se soustrait qu'à regret. « A une heure de Pontrésina, écrit-il, sur un rocher plat, ombragé de mélèzes, on a disposé un banc d'où l'on jouit d'une des plus charmantes vues de la vallée. On voudrait pouvoir s'y arrêter et longuement contempler ce charmant paysage où la blancheur des neiges, l'éclat scintillant d'un glacier contrastent avec les tons si variés des prairies, des pins cimbros, des mélèzes, et les teintes brunes des rochers qui nous dominent ». « Nous étions, dit-il ailleurs, montés sur les pentes du pic Nair. Un spectacle merveilleux se déroule à nos yeux. Toute la vallée de l'Inn s'étend à nos pieds avec les tonalités variées et charmantes

de ses névés, de ses rochers, de ses forêts, de ses prairies et de ses eaux, que le soleil déjà bas à l'horizon inonde de poudre d'or ; c'est un vrai décor de féerie. Emerveillés, nous restons muets, immobiles dans cette contemplation ».

Nous regrettons de ne pouvoir accompagner le vaillant excursionniste dans tous les détours de l'Engadine où son admiration ne s'épuise pas plus que les richesses de son style pour l'exprimer. Le plaisir à le suivre ne s'épuise pas non plus.

La vue des montagnes. n'a-t-elle pas toujours d'ailleurs, comme la vue de la mer, le pouvoir de nous impressionner ?

La montagne ! Manifestation grandiose des forces formidables qui régissent le monde et dont nous pouvons mieux conjecturer la puissance devant les masses gigantesques qu'elles ont soulevées comme en se jouant.

La montagne ! Monument vénérable des âges les plus lointains ; au pied de laquelle se sont déroulés tant de faits glorieux ou humiliants de l'histoire du monde ; qui survit aux peuples eux-mêmes ; que nos pères ont contemplée avec émotion, et que, longtemps après nous, nos descendants non moins émus contempleront à leur tour avec ce sentiment tout à la fois de respect et de mélancolie qu'inspirent les témoins vénérables des siècles passés.

La montagne ! Vision ravissante, où la nature se montre à nous parée de ce qu'elle a de plus beau. Là, l'atmosphère, préservée des miasmes d'en bas, nous offre les richesses d'un air plus vivifiant, la caresse d'une brise plus rafraîchissante, la saine

acreté de senteurs plus pénétrantes. Là, le ciel mieux qu'ailleurs retient notre regard par le charme de ses teintes si suaves, de ses profondeurs si attirantes, de ses transparences si pures, de ses espaces si mystérieux. Là, resplendit joyeusement la lumière, variant constamment ses effets, renouvelant sans cesse dans la fantaisie de ses jeux et par la magie de ses couleurs, la somptueuse magnificence de ses infinies combinaisons; jetant à profusion ses éclats; tout aimable et toute caressante pour le vieux géant qu'elle s'ingénie à ranimer et à embellir, à montrer constamment sous un aspect nouveau; couvrant, comme avec une piété filiale, ses flancs abruptes et décharnés d'une brillante parure d'or et de pourpre; lui donnant parfois pour répondre à ceux qui le contemplent un indicible sourire, et couronnant son front majestueux des feux étincelants d'une glorieuse auréole.

La montagne ! Retraite salubre où l'on participe à la sérénité qui y règne, à la paix qui s'y répand. Au milieu du calme qu'on y sent et qu'on sent alors en soi-même, au sein de ces choses graves et recueillies, en ce silence solennel et plein d'enseignements, combien ridicules les agitations de l'ambitieux, les inquiétudes, les dépités, les colères des vaniteux, les intrigues et les rivalités, toutes les prétendues grandeurs qui nous apparaissent dans ce qu'elles ont de petit et de puéril ! Devant ces sommets les passions s'apaisent et les chagrins aussi, car ils sont bons, comme tout ce qui est fort, ces grands ancêtres de la nature. Quoi qu'on dise de leur impassibilité, sommes-nous bien disposés, ils nous

accueillent avec bienveillance et ils nous parlent. Ils nous parlent des continuelles métamorphoses qui se sont produites autour d'eux et changent sans cesse la face de la terre, de la fragilité des choses humaines et du danger de trop nous reposer sur elles. Mais ils ne nous entretiennent pas que de destructions. Ils nous disent aussi, pour nous relever, pour raviver notre espérance, quel souffle puissant passe sans cesse sur la poussière de tous les débris et la ranime. Ils nous disent comment, au sein même de la corruption où tout ce qui est beau et fort s'abîme et se flétrit, s'alimente, pour bientôt nous réjouir par de nouvelles floraisons et par de nouveaux épanouissements, le germe constamment perpétué de la vigueur et de la grâce, de la fécondité et de la vie.

La montagne ! Cime sublime qui, donnant à nos yeux une tendance à regarder toujours plus haut, donne aussi à notre âme une tendance à s'élever toujours davantage. C'est en voyant plus bas tout s'amoindrir que nous cherchons dans des régions supérieures la véritable grandeur à laquelle nous aspirons si vivement. Alors, comme s'écrie Lord Byron dans *Child Harold*, nous sommes moins seuls que jamais, parce que se réveille en nous le sentiment de l'infini, ce sentiment qui s'insinue dans notre être et le purifie, qui est l'âme de cette musique grâce à laquelle nous connaissons l'éternelle harmonie.

La montagne ! Ce Thabor, aux apparitions merveilleuses, aux entretiens ultra-terrestres, où s'établit une heureuse communication entre ce monde et

l'au-delà, cette communication que chantait si bien l'un de nos poètes, Lamartine, quand il disait :

Tu parles, mon cœur écoute ;
Je soupire, tu m'entends.
Tu comptes goutte à goutte
Les larmes que je répands.
Dans un sublime murmure
Je suis comme la nature
Sans voix sous ta majesté,
Mais je sens en ta présence
L'heure pleine d'espérance
Tomber dans l'éternité.

Vous me pardonnerez cette trop longue digression, mais tels sont les sentiments que suscite ou renouvelle la lecture du travail très suggestif de M. Pinson. C'est parce qu'il a senti vivement qu'en le lisant on sent vivement à son tour.

Cette vivacité d'impression, un autre de nos collègues la possède aussi à un degré rare. On le voit parfois s'animer, en parlant d'une œuvre littéraire, au point de devenir insensible aux choses extérieures.

Je me rappellerai toujours qu'un soir, au sortir d'une de nos séances, M. Leleu, car c'est de lui qu'il s'agit, plein d'admiration pour un poème latin du douzième siècle, vantait à un de ses compagnons de route fort pressé d'échapper à une bise glaciale, le talent du vieil auteur, et, pour donner une idée de l'œuvre, en récitait nombre de vers, vraiment remarquables, quoique pas assez remarquables par son interlocuteur ou plutôt par son auditeur. A mesure que celui-ci, le profane, se refroidissait, de nouvelles

tirades réchauffaient l'admirateur, en cela bien favorisé, car enfin voilà un moyen de braver l'hiver auquel on n'a pas encore pensé. Il est vrai qu'il n'est pas à la portée de tout le monde. M. Leleu pouvait réciter presque tout le poème. La veille il en avait appris plusieurs centaines de vers, la nuit, avant de s'endormir. J'en connais à qui le sommeil est plus facile et la mémoire plus difficile.

Il s'agissait alors, je crois, d'un poème de Guillaume le Breton : *la Philippide*. Cette année il nous a entretenus d'un autre poème latin dû à Gauthier de Lille ou de Châtillon.

Cet auteur du douzième siècle, né à Lille, vécut de longues années à Châtillon-sur-Marne, puis, après un voyage en Italie revint en France, à titre de secrétaire de l'archevêque de Reims. On dit que pourvu d'un canonicat à Amiens il mourut dans notre ville en 1201. On lui doit de nombreux ouvrages de théologie, mais son œuvre principale fut *l'Alexandréide*. Ce poème en dix chants et qui compte 5411 vers eut un tel succès qu'il fut, dit-on, substitué dans les classes aux ouvrages des anciens : substitution qui ne prouverait pas en faveur des modernes d'alors.

Assurément le moyen-âge a produit de grandes œuvres, nous n'avons pas à le rappeler, nous qui sommes fiers de notre incomparable cathédrale. Mais la petite cathédrale de Gauthier, élevée avec tant d'efforts en l'honneur d'Alexandre, ne vaut pas les autres cathédrales. D'abord elle n'a rien d'original, elle est du style dont Virgile est l'architecte de génie et qu'il est difficile d'imiter. Et puis elle offre beau-

coup de parties négligées et de nombreuses disparates. Chose curieuse, dans ce temple païen il y a ça et là de petites chapelles chrétiennes où peut se satisfaire l'ardente dévotion des croyants. Ainsi on y salue avec vénération la Palestine comme la Terre Sainte. On y loue Corinthe d'avoir entendu le grand apôtre. « Chez Gauthier, nous dit M. Leleu, la pensée est toujours avec ses contemporains. Lorsqu'il parle des exploits d'Alexandre, dans toutes ses réflexions, dans tous ses enseignements moraux, et ils sont nombreux, il ne voit que les lecteurs de son temps, il leur applique ses préceptes et ne craint pas de s'écarter de son sujet pour se faire prédicateur en oubliant son rôle de poète épique ». En d'autres termes, Gauthier dans sa cathédrale n'a pas oublié non plus la chaire et il y monte souvent pour y prononcer de pieuses exhortations. Que voulez-vous ? C'était un chanoine, et les gens d'Eglise ont tant de peine à se défendre de glisser dans leurs discours un peu d'homélie ! Aussi on le leur pardonne, n'est-il pas vrai ?

Notre confrère, après avoir reconnu les défauts du poète, loue dans *l'Alexandréide* « la hauteur des pensées, la fermeté du style, la correction des vues qui fait de ce poème une œuvre unique pour le temps ». Comment ne pas apprécier des vers comme ceux-ci sur la vertu :

Virtus non quæritur extra,
Non eget externis qui moribus intus abundat.
Nobilitas sola est animum quæ moribus ornat.

Et ces autres qu'Aristote adresse à son élève :

Nec desit pietas, pudor et reverentia recti

Divinos rimare apices, mansuesce rogatus,
Legibus insuda, civiliter argue sontes.
Vindictam differ donec pertranseat ira,
Nec meminisse velis odii post verbera. Si sic
Vixeris, æternum extends per sæcula nomen.

Avec quelle vivacité aussi Gauthier ressent et exprime l'amour de la patrie :

O patriæ natalis amor ! Sic allicis omnes !
O quantum dulcoris habes !

L'auteur de l'*Alexandréide* n'est pas le seul de son temps à éprouver cet amour. La chanson de Roland nous en fournit abondamment la meilleure preuve. La première de toutes les couronnes est celle de France, dit avec orgueil l'auteur du couronnement Loos. Et n'est-ce pas Gérard d'Amiens qui écrit dans un poème sur Charlemagne : France est un païs el' quel on doit trouver honor et loiauté et tout bien savourer. — Aussi Léon Gauthier a-t-il pu affirmer que : « Si sous le vain nom de saint Empire, l'Allemagne est un campement de barbares, la France des xi^e et xii^e siècles est vraiment une patrie. »

Il est donc vrai, et il faut nous en réjouir, que le patriotisme français ne date pas d'un ou de deux siècles, comme souvent on l'a prétendu. Sans doute les variations de frontières et des institutions défectueuses l'ont parfois oblitéré chez plusieurs et l'ont rendu chez d'autres incertain et hésitant. Chaque époque a ses misères. N'avons-nous pas les nôtres ? Mais, l'histoire nous l'atteste, l'amour de la France a fait vibrer les âmes de nos aïeux, comme il fait vibrer les nôtres.

Et ne serait-il pas fâcheux qu'il en fût autrement ? La puissance de nos impressions, presque de nos affections, s'accroît avec le nombre de ceux qui les ressentent. Les frémissements de sympathie qui agitent et soulèvent des foules nous émeuvent vivement, et la grande famille française ne nous apparaît que plus digne de respect lorsque nous en voyons les origines reculées, lorsque nous constatons quel long travail, travail de chaque siècle, il a fallu pour la faire ce qu'elle est, pour constituer ce riche patrimoine d'honneur dont nous sommes les héritiers, lorsque nous entendons s'élever de tous les âges qui nous ont précédés, ces acclamations qui nous unissent, nos ancêtres et nous, dans une même communauté de sentiments à son égard.

Certes, sentiments aussi propres à nous unir que doux à éprouver : sentiments de satisfaction intime pour les qualités brillantes qui la distinguent ; d'orgueil pour les grandes œuvres qu'elle a conçues et accomplies, pour les succès de toute sorte qu'elle a obtenus ; d'admiration pour les idées généreuses qu'elle sait comprendre et propager, pour l'activité qu'elle déploie, pour le désintéressement qu'elle montre, pour les chauds enthousiasmes qui la soulèvent ; de fierté pour l'ascendant qu'elle exerce et le prestige qu'elle ne cesse de conserver, en un mot pour tout ce qui lui assure un rang exceptionnel parmi les peuples et nous attache à ses destinées par des liens si étroits que nous sommes disposés à nous sacrifier pour elle et, quoi qu'il nous arrive personnellement, à la servir toujours, à l'aimer toujours, à la défendre toujours.



Je pourrais vous lire beaucoup de beaux vers de *l'Alexandride*, mais je craindrais qu'ils ne fussent pas goûtés également de tous, fussent-ils lus même comme sait les lire M. Leleu qui en souligne au passage toutes les beautés.

Des vers français ont plus de chance d'être agréables, surtout quand ils sont bien venus, gracieux, faciles, alertes, joyeux, d'allure vive et sémillante, comme ceux de notre sympathique confrère M. Tattegrain. Vous allez en juger en l'entendant nous raconter un épisode de son voyage en Italie.

A Gênes il a visité le Campo-Santo. Là se dressent beaucoup de statues d'un art mièvre et recherché, Mais le goût italien s'en accommode : il a une préférence marquée pour ces jeux du ciseau.

Peut-être aussi que pour les yeux
Un art plus rude et plus sévère
Viendrait assombrir les saints lieux,
Presque gais en leur alliance
De pompeuse mémoire et de tendre oubliance.
Car, c'est la double impression
Que l'étranger reçoit sans tristesse, au passage,
Et comme à coup sûr il présage :
Ci-gît l'amer regret, ci l'ostentation,
Ci la peine du cœur, ci la douleur futile,
Ci la larme de crocodile.
Voici, non loin du temps empêtré dans sa faux,
Le buste du mari que sa femme éplorée
Orne d'une branche dorée,
Ne se souvenant plus d'un seul de ses défauts,
Depuis qu'elle a pleuré comme la Madeleine
Sur ceux de son second époux,
Qui l'assomme de coups.

Or, dans un endroit en vue, en une place d'honneur, il voit une statue qui attire le regard, la statue d'une femme âgée, femme du peuple malgré sa toilette riche, et qui porte des couronnes de pain. Le guide lui explique qu'il s'agit d'une boulangère, Catarina Campo, dont il lui raconte l'histoire. De bonne heure orpheline, Catarina

Dut travailler pour vivre, et les gens du pays

Se retournaient émus et presque recueillis

Devant son courage

A l'ouvrage.

Fille de tête, elle pensa

Comme autrefois Sancho Pança

Que l'on tombe par où l'on penche,

Et que le vrai moyen, quand on sait s'arranger,

D'avoir du pain cuit sur la planche,

Était de s'établir soi-même boulanger

Pour en manger.

Son commerce prospéra, elle acquit un peu d'aisance. Alors elle eut de l'ambition. Un désir la travaillait depuis son enfance, elle avait un idéal, elle aussi ; lequel ? Avoir un équipage pour aller vendre ses pains ? comme l'idéal d'un berger, rêvant à ce qu'il ferait s'il devenait riche, était de garder ses moutons à cheval ! — Ne rions pas de cette simplicité : la plupart de nos ambitions, pour être moins candides, n'en sont pas moins puériles. — Mais non. Catarina désirait autre chose, d'un désir intense, ardent, et dont la réalisation lui semblait être le suprême bonheur : elle voulait avoir comme les grandes dames sa statue sur son tombeau.

Elle économisa, rognâ,

Ne se laissa jamais abattre,
Fendit si bien les liards en quatre
Qu'en fin de compte elle épargna
La forte somme,
De quoi se payer un sculpteur.
Et quand elle chercha son homme,
Elle eut bien vite un amateur.
D'ailleurs en commère avisée,
Elle eut grand soin de marchander,
Mais pas trop. En ce monde, il se faut entr'aider.

Elle eut donc au cimetière son monument et sa statue. Mais, la dépense faite, elle se dit que probablement ses héritiers ne seraient que plus âpres à garder ce qui lui resterait d'argent. Alors quel pauvre service funèbre ils lui feraient ! Or, ce service, elle le voulait somptueux. C'était là encore un de ses désirs obsédants. — Pas très gais vraiment, les rêves de Catarina. Mais il y a tant d'autres gens, qui, sans jouir de ce qu'ils ont, ne se fatiguent aussi que pour avoir un beau tombeau et de magnifiques funérailles. La voilà décidée.

Et du coup elle alla trouver son desservant.
Je voudrais, lui dit-elle, et ce de mon vivant,
Le grand service extra des riches qu'on enterre.
Ce doit-être après tout question monétaire.
Je paierai ce qu'il faut. Seulement, je veux voir,
C'est le moyen d'avoir son compte.

Ne voilà-t-il pas que le curé refuse ! — L'entêtée, après s'être soulagée en l'injuriant un peu, ne se décourage pas. Elle veut absolument assister à son service. Qu'imagine-t-elle ? Elle s'installe dans un autre quartier, où personne ne la connaît, et se fait passer pour morte, morte d'une maladie contagieuse,

ce qui doit éloigner de la maison parents et amis. — Comme elle connaissait bien le cœur humain, cette boulangère; elle avait assez vu le monde pour savoir de quels vilains sentiments il se nourrit. — Alors elle s'en va elle-même dire à son nouveau curé :

Voyez, cher Padre, mon angoisse.
Las ! je viens pour la Sénora
Catarina Campo Dominico. Cara !
Très subitement elle est morte
J'ai déjà fait tendre sa porte.
Poverina
Catarina !
Je viens commander son service,
Tout ce qu'on peut faire de mieux...
La chère âme doit être aux cieux.
Est-il juste que Dieu sur les meilleurs sévisse ?
Une sainte, Padre. Mettez vos ornements,
Larmes d'argent... et dans l'église
Plusieurs cents de cierges fumants...

Elle eut donc son service solennel. Elle goûta à y assister ce qui était pour elle le suprême bonheur. Malheureusement ce bonheur comme les autres eut son lendemain. Or le lendemain tout se découvre, et quand Catarina va payer le service à son curé :

A merveille, dit-il, et je vous félicite
De m'avoir comme un vieux renard
Fait tomber dans le traquenard.
Vous irez en enfer, pour vos péchés, la mère.
Per Baccho. Pour payer ce seront les grands prix.
Tant pis si vous trouvez cette pilule amère :
Quinze cents lires, tout compris...
Arrêtez, dit la boulangère ;
Si vous le prenez sur ce ton.
J'allais payer à la légère.

Mais causons. Comment voulez-vous que je paie ?
Car si vous n'aviez pas le droit de m'enterrer,
Vous n'avez pas le droit de prendre ma monnaie.
Impossible, Padre, de pouvoir séparer
Ces deux points du discours. Et, puisqu'en récompense
De ma louable intention,
Vous me damnez. Halte ! Je pense
Au moyen d'éviter la malédiction.
Il me faut garder l'honoraire
De ce service funéraire,
Afin d'aller au moins, un jour après ma mort,
En purgatoire,
En me payant avec, pour m'affranchir du sort,
Un grand service expiatoire.

Enfin, tout finit, selon la coutume des italiens, par une *combinazione*. Moyennant la somme demandée par le curé, Catarina aura deux services payés : celui qui a été célébré, et par dessus le marché, puisque marché il y a, celui qui reste à faire et que la principale intéressée espère retarder longtemps encore : elle n'est plus pressée.

Et voilà comment on peut être heureux pour quinze cents liras. Ce n'est pas cher ni difficile. Je me trompe, car il est difficile, comme il est rare, de savoir borner ses désirs à ce que l'on peut atteindre.

Or, on l'a souvent remarqué, le bonheur appartient moins aux gens d'une position élevée et éclatante qu'à ceux de condition très modeste. Les travaux d'un de nos confrères, M. Ed. David, nous en fournissent des exemples frappants. Les humbles qu'il connaît et qu'il chante si bien sont souvent des heureux, sans se trop préoccuper de l'être et sans presque s'en douter. Les *Hortillon-*

nages, qui vont être publiés sous les meilleurs auspices, nous présentent de rudes travailleurs dont le sort paraît peu enviable et qui pourtant sont contents de leur sort.

Outre des extraits de ce travail, M. Ed. David nous a lu, pendant l'année, à plusieurs reprises, des poésies picardes, où il excelle, vous allez en avoir tout à l'heure la preuve, à peindre les mœurs populaires

En cultivant ce genre M. Ed. David ne fait que continuer les traditions de l'Académie. Il y a quelques années, M. Daussy, pour ne citer que lui, composait des chansons picardes, et avec un réel succès, comme d'ailleurs il en avait en tout.

M. le premier Président Daussy est un de nos grands ancêtres, dont nous avons le droit d'être fiers, et dont nous aimons chaque fois que l'occasion s'en présente, à raviver le souvenir. Cette année encore la publication, faite avec un soin intelligent et pieux par sa fille Madame Lebrun, d'un volume où sont réunis ses *Opuscules Inédits*, nous a permis de consacrer une de nos séances à l'examen de plusieurs œuvres moins connues de notre regretté collègue.

Avant tout il a été avocat, et lorsque devenu premier Président il s'adresse à ses anciens confrères et leur parle de ce qu'il a ressenti « des joies de l'artiste qui produit une belle œuvre, de la douce satisfaction des services rendus, du bonheur de faire éclater la vérité et triompher la justice, » on sent combien il est sincère quand il ajoute : Je suis fier d'avoir appartenu au barreau d'Amiens.

Les austères travaux juridiques auxquels il se livrait n'absorbaient pas toutes ses facultés. Il goûtait et pratiquait la littérature. Écoutons cette appréciation du poète : « Comme le musicien trouve partout la mélodie, dans la cadence du marteau aussi bien que dans le bruissement du feuillage, dans le sifflement de la tempête, comme dans le murmure du ruisseau, de même l'âme du poète, ouverte aux harmonies les entend résonner de toutes parts dans les œuvres des hommes et surtout dans celles de Dieu. Docile aux impressions, frémissante au moindre souffle, elle vibre, elle chante, comme les harpes éoliennes chantaient aux vents du soir. Ne demandez pas au poète les rigueurs inflexibles des déductions logiques. Chez lui l'idée naît de l'émotion qu'il éprouve, elle en a la vivacité, l'inconstante mobilité, les entraînements. Sa pensée est ondoyante comme la mer, comme elle diverse en ses aspects, tour à tour tranquillement sereine et tumultueusement agitée, resplendissante de lumineuses étincelles aux mille feux du soleil qui rayonne, assombrie dans le nuage qui passe. Comme la mer elle semble aussi se perdre dans des horizons sans fin où le regard cherche en vain dans la brume lointaine la limite confuse qui nous sépare du ciel. »

Lui-même a composé beaucoup de vers français. En voici quelques-uns sur le *Myosotis* :

Le soleil au ciel bleu resplendissant rayonne.
Que le printemps est beau !
Quand se réveille la nature,
Sous le souffle du doux printemps,
Tout se ranime, on voit nos champs

Reprendre leur verte parure.
Le bois au sommet du coteau
Ceint de feuillage se couronne.

La plaine qui grelottait nue,
Sous l'âpre baiser de l'hiver,
Tressaille sous le manteau vert
Dont le printemps l'a revêtue.
Et, dans le verger tout joyeux
Qu'une tiède haleine caresse,
De mille tendres fleurs l'abondante promesse
 Emerveille les yeux.

Au bord de l'eau dans la prairie,
A l'ombre des grands peupliers,
Près d'un vieux saule je m'assieds,
Sur un tapis d'herbe fleurie.
De la rive une pâle fleur
Au courant de l'onde qui passe
S'agite mollement et s'incline avec grâce,
 Et je deviens rêveur.

Cette fleur, c'est le myosotis. Le poète la contemple avec émotion ; elle lui rappelle tant de choses qu'il a recherchées et qui lui ont échappé ; tant d'êtres à qui il s'est attaché et qui sont loin de lui, mais dont il se souvient et dont il aime à se souvenir.

Oh ! se souvenir de ce qui a été bon à notre cœur, quelle douceur et quelle consolation !

Oui, se souvenir, n'est-ce pas fixer ce qui passe, rappeler ce qui a disparu ? — Se souvenir du bonheur qu'on a éprouvé, n'est-ce pas continuer un peu à en jouir ? — Se souvenir des choses qui nous ont fait délicieusement tressaillir, n'est-ce pas les renouveler pour éprouver presque les mêmes tressaille-

ments? — Se souvenir de certains moments privilégiés, n'est-ce pas les revivre en les goûtant à loisir pour les savourer davantage? — Se souvenir de ceux dont la distance nous sépare et que nous savons n'être pas oublieux, n'est-ce pas les voir encore, les sentir près de soi encore et, d'une certaine manière, les posséder toujours? — Se souvenir de ses amis, quand ils ont été et restent dignes d'affection, n'est-ce pas leur offrir en retour de leur sympathie l'hommage le plus rare en même temps que le meilleur des témoignages d'attachement: celui de la fidélité? — Se souvenir, en un mot, n'est-ce pas s'élever au-dessus du temps, et, en assurant à toutes les richesses, à toutes les joies du cœur, plus de puissance, les rajeunir sans cesse et les rendre immortelles.

Qu'elle a donc d'attrait la petite fleur du myosotis, si frêle, si délicate, et quelles impressions elle éveille dans l'âme du poète !

Mais il n'y a pas pour lui, comme pour d'autres, que de doux souvenirs, et, après s'être complu dans des descriptions gracieuses, voilà qu'il frémit. Des apparitions lugubres viennent l'assaillir : il se rappelle les malheurs de l'année terrible. Quel rêve affreux ! s'écrie-t-il.

Un rêve ! Non, c'est de l'histoire
Toute chaud encore. C'est pourtant
Comme un rêve. J'ai souffert tant
Que parfois je ne puis y croire.
Vergiss-mein-nicht. Cette fleur
S'appelle ainsi dans leur langage.
Les oublier ! Jamais. J'en atteste la rage
Qui me gonfle le cœur,

Sur la grande route déserte
Pas une âme ne paraissait.
La bise froide bruissait
Sur la plaine au loin découverte.
Soudain, au penchant du coteau
Comme des points noirs apparurent.
C'étaient les cavaliers. Bientôt ils accoururent
Précurseurs du fléau.

Et derrière cette avalanche
Des bataillons qui s'avançaient
Les lignes droites se dressaient
Ondulant sur la neige blanche.
On dirait un monstre hideux.
Une venimeuse chenille
Dont le dos tout velu jette au soleil qui brille
Un reflet de ses feux.

D'autres encore, d'autres arrivent
Ici, là-bas, de tous côtés,
Serrant à pas précipités
Le cercle de fer qu'ils décrivent.
Ils sont entrés. Leur pas égal
Retentit sur la grande place.
On frissonne à leur cri. Ce cri rauque, il vous glace
Comme un cri de chacal.

Je les vois. Mon âme est plongée
Dans l'angoisse de la douleur.
Devant mes yeux troublés, la fleur,
La fleur pâle, est soudain changée.
Elle est d'un rouge éblouissant.
Oh ! du souvenir, c'est l'emblème.
Nos vergiss-mein-nicht ne disent plus : je t'aime ;
Ils sont couleur de sang.

Si l'indignation qui soulevait l'âme de M. Daussy
le faisait poète, lui aussi, quelle éloquence ne lui
inspirait-elle pas, lorsqu'en Novembre 1888, sur la

tombe des soldats morts à Dury, il prononçait ces émouvantes paroles :

« Il y a dix-huit ans ! Déjà dix-huit ans ! Il me semble que c'était hier ! Non, cette blessure est de celles que le temps ne saurait cicatriser. La plaie est toujours là saignante. Et qui donc voudrait en oublier les cuisantes douleurs ? C'est pour les aviver au contraire que nous sommes ici, nous les témoins de ces jours néfastes. C'est pour les communiquer à d'autres générations que nous les convions chaque année à ce rendez-vous funèbre sur la tombe de ceux qui ont eu le bonheur de mourir en défendant leur pays. — Salut, morts glorieux ! Recevez l'hommage de notre reconnaissance, victimes sacrées du plus noble des devoirs. Ce n'est pas moi qui plaindrai votre sort. Il vous a été donné de ne pas voir la fin cruelle de cette lutte où vous avez succombé. Vous êtes tombés en jetant au drapeau un dernier regard où brillait peut-être un rayon d'espérance. Vous n'avez pas subi les outrages du vainqueur insolent assis à votre foyer. Vous n'avez pas bu l'amertume de cette honte. Vous n'avez pas vu la France épuisée, écrasée, et la grande blessée condamnée à rester la grande mutilée. Quels déchirements ! Les jeunes générations ne sauront jamais ce qu'ont souffert alors les hommes de mon âge ».

Noble langage que celui-là ! Il élève, il fortifie, il unit. Langage qu'il convient de rappeler.

Quand parfois la divergence des intérêts qui produit si facilement celle des opinions et des systèmes, pousse à des luttes où s'épuisent tant de forces précieuses, combien il est utile d'évoquer l'image de

la patrie, mutilée et amoindrie, vaincue et sans cesse menacée, pour exciter dans les âmes de généreuses émulations, et faire céder les préoccupations particulières à celles du bien général ! Combien il est bon d'exciter en nous, à la pensée de celle que tous aiment, que tous veulent glorieuse et prospère, cet esprit d'union dans les sentiments, dans les aspirations, dans les efforts, dans les dévouements, dans les sacrifices, en un mot, cette fraternité qui seule peut lui donner la force dont elle a besoin, qui seule assurera sa prospérité, qui seule la rendra grande en nous grandissant nous-mêmes !

Je voudrais vous lire bien d'autres pages des œuvres inédites de M. Daussy, les unes où il est question des études classiques, des satires picardes de Crinon, du latin dans le français ; les autres relatives à quelques uns de nos collègues, à M. Ferrand dont il apprécie le grand et profond travail : *Les Pays Libres*, à M. Jules Verne, notre illustre compatriote dont on est fier, je l'ai éprouvé souvent, et je l'éprouverai souvent encore, de se dire le collègue. Mais je suis forcé, à regret, de m'arrêter pour ne pas prolonger ce compte-rendu que je n'ai pas eu le temps de faire court.

J'aurais désiré terminer ma tâche en rappelant à votre souvenir les discours prononcés dans deux réunions publiques : le très intéressant et instructif discours de réception de M. Boquet sur Amiens pittoresque et la si magnifique réponse de M. le D^r Peugniez, l'ingénieux et touchant discours de réception de M. E. David et la spirituelle et pétillante

réponse de M. Thorel. Je vous aurais ainsi laissés sous l'influence d'une impression agréable. Malheureusement j'ai encore à vous parler des deuils de l'Académie.

Nous avons perdu en 1899 trois de nos confrères : M. Moullart, M. Oudin et M. Edmond Dubois.

M. Moullart depuis quelques années n'assistait que rarement à nos séances, et cela malgré lui, car il était très attaché à notre Compagnie ; il s'intéressait vivement à nos travaux, et le secrétaire perpétuel qui avait quelquefois une lecture à lui demander pour une de nos séances était toujours sûr du meilleur accueil. Nous admirions en lui la richesse d'une intelligence très cultivée, l'originalité d'un esprit primesautier et fécond, l'élévation de la pensée, la délicatesse du sentiment, et un goût littéraire des plus affinés. Il était aussi, je le sais, l'ami rare dont on aimait l'âme vraiment belle, ouverte à toutes les nobles idées, à tous les généreux dévouements, facilement enthousiaste, se passionnant pour toute sorte de théories édifiées et défendues avec amour, bonne et confiant^e, trop confiante même, comme il arrive à ceux qui sont bons.

Autant son état de santé nous causait depuis longtemps des inquiétudes, autant son confrère à la Cour d'Amiens, M. le Président Oudin, paraissait solide et vigoureux. Ce dernier nous offrait l'un des types les plus imposants du magistrat. Grave, digne, pondéré, d'une droiture et d'une intégrité parfaites, il savait cacher sous un extérieur plutôt sévère la pointe d'un esprit aiguisé, les saillies d'un observateur

Perspicace, la grâce d'un narrateur piquant, et, dans l'intimité, l'attrait d'une bonhomie charmante, de la plus délicate et prévenante affection. Ses connaissances en droit, en histoire, en économie politique, etc., étaient très étendues, et, par ses communications à l'Académie très sérieuses et très documentées, il nous assurait un concours précieux. Il était très apprécié parmi nous, comme l'était aussi dans un autre genre le savant professeur de physique du lycée d'Amiens, qui, l'an passé, lisait à notre séance publique un travail fort remarqué sur la télégraphie sans fil.

M. Dubois assistait encore à notre dernière réunion de Novembre. Quelques jours après, la mort l'enlevait subitement à l'affection de sa famille qu'il aimait tant, et à l'Université qui savait reconnaître ses mérites. Ancien élève de l'École normale supérieure, il y avait acquis les éléments d'une science qu'il développa ensuite par un travail assidu. La lucidité de son intelligence, la netteté de ses explications, la correction élégante de ses exposés, l'amour qu'il avait voué à la science et les efforts si intelligents et si consciencieux auxquels il se livrait pour la répandre, le rendaient aussi utile qu'agréable à ses différents auditeurs. Il inspirait à ses élèves autant de confiance que de respect, et ses confrères de l'Université et de l'Académie trouvaient en lui un défenseur intrépide des principes et des règlements, un ami éclairé et judicieux, plein de cordialité et de dévouement.

Ce sont là des pertes considérables, et elles nous ont fortement impressionnés.

Le souvenir de ces collègues restera vivant parmi nous, car l'Académie forme une petite famille dont les membres sont unis par des liens étroits, par des liens solides que ne brisent pas les coups de la mort ni les accidents de la vie.

On n'oublie pas l'Académie, quand on a l'honneur d'en faire partie à un titre ou à un autre, et qu'on y a toujours rencontré de l'indulgence et de l'affection. On n'y est pas oublié non plus, j'en suis sûr. Et c'est là une grande consolation pour ceux que les devoirs souvent pénibles de la vie en éloignent. Ils trouvent dans cette certitude, en même temps qu'un témoignage flatteur pour eux, le plus cher et le plus précieux des encouragements.



Éloges d'Académiciens

DU XVIII^E SIÈCLE

PAR M. BARON

Secrétaire Perpétuel de l'Académie de 1750 à 1785.

ABRÉGÉS

par M. LELEU, Membre de l'Académie.

Parmi les registres qui forment les archives de l'Académie, il en est un, relié, qui porte le titre : *Académie d'Amiens. — Éloges.*

Ce registre renferme les éloges prononcés par M. Baron, secrétaire perpétuel de l'Académie, pendant les 35 ans qu'il a exercé ces fonctions (depuis la fondation de l'Académie en 1750, jusqu'à sa mort, arrivée le 2 Janvier 1785).

On y a ajouté son propre éloge composé par son successeur M. Gossart, et lu dans la séance publique du 25 Août 1785.

Il y a donc là une bonne partie de l'œuvre académique de M. Baron. Cette œuvre vaut la peine d'être analysée. On y trouve de nombreux renseignements qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs, soit sur les membres de l'Académie, soit sur certains incidents de l'époque.

Voici quels sont les éloges contenus dans le registre manuscrit :

- 1°. 1753. — Éloge de M. DERSIN DE VILLERS, membre honoraire, Maître des requêtes, né à Amiens.
- 2°. 1753. — Éloge de M. BERNARD, membre de l'Académie, Avocat au Parlement.
- 3°. 1754. — Éloge de DOM BOUQUET, Académicien honoraire.
- 4°. 1754. — Éloge de M. SECOUSSE, Académicien honoraire, de l'Académie des Inscriptions.
- 5°. 1755. — Éloge de MONTESQUIEU, Académicien honoraire, de l'Académie française.
- 6°. 1756. — Éloge de DOM VAISSETTE, Académicien honoraire, Historien du Languedoc.
- 7°. 1756. — Éloge de M. DE LA FAUTRIÈRE, Académicien honoraire, Conseiller au Parlement.
- 8°. 1757. — Éloge de M. BRUIER, Académicien honoraire, Docteur en médecine.
- 9°. 1757. — Éloge de M. LE PICART, Membre de l'Académie, Directeur des fermes, à Amiens.
- 10°. 1758. — Éloge de M. D'HANGEST, Membre de l'Académie, Chanoine et Théologal de la Cathédrale.
- 11°. 1758. — Éloge de M. LE BOULENGER, Académicien honoraire.
- 12°. 1760. — Éloge de M. DE GOURNAI, Académicien honoraire, Intendant.
- 13°. 1760. — Éloge de M. LE BŒUF, Académicien honoraire, de l'Académie des Inscriptions.
- 14°. 1760. — Éloge de M. D'HANGARD, Maire d'Amiens.
- 15°. 1762. — Éloge de M. BÉLIDOR, Académicien honoraire, Ingénieur.
- 16°. 1761. — Éloge de M. DE RHODES, Membre de l'Académie.
- 17°. 1763. — Éloge de M. TITON DU TILLET, Académicien honoraire.
- 18°. 1763. — Éloge de M. HOULLEAU, Membre de l'Académie, Directeur de Maison de religieuses.
- 19°. 1764. — Éloge de M. PESSÉLIER, Académicien honoraire, Économiste, Financier et Homme de lettres.
- 20°. 1766. — Éloge de M. DE ROBÉCOURT, Membre de l'Académie, Médecin.

- 21°. 1768. — Éloge de M. CLAIRAUT, Académicien honoraire, Membre de l'Académie des Sciences.
- 22°. 1770. — Éloge de M. LE DUC DE CHAULNES, Protecteur de l'Académie.
- 23°. 1771. — Éloge de M. MARTEAU, Membre de l'Académie, Médecin.
- 24°. 1772. — Éloge de M. COLLIGNON, Membre de l'Académie, Chirurgien.
- 25°. 1772. — Éloge de M. DUGLOS, Académicien honoraire, Membre de l'Académie française.
- 26°. 1773. — Éloge de l'Abbé CLERGÉ, Membre de l'Académie.
- 27°. 1774. — Éloge de l'Evêque d'Amiens, D'ORLÉANS DE LA MOTHE.
- 28°. 1775. — Éloge de M. le Marquis DE CHAUVELIN (Claude-François CHAUVELIN).
- 29°. 1775. — Éloge de M. CAPPERONNIER, Membre honoraire, de l'Académie des Inscriptions.
- 30°. 1776. — Éloge de M. GAUCHAIN, Membre de l'Académie, Médecin.
- 31°. 1778. — Éloge de M. PETYST, Membre de l'Académie, Avocat du Roi, ancien Maire.
- 32°. 1778. — Éloge de M. GRESSSET, Membre de l'Académie, de l'Académie française.
- 33°. 1779. — Éloge de M. VALLIER, Membre honoraire.
- 34°. 1780. — Éloge de M. BOISTEL D'WELLES, Membre de l'Académie.
- 35°. 1780. — Éloge de M. DOUVILLE, Membre honoraire.
- 36°. 1782. — Éloge de M. le Chevalier de LA FERRIÈRE, Lieutenant-général des armées, gouverneur de la Ville d'Amiens.
- 37°. 1784. — Éloge de M. VALART, Membre honoraire.
- 38°. 1785. — Éloge de M. BARON, Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Amiens.

Outre ces 38 éloges, on trouve annexées à la fin du registre, deux lettres contenant l'une, une notice sur François Leblanc, seigneur des Meillards, doyen des Conseillers au baillage d'Amiens, membre de l'Académie, né à Béalcourt, paroisse de Frohen-le-

Grand, le 14 Octobre 1706, et mort à 82 ans, le 11 Mai 1789 ;

L'autre, une notice historique sur l'abbé Dicquemare, né au Havre, le 7 Mars 1733, entré à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen en 1770, à celle d'Amiens en 1775, comme membre honoraire, et décédé le 27 mars 1789, au Havre. — Cette notice fut rédigée en 6 pages par M^{lle} Le Masson Le Golf, de l'Académie royale des belles-lettres d'Arras, du Cercle des Philadelphes, etc.

Je vais faire aussi brièvement que possible l'analyse de chacun de ces éloges ; j'en extraurai les choses bonnes à connaître et ayant un caractère historique, de manière à former pour chacun des membres de l'Académie d'Amiens dont il est question, les éléments sérieux d'une notice suffisante.

1°. — Éloge de M. DERSIN DE VILLERS

10 pages de 25 lignes environ. — Chaque discours ou chaque éloge est précédé d'un *exorde* de 12 à 20 lignes, exprimant quelques idées générales sur les éloges. — Ce premier *prologue* donnera une idée des autres :

« Messieurs, ainsi que la vertu, la science mérite nos hommages. Les honneurs qu'on lui a rendus sont aussi anciens qu'elle. En même temps qu'ils en sont la récompense, ils en multiplient l'exemple ; et l'exemple, des morts surtout, est la leçon la plus efficace qu'on puisse donner, ou du moins qu'on veuille recevoir. »

« Voilà l'esprit équitable à la fois et politique dans lequel les savants rendent à leurs pareils par l'éloge

académique cette sorte d'honneurs funèbres qu'on n'avait pendant longtemps rendue qu'à ceux qui avaient été grands. La véritable grandeur est celle des âmes. Fidèles à une institution si sage, nous allons, comme dans toutes les autres académies, payer à la mémoire de deux de nos confrères le tribut intéressant de nos regrets, et l'hommage mérité de nos louanges. La douleur sincère et l'équité véridique ont fait sans art des éloges qui n'en avaient pas besoin. »

Jean-Baptiste-Charles Dersin de Villers, maître des requêtes, naquit à Amiens, de Charles Dersin, écuyer, secrétaire du Roi, président au grenier à sel, et de Marie-Elisabeth Boutte.

Dès l'âge le plus tendre, il fut emmené à Paris, chez un oncle dont les sentiments égalant la fortune destinaient au neveu l'éducation la plus brillante. Il fut mis de bonne heure dans cette maison où des mortels vertueux, éclairés, polis, forment la jeunesse des princes, des seigneurs, des ministres et de tous ceux qui sont faits pour remplir les premières places de l'Etat ; dans cette maison qui n'a du collège que l'ordre établi des premières études, et où la science de la raison et de l'esprit s'embellit des leçons du monde et des bienséances.

Après s'être fait remarquer dans les exercices particuliers et publics, élève distingué des Porée, des Lasante, des Latour, M. Dersin le devint, dans sa famille, des Fontenelle, des Rameau, des Marivaux et d'autres génies élevés, hommes aimables tout à la fois, qu'on avait le bonheur d'y posséder. Cultivée attentivement, cette jeune plante donna bientôt des

fleurs. Ces fleurs, c'étaient les plus jolis vers, les chansons les plus aimables, productions ordinaires de la jeunesse de l'esprit, puisqu'il doit en avoir une. C'était le temps où quelques Français se croyant par la métempsychose littéraire animés de l'esprit d'Hamilton, donnèrent cette foule d'ouvrages qui déposeront de l'amour de la nation pour la frivolité. M. Dersin paya son tribut à ce goût; il fit deux contes très ingénieux, réservés pour la société dans laquelle il vivait. Mais quelque décence, quelque délicatesse qu'il ait mises dans ces productions, il se les reprocha toujours comme les erreurs de sa jeunesse littéraire; et ces erreurs il les expia par l'étude très sérieuse de la jurisprudence.

Une charge de Conseiller au grand Conseil fut son premier grade.

M. Dersin fut bientôt appelé en même temps à des fonctions plus glorieuses par les relations plus immédiates qu'elles lui procuraient avec le magistrat dépositaire des signes de la Justice. Grand rapporteur de la Chancellerie, il mit dans son nouveau travail la même activité, la même exactitude et la même supériorité. Malgré l'étendue et l'importance de ses fonctions, M. Dersin avait le secret de trouver encore du temps pour les études littéraires. Au reste, ce n'était qu'à titre d'ornements et de délassements qu'il satisfaisait son goût pour les lettres. On eut pris néanmoins ses ouvrages de littérature pour les fruits de l'occupation entière d'un homme de l'art, si certaines négligences, aimables encore, ne les eussent décelés comme l'emploi du loisir seulement d'un homme d'esprit.

Des préjugés qu'il faut respecter l'empêchèrent de se déclarer l'auteur de deux tragédies et de plusieurs comédies de société que le théâtre public aurait enviées. Ceux de ses admirateurs qui le savaient se turent tant qu'il vécut.

Des talents si rares ne pouvaient échapper aux vœux d'une société littéraire, formée dans la patrie de celui qui les possédait, et quand il plut au Roi de l'ériger en Académie, M. Dersin fut compris dans la liste des honoraires.

Ce titre, sa résidence, ses charges font bien penser que nous ne le vîmes pas souvent dans nos assemblées ; il y parut cependant assez pour faire connaître qu'il nous avait apporté au moins tout ce que sa réputation nous avait promis, un goût sûr, une raison brillante, un esprit solide, une conception vive, une imagination heureuse, une expression riche, des connaissances variées : voilà ce qui dans M. Dersin faisait l'homme de lettres.

Aisance dans la conversation, enjouement dans le propos, promptitude dans la répartie, finesse dans la plaisanterie ; politesse, aménité dans les façons, douceur et décence dans les mœurs, surtout cet air et ce ton de bonne compagnie, dont tant de gens parlent souvent sans l'avoir, presque toujours sans le bien connaître ; ce que l'usage ne donne peut-être qu'à ceux à qui la nature l'a déjà donné : voilà dans M. Dersin l'homme du monde et du plus grand monde, où il fut estimé, considéré, aimé aussitôt qu'il y fut connu davantage par l'alliance illustre que fit M^{lle} Dersin, sa cousine, avec M. le Comte de Crussol. — Dans l'homme public on admirait un

cœur droit, un esprit juste, une application infatigable, une sagacité, une étendue de réflexions rendues par une éloquence vraie et séduisante, l'air de la dignité, les grâces de la représentation, enfin malgré la jeunesse, tous les talents qu'un âge avancé ne fait que supposer.

Tant de mérites furent récompensés par une charge de Maître des requêtes. Cette charge, grande par elle-même, est la porte des commissions les plus hautes et les plus honorables.

C'est alors, au commencement d'une course aussi glorieuse, que M. Dersin fut emporté par une maladie cruelle.

2°. — Éloge de M. BERNARD

Avocat au Parlement, Membre de l'Académie.

M. Bernard était né à Amiens en 1716. Son père, Louis-Auguste Bernard y était avocat, avocat estimé pour son savoir et pour sa droiture. Aussi M. Bernard respira en naissant cet air de vertu qui influa sur tout le reste de sa vie.

Parmi ses compagnons d'études, parmi les écoliers, il était déjà un homme de lettres. Cette réputation naissante, il la devait à son goût singulier pour les livres et la lecture. Quand il eut achevé son cours d'humanités et de philosophie, il fut envoyé à Paris. Le seul dessein du père était qu'il étudiât les lois ; le dessein secret du fils était de se perfectionner dans les lettres. C'était la seule distraction que M. Bernard se permettait, dans une ville où les plaisirs entrent, pour ainsi dire, dans l'éducation de la jeunesse, sous prétexte d'en polir

les mœurs. Celles de M. Bernard tinrent bon contre toute séduction. Il se contentait de faire son devoir en allant aux écoles de droit, et de suivre son inclination en allant au Collège royal.

Rappelé dans sa patrie, M. Bernard s'y adonna encore assez à sa profession d'avocat pour l'exercer avec distinction. C'est le privilège des hommes supérieurs de pouvoir se partager et de se faire remarquer encore dans la partie à laquelle ils s'appliquent moins. Il leur suffit de s'y appliquer.

Mais M. Bernard regardait la pratique de son état comme un poids. Un grand nombre d'affaires l'eût importuné ; il ne se chargeait que de celles qu'il choisissait. Préférant le cabinet au barreau, il aimait mieux approfondir les lois que les citer. Un jeune avocat qui plaide beaucoup n'est guère jurisconsulte que sur la foi des autres ; M. Bernard voulut l'être par lui-même. Il voulait aussi que la retraite du cabinet lui laissât plus de liberté pour contenter son goût dominant qu'il avait toujours pour les lettres.

L'esprit de discussion avec lequel il traitait les affaires était bientôt remplacé par le génie de critique avec lequel il examinait la littérature ancienne et moderne. D'après ce goût nous avons vu plus d'une fois M. Bernard relever avec sagacité les fautes légères, les petites négligences échappées aux grands auteurs. C'est un préjugé d'admirer jusqu'aux défauts des écrivains célèbres ; ce sont eux au contraire qu'il faut surtout critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne servent elles-mêmes de règles. Ce succès, cet amour de la critique, venait sans doute dans M. Bernard de ce

que la moindre irrégularité le révoltait en tout. Un cœur droit produit naturellement un esprit juste, et un esprit juste devient aisément un esprit de critique.

Partagé entre l'Académie et sa profession avec une inégalité d'abord favorable aux lettres, M. Bernard leur préféra ensuite l'étude des lois, quand il succéda à son père dans une place qui l'y ramena entièrement. Chargé de rendre la justice au nom d'un prélat qui met cette vertu à la tête des autres, il sacrifia ensuite à cet amour pratique de la justice, celui qu'il avait toujours eu pour les arts. Cependant l'amour des lettres étant une passion, et d'autant plus vive chez M. Bernard qu'elle était peut-être la seule, il ne fallut rien moins que la religion pour la tourner à son profit. Il prépara des matériaux pour démontrer la vérité de la religion chrétienne, matériaux précieux qu'il a laissés aux mains d'un confrère.

Presque tous les gens de lettres sont d'une complexion délicate. Apparemment que les grandes forces de l'âme sont au préjudice de celles du corps, et que les efforts d'un esprit toujours tendu diminuent la souplesse des ressorts d'une machine qui en dépend, M. Bernard ne soutenait son tempérament si faible que par un régime méticuleux. Sa patience était supérieure au dépérissement sensible qu'il éprouvait chaque jour, et la fin la plus édifiante fut la suite toute naturelle de la vie la plus exemplaire.

3°. — Éloge de Dom BOUQUET

Académicien honoraire.

Dom Bouquet naquit à Amiens, en 1685. Une naissance, une fortune, une éducation médiocre laissent les âmes ordinaires dans leur sphère commune. Pour ceux qui sont nés avec quelque talent, c'est presque un avantage de plus ; ou du moins ce sont des torts qui piquant l'amour-propre sont bientôt réparés par l'inclination et le travail.

Appelé par la religion dans un ordre où les devoirs austères sont remplis le plus scrupuleusement, une autre partie de la vocation de Dom Bouquet était celle des travaux littéraires qui ont toujours distingué cette congrégation savante. Après le cours des études ordinaires auxquelles il avait joint celle des langues hébraïque et grecque, il s'appliqua particulièrement à l'histoire et fut bientôt digne d'être adjoint à l'illustre Montfaucon. C'était une sorte de survivance aux ouvrages et à la gloire de ce savant, mais cette survivance s'exerçait déjà dans les soins que le disciple donna d'abord à l'impression de plusieurs manuscrits du maître.

Devenu maître lui-même, Dom Bouquet travailla à une nouvelle édition de *Flavius-Josèphe*. Hudson venait d'en donner une à Londres, Havercamp en avait commencé une autre en Hollande. Dom Bouquet détourné par d'autres travaux envoie à l'éditeur hollandais ses collections et collations.

M. le Duc de Coislin, évêque de Metz, possesseur de la bibliothèque Séguier, l'avait mise en dépôt dans l'abbaye de St-Germain-des-Près. C'est à Dom Bouquet que le soin en fut confié. Le catalogue rai-

sonné qu'il commença de ses manuscrits précieux, en est devenu le manuscrit le plus utile. Il les avait tous lus et appréciés. C'est ainsi que Dom Bouquet préludait au travail immense, qui depuis a fait l'occupation de toute sa vie.

On songeait depuis longtemps à avoir une bonne collection des historiens des Gaules et de la France.

Pierre Pithou en 1588, et André Duchêne en 1636, en avaient donné quelques volumes. Colbert, dont la mémoire sera toujours chère aux gens de lettres et aux Français, et après lui M. Letellier, archevêque de Reims, voulurent procurer à la France un nouveau recueil de ses historiens. Mais les savants qu'ils rassemblèrent dans ce but ne convinrent pas du plan et n'osèrent pas se charger de l'exécution. Il était réservé à M. Daguesseau, chancelier de France, de finir cette entreprise utile. Dans plusieurs réunions où il présida, on traça le dessein, et la congrégation de St-Maur en réclama l'exécution. Dom Mabillon, par modestie, avait autrefois refusé de s'en charger. Plus modeste encore, Dom Bouquet l'accepta « Ce fut, dit-il, pour obéir au Roi et à ses supérieurs. » Sa belle préface expose le plan de cet immense ouvrage. Et l'ouvrage montre combien d'écrits grecs, romains, français il a fallu extraire, combien de faits, d'annales, de chroniques il a fallu consulter, combien d'actes, de diplômes, de traités, d'ordonnances, etc. il a fallu tirer de la poussière des bibliothèques... Quoique Dom Bouquet n'ait été chargé qu'en 1723 de cet immense travail, telle fut son assiduité, qu'en 1729 il pouvait en donner les deux premiers volumes, dont l'impression se trouva retardée jusqu'en 1736.

En 1745, la récompense que reçut Dom Bouquet, récompense digne du souverain qui la donnait et du ministre qui l'avait proposée, fut un nouvel aiguillon pour le savant qui n'en avait nul besoin. Sa contention d'esprit fut telle qu'elle causa quelques attaques légères, avertissement pour de plus dangereuses. Il avait déjà bien avancé l'impression du neuvième tome de la collection, et le dixième volume qui termine la deuxième race de nos rois était déjà prêt, quand une prompte mort enleva l'auteur à son ordre, à ses amis, à ses confrères, aux savants et aux grands dont il était également aimé et estimé.

Nous avons des droits sur un compatriote aussi distingué, et il ne put échapper aux vœux de l'Académie dont il devint membre honoraire dès sa fondation (1750). Nous dirons que sa modestie le rendait aussi sensible à notre association que notre équité nous faisait estimer la sienne. Il ne manquait pas de se trouver à nos assemblées publiques, et il s'y trouvait toujours avec le plaisir qu'un bon citoyen ressent quand il voit sa patrie former un établissement utile. C'est avec cette sorte de tendresse toujours aisée à distinguer de la vanité qu'il prit en tête de son huitième volume le titre d'honoraire de cette Académie, pour laquelle cet ouvrage devenait plus particulièrement honorable et intéressant.

Dom Bouquet était de ces hommes simples dont l'extérieur n'avertit pas de tout leur mérite. Il possédait de grands talents sans prétention, il jouissait d'une grande réputation sans vanité. Un exercice constant des mêmes vertus, une pratique fidèle des mêmes devoirs, une application suivie à des travaux

uniformes, c'est tout le détail de la vie de Dom Bouquet. L'histoire de l'homme de lettres n'est guère ordinairement chargée de plus d'évènements.

4°. — Éloge de M. SECOUSSE

Académicien honoraire, Membre de l'Académie des Inscriptions.

M. Secousse né à Paris en 1691, était fils d'un avocat célèbre, et fut un des premiers élèves de l'illustre Rollin. Il avait plaidé plusieurs causes avec succès, mais le succès dans un genre ne suffit pas à ceux que la nature appelle à un autre. Ce genre naturel à M. Secousse était la littérature, mais une littérature solide, tournée principalement à des recherches profondes sur l'histoire de la nation.

Peu content de celle de Mézeray, il reprochait à cet historien de n'avoir pas assez connu les vraies sources où il aurait dû puiser. M. Secousse, jeune encore, justifia la hardiesse de ce reproche par les connaissances sûres qu'il avait acquises en lisant avec soin des Mémoires originaux répandus dans toutes les bibliothèques. Il s'en forma une de livres relatifs à cet objet, et sa collection est peut-être la mieux choisie et la plus complète qu'un particulier puisse avoir. C'est au milieu de ces trésors qu'il vivait, uniquement occupé à les augmenter par le travail le plus assidu.

Un savant dont l'étude de l'histoire faisait toute l'occupation, une compagnie savante dont les recherches historiques font la principale destination, s'appartenaient réciproquement. La réputation de M. Secousse avait commencé ses preuves auprès de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; il les

confirma par plusieurs mémoires, aussi intéressants que curieux, qui ornent son recueil. Il croyait ne travailler que pour l'Académie et pour lui, quand il fut choisi pour continuer la grande collection des *Ordonnances de nos Rois*.

Ce travail le réclama tout entier ; il le suivit avec exactitude, et les volumes de la grande collection des *Ordonnances* se succédèrent aussi promptement que le permettait la difficulté qu'il y avait à la faire.

On reconnaissait toujours avec satisfaction que dans l'exécution de chaque partie du recueil tout se réunissait pour faire de plus en plus honneur au jugement et à l'érudition de celui qui en était chargé. C'est M. De Villeroix, Conseiller à la Cour des aides, qui continue cette collection. Le 9^e volume est de M. Secousse.

Notre Compagnie, quand elle n'était que Société littéraire, songea à acquérir M. Secousse ; et quand elle devint Académie, il devint honoraire. Pour nous, il s'en tint un peu trop à ce titre.

Au moins avait-il une dispense légitime du tribut particulier dans le travail public dont il était chargé, et qu'il n'exécutait que trop bien pour lui-même, car sa santé s'en trouva sérieusement attaquée, et ce fut par l'endroit le plus sensible à un savant, par l'affaiblissement d'un organe dont il faisait un si bon usage. Pour rétablir sa vue, on lui conseilla surtout de ne pas lire. Quel remède pour un homme de lettres ! Aussi, ce fut le seul qu'il ne fit pas ; et tous les autres dont il usa contribuèrent peut-être à accélérer sa mort, qui arriva au mois de mai dernier (1754). M. Secousse était doux, modeste, officieux.

Il donna plusieurs preuves de désintéressement que nous pourrions citer. Il n'avait point été marié. La philosophie du cœur et de l'esprit s'accommode mieux du célibat. Toutes les vertus de l'humanité étaient chez lui consacrées par celles de la religion.

5°. — Eloge de MONTESQUIEU (1755)

Académicien honoraire, Membre de l'Académie française
(14 pages)

M. de Montesquieu était né avec le génie le plus lumineux et le plus profond, l'esprit le plus fin et le plus juste, l'imagination la plus riante et la plus délicate.

Suivant la marche ordinaire de l'âme, cette imagination si aimable se déploya la première. Quoique jeune, elle était déjà riche. Qui est-ce qui n'aurait pas vu les trésors du Temple de Gnide ? Mais qui est-ce qui oserait entreprendre d'en donner seulement une idée à ceux qui n'auraient pas lu cet ouvrage enchanteur ? Il n'y a que les Grâces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. J'en peindrais tout au plus les richesses et non pas les beautés... L'imagination gracieuse qui règne dans cet ouvrage annonçait tout l'esprit qui allait dominer dans un autre. Spectateur philosophe, M. de Montesquieu n'avait que trop bien saisi nos préjugés, nos ridicules, nos défauts. Avec quelle finesse et quelle vérité tout à la fois Usbek décrit nos mœurs à ses compatriotes... Mais l'esprit n'est pas un guide toujours sûr. Le cœur de M. de Montesquieu le ramena bientôt dans la vraie route. Les *Lettres Persanes* furent désavouées. Et c'est ce désaveu seul que nous ferons entrer dans

son éloge. Ces deux ouvrages n'étaient qu'un tribut payé à l'imagination et à l'esprit, parce qu'apparemment le génie leur en doit un. Porté sur ses ailes, nous allons voir M. de Montesquieu s'élancer avec rapidité dans la carrière pour laquelle il était véritablement fait. Il ne nous est pas donné de l'y suivre, et nous sentons que les *Considérations sur les Romains* sont un ouvrage trop médité, trop serré, trop nerveux pour souffrir un extrait. Ce que pense, ce qu'écrit M. de Montesquieu est trop à lui pour qu'il puisse être pris par un autre, et pour bien rendre ses pensées, nous n'avons pas trouvé d'autre moyen que de rapporter ses termes. (Et l'auteur fait un assez grand nombre de citations qu'il prend successivement dans l'ouvrage et qui le conduisent jusqu'à la fin de l'Empire).

.
... « Octave plus heureux fut empereur. Il n'y a
« point d'autorité plus absolue que celle du prince
« qui succède à la république, car il se trouve avoir
« toute la puissance du peuple qui n'avait pu se
« limiter lui-même. »

« Cette puissance souveraine qui avait tout miné
« sous Auguste, renversa tout sous Tibère et sous
« ses successeurs, tyrans également cruels, presque
« tous furieux, souvent imbéciles et pour comble de
« malheur, prodiges jusqu'à la folie. »

« Quoique l'Empire ne fût déjà que trop grand, la
« division qu'on en fit acheva sa ruine, parce que
« toutes les parties de ce grand corps depuis long-
« temps ensemble s'étaient pour ainsi dire ajustées
« pour y rester et dépendre les unes des autres.

« Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit
« l'Empire, ce furent toutes les invasions. Il semblait
« que les nations barbares se précipitaient les unes
« sur les autres, et que l'Asie, pour peser sur l'Eu-
« rope, eut acquis un nouveau poids. »

« L'Empire grec ne fut qu'un fantôme du premier.
« parce qu'il n'en eut ni les ressources, ni la puis-
« sance. — Je n'ai pas le courage de parler des
« misères qui suivirent. Je dirai seulement que
« sous les derniers empereurs, l'Empire réduit aux
« faubourgs de Constantinople finit comme le Rhin,
« qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans
« l'Océan. »

C'est à ces comparaisons nobles et précises que l'on reconnaît, Messieurs, le génie qui embrasse et rapproche tout, qui analyse et décompose tout, qui pénètre et démasque tout et qui portant partout un œil attentif et sûr, a su s'égaliser aux maîtres du monde en leur faisant rendre compte de leur grandeur et de leur décadence...

C'est sur le même ton de vérité que M. de Montesquieu a encore su faire parler Sylla et Eucrate. Dans ce dialogue si intéressant, Sylla développe à Eucrate cette âme haute et grande, conduite uniquement par le mépris qu'elle avait pour les autres âmes. Il montre cette fierté terrible avec laquelle il avait jugé sans haine mais aussi sans pitié les Romains étonnés.

Passons à l'*Esprit des Lois*. Il fallait tout le génie de M. de Montesquieu pour former seulement le plan de cet édifice immense et les vingt années qu'il a employées à l'élever paraissent à peine suffisantes pour en amasser les matériaux. Cet ouvrage admi-

nable eut le sort des œuvres considérables ; il fut critiqué et peut-être bien critiqué ; mais il fut aussi bien défendu, puisqu'il le fut par l'auteur lui-même. — Un de nos confrères eut l'avantage de faire l'apologie de l'*Esprit des Lois*. C'était un jeune athlète qui descendait sur l'arène, non pour secourir un combattant toujours sûr de la victoire, mais pour apprendre à vaincre sous lui. — Cent pages seulement que M. de Montesquieu a laissées d'une *Histoire de Théodoric* augmentent nos regrets sur celle de Louis XI à laquelle il avait mis la dernière main et dont le hasard causa la perte.

Platon remerciait le Ciel de ce qu'il était né du temps de Socrate ; et moi, disait M. de Montesquieu, je lui rends grâces de ce qu'il m'a fait naître dans le gouvernement où je vis et de ce qu'il a voulu que j'obéisse à ceux qu'il m'a fait aimer.

Il était de l'Académie française. Nous étions honorés de son association. Nos regrets n'en sont que plus vifs, et c'est le cœur seul qui a prétendu louer l'imagination, l'esprit et le génie lui-même.

6°. — Eloge de Dom VAISSETTE

Académicien honoraire, Auteur de l'Histoire du Languedoc.

Joseph Vaissette naquit en 1685 à Gaillac. Ce qu'il fut dans ses premières études disait déjà tout ce qu'il serait un jour dans la république des lettres. La profession des pères devient souvent celle des enfants. Le jeune Vaissette se trouva ainsi dans la charge d'avocat du Roy dont son père était le procureur. Il en remplit les fonctions avec talent et la considération dont il jouissait lui assurait une situa-

tion et un avenir brillants. Mais une vocation éclairée, réfléchie, le porta tout à coup d'un autre côté. A vingt-cinq ans, il entra chez les Bénédictins de Toulouse.

Libre ainsi des embarras du siècle, il se livra tout entier à ses études et à ses recherches historiques.

Son premier pas dans cette carrière fut une dissertation sur l'origine de la monarchie française. Bientôt le jeune auteur, sur sa réputation, était appelé à Paris et nommé avec un de ses confrères pour travailler à l'histoire d'une des plus considérables provinces du royaume, à l'*Histoire générale du Languedoc*.

Cette grande entreprise, partagée quelque temps, retomba bientôt sur Dom Vaissette seul. Mais il ne fut point effrayé, ni personne pour lui, d'un poids qu'il était en état de porter. Il avait visité et dépouillé scrupuleusement toutes les archives de la province. Il donna bientôt *seul* le troisième volume de cette histoire. Deux autres suivirent de près. Le détail des faits n'était que le premier objet du travail de Dom Vaissette. Il savait que les guerres, les traités, la suite des souverains doivent être les guides d'un historien, mais non pas son but ; que ce but doit être de faire connaître les mœurs, les coutumes, les lois, les usages, les sciences, les arts et surtout le caractère et le génie du peuple dont il parle. C'est aussi le plan qu'il a suivi et qui lui avait été tracé par la déclaration même des Etats qui l'avaient chargé d'écrire leur histoire.

Enfin il a répandu sur le grand corps historique un jour si lumineux que les habitants du Languedoc

pouvaient lui adresser ce que l'orateur romain disait de Varron : « Nous ne faisons que voyager dans notre patrie ; tes livres nous ont ramenés chez nous ; tu nous as mis à portée de savoir qui nous sommes et où nous sommes, etc... »

Dom Vaissette était un si bon historien que nous ne lui comptons presque pas pour un mérite d'avoir été un excellent écrivain. Le style est-il quelque chose auprès du génie ? Nous ne comptons pas non plus parmi les récompenses de l'auteur la pension dont les Etats le gratifièrent, la reconnaissance, l'estime, l'amitié de tous ceux pour lesquels il avait travaillé, ce qui ne se bornait point à sa province.

Dans son travail, il n'avait pas oublié la géographie. Il se trouva au milieu de ses recherches avoir amassé des matériaux suffisants pour donner en 1755 un nouvel ouvrage sous le titre de *Géographie historique, ecclésiastique et civile*. Dom Vaissette a saisi l'instant de la perfection de cette science qui vient d'atteindre son dernier degré par la détermination nouvelle de la mesure et de la forme de la terre, observations exactes d'où sont sorties de nouvelles cartes qui ne laissent plus rien d'incertain sur la situation respective des différentes parties du sphéroïde aplati que nous habitons.

Dom Vaissette était connu pour sa connaissance de la science héraldique. Les familles les plus anciennes s'adressaient à lui pour s'assurer de l'authenticité de leurs titres de noblesse et pour fixer la valeur des pièces propres à soutenir leurs intérêts. Les plus savants avaient recours à lui dans les difficultés qui les arrêtaient.

Dom Vaissette avait pour ami Dom Bouquet, son confrère et le nôtre. Cette amitié les avait amenés l'un et l'autre dans cette ville et le temps de notre assemblée publique ayant concouru avec leur séjour, nous ne crûmes point violer nos statuts que de faire asseoir Dom Vaissette parmi nous, quoiqu'il n'appartint point encore à la Compagnie. Mais il était fait pour être de toutes les Académies. Il venait reconnaître sa place ; il ne savait pas que c'était celle de son ami qu'il occuperait un jour. Ce remplacement fut une sorte de consolation pour nous. Mais notre douleur se renouvela bientôt par la perte de Dom Vaissette lui-même qui mourut dans la 71^e année de son âge.

7°. — Éloge de M. DE LA FAUTRIÈRE

Conseiller au Parlement, Académicien honoraire.

Homme utile et aimable, égal par sa charge à tout ce qu'il y a de plus grand dans le royaume et par son esprit à tout ce qui est distingué dans la république des lettres ; magistrat connu par son équité et par ses lumières ; savant estimé par ses travaux, son application aux affaires qui semblaient devoir remplir tout son temps et lui en laissaient cependant assez pour satisfaire son goût des arts dont ses ouvrages auraient pu faire croire qu'il était tout occupé. C'est à ces derniers titres qu'il nous a appartenu. C'est par eux que nous avons à faire son éloge.

La philosophie était le principal objet des études de M. de la Fautrière, études abstraites, méditations profondes, spéculations sublimes qui prouvent l'élévation d'une âme qu'elles élèvent encore davantage.

Sa philosophie était de respecter la religion. « Ce n'est
« point, dit-il, à elle à se piquer d'être théologienne.
« Elle doit éviter avec soin de rien enseigner de
« contraire aux préceptes de la religion. La raison
« doit se taire plutôt que de parler un langage opposé
« à celui de la foi. Nul divorce entre elle quand il
« s'agit de l'existence de Dieu et de ses attributs... »

C'est ainsi que M. de la Fautrière commence son examen du vide ou *Espace newtonien relativement à l'idée de Dieu* : ouvrage dont la fin est annoncée par cette épigraphe si respectable et si vraie : « *Si numen nescis, nihil est quod cætera discis.* »

Descartes, cet homme unique à qui tous les hommes à venir auront l'éternelle obligation de savoir penser et de penser peut-être mieux que lui, avait embrassé le système du *plein* ; Newton a renouvelé le système du *vide*.

De ces deux sentiments qui pouvaient être soutenus par leurs disciples, sans faire intervenir la divinité dans une controverse étrangère, sont nées des opinions contraires à son essence. Le spinosisme matériel s'était introduit par l'abus qu'on a fait du plein de Descartes ; une nouvelle espèce de spinosisme spirituel commençait à sortir du vide newtonien : spinosismes au fond les mêmes, l'un divinisant la matière, l'autre matérialisant la divinité. C'est l'un de ces spinosismes que M. de la Fautrière entreprend de combattre pour venger l'immensité divine dans laquelle les Vacuistes voudraient mettre ou une substance imaginaire ou un espace existant dans la matière.

Il expose d'abord ce que les arguments des new-

toniens en faveur du vide peuvent renfermer de contraire à la pureté de l'idée que les philosophes et les théologiens ont également de Dieu comme d'un esprit infiniment simple... Il y répond ensuite par les raisonnements de la métaphysique la plus élevée et de la logique la plus exacte. Je voudrais pouvoir suivre M. de la Fautrière quand il poursuit lui-même jusque dans leurs derniers retranchements ces philosophes ennemis que leur réputation rendait d'autant plus redoutables. Car c'était à un newtonien, illustre à plus d'un titre, à Voltaire, que M. de la Fautrière avait principalement affaire.

Au reste il suffit de dire que rien n'est plus méthodique et plus fort que ce que M. de la Fautrière propose contre le vide, et rien de plus sûr que cette dialectique avec laquelle il amène son lecteur à ne point échanger la religion de Descartes qui admettait un Dieu créateur et supposait le plein contre l'impiété d'Epicure qui niait Dieu et admettait le vide.

M. de la Fautrière connaissait si bien son sujet qu'il l'a traité en poète avec la même force et les agréments que pouvait comporter un tel sujet, dans son *Epttre newtonienne sur le genre de philosophie propre à rendre heureux*.

M. Baron n'en cite pas moins que *cent vers*.

Et il termine ainsi son éloge : On conçoit aisément qu'avec des qualités si solides et si brillantes M. de la Fautrière ne pouvait manquer d'avoir des amis de la plus haute considération à la tête desquels étaient M. le maréchal et M^{me} de Chaulnes. Il fut honoré des mêmes sentiments par leur illustre fils.

Le dernier trait de l'éloge de notre confrère, c'est l'amitié de notre protecteur.

(C'est sans doute par M. de Chaulnes que M. de la Fautrière est devenu membre honoraire de l'Académie d'Amiens).

8°. — Éloge de M. BRUIER (1757)

Académicien honoraire, Docteur en Médecine.

Nous avons toujours regardé M. Bruier comme notre compatriote. Il était né dans cette province et son aïeul maternel était un des premiers citoyens de cette ville. Quand il sortit du collège, il était déjà un homme de lettres. Si les lettres ne sont point un état, du moins et quoi qu'on en dise, elles rendent plus propre à remplir les autres états. Celui de M. Bruier fut décidé par une inclination naturelle à l'étude de la médecine; et l'inclination est le vrai pronostic du succès. La première *philosophie*, puisque c'est la plus utile, est sans doute la *philosophie* du corps humain. Mais que de connaissances, que de travaux elle exige! M. Bruier pensa que la théorie de cette science suffirait pour l'occuper entièrement. Peut-être n'aurait-il pas eu pour la pratique ce don de parler, presque aussi nécessaire que celui de guérir, ce débit anatomique, chimique et conjectural que le malade et la famille n'entendent point et qui cependant les console; enfin cette éloquence des mots qui ne fait point l'habileté du médecin, mais qui fait sa réputation et sa fortune, surtout chez les malades du grand monde et dans cette moitié du grand monde qui dans la maladie même veut encore être amusée, ou qui souvent n'est malade que pour un nouvel amusement.

Médecin dogmatique et rationnel, pour me servir des termes de l'art, M. Bruier voulut l'apprendre et l'enseigner dans ses principes. Tel était le plan sur lequel avait été fait *La Médecine raisonnée du célèbre Hotinau*, et c'est sans doute ce qui engagea M. Bruier à en donner la traduction. Cette traduction faite avec soin et avec goût fut reçue avec empressement et avec éloge. Elle était d'autant plus estimable qu'il n'estimait pas lui-même aveuglément tout l'ouvrage qu'il traduisait ; une saine critique lui faisait souvent combattre l'avis d'Hotinau. Il ne lui passait point la supposition du *sensorium commune*, ni l'*âme sensitive*, ni quelques erreurs anatomiques.

Par cette liberté de sentiments, M. Bruier devenait en partie auteur de l'ouvrage.

Nous annonçons avec la même confiance sa traduction de l'excellent ouvrage de M. Cheyne sur la *Méthode de conserver la Santé*. Cette traduction n'a point encore paru, parce que M. Bruier voulait y joindre ses observations particulières.

Il traduisit encore le *Traité des Accouchements laborieux*, par M. Deventer. S'étant attaché spécialement à cette branche de la médecine *pratique*, M. Bruier voulait se faire recevoir *médecin accoucheur* ; ce titre sentait un peu le chirurgien. Les autres médecins qui ont voulu oublier qu'Hippocrate, leur maître, joignait l'opération au raisonnement, le regardaient peut-être comme indigne d'eux. Il fut donc obligé de sacrifier un projet si raisonnable et de laisser le *Manuel des Accouchements* à ceux qui en étaient en possession.

Il écrivit ensuite un ouvrage sur l'*incertitude des*

signes de la mort, où il prouvait qu'il n'y avait de signe certain que la putréfaction. M. Joly de Fleury fut un de ceux qui appuyèrent le plus le règlement provoqué par cet ouvrage et il voulut le faire exécuter sur lui-même, en chargeant M. Bruier de vérifier son trépas. Pour le récompenser, M. Daguesseau lui procura une pension sur le *sceau*, il lui donna aussi une place de *censeur royal*. Pour se délasser, M. Bruier écrivit sur différents sujets d'histoire, de morale et de critique et il intitula son recueil : *Caprices d'imagination*. Nous mettrons dans la même classe sa traduction de *la Politique du Médecin*.

Notre Compagnie avait des droits sur M. Bruier et M. Bruier en avait sur elle. Il en fut honoraire dès son institution. Il était également de l'Académie d'Angers. Il avait aussi été d'une agrégation de gens de lettres formée en 1727 à Verdun sous le titre d'*Ordre Social*. M. Bruier ne se maria point. Nous avons déjà dit que le célibat convenait aux gens de lettres. Nous ajouterons pour M. Bruier que nous croyons que les passions n'attaquèrent guère un philosophe aussi sérieux, aussi froid. A ce caractère philosophique s'ajoute la probité la plus austère et la simplicité des mœurs la plus pure, louange ordinaire à cette espèce peu nombreuse d'hommes que le commerce des sciences éloigne du monde.

9°. — Eloge de M. LE PICARD (1757)

Membre résidant de l'Académie.

Nous savons que la jeunesse de M. Le Picard fut marquée par des succès dans plus d'un genre de littérature. Mais la gloire naissante de l'homme de

lettres céda aux fonctions toujours plus importantes d'une charge dont il était revêtu. Il semble que l'esprit s'étend par cette force de raison même qui sait lui donner des bornes. Ainsi M. Le Picard en n'accordant aux lettres que les instants qui n'appartenaient point à sa place y suppléait par une application qui rendait son travail plus fini.

Il mérita bientôt d'être admis dans l'Académie de Soissons. On sait que c'est la plus ancienne des Sociétés littéraires, et que, fille de l'Académie française, elle doit à sa mère un tribut annuel de littérature ; mais on ne sait pas pourquoi elle avait été quelque temps sans le fournir. M. Le Picard lui apporta des richesses avec lesquelles elle s'acquitta.

M. Orry était alors intendant de Soissons ; il fut depuis Ministre d'Etat. Une des preuves qu'il était fait pour le devenir est le soin qu'il prenait de l'Académie et l'amitié qu'il portait aux Académiciens. Ce soin, cette amitié, dont M. Le Picard n'est pas ici le seul exemple, nous l'amènèrent dans un état, dans une fonction (Directeur des fermes à Amiens), qui depuis quelque temps semble être réconciliée avec les lettres. Cependant la réconciliation ne produit guère une union parfaite. Car M. Le Picard eut ensuite à essuyer dans une place qu'il n'aimait peut-être pas des contradictions auxquelles il opposait seulement la manière irréprochable et intelligente dont il la remplissait.

Il se consolait avec Horace, son ami et celui du bon sens. Il disait, en le traduisant, comme le génie sait traduire, dans une épître intitulée : *l'Homme sensé* (c'était son portrait à un point de ressem-

blance qui ne pouvait être méconnu que par lui-même)

Heureux est celui dont la vie,
A nul embarras asservie,
Coule dans une sage et douce obscurité ;
Qui, content de sa destinée,
Borne tous ses désirs où le ciel l'a bornée
Et jouit de lui-même avec intégrité,
etc.

Consterné de tout embarras, M. Le Picard ne l'était pas moins des abus et des ridicules.

Une vieille observance d'un des rites de nos pères, une coutume aussi contraire à la liberté qu'à la sincérité ; enfin, la cérémonie ambulante du premier jour de l'an était encore universellement suivie.

M. Le Picard osa s'élever contre cette servitude, au moins déraisonnable, par une satire aussi forte qu'ingénieuse ; et nous pouvons dire que, depuis cette sage critique, on voit chaque année diminuer le nombre de ceux qui se croyaient asservis à cette corvée ridicule.

La franchise et la raison avaient toujours inspiré M. Le Picard. Il suivit dans ses derniers ouvrages un modèle par excellence, sublime et respectable. Sa paraphrase des *psaumes* montra encore toute la poésie de l'imitateur, dont elle attestait en même temps toute la piété.

C'est dans les sentiments de ce dernier ouvrage que finit la carrière naturelle et littéraire de M. Le Picard.

Nous le regrettons d'autant plus qu'il possédait souverainement les qualités d'Académicien, c'est-à-dire d'un homme d'esprit qui doit vivre avec ses

pareils. Aussi l'avons-nous recherché, dès que nous avons pensé à former cette Académie. Nous savions qu'il avait des lumières, et qu'il aimait à les communiquer. Tant que sa santé le lui permit, il fut un des plus assidus à nos Assemblées particulières et il lisait volontiers à nos Assemblées publiques. En tout il avait les mœurs les plus sociables. Il avait été homme de plaisir ; c'est un mérite de l'être, pourvu que ce ne soit pas le seul mérite. D'ailleurs, les lettres savent mettre leur sagesse dans ce qui paraît en être moins susceptible. Il laissa pour héritière de ses vertus et de son esprit, Madame la Marquise de Saint Senis, sa fille.

(Il est regrettable, au milieu de ces généralités, qu'il n'y ait aucun renseignement précis sur la naissance, l'âge et la patrie de M. Le Picard).

10°. — Eloge de M. D'HANGEST (1758)

*Membre résidant de l'Académie, Chanoine et Théologal
de la Cathédrale*

Nous pouvons dire que M. D'Hangest naquit homme de lettres. Du moins, il marqua d'abord l'intention de le devenir ; et heureusement, il fut appelé à un état qui plus qu'aucun autre permet de s'y livrer. — Envoyé dans la première école du monde, il joignit à l'étude de la Philosophie et de la Théologie d'autres études que bien des écoliers n'y joignent pas. C'était en maître que M. D'Hangest faisait de l'histoire, de l'éloquence, des beaux-arts, les objets de ses distractions laborieuses. Son père craignait qu'elles ne devinssent ses occupations, et il était mécontent de s'entendre tous les jours compli-

menter sur les talents de son fils. Après avoir terminé avec distinction sa carrière scolastique, il entra dans une autre, où la religion veut bien se laisser guider par la raison et emprunter son langage et ses ornements. Plusieurs sermons prêchés avec autant d'éloquence que de fruit, annoncèrent que M. D'Hangest était propre à édifier, instruire et gouverner. Il fut nommé à l'une des principales cures de cette ville, la cure de St-Jacques, c'est une providence particulière à cette paroisse d'avoir pour chefs des hommes apostoliques et académiques tout à la fois. M. D'Hangest remplit toutes les fonctions de son ministère avec un zèle et une compétence irréprochables. Il obtint ensuite une place plus élevée, celle de *Théologal*. Ce n'était plus une paroisse, c'était une ville, c'était un diocèse auquel il devait l'instruction.

Ces occupations qui eussent rempli tout le temps d'un autre, en laissaient à M. D'Hangest, pour des études dont il n'avait fait que suspendre l'exercice. Il revint à l'histoire.

Recherches particulières sur Amiens, sur la Picardie, sur les hommes illustres, les Vidames, les Cardinaux ; Druides, repas des anciens et leurs usages, tels furent les principaux sujets des mémoires et des discussions historiques de M. D'Hangest.

Les autres parties des Belles Lettres et des Beaux-Arts l'occupaient aussi. Une bibliothèque assez nombreuse de livres bien choisis ; une collection d'estampes assez rares ; d'autres curiosités encore, attestaient le goût de celui qui en avait enrichi son cabinet. C'est entre ces amusements, ces études et

son service que M. D'Hangest passait sa vie, quand on pensa dans cette ville à fonder une *Société Littéraire*. Une Société avait déjà été essayée dès le commencement du siècle par M. *De L'Etoile*, abbé de St Acheul, M. *Delfau*, chanoine de la Cathédrale, M. *Creton*, de Villainville, Chef du Présidial, M. *Du Cardonnois*, Conseiller au même Siège, MM. *Petyst* et *Cornet*, avocats du roi, et quelques autres amateurs. Ils avaient donné au lieu de leur assemblée le nom de *Cabinet de Lettres*. On ne sait ce qui ferma ce cabinet. Mais ce fut en mémoire de ce que M. D'Hangest y avait été admis, que quand on voulut le rouvrir, notre *première assemblée se tint chez lui*, et qu'il y fut par élection *Chancelier de la nouvelle Société Littéraire*.

L'égalité académique a voulu, depuis, que le sort fit nos officiers. Nous aimons à rappeler les circonstances de notre établissement et les noms de ceux qui nous y ont précédés, comme on aime à parler de ses aïeux et du lieu de sa naissance.

M. D'Hangest justifia le choix de la Compagnie par les lumières qu'il lui communiqua pour son institution, et par les différents mémoires qu'il lut à nos assemblées publiques et particulières. Personne n'en a tant fourni que lui.

Il est vrai qu'on aurait désiré dans ses ouvrages un peu plus de correction ; mais il n'avait d'abord travaillé que pour lui-même ; et d'ailleurs la diversité abondante des sujets, doit toujours faire à l'auteur un mérite et au besoin une excuse. Il lui manquait aussi un peu de cet esprit philosophique, qui n'est pour ainsi dire venu dans le monde littéraire que

quand M. D'Hangest était près d'en sortir. Ce n'était guère la peine de changer sa manière.

Une maladie par laquelle finissent bien des gens de Lettres, parce qu'elle est occasionnée par une trop grande contention d'esprit, l'apoplexie dégénérée en paralysie, causa la mort de M. D'Hangest. Sa vie avait été frugale ; ses habillements étaient aussi simples que ses meubles ; il n'avait aucun goût pour les choses fastueuses ou frivoles. M. D'Hangest était d'ailleurs un homme aimable dans la Société, doux, poli, d'un commerce facile, malgré cet embarras machinal, ces mouvements singuliers qui ne l'étaient plus pour ceux avec lesquels il vivait.

11°. — Éloge de M. LE BOULENGER

Académicien honoraire

M. Le Boulenger était fils d'un avocat au Parlement de Normandie. Il fut envoyé de bonne heure à Paris, la deuxième patrie de ceux qui ont ou doivent avoir du talent, et d'où l'on rapporte de quoi être plus utile à la première.

Dès le collège, il en annonçait un qui en suppose ou en promet d'autres, c'était celui de déclamateur. Il y fut exercé par le Roscius du siècle. Baron était trop fier de son art et de son talent pour en compromettre les leçons à qui n'eût point marqué des dispositions uniques pour en profiter.

L'élève, qui n'était point fait pour être arrêté par aucun préjugé, rendit depuis, comme amateur, les mêmes leçons aux acteurs que nous admirons aujourd'hui.

Après que M. Le Boulenger eut achevé son cours

de droit, un parent qu'il avait dans le bureau de M. de la Vrillière le fit entrer dans celui de M. le comte de St-Florentin, dont il devint bientôt le secrétaire et le premier commis. Ces deux places de confiance ne pouvaient être données qu'à un homme jugé supérieurement capable de les remplir.

Le Ministre, qui en qualité de Secrétaire d'Etat, ayant le département de cette province, avait fait expédier les lettres patentes de cette Académie et qui a bien voulu décorer de son nom la liste de nos honoraires, y avait mis celui de M. Le Boulenger. Les sciences rendent égaux ceux qui les cultivent. M. Le Boulenger pouvait-il nous être mieux annoncé ?

Les objets dont le premier commis d'un ministre prépare le travail, égalent par le travail même les sujets académiques qu'ils surpassent par leur importance. Voilà comme M. Le Boulenger remplit ses fonctions d'Académicien. et ce n'était pas là être seulement un *Académicien honoraire*.

D'ailleurs nous le regardions comme *notre résident* dans un pays pour lequel les autres académiciens sont assez peu faits et où ils peuvent cependant avoir des besoins. Car l'Académie, occupée principalement de choses qu'on peut appeler spirituelles, ne laisse pas que d'avoir des intérêts pour ainsi dire temporels.

Nous comptons sur le soin et le zèle de M. Le Boulenger. Il aimait à être utile à ceux même qui ne lui étaient point associés. Il suffisait qu'ils annonçassent quelques talents.

Il était sincère, et ce qui ne se rencontre pas

toujours avec la sincérité, il était modeste ; et sa modestie rend complet un éloge dont elle a causé la brièveté.

12°. — Éloge de M. DE GOURNAI

Intendant, Académicien honoraire.

Jacques-Claude-Marie-Vincent de Gournai, intendant du Commerce, naquit en 1712 à St-Malo, de Claude Vincent, l'un des plus considérables négociants de cette ville. Un négociant qui s'est distingué sera *désormais* nommé parmi les aïeux d'un homme important, comme on a cité jusqu'à présent un guerrier illustre ou un magistrat célèbre. Le père de M. de Gournai ayant *acheté* une charge de *Secrétaire du Roi*, ne quitta point le commerce qui venait de l'ennoblir, il y dirigea au contraire toute l'éducation de son fils.

Ce n'était plus le temps où suivant le conseil mal entendu de Savary (dans le *Parfait Négociant*, préface), il suffisait à un père qui destinait son fils au commerce, de lui faire apprendre à lire, à écrire, et un peu d'arithmétique. Avec ces enseignements là, on en aurait fait tout au plus un *marchand*. Dans l'éducation d'un négociant doivent entrer les éléments des sciences et des arts, la connaissance des différents pays et de leurs productions naturelles, de leurs usages, de leurs besoins, de leurs goûts, etc.

Tels furent les principes de l'éducation soignée de M. de Gournai qui, dès l'âge de 17 ans, fut envoyé à Cadix, et bientôt après capable d'y être à la tête d'un commerce considérable.

Pour objets de comparaison, M. de Gournai n'avait

que les affaires d'Espagne qui ne le satisfaisaient point ; il voulut voir le commerce dans son élément ; c'est-à-dire en Angleterre et en Hollande. Là il eut le plaisir de vérifier que les systèmes qu'il avait imaginés étaient des faits, et ce qui lui fut plus sensible encore, il vit des faits qu'il n'avait point imaginés. Il observait en philosophe et voyait en politique. Il s'assurait de tout, par les ouvrages qu'il recueillait sur les manufactures, les finances et la marine. Tant de lumières utiles lui valurent la considération des négociants et bientôt la confiance des Ministres, qui songeaient à l'attacher à la Direction du Commerce général.

Une circonstance y aida. Son collègue M. Jamets de Villebare mourut et lui laissa tous ses biens. Le légataire épousa la veuve. Sa fortune alors lui permit de tourner ses vues du côté d'une place d'Intendant de Commerce, que son mérite lui fit obtenir. Il commença son administration par attaquer les préjugés, réformer les abus, ôter les entraves qui gênaient l'industrie et les progrès du commerce. Il pensait que la base du commerce était l'agriculture. Il voulait, pour soulager le cultivateur, le premier des commerçants, qu'on rendît libre le commerce intérieur et extérieur des grains. Il voulait aussi la liberté pour les fabricants et marchands, prétendant que leurs corporations étaient nuisibles aux particuliers. Son système, il le présentait partout, en tous sens, soit dans ses discours, soit dans ses écrits et dans ses avis ou mémoires au Conseil.

Il visitait les principales villes commerçantes pour s'assurer par lui-même. C'est dans l'un de ses ou-

vrages, pendant son séjour en Bretagne, que fut établie la Société d'Agriculture, d'Industrie et de Commerce, et ces trois objets qui étaient ceux de M. de Gournai, font croire aisément qu'il eut une grande part à cette œuvre pratriotique.

Au milieu de tout le bien qu'il avait fait, des raisons particulières le déterminèrent à quitter sa charge d'Intendant de Commerce. Le Ministre M. de Silhouette aurait voulu l'arracher à la retraite, mais déjà, il était attaqué d'un mal qui ne lui permettait plus le travail. Il mourut le 27 Juin 1759, et le 5 Septembre furent données les lettres patentes qui permettaient l'entrée des marchandises prohibées jusqu'alors.

Le patriotisme, mais avec toutes ses lumières, était, pour ainsi dire l'âme de M. de Gournai. Il fut pour nous résumer, un de ces génies rares que leurs contemporains intéressés ou prévenus, appellent des hommes à systèmes, et que la postérité plus équitable et qui profitera de ces systèmes-là, mettra dans la liste trop courte des bienfaiteurs de l'humanité.

13°. — Éloge de M. LE BŒUF

de l'Académie des Inscriptions, Académicien honoraire.

L'abbé Le Bœuf naquit à Auxerre en 1687.

Le goût que nous a donné la nature est toujours celui que l'art annonce d'abord. A 10 ans, le jeune Le Bœuf expliquant publiquement les épîtres de St-Jérôme, on remarqua qu'il brilla surtout dans la partie de ses explications qui regardait les antiquités ecclésiastiques.

Ce goût, la pureté de ses mœurs, sa piété avaient

déjà décidé sa vocation. Il fut envoyé à Paris, et mis au collège de Sainte-Barbe, école sévère pour les études, comme pour les sentiments.

Après avoir pris les degrés de l'Université, et les ordres de l'Eglise, l'abbé Le Bœuf fut rappelé dans le diocèse d'Auxerre; et son évêque voulant l'y attacher le nomma avant l'âge de 25 ans, chanoine et sous-chantre de la cathédrale. Cette dignité était analogue à un genre d'étude par lequel il était déjà fort connu; c'était la science et l'historique du chant et des rites de l'église, dont il avait donné des essais et dont il fit depuis un traité pratique. Mais ce n'était qu'une partie des antiquités ecclésiastiques, et bientôt il les embrassa toutes, celles du moins qui étaient relatives à la France et à son histoire.

Différentes dissertations sur différents sujets toujours historiques, des discussions topographiques, des remarques critiques sur les lieux célèbres, des relations savantes avec ceux qui avaient quelque réputation en ce genre, ne tardèrent point à faire la sienne. Elle lui valut une place à l'Académie des Inscriptions.

Ce fut alors qu'il commença son histoire de la ville et du diocèse de Paris. On comprend quel travail exigeait un pareil ouvrage. Après avoir fouillé les archives, consulté toutes les bibliothèques, il voulut tout vérifier sur les lieux. C'était toujours à pied qu'il se rendait à ceux qu'il allait visiter. Les chemins étaient les premiers objets de son attention; les ruisseaux, les montagnes, les aqueducs, les traces d'un ancien camp, les piliers, les vitres d'une église. L'habitude et l'expérience avaient rendu son

coup d'œil d'une justesse et d'une certitude unique. Son jugement était si sûr qu'il servit souvent d'arrêt dans des contestations importantes. Tel fut celui qu'il portait il y a 12 ans à St-Quentin, où ayant reconnu le local et examiné les titres, il décida publiquement que le détroit d'Aouste avait été le véritable lieu de la situation de l'ancienne ville, *Augusta Viromanduorum*.

La Société littéraire qui se forma vers ce temps à Amiens, voulut s'associer un savant aussi célèbre, et qui pouvait lui être aussi utile. Il parut sensible à cette association. « Je souhaite, dit-il dans sa lettre de remerciements, que le hasard permette la découverte de quelque antiquité dans votre ville ou ses environs, afin que je puisse en profiter après vous. »

Nous dirons avec regret que sa reconnaissance s'en tint à ce souhait. Nous avouerons aussi que nous ne lui avons présenté aucune de ces antiquités qu'il souhaitait. Dans les trois ou quatre dernières années de sa vie, il eut le chagrin de ne plus pouvoir satisfaire son goût, et d'être condamné à une inactivité qui hâta peut-être sa fin.

On doit d'autant plus regretter M. l'abbé Le Bœuf, qu'un homme capable de se dévouer entièrement à l'étude des antiquités devient de jour en jour un homme plus rare dans l'empire des lettres.

14°. — Éloge de M. d'HANGARD (1760)

Maire d'Amiens.

Le Roi, pour unir plus étroitement les membres de l'Académie au corps politique, pour que le premier des citoyens de la ville y représentât perpétuel-

lement tous les autres, enfin pour reconnaissance du prix annuel fondé par l'Hôtel de ville, a voulu que le maire fut académicien.

M. d'Hangard, nommé à cette place par le souverain, élu ensuite par le peuple, regarda les devoirs de l'Académie comme les premiers devoirs de son administration. C'était annoncer que cette administration aurait des principes, et que les autres parties subordonnées en seraient également bien remplies.

Ainsi les besoins, les intérêts de la compagnie trouvèrent chez le nouveau maire tout le zèle qu'elle pouvait désirer, et ce zèle supposait la connaissance ou tout au moins le goût des sciences qui en étaient l'objet. Cependant, quand M. d'Hangard parut à quelques-unes de nos assemblées particulières, ce fut uniquement avec cette timidité d'un homme à qui la modestie dit qu'il y était un étranger, mais en même temps avec toute *l'attention réfléchie que pouvaient y apporter les naturels du pays*. Si nous ne le vîmes point à nos séances publiques, c'est apparemment qu'il en fut empêché par des occupations plus pressantes. En effet la police d'une grande ville ne *laisse guère d'instant libres* à celui qui en est chargé ; la tranquillité qu'il faut entretenir, l'abondance qu'il faut procurer, la propreté qu'il ne faut pas négliger, les manufactures dont il faut réprimer les abus, juger les difficultés, exciter l'émulation, etc.

Cependant M. d'Hangard pour remplir ces fonctions différentes paraissait n'avoir qu'un seul moyen, c'était de suivre avec intelligence l'ordre établi, dans lequel il pouvait bien voir certains abus, mais inévi-

tables, qu'il préférerait à une correction systématique et à des innovations dont les épreuves sont au moins incertaines, et les suites souvent encore plus abusives.

Par cette sagesse raisonnée, M. d'Hangard a mérité plus qu'aucun autre la double louange d'honnête homme et de citoyen, que dans le plus fameux des gouvernements on donnait à celui qui ne voulait rien changer dans la partie d'administration dont il était chargé; *qui præsentem statum civitatis immutari non volet, et civis et vir bonus est.* (Hist. des Empereurs, liv. 1^{er}, page 65).

A des talents si sages et si utiles, qui lui ont valu les regrets de ses concitoyens et de ses confrères, M. d'Hangard joignit les vertus particulières qui n'accompagnent pas toujours les vertus publiques, et dont les larmes de sa famille sont le plus sûr témoignage et le plus bel éloge.

15°. — Eloge de M. BÉLIDOR (1762)

Académicien honoraire.

(16 pages)

Bernard Foreste de Bélidor naquit en 1698. On ne lui connaît point d'aïeux. Il n'en avait pas besoin ; et pour premier trait de son éloge nous pourrions dire ce qu'on a dit d'un Romain illustre, qu'il était né de lui-même. Il fut élevé avec les enfants de M. de For-siébourg, officier d'artillerie, chez M. de Blangi, leur oncle, ingénieur en chef à *Montreuil*. C'est sans doute ce qui développa son goût pour les mathématiques. Mais il fallait qu'il y fut appelé par la nature, sans laquelle l'art ne fait point des écoliers

ou tout d'un coup des maîtres comme M. de Bélidor.

Ses premiers livres dans ce genre furent des places fortifiées ; ses premières leçons furent des sièges où il accompagna M. de Blangi. M. de Bélidor fut bientôt habile et son habileté fut bientôt connue. Quand MM. Cassini et La Hire filèrent leur méridienne jusqu'à Dunkerque, les ingénieurs de Flandre leur donnèrent M. Bélidor pour les aider dans leurs opérations ; ils lui révélèrent tous les secrets de leur art ; il eût deviné ceux qu'on aurait voulu lui cacher. Les talents dénués de fortune aspirent tous à Paris, espérant s'y placer, sûrs de s'y perfectionner. M. Bélidor précédé de sa réputation avait été annoncé au Ministre de la Guerre qui voulut le présenter au duc d'Orléans, régent du Royaume. Ce prince le nomma peu après professeur royal de mathématiques aux écoles de La Fère. Ces écoles sont des espèces de petits États assez difficiles à gouverner. Les sujets sont jeunes, impétueux, presque tous aimant l'indépendance, haïssant l'application. Les écoliers sont gens de guerre et le maître n'a sur eux aucune autorité militaire, ce qui borne son pouvoir et en rend l'exercice plus délicat. M. Bélidor était ferme, il avait acquis le droit de l'être. Il avait pour lui son cours de mathématiques imprimé par l'ordre du Roi et devenu celui de toutes les écoles du royaume. Il avait, peu après son arrivée, tracé avec succès le polygone de celle de La Fère. Quoiqu'il ne fût originairement qu'un savant, les sciences qu'il enseignait en avaient presque fait un homme de guerre ; enfin sur la demande du commandant de l'école et des officiers

du bataillon, il fut nommé commissaire d'artillerie. Quelques jeunes gens s'avisèrent de murmurer quand ils le virent *en uniforme* (car le préjugé barbare de la noblesse contre la science n'était pas encore détruit). Une lettre du duc du Maine rabaissa leur fierté et releva le mérite de leur maître. L'école de La Fère attirait non seulement les Français, mais les étrangers qui voulaient apprendre les mathématiques.

La réputation de M. Bélidor s'était encore étendue par deux ouvrages, l'un donné en 1729, c'était la *Science des Ingénieurs* qui n'était que l'essai d'un plus grand ouvrage ; l'autre en 1731, c'était le *Bombardier français*. Dans celui-ci, ainsi que dans son cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie, M. de Bélidor avait déjà jeté les premiers fondements de ses conjectures sur la vraie charge du canon. De nouvelles études et de nouvelles épreuves l'avaient assuré qu'il devait y avoir une charge déterminée pour pousser le boulet aussi loin avec moins de poudre. Il avait vu, en physicien, que la poudre ne s'allumant que par degrés, il n'y avait que la quantité qui s'enflammait pendant que le boulet parcourt l'âme du canon qui sert à le pousser, ce qui s'enflamme ou se brûle ensuite ne produisant aucun effet sur lui. Comme mathématicien il avait calculé que la moitié ou le tiers de la pesanteur du boulet était la charge de poudre la plus convenable, tandis qu'auparavant cette charge de poudre était le poids des deux tiers ou même celui du boulet entier.

C'était une de ces idées neuves qui sont toujours contredites par ceux que la routine et la prévention

attachent servilement aux règles établies, sans compter les oppositions de la jalousie. Cette nouveauté eut donc le sort des autres ; elle fut contestée et combattue. Il fallut des expériences ; on les réitéra non seulement à La Fère, mais à Metz. A chaque nouvelle épreuve M. de Bélidor poussait le boulet aussi loin avec la moindre charge qu'il avait déterminée. On écrivit contre le système, on parla contre l'auteur. Mais l'auteur comme son système était sûr d'être victorieux. Il ne faut pas l'être trop. M. de Bélidor ne put rester dans un corps où presque seul il avait eu raison contre tous et il quitta l'artillerie après lui avoir rendu un service aussi essentiel et qui l'était encore plus pour l'Etat, puisqu'il diminuait de moitié la charge du canon et de toute arme à feu.

C'était économiser la moitié d'une dépense aussi considérable.

Le maréchal de Belle Isle l'attendait pour ainsi dire, au sortir de La Fère, pour l'attacher à son gouvernement de Metz. Il y fut d'autant plus attentif, que plusieurs puissances étrangères voulaient attirer chez elles M. Bélidor.

Au reste M. Bélidor fut bien vengé de toutes ces contradictions par l'honneur qu'il eut d'expliquer au Roi dans une audience particulière son nouveau système des *fortifications*. L'explication finit par une *pension*. On n'eut garde de laisser M. Bélidor oisif. Il fut chargé par le Ministre d'une commission secrète dont il s'acquitta avec un succès complet.

Il était un autre art, celui de la guerre, que M. Bélidor craignait de ne savoir qu'imparfaitement malgré sa grande théorie et dans lequel il voulait se confirmer

par la pratique. Il fit la campagne de 1742 comme aide-de-camp de M. de Ségur. Il y mérita d'être fait *lieutenant-colonel*. Celle de 1743 faite avec le duc d'Harcourt lui valut la croix de St-Louis. En 1745 et 1746 le prince de Conti désira l'avoir sous ses ordres. Le prince prit *Mons* qu'on croyait imprenable et Bélidor détruisit un fort qu'on croyait indestructible. L'année suivante la prise de *Charleroi* vint ajouter à leurs succès et valut à M. Bélidor le titre de *colonel*.

Au milieu de cette vie agitée M. Bélidor faisait des livres. Il travaillait à un *Traité de la guerre souterraine*. Le Gouvernement s'en est réservé le *manuscrit*, de peur que l'impression n'en portât les secrets et l'utilité aux *ennemis*. La paix rendit M. de Bélidor à ses études. Il reprit le fil de son grand ouvrage, de son *architecture hydraulique* qui lui coûta 34 ans de travail.

Il en avait déjà donné les deux premières parties, qui comprenaient l'art de conduire, élever et ménager les eaux pour les différents besoins de la vie.

Les deux autres parties allèrent jusqu'aux besoins de l'Etat et formèrent l'art de diriger les eaux de la mer et des rivières à l'avantage des places, du commerce et de l'agriculture. L'architecture civile presque toujours maîtresse de son terrain se borne généralement à l'application commune de certaines règles fixes ; mais l'*architecture hydraulique* dont les objets sont si changeants, si violents, demande pour chaque ouvrage des règles nouvelles ou plutôt les ressources imprévues d'un génie au-dessus des règles. Celui de M. Bélidor a ramené et soumis à

une manière générale un art qui avant lui n'en avait point de particulières. C'est toute la théorie des mécaniques, c'est-à-dire la géométrie la plus sûre appliquée à la meilleure physique. Il y calcule la force des éléments pour les combiner avec celle de l'eau. Il discute les avantages et les défauts de toutes les machines, etc... Les écluses étant la partie la plus essentielle des ouvrages qui se font dans l'eau sont aussi la partie la plus travaillée du sien. Il en divise la largeur en douze modules pour déterminer la grandeur de leurs parties qui avaient été arbitraires jusqu'à lui. Ces modules seront dans l'architecture hydraulique ce que sont les ordres dans l'architecture civile.

Entre tous les chapitres également intéressants de cet ouvrage, il en est un exprès pour *le canal de Picardie*, exécuté sous les yeux de l'auteur pendant qu'il résidait à *La Fère* et pour lequel il fut pris pour arbitre entre les propriétaires et les entrepreneurs du canal. Ils ne pouvaient choisir un juge plus éclairé et plus compétent.

Il est un autre article que nous avons vu avec une satisfaction patriotique, parce que le sol de notre province y a donné lieu.

Ce sont des observations particulières sur la manière de creuser un canal dans un terrain tourbeux. M. Bélidor y donne pour exemples des cas singuliers arrivés dans Amiens lors du curement de la Somme en 1736.

Nous y avons vu aussi avec une admiration réelle l'usage d'une machine aussi simple qu'ingénieuse et d'une manœuvre aussi sûre qu'expéditive, imaginée

par M. le duc de Chaulnes pour tourber dans l'eau jusqu'à la profondeur de douze pieds et dont l'invention prouve toujours dans *notre protecteur* le génie précieux de tous les arts, plus précieux encore par sa direction constante aux besoins de l'humanité.

Voilà ce que les bornes de cet éloge nous permettent de vous rapporter, et ce que nous vous laissons à imaginer sur l'*Architecture hydraulique*, ouvrage neuf sur un art nouveau, ouvrage par lequel M. de Bélidor a augmenté *d'une science* l'empire *savant*, ce qui n'est pas moins glorieux et moins utile peut-être qu'une conquête dans un autre empire.

On se doute bien que l'auteur fut employé pour la direction de tous les grands ouvrages hydrauliques que le Roi, les provinces, les villes et les particuliers firent faire de son temps.

Consulté par l'Hôtel de Ville de Paris pour qu'il tâchât de faire monter l'eau dans certains quartiers que leur élévation en avait privés jusqu'alors, M. Bélidor inventa une machine pour élever aussi haut qu'on voudrait l'eau d'une chute au-dessus de son niveau. Il rectifia aussi la machine du pont Notre-Dame par de nouvelles pompes, si simples, dit-il avec modestie, qu'on sera surpris qu'elles n'aient pas été imaginées plus tôt. Mais les idées les plus naturelles ne sont pas celles qui se présentent le plus naturellement.

M. Chauvelin dont l'esprit vif, élevé, fait pour toute grande administration, a changé et embelli dans tous les genres la face de cette ville, quand il voulut nous procurer des fontaines, ne manqua pas

d'avoir recours au grand architecte des eaux. M. de Bélidor vint et les fontaines coulèrent. Nous lui témoignâmes notre part de reconnaissance par une place à l'Académie ; et il voulut bien à son tour se croire dans le cas de la reconnaissance. Presque toutes les Compagnies savantes de l'Europe se l'attachèrent ; et il était lui-même fort attaché à ces sociétés, parce que les avantages solides que le public peut en retirer avaient touché l'endroit le plus sensible de son âme. Le reste de la vie de M. de Bélidor n'est plus qu'une suite de travaux et de récompenses bien méritées. Ainsi il fut fait en moins de deux ans Brigadier des armées du Roi, Inspecteur de l'Arsenal et Inspecteur des Mineurs.

Les pensions augmentaient avec les honneurs ; il n'attendait que la fortune et le repos pour exécuter un mariage projeté depuis longtemps. Il épousa M^{lle} de Forsiébourg, avec laquelle il avait été élevé. Leur attachement datait presque de leur naissance. Il semblait s'acquitter envers une famille à laquelle il devait tout. Il ne jouit pas longtemps du bonheur de cette union. Plusieurs attaques d'apoplexie annoncèrent sa mort qui arriva le 8 septembre 1761.

Il aurait pu être un des plus grands géomètres de l'Europe ; il se contenta d'être un des premiers ingénieurs et le premier des mécaniciens. Entre toutes les parties des mathématiques, la mécanique devrait avoir le pas, comme donnant les principes de tous les arts de l'humanité, et comme modelée elle-même sur cet art divin qui a construit l'univers.

Cette science pratique et non moins merveilleuse, comprend des détails utiles mais obscurs dans

lesquels M. de Bélidor aima mieux descendre que de s'élever jusqu'à la cime brillante d'une théorie souvent infructueuse. Il faisait consister la véritable gloire dans l'utilité des autres.

16°. — Éloge de M. (le chevalier) DE RODES

Membre de l'Académie.

M. le chevalier de Rodes naquit à Amiens en 1711, de Jacques Baron de Rodes et de dame Marguerite Petyst.

Son père avait fait avec honneur toutes les guerres de Louis XIV en qualité de capitaine de Grenadiers, dans le régiment d'Artagnan. Son bisaïeul qui était venu s'établir en Picardie (la famille est originaire du Languedoc) fut tué à la bataille de Lens, maréchal des logis des chevaux légers qu'il y commandait. Un autre de ses aïeux fut blessé mortellement dans une sortie au siège de Figeac dont il était gouverneur.

La naissance du chevalier de Rodes, son éducation, ses premiers exercices dans l'Ecole des Cadets de Metz, tout le destinait au métier de la guerre. M. le maréchal d'Asfeld, l'ami de son père, voulait le faire entrer dans le génie. Mais les mathématiques, cette science qui paraissait s'en approcher fut précisément celle qui l'en éloigna. Il prétendait qu'un mathématicien valait mieux qu'un ingénieur, sans doute parce qu'en les considérant du côté de l'art seulement, le génie n'est qu'une partie des mathématiques. Ainsi les mathématiques firent non seulement la science, mais l'état de M. de Rodes. Ceux qui ne connaissent point vraiment cette science

croiront lui faire grâce, en ne traitant que de singularité le parti qu'il a pris, mais le petit nombre, ceux qui connaissent tous les charmes de cette science, ne seront pas même étonnés qu'il lui ait tout sacrifié. Ils s'étonneront qu'elle fut embrassée par celui-ci dans toutes ses parties, même dans toute leur étendue et qu'enfin M. de Rodés fut un mathématicien universel.

Nous connaissons de lui un mémoire où il supplée toutes les démonstrations qui manquent aux principes de la géométrie. Ce que le titre promet est pleinement exécuté, quoique la promesse paraisse étendue. Il a laissé des projets et des mémoires non moins étendus sur toute la mécanique. Il a donné des remarques sur l'architecture hydraulique dans lesquelles il contredit quelquefois M. de Bélidor. Il a proposé des moyens pour rendre toutes les rivières navigables, une manière de piloter, griller et maçonner les piles d'un pont sans en détourner ni épuiser les eaux et une machine pour garantir du naufrage les bateaux qui passent sous les ponts. Il a été jusqu'à donner des moyens pour détruire dans la mer la partie supérieure des rochers qui empêchent la navigation. Il a inventé un moulin *au soleil* qu'il prétendait pouvoir être fort utile, surtout dans nos colonies où cet astre a bien plus de force. Un projet d'un autre genre était la création de conférences sur l'art militaire qu'auraient tenues les officiers généraux demeurant à Paris; il mettait à la tête de ce projet le *Prince de Conti*. Il avait aussi projeté l'institution d'un ordre avec une croix et un ruban pour décorer les gentilshommes qui se seraient distingués

dans les sciences et les arts ; il entendait sans doute que ceux que les arts et les sciences auraient ennoblis auraient pu participer à cette décoration ; autrement l'égalité et la liberté des artistes et des savants auraient réclamé contre le projet et sa destination.

Nous ne pouvons omettre cent cahiers et plus de mémoires sur la physique, l'astronomie, l'optique, la médecine, la chimie, *l'économique*, la jurisprudence, la morale, l'histoire ; cependant il se les reprochait lui-même comme des infidélités à ses chères mathématiques...

Quand notre Société devint Académie, M. de Rodes fut compris dans la liste des Académiciens résidants, quoiqu'il demeurât à Paris ; mais outre qu'il était bien fait pour l'exception, il remplissait exactement l'esprit de la règle en nous envoyant ses ouvrages, ce qui est une résidence académique.

Sa santé assez faible, peut-être encore affaiblie par des études excessives, ne pouvait pas conduire bien loin une vie uniforme cependant, et simple comme l'est ordinairement celle des savants. Le chevalier de Rodes semblait ne s'intéresser à ses maux que comme physicien ; comme philosophe il pardonna sa mort à la nature, et il l'offrit à la religion comme chrétien. Il était du nombre de ces sages dont Paris est plein et pour qui Paris même est une solitude, qui y sont inconnus dans leur quartier, souvent même dans les maisons qu'ils habitent. On le voyait cependant quelquefois aux promenades et surtout dans celle du Luxembourg, mais c'était moins pour s'y promener que pour y méditer ou y converser dans quelques allées écartées avec quelques savants comme lui.

Loin de toute affaire, de toute intrigue, il comptait pour beaucoup l'avantage de n'être de rien ; on sent bien qu'avec cette philosophie-là il n'avait guère dû songer au mariage. Nous avons cependant déchiffré dans ses papiers des réflexions sur le choix d'une femme.

17°. — Eloge de M. TITON DU TILLET (1763)

Honoraire.

Evrard Titon du Tillet naquit à Paris le 16 Janvier 1677. Maximilien Titon, son père, directeur général des manufactures et magasins royaux d'armes, fit présent à Louis XIV de sa *statue équestre*, fondue en acier, épreuve curieuse d'une nouvelle invention alors, le fer s'étant rendu fusible pour la première fois. Louis Titon, son frère, Procureur et Avocat du roi de la ville de Paris, célèbre par ses harangues, en prononça une des plus éloquentes dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, pour l'inauguration de la statue du Roi, place des Conquêtes. Un autre de ses frères, Chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et Prieur Curé de Dourdan, était connu pour ses poésies. M. Titon avait donc dans le sang le germe heureux du goût pour la gloire de son Souverain, de sa Nation et des Arts. Ce goût se développa par une éducation soignée.

Destiné au service militaire, où dès l'âge de 15 ans il eut une compagnie de fusiliers qui porta son nom, il étudia et soutint une thèse en droit. Mais rentré dans sa première carrière, il fut fait capitaine de dragons ; une réforme lui fit perdre son emploi. Il acheta une charge de Maître d'Hôtel de Madame

la Dauphine, mère du Roi. La mort prématurée de cette princesse le priva encore de cette charge. Les Beaux-Arts qu'il avait toujours aimés et cultivés furent sa vocation et devinrent presque sa seule occupation de tout le temps que lui laissait l'exercice d'une charge de Commissaire provincial des guerres.

L'étude par les voyages est la plus agréable que puisse faire un homme riche. M. Titon visita l'Italie. Il y *apprécia* les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, auxquels la plupart des voyageurs ne savent donner qu'une attention légère. C'est sans doute au milieu des débris superbes de la Capitale du monde romain, à la vue des marbres et des monuments dont l'Italie abonde, que lui vint l'idée d'un monument peut-être plus *admirable encore* qui serait élevé à la gloire des illustres poètes et musiciens de sa nation, l'idée du *Parnasse français*. Ce Parnasse qu'il fit exécuter en bronze, est une montagne d'une belle forme, au-dessus de laquelle on voit Louis le Grand sous la figure d'Apollon. La nymphe de la Seine y représente les fontaines de Castalie et d'Hippocrène. Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, Racan, Segrais, Chapelle et Lulli tiennent la place des neuf muses. Les trois Grâces sont Madame de la Suze, Madame Deshoulières et Mademoiselle Scudéri. Plusieurs génies portent les médaillons ou les noms des autres poètes et musiciens célèbres. D'autres symboles, allégories, attributs et emblèmes, propres à caractériser les différents genres de poésie et de musique, achèvent le noble ensemble de ce monument curieux.

La fortune de M. Titon ne se trouvant pas propor-

tionnée à ses talents ou à son goût, il ne put donner son Parnasse qu'en petit et selon ses moyens. Mais son imagination était de le faire exécuter en grand, sur quelque place spacieuse de Paris ou des environs. Il avait proposé au ministre alors à la tête des finances, de lui donner une place de fermier général, dont le produit eut été employé à réaliser son idée. Mais le projet ne parut que poétique. Colbert l'eut peut-être trouvé politique. Ce qui ne semble qu'orner une nation est souvent ce qui l'enrichit. C'est dans cet esprit que M. Titon voulut faire instituer en France des jeux qu'il appelle Lodoïciens. C'eût été des carrousels et des tournois, tels qu'on en donnait autrefois. On y eut joint quelques autres exercices imités des Grecs et des Romains. Les orateurs et les poètes y auraient récité leurs ouvrages ; les musiciens, exécuté leurs compositions ; on aurait distribué des prix.

Il s'en tint à rendre lui-même les honneurs aux gens de lettres qu'il en croyait dignes, en multipliant et augmentant son Parnasse par de belles estampes et la description qu'il en donna. Il y ajouta des essais sur les honneurs et les monuments accordés aux savants. Ce n'était qu'après leur mort que M. Titon croyait pouvoir mettre les auteurs sur son Parnasse. Pendant leur vie il avait institué pour eux des fêtes parisiennes, qui se célébraient tous les lundis par des festins et des concerts, dans sa belle maison du faubourg St-Antoine, dont les peintres, les sculpteurs et autres artistes avaient fait une autre sorte de Parnasse. Tel était l'emploi qu'il faisait de ses talents et de sa fortune. Quand la petite nièce du grand Corneille vint

à Paris, c'est à lui qu'elle fut adressée, et il la fit mettre dans le même couvent que sa propre nièce ; et c'est de cet asile qu'elle passa dans la maison de Voltaire. Voltaire fut le seul qui eut le privilège, quoique vivant, de figurer sur le Parnasse de M. Titon. Celui-ci semblait épier la mort de chaque auteur pour le ressusciter sur son Parnasse. Il y employa presque toute sa vie ; ce fut son bonheur et sa gloire. Les souverains auxquels il fit hommage de ses estampes et de ses livres l'honorèrent de leurs récompenses. Presque toutes les Académies de l'Europe l'adoptèrent. Il avait vécu avec tous les gens de lettres de son siècle et mérité de devenir leur ami. Il ne se maria point ; il eût cru, en prenant femme, faire infidélité aux Grâces et aux Muses de son Parnasse. Une vieillesse douce fut le fruit d'une vie sage.

18°. — Eloge de M. l'Abbé HOULLEAU

Membre résident de l'Académie.

François Houlleau naquit à Grandvillers en 1704. Ses parents étaient pauvres ; mais ne rougissons pas de l'avouer, les difficultés que le défaut de naissance ou de fortune oppose aux talents et même aux vertus, sont le premier éloge de celui qui les a vaincues.

Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat

Res angusta domi.

Il fallut donc que les instructions gratuites de la nature fussent ses premières leçons. Celles que l'art du Maître d'école ou du Vicaire du lieu y joignirent étaient une semence trop faible pour la

bonté du terroir dans lequel on la jetait. Ainsi les secours tant spirituels que temporels, manquant à Grandvillers, M. Houlleau vint à Amiens où il était plus facile d'en trouver. Mais il fallait subsister pour pouvoir étudier. M. Houlleau étudiait pour pouvoir subsister ; il répétait à d'autres écoliers riches et paresseux ce qu'on venait de leur enseigner à tous. Il en tirait une autre utilité, c'était d'apprendre mieux lui-même ce que les autres apprenaient de lui. En effet, il les devança toujours, soit dans les humanités soit dans la philosophie. Celle que ses maîtres enseignaient étaient encore la philosophie de l'Ecole. M. Houlleau en apprenait seul une autre, c'était la philosophie de la raison et des faits.

De la Philosophie, il passa à la Théologie. C'est la porte de l'Etat Ecclésiastique, où nous pouvons assurer qu'il était entré par d'autres motifs que ceux qui communément servent de vocation aux gens nés comme lui.

M. Houlleau fit pour la théologie comme pour la philosophie. A la Théologie scolastique étayée de subtilités ingénieuses, il ajoute cette autre Théologie appuyée sur l'Ecriture, les Pères, les Conciles, l'Histoire de l'Eglise. L'éloquence de M. Houlleau comme orateur se ressentait de son esprit théologique et philosophique. Elle était simple et sans art, comme la Religion et la Vérité. Il suppléait à la chaleur et à la vivacité du sentiment par la douceur et la force du raisonnement ; ce que les autres font sentir, il le faisait voir. Ses talents, ses vertus, sa rare prudence le firent reconnaître comme singulièrement propre à la Direction d'une maison religieuse qui lui fut confiée.

M. Houlleau qui aimait la paix sut l'y conserver au milieu des religieuses qu'il devait gouverner. Cet esprit paisible, il le devait aux Sciences et aux Lettres naturellement amies du repos. Il ne croyait pas qu'elles fussent incompatibles avec les fonctions dont il était chargé. Il était donc entré à l'Académie, et il y donna plusieurs dissertations historiques, dans lesquelles une critique judicieuse des faits se trouvait sagement ornée par un style net et pur. D'autres morceaux en d'autres genres prouvaient la variété de ses connaissances, comme ce dialogue philosophique sur le tonnerre. Ses interlocuteurs sont un zélateur des anciens, un partisan des modernes, et un autre philosophe qui tâche de les accorder en prenant dans chacun ce qu'il a de meilleur. Ce conciliateur, M. Houlleau lui-même, savait qu'Aristote n'a pas été détruit par Descartes, ni Descartes par Newton ; mais tous doivent toujours être admirés et respectés, même quand on ne les suit point.

Ce que M. Houlleau avait de plus académique, c'était un sens droit, un goût fin, ce *judicium des Latins*, peut-être un peu rare chez les Français. (Je n'accepte nullement cette restriction).

Peut-être pouvait-on lui reprocher de sacrifier quelquefois trop aisément son avis à celui d'autrui. Cela peut être bon pour la paix d'une société, mais peut être moins bon pour le progrès d'une société savante, dans laquelle la liberté de contredire est nécessaire pour la communication des lumières, qui naissent plus efficacement du choc des opinions contraires.

M. Houlleau souffrit longtemps d'une grande

maladie avec une patience plus grande encore. Le peu de bien que lui avait produit son économie, il l'a laissé à ses parents.

Il avait nommé pour exécuteur de son testament, M. Houzé, notre confrère et son ami.

Amicitia pares invenit aut facit.

19°. — Éloge de M. PESSÉLIER (1764)

Académicien honoraire.

(15 pages)

Charles-Etienne Pessélier naquit à Paris le 9 Juillet 1712. Sa première éducation fut celle que donnent à leurs enfants des parents raisonnables qui jouissent d'une fortune honnête. Mais ses premiers progrès furent les fruits des dispositions de la nature, toujours plus forte que les soins de l'art, progrès hâtés encore par l'affection de ses maîtres, que lui avaient conciliée un caractère doux et cette timidité qui est le commencement de la vertu et le présage du talent.

Du collège il passa dans l'étude d'un Procureur parce qu'on le destinait aux affaires. Celles dont il lui fallait apprendre les éléments ne lui parurent pas médiocrement ennuyeuses, d'autant qu'il avait un autre goût plus attrayant, celui des lettres, et un goût plus séduisant encore, celui de la poésie.

Il ne laissa rien soupçonner d'abord ; mais un avocat au Conseil, dont il était devenu l'élève, vit en homme d'esprit qu'il y avait chez le jeune Pessélier un sujet également propre aux affaires et aux lettres. Ce fut donc sous les yeux, et de l'aveu de son maître, et même de sa famille, qu'il fit et donna le

premier ouvrage par lequel il fut connu, *l'Ecole du Temps*.

Il est vrai que cette comédie annonçait autant de sagesse de son auteur que de talent. C'était le Temps qui avait chargé la Vérité de faire en son nom une leçon aux mortels sur leurs vices, leurs défauts, leurs ridicules. La peinture était si vraie, le badinage si fin, la morale si droite, que l'on sortait de *l'Ecole du Temps* non pas corrigé, car rien ne corrige les hommes, mais instruit, amusé, admirant surtout l'écolier qui avait si bien fait parler deux grands maîtres, le Temps et la Vérité.

Le public reçut bientôt de la même main et avec la même satisfaction *Les Etrennes d'une jeune Muse*. C'était encore la raison qui donnait des conseils à la jeunesse dont elle avait le secret rare de se faire écouter. Ce secret consistait dans le tour agréable que M. Pessélier donnait à ses ouvrages.

Il y préludait par quelques fables ingénieuses à son *Esope au Parnasse*.

Le théâtre s'était déjà servi plus d'une fois de l'apologue pour instruire les hommes et tâcher de les corriger. Mais ce qu'*Esope à la Ville*, *Esope à la Cour* avait entrepris était moins difficile que ce que voulait faire Esope au Parnasse. Il faut toutes les précautions de l'art pour parler à ceux qui le professent. Pour leur pouvoir donner des conseils, il fallait paraître leur en demander ; il fallait se faire prendre pour leur défenseur quand on était leur juge et se faire regarder comme leur écolier pour être leur maître. Les applaudissements du public encouragèrent M. Pessélier à entrer plus avant dans cette

carrière. Il publia un *Recueil de Fables*, où la finesse de l'esprit, le brillant de l'imagination, la délicatesse des sentiments sont ornés de tous les charmes de la poésie. Quoiqu'il y ait loin des lettres aux affaires, et plus loin de la littérature aux finances, M. Pessélier se trouva dans ce nouveau pays sans y être étranger ; du moins y fut-il bientôt naturalisé. Il publia un premier ouvrage sur les finances, dont on voit l'esprit et l'ensemble par le prospectus raisonné et par le tableau encyclopédique qu'il en donna. Cet ouvrage attira l'attention du Ministère. On établit pour l'auteur des bureaux relatifs à son objet, et proportionnés à l'importance de son travail. Il entreprit aussi un traité des Lois coutumières du royaume relativement aux finances, dont nous ne connaissons que le discours préliminaire.

Des travaux aussi importants n'en permettaient guère d'autres à M. Pessélier. Ce ne pouvait être tout au plus que quelques distractions en faveur des lettres. Elles nous valurent de nouveaux dialogues des morts où l'on retrouvait les plaisanteries de Lucien mais avec plus de finesse, l'ingéniosité de Fontenelle, mais avec plus de force. Il fit aussi revivre Montaigne dont il nous donna l'*Esprit*. Il publia des *Lettres sur l'Education*. Il avait enfin donné un *Tableau de Paris*, etc.

Il était digne d'entrer dans toutes les sociétés littéraires. Ses liaisons avec quelques-uns de nos confrères nous valurent *son association*. Il en remplissait les devoirs par le tribut exact de ses ouvrages. Il était aussi de celle de Nancy, et le protecteur (roi) de cette Académie, lui donna plus d'une preuve

de son estime particulière. M. Pessélier mourut à 50 ans. Ce qui augmente encore les regrets de ceux qui l'ont connu, c'est que les qualités du cœur étaient chez lui encore préférables à celles de son esprit. Jamais on n'a eu des mœurs plus sociables et plus douces, cette douceur s'étendait même jusqu'à ses ouvrages. Cette tendresse qu'il avait pour tous, pour les malheureux, pour la patrie, il la montra pour le *Souverain* dans le poème intitulé *Louis le Bien-Aimé*, nom qui fut bientôt répété par toutes les bouches françaises.

20°. — Éloge de M. DE ROBÉCOURT

Furcy Gabriel de Haussy de Robécourt naquit à Péronne le 8 Août 1730, de Mathieu-Barthelemy de Haussy, seigneur de Robécourt, avocat du roi au Bailliage et d'Elisabeth-Charlotte Eudel. Sa famille remonte par des filiations bien prouvées jusqu'au xiv^e siècle, où l'un de ses aïeux était Maître de Péronne. Depuis, les premières charges de la ville ont toujours été remplies par ses ancêtres. Par eux, soit à titre de parent, soit d'allié, M. de Robécourt appartenait aux meilleures familles de Péronne, de Montdidier, de Roye, de St-Quentin et même d'Amiens. Il fut élevé avec soin. Ses premières études furent faites avec distinction à Péronne, puis à Paris. Il pouvait choisir entre toutes les professions. Son inclination le porta vers la médecine. Il aimait dans cette profession les connaissances qu'elle demande et encore plus l'utilité dont elle peut être aux hommes. Il étudia tous les plus grands maîtres de la capitale, qui le reconnurent bientôt pour un de leurs

meilleurs disciples. Quand il eut fini tous ses cours, et après s'être muni de toutes les connaissances spéculatives nécessaires, il ne se pressa point de se jeter dans cette pratique qui peut encore être incertaine quand elle n'est pas appuyée sur des principes affermis. Se croyant enfin capable d'exercer sans aucun risque, ou du moins sans aucune inquiétude raisonnable, il vit des malades, mais il ne voulut voir d'abord que ceux de la campagne, non qu'il les crut faits pour être les sujets des expériences d'un jeune médecin, mais il pensait que dans les campagnes la nature moins altérée, moins viciée, ne présenterait à son art que des maladies plus simples et moins compliquées dont la guérison serait plus facile, et qui lui apprendraient à en traiter de plus délicates ; ce qu'il fit bientôt dans Péronne sa patrie, d'où sa réputation et nos vœux l'appelèrent dans *Amiens*.

En y arrivant, M. de Robécourt avait plus d'un obstacle à vaincre ; le premier était de soutenir cette réputation qui l'y avait précédé, il fallait donc se surpasser. Etranger, il avait à craindre que le public ne fût pour lui dans des dispositions ou trop favorables, ou contraires. Et sans une capacité réelle il ne se fût pas sauvé de l'un ou de l'autre péril.

Puis il y avait sa jeunesse. Elle pouvait, il est vrai, lui être un mérite auprès de cette moitié du monde qui occupe les médecins et qui a souvent moins besoin d'être guérie que d'être amusée. Mais pour cela même, il lui manquait bien des choses. Il parlait peu, son laconisme était peu agréable, peu éloquent. Ce n'est pas que l'éloquence et la facilité de

la parole soient une partie principale de la médecine. Mais elle y est un accessoire qui fait beaucoup à la réputation du médecin, à l'imagination du malade et pour la consolation de la famille. D'ailleurs dans la pratique, M. de Robécourt s'en tenait volontiers aux anciens principes qui sont les meilleurs, mais qui n'ont pas l'éclat de la nouveauté. Il regardait les nouveaux systèmes comme des productions ingénieuses de l'art, mais ne les adoptait qu'avec la sage lenteur d'une observation réfléchie, et qu'après le succès d'expériences réitérées. Mais si la forme manquait à M. de Robécourt, le fonds était riche ; c'était une science approfondie, une attention scrupuleuse à écouter la nature, une assiduité auprès des malades et une patience de soins éclairés qui les sauvait presque tous. C'était un dévouement sans borne qui le faisait tout quitter pour ses malades, les pauvres de préférence ; à ceux-ci, il ne se contentait pas d'ordonner des remèdes, il les payait. Il les guérissait et il les nourrissait. Ce désintéressement était d'autant plus louable qu'il ne lui venait pas de sa fortune, mais de son âme. L'Académie devait s'ouvrir à un homme qui était aussi distingué par ses connaissances que par ses vertus. Il lui lut nombre de dissertations intéressantes, mémoires sur la rage, sur les épidémies. Il donna une nouvelle édition du traité de *l'Incertitude de la Mort*, d'après les mémoires de M. Bruier. Il mit au jour les *Observations pratiques de M. Rohault*, un des plus grands médecins qu'ait eus cette ville ou cette Province.

Outre les fonctions pénibles de son métier, M. de Robécourt vivait dans le monde, et il y vivait comme

ceux dont cette *occupation oisive* est la seule occupation. C'étaient autant de fatigues de plus. Tout cela a pu altérer la constitution la plus ferme de la plus forte jeunesse, et occasionna sans doute sa maladie mortelle. En se mettant au lit, M. de Robécourt avait prévu, avait prédit sa mort ; il n'avait pas *encore 36 ans*. Il ne s'était point marié, il n'avait pas le loisir d'y penser, disait-il, trop occupé d'une profession gênante et menant d'ailleurs une vie qui ne lui laissait guère sentir le besoin ou le vide d'une société domestique. Sa mort fut un deuil, une désolation générale dans le peuple.

Si les regrets des vivants sont la véritable oraison funèbre des morts, on peut dire que jamais personne ne fut mieux loué que M. de Robécourt, à qui on pourrait appliquer ce que Tacite disait d'un Romain vertueux et regretté : *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*.

21°. — Éloge de M. CLAIRAUT

Honoraire, Membre de l'Académie des Sciences.

Platon avait écrit sur la porte de son école : *Qu'aucun ignorant en Géométrie n'entre ici*. Il appelait Dieu l'éternel Géomètre. Idée faite pour en donner une très haute de la géométrie et de ceux qui s'y sont distingués. Entre les plus grands nous n'hésitons pas à proclamer M. Clairaut, à la mémoire duquel nous consacrons cet éloge. Alexis-Claude Clairaut naquit à Paris en 1713 de J.-B. Clairaut, homme célèbre par sa grande connaissance des mathématiques et qui les enseignait à Paris avec plus de réputation que n'en ont communément ceux qui

ne font qu'enseigner. Sa famille seule eût pu composer son école et même une école assez nombreuse, car il avait vingt et un enfants. Il est vrai que celui dont nous faisons l'éloge eût pu se passer de maître. Le génie n'en a pas besoin. Du moins il ne connaît pas les lenteurs de l'instruction. En apprenant à lire dans Euclide, M. Clairaut *l'entendait* et n'avait que cinq ans. C'était renouveler et surpasser la merveille de Pascal. La solution des problèmes réservés aux vétérans des mathématiques ne fut qu'un des jeux de son enfance. A neuf ans, l'application de l'algèbre à la géométrie lui était familière. A onze ans, il entendait les sections coniques et l'analyse des infiniment petits du Marquis de l'Hôpital avec lequel il eut plus d'un trait de ressemblance. Au même âge il avait découvert quatre courbes du 3^e genre sur lesquelles il fit un mémoire qui fut imprimé avec le certificat le plus honorable dans le recueil de l'Académie de Berlin. Quand il commença son excellent et fameux ouvrage sur les courbes à double courbure il n'avait que treize ans. On ne peut s'empêcher de marquer toujours exactement des dates aussi singulières. On doutait que ces découvertes fussent de lui.

Plusieurs des enfants célèbres par des talents précoces se sont arrêtés tout-à-coup dans leur marche rapide. M. Clairaut avança toujours et il soutint sans cesse sa réputation, en la surpassant. L'Académie des Sciences à laquelle il avait présenté son dernier mémoire qu'il avait encore perfectionné, adopta l'auteur qui n'avait que 18 ans.

C'était une émancipation de l'âge académique. Les mémoires dont il enrichit le recueil de cette illustre

Compagnie sont toujours de la plus haute géométrie, des méthodes nouvelles. Et son nom se trouve à la tête de ce que les mathématiques modernes ont fait de plus difficile.

Les géomètres qui aujourd'hui ne sont pas communs l'étaient encore beaucoup moins alors. Le peu qu'il y en avait dans Paris étaient des géomètres de cabinet séquestrés du monde, dont ils n'avaient ni l'air ni le ton, quand par hasard ils y paraissaient.

M. Clairaut, au contraire, qui était dans la société comme s'il n'eût pas été dans la géométrie, devint bientôt le géomètre à la mode, et il y mit la géométrie. Soit émulation, soit curiosité, quelques dames aidèrent à sa réputation; une, principalement, M^{me} Du Châtelet, qui avait un grand nom par sa naissance et par son rang, et qui en eut bientôt un plus grand par son succès dans les hautes sciences. En faveur d'une écolière aussi illustre, le maître descendit à faire des *Éléments de Géométrie*, et des éléments il l'éleva bientôt à toute la hauteur de cette science et lui en aplanit toutes les difficultés.

Ses *Éléments d'Algèbre* sont faits sur le même plan. Il était encore plus difficile de le suivre dans une science qui est plus embarrassée, plus hérissée, et si pénible qu'il fallait dans le maître pour instruire et dans l'écolière pour apprendre une ardeur qu'on ne met guère que dans un commerce tout différent. Ce maître si habile ne croyait cependant pas qu'il ne pût rien apprendre en géométrie. Il fit avec M. de Maupertuis le voyage de Bâle pour rendre hommage à Jean Bernouilli qui avait avec son frère inventé le calcul intégral. Tous ont entendu parler du voyage

que le roi ordonna en 1735 vers l'Equateur et vers le Cercle polaire pour déterminer la véritable figure de la terre, les uns, la croyant un sphéroïde allongé, les autres un sphéroïde aplati vers les pôles.

La décision était essentielle à la Géométrie et à l'Astronomie ; il était important aux navigateurs de ne pas se croire sur le sphéroïde de Cassini s'ils étaient en effet sur celui de Newton.

M. Clairaut fut un des quatre académiciens qui allèrent en Laponie. Il avait pour compagnons MM. de Maupertuis, Le Monnier et Le Camus. Ils trouvèrent le degré du Méridien qui coupe le Cercle polaire plus grand que le degré mesuré autrefois par M. Picard entre Paris et Amiens, de 437 toises sans compter l'aberration, et de 377 toises en la comptant. La terre est donc un sphéroïde aplati vers les pôles. M. Clairaut avait un droit particulier à cette question. Il en donna le premier les calculs et la théorie dans sa *Théorie de la Figure de la Terre*, 1743.

De la terre la philosophie s'élève naturellement vers le ciel, la géométrie porte naturellement à l'astronomie. Dans sa *Théorie de la Lune*, M. Clairaut étudia le satellite sous la triple action qui maîtrise son cours. Il avait calculé l'aberration des planètes auxquelles n'avait pas pensé le célèbre Bradley ; mais son plus grand travail astronomique fut sa *Théorie des Comètes*. La comète de Halley qui avait paru en 1456, 1531, 1607, 1682 avait été annoncée pour 1758 ; il soutint qu'elle ne paraîtrait qu'en 1759 par suite des perturbations qu'il avait calculées dans sa marche. La comète lui donna raison.

M. Clairaut est mort âgé de 52 ans seulement entre les bras de son père qui avait vu mourir dix-neuf de ses enfants, dont un âgé de seize ans emporta les regrets de l'Académie à laquelle il avait lu un mémoire de la plus haute géométrie.

M. Clairaut ne s'est point marié ; peut-être ce grand géomètre n'y pensa-t-il jamais, ou ce problème lui parut trop difficile à résoudre. Il était des principales Académies de l'Europe. La nôtre se glorifie de son association ; c'est un présent de notre Protecteur qui le connaissait particulièrement.

N° 22. — Éloge de M. le Duc DE CHAULNES

Protecteur de l'Académie d'Amiens.

Mort le 23 Septembre 1769. (22 pages).

Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, qui fut Duc de Chaulnes, Pair de France, Vidame d'Amiens, Lieutenant général des Armées du Roi, Lieutenant de la Compagnie des Chevaux-Légers de la Garde ordinaire, Gouverneur général de Picardie, Gouverneur des Ville et Citadelle d'Amiens et de Corbie, Chevalier des Ordres du Roi, un des Honoraires de l'Académie des Sciences, naquit à Paris le 30 Décembre 1714 de Louis-Auguste d'Albert d'Ailly, Duc de Chaulnes, Pair et Maréchal de France, et de Marie-Anne-Romaine de Beaumanoir, fille de Henri Marquis de Lavardin.

La Maison d'Albert, établie dans le comtat d'Avignon depuis le XIII^e siècle, vient des Alberti d'Italie, qui remontent aux anciens souverains de Florence. Mais nous pouvons négliger ces âges reculés, temps fabuleux peut-être, qui appartiennent aux grandes

noblesses, et à elles seulement. Il nous suffit de redescendre aux temps connus et historiques des Albert, c'est-à-dire à Honoré, seigneur de Luynes, de Brantes et de Cadenet, Chevalier des Ordres du Roi, qui rendit de grands services à Henri IV et qui fut le père du Connétable de Luynes. Un frère de celui-ci, Cadenet, avait épousé l'héritière d'Ailly, et leur fils n'ayant pas eu d'enfants, donna tous ses biens au grand-père du Duc de Chaulnes, arrière-petit-fils du Connétable ; c'est ainsi que la branche aînée des d'Albert a été substituée à celle des d'Ailly, l'une des plus anciennes et des plus célèbres de Picardie.

Le jeune Comte de Chaulnes (ce fut son 1^{er} titre) était le cadet de trois frères et de trois sœurs. L'ordre de sa naissance, ses inclinations douces et sages, son application à l'étude, une piété presque naturelle, le destinèrent à l'Eglise. A l'âge de 7 ans, un canonicat de Strasbourg suivait cette destination, qui fut bientôt changée par la mort de ses frères, après lesquels il fut l'unique espérance de sa maison. Les études qu'il avait faites pouvaient lui servir dans sa nouvelle situation. Les lettres, les sciences, la philosophie, sont toujours les mêmes. D'ailleurs, Mme la maréchale de Chaulnes, qui avait l'esprit aussi étendu qu'elle avait l'âme élevée, rassemblait chez elle, outre les gens de la Cour, les savants, les beaux esprits, les artistes célèbres. Ils furent les maîtres du Comte de Chaulnes qui était un disciple digne d'eux. Il entra d'abord dans les Mousquetaires d'où il sortit pour parvenir à la Cornette des Chevaux Légers, sous le nom de Vidame de Picquigny, l'un

des titres de sa Maison (?) Bientôt il se trouva, à la prise du fort de Kehl et au siège de Philippsbourg comme aide-de-camp du Maréchal de Berwick, à côté duquel il était quand un coup de canon termina la carrière de ce héros ; celle du Vidame de Picquigny ne pouvait commencer par une circonstance plus périlleuse ni plus glorieuse. Elle lui valut l'emploi de Lieutenant de la Compagnie des Chevaux Légers dont M. le maréchal de Chaulnes se démit en sa faveur, et il prit alors le titre de Duc de Picquigny. La paix suspendit ses travaux militaires qui n'avaient pas interrompu ses occupations savantes. Car au milieu du tumulte des armes, il avait, en vrai philosophe et savant, levé des plans, imaginé des machines pour le passage des rivières et le transport des pièces d'artillerie ; il s'était occupé d'histoire naturelle de chaque pays parcouru, etc.

Mais une nouvelle guerre qui éclate en 1740 va lui permettre de se signaler de nouveau et d'acquérir dans l'armée un rang digne de sa naissance.

La campagne de Bohême, une des plus difficiles et des plus pénibles, lui fournit avec de nouveaux dangers l'occasion d'une nouvelle instruction. Il servit comme volontaire au siège de Prague. Il y fit plus que son devoir. Il se distingua en s'exposant toujours davantage pour mieux s'instruire et aussi pour mieux servir l'Etat et sa Patrie. Il fut blessé à l'affaire de Dettingen dont le succès ne répondit pas aux sages dispositions du général. Sa blessure et ses services, plus que sa naissance, lui valurent le grade de Maréchal-de-Camp et le gouvernement d'Amiens.

Il eut de plus l'honneur de servir d'aide-de-camp

au Roi dans la campagne où fut gagnée la bataille de Fontenoy. Dès la veille il avait remarqué qu'une batterie qui serait établie sur la rive gauche de l'Escaut serait terrible pour une des ailes de l'armée ennemie et l'effet répondit à ce coup d'œil. Après la victoire, il accompagne le Roi au siège de Tournay dont la prise termina la campagne. On ouvrit la campagne suivante par le siège d'Anvers et par celui de Namur pendant lequel M. le duc de Picquigny étant de tranchée prit en plein jour le fort Dallard dont il fit prisonnier le commandant et la garnison. Il se trouva aux batailles de Raucoux, de Laufeld, d'Hastenbeck. Pendant le cours de la dernière guerre, il fut plusieurs fois chargé de commissions délicates et qui demandaient des talents de plus d'un genre. Le Maréchal de Saxe qui le connaissait l'avait député pour traiter avec le Duc de Cumberland de l'échange du Maréchal de Belle-Isle. Pour récompenser tous ces services, le Duc de Chaulnes (il venait de le devenir par la mort de son père) fut fait Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-général et Commandant en Bretagne. Bientôt il fut nommé Gouverneur de Picardie. Telle fut la vie militaire de M. le duc de Chaulnes. Nous arrivons à cette partie de son histoire qui nous intéresse particulièrement.

M. le duc de Chaulnes était un savant. Il s'était fait une bibliothèque choisie, quoique nombreuse. Il s'était formé un cabinet d'histoire naturelle et même d'antiquités. Mais ce qui y dominait, outre la physique, c'était la mécanique. Dans son laboratoire il faisait lui-même ou faisait faire sous ses yeux la

plupart des pièces qu'il inventait. La partie qu'il préférait était la *dioptrique*. Il avait pris cette science de Newton ; il la continua et la perfectionna.

Il rectifia les anciens instruments, appliquant par une idée neuve le micromètre au microscope, il mesurait exactement jusqu'à la 4000^e partie d'une ligne. Le résultat d'un travail aussi fin que difficile fut un instrument de 16 pouces de rayon, garni de lunettes *achromatiques* dont l'exactitude est si grande qu'ayant été employé concurremment avec deux excellents quarts de cercle de 6 pieds de rayon à mesurer les hauteurs méridiennes solsticiales du soleil et celles d'Arcturus, il les a données aussi justes qu'eux, épreuve la plus forte à laquelle on put le soumettre.

Le passage de Vénus sur le disque du soleil en 1761 fut une occasion pour appliquer toute la dextérité de M. de Chaulnes. Aussi fut-il du nombre des observateurs et ses observations furent les plus exactes de celles qui parurent alors. — Il avait fait présent au monde mathématique d'autres instruments aussi merveilleux, d'autres inventions aussi étonnantes, dont on peut voir la description dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*.

Du haut du château de Picquigny il avait vu le peuple tirer péniblement la tourbe ; il diminua bientôt le travail en imaginant une manœuvre aussi simple qu'expéditive pour tourber au fond de l'eau jusqu'à la profondeur de 12 pieds. La machine qu'il inventa est suivant M. Bélidor, grand juge en cette partie, une des plus simples et des plus ingénieuses de l'art hydraulique. Dans le parc ou les jardins de

Chaulnes, il s'occupait de botanique et d'agriculture. Ainsi le duc de Chaulnes ne pensait qu'à étudier, qu'à perfectionner les arts qu'il regardait comme la partie la plus essentielle de la science humaine. Aussi appartenait-il à toutes les académies. Dès 1743 il avait été de l'Académie royale des sciences.

Il ne s'en tint pas au titre d'*honoraire*; il y fit tout le travail d'un *simple* académicien, mais d'un académicien universel. Il était fait pour être le fondateur d'une académie. Notre association, grâce à son puissant appui, devint bientôt une académie des Sciences, Belles-lettres et Arts, et M. le duc de Chaulnes en fut nommé *le protecteur*. Il lui fit accorder un subside et des fonds qui furent destinés principalement à l'entretien d'un jardin des plantes dont il avait déjà, comme gouverneur, donné le terrain à l'Académie. Ce jardin est devenu une Ecole de Botanique tenue par l'un des Académiciens. Aux leçons de botanique nous avons quelquefois joint celles de la chimie qui s'occupe des minéraux, et de l'anatomie qui s'occupe des animaux; et les trois règnes réunis dans ce petit coin de terre faisaient tout un ensemble dont il était le fondateur. Cet esprit académique universel, il voulut le transporter dans le corps militaire dont il était le chef; il institua pour la Compagnie des Chevaux Légers une école où les plus jeunes trouvaient réunies toutes les instructions faites pour inspirer des sentiments aussi éclairés que magnanimes. Elles étaient données par des officiers expérimentés ou par des maîtres habiles dont le Duc de Chaulnes était lui-même le premier maître. On s'y formait au commandement par l'obéissance.

Une littérature très variée embellissait chez lui une érudition très étendue. Il était très profond dans l'histoire, surtout dans l'histoire de France. Il possédait très bien les affaires du royaume ; aussi fut-il un des commissaires nommés par les Pairs quand il fut question des droits ou des prétentions de la pairie. Il était toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matières ; et quand à la Cour où l'on est plus instruit qu'on ne le pense, on se trouvait embarrassé sur quelque point, le Roi disait à ses courtisans : Le Duc de Chaulnes va vous l'apprendre ; et le Duc de Chaulnes tenait tout ce que le Roi avait promis pour lui. Il écrivait avec pureté et netteté ; ses mémoires académiques en font foi. Il avait d'ailleurs une facilité agréable de parler, une manière noble et précise de s'exprimer qui n'est pas rare chez les grands, mais qui est rarement fortifiée par une science aussi étendue.

Les agréments de son commerce avaient pour base la douceur de son caractère et la bonté de son âme. Il était mieux encore, il était vertueux. On l'appelait *l'honnête homme* dans un pays où ce nom un peu étranger est un éloge plus glorieux pour qui le mérite. Ses mœurs avaient tenu bon contre tout ce qui aurait pu les attaquer.

Il mourut le 23 septembre 1769. Il avait épousé Anne Josèphe Bonnier de la Manon. Il n'en a eu qu'un fils, M. le duc de Picquigny connu par beaucoup d'esprit et de philosophie.

Suit une belle et chaleureuse péroration. — C'est dans nos cœurs que doit être le sanctuaire de ses louanges ; son image doit être dans nos âmes un

dépôt précieux où nous puisions toutes les richesses de la sienne. O vous, mes concitoyens, qui regrettez votre gouverneur, ô vous, mes confrères, qui pleurez votre *Protecteur*, ô vous tous qui avez connu ses vertus et ses talents, qui avez ressenti les effets de sa bienveillance, que les transports de votre reconnaissance et de votre douleur peignent des sentiments que je ne puis exprimer et achèvent un éloge que je n'ai fait qu'ébaucher.

Disons tous ensemble de M. le Duc de Chaulnes ce que Tacite disait en terminant la vie d'Agricola : *Quidquid amavimus, quidquid mirati sumus, manet mansurumque est in animis hominum, in æternitate temporum, famâ rerum.*

N° 23. — Éloge de M. MARTEAU (1771)

Membre de l'Académie. — Médecin.

L'éloge débute par une Revue des plus célèbres médecins de la Picardie : Geoffroy Varlet et Jean Avantage, tous deux évêques d'Amiens ; Evrard de Conti, médecin de Charles V ; Jean de la Ruelle, grand botaniste quand la botanique existait à peine ; Jean Tagault, le restaurateur de la chirurgie ; Jacques Dubois ou Sylvius ; Jean Fernel qu'il suffit de nommer ; les deux Riolan ; les Bauhin, dont l'un a fait une remarquable histoire des plantes ; Antoine d'Esmery, de la même famille que MM. d'Esmery, nos confrères, recteur de l'Université ; Jean Dumollin qui a écrit contre les charlatans et dont le fils, comme lui médecin, fut maire d'Amiens ; J. Dusaulchoy qui sauva la vie à Louis XIV en lui donnant l'émétique ; Blondin, qui fut le premier disciple de Tournefort ;

P. Hecquet, qu'on a appelé quelquefois l'Hippocrate de la France ; Le Cat, etc. Dans cette liste honorable, une place distinguée est due à M. Pierre-Antoine Marteau, né en 1720, d'une famille originaire de Paris. Son aïeul, parent de Charles Marteau, Conseiller d'Etat, avait été Directeur général des vivres. Son père, après avoir été dans les finances et dans les armes, finit par un établissement très borné, à Grandvillers. Dans une fortune dégénérée, ses sentiments qui ne l'étaient pas et l'éducation qu'il avait reçue le mirent en état de commencer lui-même celle de son fils. Ce fils, dont nous faisons l'éloge, commença ses humanités dans le collège d'Amiens et s'y distingua. Il les acheva à Paris, au collège de Montaigu où la vie est aussi dure que le travail. Il y fit sa philosophie par goût, et, par obéissance à son père, il alla faire sa théologie au séminaire de Boulogne.

Quoiqu'il n'eût traité que philosophiquement les matières théologiques, ses maîtres à qui l'écolier faisait des objections qu'ils ne lui avaient pas dictées, les trouvant trop embarrassantes, trouvèrent moins difficile d'en rendre la doctrine suspecte et ce soupçon allait peut-être lui fermer l'entrée aux ordres sacrés. Peut-être aussi ne fût-ce pour lui qu'un prétexte pour se soustraire au joug ecclésiastique. Il fallut alors faire choix d'une autre occupation, son esprit et sa fortune en avaient également besoin. Il se détermina pour la médecine. C'était là que la nature le voulait. Mais comme il ne recevait plus de secours de sa famille, pour l'étudier et pour subsister, il enseignait la géométrie et la physique : il eut alors pour écolier

M. Leduc qui fut depuis Conseiller au Parlement. La médecine est une science vaste qui tient à toutes les sciences et qui n'a d'autres bornes que celles de la nature ; les connaissances qu'elle exige semblent n'être réservées qu'aux esprits capables d'embrasser l'univers. M. Marteau avait cet esprit-là. La physique l'avait disposé à l'anatomie, à la chimie, à la botanique, à l'histoire naturelle. Les Ecoles de médecine, le théâtre de Saint-Côme, le jardin du Roi le voyaient tour à tour. Partout ses maîtres le distinguaient ; mais son vrai maître fut lui-même. Après avoir pris ses degrés à Reims, il voulut reprendre ses cours à Paris ; il assistait à toutes les conférences sur la médecine, il suivait les grands médecins dans leurs visites et n'acceptait leur pratique que quand elle était uniforme ou plutôt conforme à sa théorie. Il se trouvait aux pansements dans les hôpitaux et pour mieux connaître les opérations chirurgicales il les faisait lui-même ; il travaillait dans les laboratoires des chimistes.

Quand il fut sûr de lui, il voulut employer ses talents dans sa patrie. Il y eut bientôt une réputation. Il était appelé dans tous les lieux voisins et même éloignés. La ville d'Aumale où sa renommée l'appelait souvent voulut se le procurer comme médecin. On l'y attira par une pension, on l'y fixa par un mariage dans une des premières familles. Sa première marque de reconnaissance fut la découverte des eaux minérales de cette ville, leur analyse et l'excellente application qu'il en fit. Les habitants de Forges lui firent des menaces inquiétantes. C'est alors qu'exceptionnellement, malgré sa résidence dans une autre

province, l'Académie l'admit parmi ses membres résidents. L'Académicien songea bientôt à devenir notre concitoyen. Il s'établit enfin à Amiens, non toutefois sans opposition, car il dut plaider contre le collège des médecins de la ville qui protestèrent au nom de leurs statuts, mais qui perdirent leur cause. Sa méthode nouvelle et sa pratique lui attirèrent aussi des contradicteurs, mais il surmonta toutes ces difficultés et sa réputation ne fit que grandir. Il a publié de nombreux ouvrages, un *Traité des bains*, un mémoire sur les douches, sur les eaux minérales, de très nombreuses observations et articles dans le Journal de médecine sur toute sorte de sujets, sur la pharmacie, sur la chimie, l'électricité et son application à la médecine. Une épidémie cruelle désolait la province et la ville. M. Marteau se multiplia avec l'activité de son caractère et de son zèle. Il faisait plus de cent visites par jour, ordinairement chez des pauvres où la misère et la malpropreté augmentaient l'infection de l'air et de la maladie. Sa vue courte l'obligeait d'approcher le malade de plus près pour voir les débuts ou les progrès de l'éruption miliaire. C'est ainsi qu'il buvait le mal à sa source; les veilles, les fatigues excédantes eurent raison de sa constitution. Atteint dangereusement, il voulut se traiter lui-même, mais la nature emporta le neuvième jour celui dont l'art avait sauvé plus de 800 malades de la même maladie.

On perdait un grand médecin qui fut devenu plus grand encore quand quelques années de plus eussent tempéré son ardeur d'imagination. Son savoir n'était pas renfermé dans les limites quoique très vastes de

la médecine. Il parlait bien et de tout, et il écrivait encore mieux. Le style de ses ouvrages tenait à la sensibilité de son âme.....

24°. — Éloge de M. COLLIGNON (1772)

Membre de l'Académie, Chirurgien.

Nicolas-Antoine Collignon naquit à Paris à la fin du dernier siècle. Son père maître en chirurgie était un lithotomiste célèbre. Ami de Félix, premier chirurgien de Louis XIV, il avait été choisi pour essayer sur différents sujets l'opération de la fistule avant qu'on ne la fit au roi, choix honorable qu'il devait à son talent.

Le talent de son fils s'annonça de bonne heure par la facilité avec laquelle il apprit le latin, le grec, les principes du français, les belles-lettres et les humanités où il se distingua. Il fit mieux encore en philosophie, sans doute parce qu'il s'y rapprochait de ses études futures.

Une nouvelle philosophie avait renouvelé la physique, la géométrie, la mécanique, qui avaient donné une nouvelle anatomie, une nouvelle chirurgie. Ce fut alors que M. Collignon entra dans son art. Les leçons qu'il recevait des plus habiles maîtres de l'école de Paris lui étaient répétées par son père qui était au moins aussi habile qu'eux. Dans ces exercices, le fils avait bien pour son père tous les respects, mais le disciple n'avait pas toujours toute la déférence qu'exigeait le maître. La répétition dégénérait quelquefois en dispute. La nouvelle philosophie harcelait, embarrassait l'ancienne. En sortant des écoles le jeune Collignon qui n'avait

d'autre passion que celle de son art, revenait se renfermer dans son cabinet où il n'avait de commerce qu'avec les morts. Les cadavres sont les premiers livres des anatomistes et les dissections leurs véritables études. Mais avec les études spéculatives, on n'est guère qu'anatomiste ; on ne devient chirurgien que dans les hôpitaux, auprès des malades. C'est là que les opérations qu'on voit faire, qu'on fait, qu'on prépare ou qu'on dirige, développent l'expérience et le *talent*. Celui de M. Collignon fut bientôt connu. Il eut une dispense pour se faire recevoir *chirurgien avant l'âge*. Aussitôt il fut un des maîtres les plus employés et les plus célèbres. On voulut l'avoir pour chirurgien dans l'armée d'*Italie*. Une armée de 100,000 hommes, deux victoires, celles de *Parme* et de *Guastalla* ont offert abondamment de quoi mettre en œuvre son habileté ; et le général ennemi ayant fait demander au général français un chirurgien pour un de ses principaux officiers dangereusement blessé, M. Collignon fut choisi et la supériorité de son art en cette circonstance fut comme une nouvelle victoire.

Revenu à Paris il reprit l'exercice de la chirurgie, il faisait de plus chez lui des cours particuliers qui furent très fréquentés. Ce fut vers ce temps que commença une guerre civile entre deux professions rivales dont l'accord cependant semblait le plus nécessaire. On voulut que les chirurgiens fussent lettrés, au moins dans la capitale, et qu'il se formât une académie de chirurgie. Les médecins trouvèrent singulier que les chirurgiens voulussent savoir le latin, même le grec, dont ils semblaient s'être réservé

la science exclusive. On écrivit, on combattit vivement de part et d'autre. Mais enfin tout fut sagement jugé en faveur des chirurgiens. Le ridicule disparut; il ne resta que l'utile; la chirurgie eut une académie dont M. Collignon fut un des premiers membres, et les chirurgiens eurent le droit d'être plus instruits.

Malgré l'attrait de la capitale et la situation qu'il y occupait, M. Chauvelin sut l'attirer à *Amiens*. En s'établissant à Amiens, il y établit une nouvelle chirurgie, une chirurgie de principes fondée sur la physique et l'anatomie. M. Collignon professant la chirurgie étonnait d'autant plus les maîtres qu'il n'y avait dans ses leçons que de l'instruction sans étalage. Il instruisait surtout par des opérations nouvelles, par de nouvelles manières d'opérer, plus sûres, moins douloureuses, plus expéditives. Il ne mettait plus que des secondes où l'on mettait auparavant des minutes. Une des opérations qu'il faisait avec le plus d'habileté était celle de *la taille*.

Il fit dans ce genre un chef-d'œuvre de lithotomie, par l'extraction d'un calcul rond, de figure irrégulière, du poids de 14 onces 2 gros 1/2. La malade était de petite stature, délicate, dans un grand état d'épuisement. L'opération fut si bien faite qu'elle eut ensuite la santé la plus entière et un embonpoint qu'elle n'avait jamais eu. Nos compatriotes n'avaient plus besoin d'aller chercher ailleurs des secours à leurs maux; et quand quelques-uns plus difficiles ou inquiets voulaient aller consulter dans la capitale, les plus grands maîtres les renvoyaient bien vite à celui qu'ils regardaient eux-mêmes comme *leur maître*. Sa réputation était si grande qu'on étendait

son habileté jusqu'à lui croire des secrets dans les cas où la nature n'a pas encore révélé le sien. Il s'éleva contre l'habitude d'abandonner les accouchements à des sages-femmes, et contre celle qui porte les mères à ne pas nourrir elles-mêmes leurs enfants. La première fois qu'il fit mettre au bain *des femmes* en couche, ou qu'il saigna dans la petite vérole, on l'accusa de témérité; on n'osa pas le taxer d'ignorance. Le succès répondait pour lui. Le préjugé répliquait. Il ne le faisait taire que par son silence ou de nouveaux succès. M. Collignon écrivit fort peu. Il n'eut pas le temps. Nous n'avons de lui que quelques mémoires sur des sujets particuliers, mais il n'en est aucun qui ne donne des vues, qui ne brille d'une certaine lumière. Il en est même dont d'autres auraient fait des livres, mais nous avons déjà dit combien M. Collignon était éloigné de tout charlatanisme; il l'était également du mystère qui est une autre espèce d'ostentation, où l'on cache au lieu d'étaler. M. Collignon n'aimait point à sortir de son état de chirurgien pour faire celui de médecin; il savait pourtant beaucoup de médecine, mais il laissait apercevoir qu'il y *croyait peu*. Peut-être qu'accoutumé à la pratique sensible et palpable de la chirurgie, il était effrayé de la théorie conjecturale de la médecine. Mais ce conjectural n'existe-t-il pas dans la chirurgie? N'est-il pas la tache malheureuse de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les connaissances humaines? Celles de M. Collignon étaient telles qu'il n'a point vieilli pour son art.

Il est mort en 1771. Il avait été marié trois fois; il n'a laissé d'enfants que du troisième mariage.

L'ainé lui a succédé dans sa profession, où il donna des preuves qu'il pourra un jour lui succéder dans cette compagnie et y faire revivre un nom fait d'ailleurs pour ne mourir jamais.

25°. — Éloge de M. DUCLOS

Honoraire, Membre de l'Académie française.

M. Duclos (Charles Pineau Duclos, né à Dinan en 1704, mort en 1772) envoyé de bonne heure à Paris pour y faire ses études, débuta dans la carrière littéraire par des ouvrages d'une composition légère qui annoncèrent aussitôt le talent de l'écrivain.

On retrouvait dans *Acajou* l'esprit d'Hamilton avec plus d'esprit encore, et plus de finesse dans les observations et les allégories. Bientôt après le roman des *Confessions du comte de...* montra dans son auteur une si grande connaissance du grand monde qu'on l'attribua à un homme de ce monde-là, où un homme de lettres est toujours regardé comme un peu étranger.

Pour s'y faire naturaliser, M. Duclos publia les *Considérations sur les mœurs*, et les *Mémoires pour servir à l'histoire du XVIII^e siècle*. C'était l'ouvrage d'un philosophe pour l'élévation des idées et la profondeur des observations, celui d'un bel esprit, par la délicatesse des pensées et l'élégance de l'expression ; et par la sagesse ou la probité des réflexions le livre d'un honnête homme.

Son *Histoire de Louis XI* est distinguée par le mérite d'une époque bien choisie et par une manière philosophique qui est la véritable manière de l'histoire.

M. Duclos nommé *historiographe de France* fut après Racine et Boileau, un exemple de plus de la difficulté de remplir cette fonction.

Il remplit plus efficacement sa tâche dans l'*Académie des Inscriptions* par différents morceaux d'érudition, mais d'une érudition embellie qui ne l'est cependant qu'à un point mesuré par le goût qu'il avait puisé ou porté dans l'Académie française.

Ses *Remarques sur la Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal, avec un commentaire digne du texte, éclairent d'une nouvelle lumière la marche générale et les tours particuliers de notre idiome.

On n'en a cependant pas adopté le projet de réforme de notre orthographe qui semble fixé par les auteurs même de Port-Royal et par les autres grands maîtres du siècle.

M. Duclos comme secrétaire de l'Académie française continua l'histoire de cette compagnie commencée par Pélisson et suivie par l'abbé d'Olivet. Dans une séance publique de l'Académie il lut pour essai l'article *Fontenelle*. Comme ce morceau était tout pétillant de l'esprit de son sujet et de celui de son auteur, on dit alors pour en faire l'éloge ou la critique, que c'était un feu d'artifice qui avait été tiré dans l'Académie française en l'honneur de la mémoire de Fontenelle.

Le genre de littérature ou d'esprit de M. Duclos annonce assez qu'il était dans la société un homme aimable, quoiqu'il y mît parfois des vérités un peu dures, des plaisanteries un peu fortes contre les ridicules et les prétentions, défauts qui du moins tiennent à des vertus. La philosophie n'était point

chez lui une décoration superficielle, c'était un sentiment de sagesse dont l'expression principale était la bienfaisance. Ce qu'il prouva surtout par son attachement pour sa patrie, c'était Dinan, en Bretagne. Il est juste de faire honneur à cette ville d'un citoyen dont elle s'est honorée elle-même, comme elle le devait en l'élisant pour maire ; exemple fait pour être suivi par le petit nombre de villes assez heureuses pour avoir de pareils citoyens qui peuvent leur être utiles. Car la considération dont ils jouissent leur donne une sorte de crédit auprès des gens en place. C'est ainsi que M. Duclos rendit tant de services publics et particuliers à ses compatriotes. Tous les ans il envoyait une somme pour y être distribuée aux pauvres et il la doublait dans les mauvaises années. Aussi son arrivée dans cette ville où il allait le plus souvent qu'il pouvait était-elle célébrée par un jour de fête. Ce fut un deuil général quand on y apprit sa mort. Ainsi la Société a fait dans M. Duclos une perte aussi grande au moins que les Lettres.

L'usage le plus précieux qu'on puisse faire des talents, c'est d'en faire des vertus.

26°. — Éloge de M. l'abbé CLERGÉ (1773)

Membre de l'Académie.

(18 pages)

Alexandre-Hyacinthe Clergé naquit à Amiens en 1725 d'une famille honnête, dont la fortune était médiocre. L'honnêteté dans les sentiments est une disposition à aimer les Lettres, et la médiocrité de la fortune, un aiguillon pour les cultiver.

Son premier maître fut M. Dupuis son oncle, un ecclésiastique pieux, savant, éloquent, dont la première éloquence était un extérieur simple, modeste, annonçant les vertus. Sa destination littéraire fut peut-être sa première vocation ecclésiastique. De la carrière des Lettres il passa dans celle de l'Eglise. Pour achever ses études convenablement il fut envoyé dans l'Université de Paris, et il y eut une bourse dans un de ces collèges où à cette pension gratuite est jointe une liberté qui est peut-être plus favorable aux Lettres que l'ordre minutieux des autres collèges, mais où cette liberté peut devenir dangereuse pour un caractère facile comme était celui de M. Clergé. Mais les principes solides dont il était pénétré le ramenèrent à son état, et l'y fixèrent sans retour. Il ne fut plus qu'ecclésiastique, mais un ecclésiastique pratiquant toutes les vertus et exerçant tous les talents de sa profession. Pour les mieux exercer, il quitta la capitale et revint dans sa province. Entre les parties du Ministère, celle que M. Clergé aimait le mieux remplir, c'était *la prédication*. Il en avait *le talent*, et il en avait le zèle. Les hommes sont plus sensibles que raisonnables; ils aiment mieux être touchés qu'instruits. La sensibilité de M. Clergé formait son éloquence. Massillon eût été son modèle, quoiqu'il connût toute la force du raisonnement de Bourdaloue.

L'éloquence est de l'Académie et quand il s'en forma une dans cette ville, M. Clergé fut un des *premiers académiciens*. Il y avait encore un autre titre, le talent de la poésie. Il l'avait exercé dès sa jeunesse par quelques petites productions agréables

où il y avait toujours de l'esprit, du goût et de la justesse. Sa facilité n'empêchait pas que la poésie de son style ne fût toujours celle du genre de poème qu'il écrivait. On se souvient ici que celui du *Chardonneret, ou de l'Amour de la liberté*, présentait toute la légèreté, le naturel et l'ingénieux de l'*épopée agréable*, et que le chardonneret fut pris alors pour le digne compagnon, le vrai compatriote de *Vert-Vert*. Dans un genre plus élevé, dans le genre lyrique M. Clergé nous donna deux odes, l'une sur la *fondation de l'Académie*, et l'autre sur *son fondateur*. Mais celle des poésies que l'Académie goûta le plus et que l'auteur préférait, c'était sa traduction de l'épître de Saint-Paul à Philémon, où il avait su conserver toute la douceur, l'onction, la piété de l'auteur *divin* qu'il traduisait.

Dans l'Ecole instituée par M. le duc de Chaulnes pour les Chevaux-légers, M. Clergé fut chargé de la *Religion et de la Littérature*. Il revit en même temps ses sermons dont il prêcha quelques-uns dans une des églises de Versailles. Mais il ne tarda pas à venir reprendre ses fonctions ecclésiastiques dans sa patrie, il y reprit la prédication ; il travaillait beaucoup ses sermons, *peut-être trop*. Il pensait que les grands sujets de la religion exigeaient un travail proportionné à leur importance. Cependant il était des occasions où il croyait pouvoir se débarrasser de la gêne de la composition et où le pathétique de la religion peut avoir autant de succès que les discours les mieux préparés. Aussi voulait-il contracter l'habitude de parler d'abondance et seulement après avoir médité son sujet. Il prêcha quelquefois dans ce

goût; et s'il y eut à perdre pour l'orateur académicien il y avait à gagner pour le prédicateur chrétien et pour les chrétiens qui l'écoutaient. Ce zèle apostolique qui le faisait embrasser dans ses prédications l'ensemble des vérités et de la morale de la religion, l'absorba de plus en plus, au point même, dans les dernières années de sa vie, de croire qu'il ne pouvait concilier les devoirs de son état avec les fonctions de l'Académie qui sont *aussi des devoirs*.

C'est ainsi qu'il manqua à une séance publique qu'il devait tenir comme *Directeur*. Il était d'ailleurs destiné à lui sacrifier presque jusqu'à sa vie. Il se préparait à une grande mission dont il eût été le prédicateur. Sa santé cependant devenait de plus en plus faible. Quoique fort incommodé, il voulut prêcher un de ses sermons les plus difficiles, *la Passion*. A peine put-il l'achever. Il fallut le reporter chez lui et il mourut presque subitement quelques jours après. Le Prélat en apprenant sa mort dit à un de nos confrères : « Je le regrette, j'avais des vues sur lui. » (L'auteur consacre encore trois pages à son caractère, à ses scrupules religieux, à sa piété).

27°. — Éloge de Monseigneur l'Évêque d'Amiens
D'ORLEANS DE LA MOTTE (1774)

(19 pages de 30 lignes)

Louis-François-Gabriel d'Orléans de la Motte, naquit à *Carpentras* en 1683, de Joseph d'Orléans, seigneur de la Motte et de dame Ursule de *Blezières d'Antelon*. La famille d'Orléans originaire de l'Italie où elle s'appelait Aureliani est depuis plus de 300 ans établie dans le comtat Venaissin.

Il avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans le monde; mais sa piété naturelle et ses vertus le portèrent vers l'état ecclésiastique. Il commença ses études dans sa patrie, il alla les achever à Rome, où il fut reçu docteur en théologie. Le souverain Pontife le fit nommer théologal de Carpentras. Prédicateur habile, il remplit son ministère par des conférences sur la théologie, par des prédications, des instructions, des retraites, des missions pour lesquelles il avait un zèle tout spécial. Il fallut l'intervention de sa mère pour l'empêcher d'entrer à *La Trappe*. Il continue ses prédications dans le diocèse de Carpentras; puis il est appelé comme grand vicaire dans le diocèse d'Arles par l'archevêque M. de Janson; il est ensuite chargé de l'administration de l'Evêché de Senez où il prélude à l'Episcopat.

Enfin il est nommé à l'Evêché d'Amiens qu'il hésite à accepter un instant, et auquel il se dévoue pendant son long et saint épiscopat. Aussitôt arrivé dans son diocèse il fit voir toutes les vertus par lesquelles il avait été annoncé; respecté et chéri de ses diocésains il les édifie par son exemple, il les instruit par ses leçons, il les soulage par ses largesses. Il visita le plus tôt qu'il put *les 900 paroisses de son diocèse* et dans toutes ses visites pastorales il fut toujours le spectacle des vertus, des talents, du zèle, de la bienfaisance. Chez lui ses curés trouvent un modèle, les *seigneurs un ami*, les paysans un père et tous un évêque ou plutôt un saint. Bientôt il recommença ses missions, et l'évêque redevenu missionnaire n'en était pour ainsi dire que plus *évêque*. De tous les prédicateurs il était toujours celui qu'on aimait le mieux à

entendre, parce qu'il avait mieux que tous l'éloquence du genre, l'éloquence apostolique. Ce n'était pas cette grande éloquence qui malgré ses grands mouvements reste toujours au-dessous de la dignité majestueuse de la religion. Ce n'était pas non plus cette éloquence agréable qui par ses grâces étrangères outrage pour ainsi dire la pureté sainte de l'évangile. C'était une éloquence noble et simple, le vrai rendu dans toute sa force, exposé avec sa seule beauté naturelle, et d'un ton animé qui s'accordait au discours et le soutenait; c'était en un mot une éloquence à lui et dont le mérite principal venait de la personne plus que de l'orateur, de ses actions plus que de ses paroles, de ses exemples plus que de ses instructions. Il ne l'avait point écrit, il parlait de source, c'est-à-dire d'après son cœur, sans autre préparation que d'avoir médité et prié, sans autre prétention que de convertir : d'ailleurs il suffisait presque qu'il se montrât pour qu'il convertit. C'est ainsi que la mission qu'il donna l'année dernière, porté dans la chaire où il n'aurait pu monter, annonçant d'une voix faible d'abord, mais que bientôt le zèle rendit forte, des instructions que rendait plus touchantes la vue imposante d'un vieillard vénérable faisant pour ainsi dire apercevoir la mort par ses spectateurs et jetant dans le cœur de ses auditeurs attendris tout à la fois par la douleur et par la joie, un sentiment profond, sombre, religieux; les conjurant par ses prières et par ses larmes de profiter de ses dernières leçons et leur commandant même par son silence. Il eût converti par le seul spectacle de sa vue ceux qui dans une foule immense ne pouvaient l'entendre;

aussi répondit-il aux missionnaires qui lui disaient que peut-être on ne l'entendrait pas : « Ils me verront du moins ». Et voir seulement dans la chaire de vérité un prédicateur, un évêque précédé par près d'un siècle de travaux et de vertus, c'est-à-dire un saint, quelle instruction pressante ! — Cette sainteté, l'évêque d'Amiens l'avait acquise par une pratique constante des mêmes vertus, par le régime le plus austère et le plus uniforme. Il se levait tous les jours à la même heure, c'est-à-dire du plus grand matin. Il se rendait à l'église où il faisait ses méditations, adressant seul ses prières à l'Etre suprême longtemps avant que les autres vinssent en chanter les louanges avec lui. Il revenait ensuite écrire ses lettres ou faire de vive voix les réponses sur tout ce qui concernait le gouvernement de son diocèse ; il recevait les visites indispensables, il conversait volontiers avec quelques amis choisis qui avaient comme lui de l'esprit et des vertus ; il recommençait ses prières dans l'église, etc.

On lui avait proposé l'archevêché d'*Arles* qui l'eût rapproché de sa patrie ; il répondit qu'il n'avait plus d'autre patrie que celle que la Providence lui avait choisie en lui donnant l'évêché d'Amiens. On l'appelait à la cour le *saint évêque* parce qu'on ne l'y voyait jamais ou du moins très rarement et uniquement pour les besoins de son Eglise. La bienfaisance était pour ainsi dire l'âme de l'évêque d'Amiens, les largesses secrètes qu'il faisait répandre parmi les indigents surpassaient la liste de ses aumônes publiques, on se demandait comment il pouvait subvenir à tant de charités. Dans les derniers jours

de sa vie, il lui échut un droit seigneurial d'une somme considérable; sa justice avertie par sa libéralité lui fit penser qu'il pouvait en faire la remise à l'héritier d'un nom illustre dépouillé d'un patrimoine. C'était le fils d'un de ses anciens amis, dont par là il soutenait la dignité. Encore le donateur demandait-il presque pardon au donataire du présent qu'il lui destinait ainsi que la permission d'en prélever une partie au profit des pauvres et pour quelques autres bonnes œuvres.

Tout pour lui était occasion. Quand l'argent lui manquait, il donnait ses meubles. L'an dernier il fit vendre un de ses ornements pour acheter du pain aux pauvres d'une ville qui avait été fort éprouvée; une des causes de sa libéralité était son économie pour lui-même. La bienveillance du cœur suppose naturellement l'amabilité de l'esprit et du caractère; aussi, quel charme, quel agrément dans son commerce et sa conversation. Il disait à chacun ce qu'il fallait dire. Ecrivant comme il parlait, ses lettres sont un modèle du style épistolaire. Comme dans les dernières années de sa vie il entendait plus difficilement, ceux qui lui parlaient gagnaient souvent à cette surdité fine, il devinait mieux qu'on ne lui avait dit. L'homme aimable, l'homme d'esprit appartenait à l'Académie. Par là, M. l'évêque d'Amiens eût été académicien quand il ne l'eût pas été par sa place. Il nous avait donné un asile dans son palais. Il assista à nos assemblées tant que son âge le lui permit. Un académicien ecclésiastique s'en était dispensé sous le prétexte des devoirs de son état; l'évêque présent à la lecture de cette lettre d'abdication ne parut pas l'approuver.

La religion et tout ce qu'elle a d'aimable et de respectable avait rempli sa vie, il était destiné à la perdre de la manière la plus heureuse. Il supporta sa dernière maladie avec cette sérénité, nous dirions cette gaité douce qui était de son caractère et ne pouvait le quitter. Il avait voulu être enterré dans le *cimetière commun*.

28°. — Eloge de M. le Marquis DE CHAUVELIN (1775)
honoraire, lieutenant-général des armées.

Claude-François Chauvelin naquit à Paris en 1716, de Bernard Chauvelin, conseiller d'Etat. Son père fut intendant de Picardie de 1718 à 1731. Son frère Jacques-Bernard Chauvelin fut intendant de Picardie à Amiens de 1731 à 1751. Son autre frère fut l'abbé Chauvelin, chanoine de Notre-Dame et conseiller au Parlement de Paris.

La maison Chauvelin a donné un chancelier à la Bretagne quand cette province avait encore ses souverains. De nos jours elle a donné à la France un ministre garde des sceaux et pendant que le marquis de Chauvelin se signale dans les armées ou les négociations, son frère aîné se fait écouter dans le Conseil, et l'abbé dans le Parlement, où l'on croyait encore entendre le fameux avocat Chauvelin, l'un de ses aïeux, et après deux cents ans la même éloquence dans la même cause.

Le marquis de Chauvelin fut élevé à Amiens où son père était intendant. Il choisit la carrière militaire. Mousquetaire pendant quelque temps, le *Chevalier de Chauvelin* passa dans le régiment du roi où il fit comme lieutenant en 1733 et 1734 la campagne

d'Italie. Il se distingua à la bataille de Guastalla et fut blessé à celle de *Parme*. Il reçut le brevet de *colonel* et en fit le service sous les maréchaux de Noailles et de Maillebois. Mais ce fut en 1744 qu'il eut l'occasion de déployer tous ses talents sous le *Prince de Conti*, qui le fit nommer *major général* de l'armée qu'il commandait en Provence. Il fut un des premiers aux sièges de *Demon*, de *Coni* et à la bataille de *Lourme* où il reçut une blessure à la hanche, une balle dans la cuirasse et un coup de fusil dans la jambe. Il n'en resta pas moins plus de quatre heures à cheval, et ce ne fut qu'à la fin de l'action que ses blessures l'obligèrent de se retirer. Pour se reposer de cette journée il en fit la relation. Il suivit le *Prince de Conti* dans l'armée de Flandre où il fit le détail du siège de *Mons*, dont il emporta le chemin couvert ; il s'était trouvé et signalé partout et le *Prince* crut ne pas pouvoir envoyer au roi un courrier mieux instruit pour lui rendre compte de la prise de cette place. Le chevalier de *Chauvelin* fut récompensé par le grade de *maréchal de camp* qu'il remplit à la bataille de *Raucoux* ; le roi ayant résolu en 1747 de secourir la ville de *Gênes*, le chevalier de *Chauvelin* y fut envoyé pour seconder le duc de *Boufflers*. La ville était assiégée par les armées combinées de l'Impératrice et du roi de Sardaigne. Il fallait rendre confiance aux habitants, ranimer les troupes, empêcher le bombardement. Le chevalier de *Chauvelin* fit le jour de la *Pentecôte* une sortie avec 1800 hommes, il chassa 3,000 Autrichiens d'un poste important, contint 4,000 Piémontais, se porta jusqu'à l'armée ennemie, ramena des prisonniers après avoir

eu 700 hommes tués ou blessés, ses habits percés en plusieurs endroits, la joue effleurée d'un coup de fusil et un cheval tué sous lui.

Peu après il s'empara du château de Sazello, dont il fit la garnison prisonnière, échappa au général Nadești et ramena dans Gènes son détachement dont il ne perdit que 12 hommes. Après le départ du maréchal de Richelieu il commanda l'armée, il se montra au premier rang ce qu'il avait été au deuxième et contribua ainsi, pour sa part, à la paix d'Aix-la-Chapelle de 1748.

Il fut fait alors lieutenant-général et fut chargé comme plénipotentiaire de régler l'accommodement entre la Corse et les Génois. Ceux-ci pour reconnaître ses services l'agréèrent à leur noblesse patricienne. Vingt ans après le marquis de Chauvelin fut renvoyé avec le même commandement dans la même île dont les Génois avaient fait cession à la France, cession qui se réduisait au droit de la conquérir. Quelques circonstances retardèrent la conquête, mais quant à ce qui regardait M. de Chauvelin la Corse était conquise et soumise. Il y avait dans le talent militaire de M. le marquis de Chauvelin un côté qui présentait l'habileté politique. Il l'avait montrée dans la négociation de Gènes, il la fit connaître dans son ambassade de *Turin*. Après avoir pris une part considérable dans le dernier traité, il resta dans son ambassade et telle était la confiance qu'il inspirait qu'il était presque le ministre du souverain chez qui il était ambassadeur, il en était même l'ami. Mais il était encore plus estimé et aimé de Louis XV qui voulut le rapprocher de sa personne par une charge qui exigeait sa présence à la cour. C'était celle de *Maître de la Garde-Robe*.

Le reste de la vie de M. le Marquis de Chauvelin n'est plus que celle d'un courtisan dont il avait toutes les grâces et tous les talents. Il excellait aussi dans l'art des Chaulieu, des La Fare, des Saint-Aulaire. On pourrait citer plusieurs de ses chansons ou poésies légères comme des modèles dans le genre agréable. Par les lettres M. le marquis de Chauvelin appartenait à une académie dont son frère était un des Instituteurs, à une académie établie dans une ville qui avait été le berceau de son éducation littéraire. C'est par elles qu'Amiens était sa patrie. Aussi employait-il de préférence pour ses compatriotes adoptifs ses soins, son crédit, sa protection.

Le roi lui-même le pleura et pour témoigner combien il était touché de sa perte, il conserva à son fils, âgé seulement de 7 ans, la charge de maître de la *Garde-Robe*, et donna à chacune de ses filles une pension sur son trésor. M. le marquis de Chauvelin avait épousé dame Agnès-Marie Mazudo d'Argeville qui par ses grâces, ses vertus, son esprit et son caractère était une compagne digne de lui.

29° Eloge de M. CAPPERONNIER

*Membre honoraire, Garde de la bibliothèque du roi,
Professeur au collège de France, Membre de l'Académie des
Inscriptions et Belles lettres (1716-1775)*

M. Jean Capperonnier, né à Montdidier en 1717, était le neveu du célèbre abbé Capperonnier (1671-1744), le savant qui passa pour connaître le mieux la langue grecque, à qui l'Université de Bâle offrit une chaire de professeur en cette langue avec des honoraires considérables et une entière liberté de conscience,

qui fut nommé à une même chaire au collège royal de Paris, l'un des principaux membres de l'Académie des Inscriptions et qui entre autres excellents ouvrages nous a donné la meilleure édition de *Quintilien*. M. Capperonnier, notre confrère, fit ses premières études au collège d'Amiens, où il remportait souvent les prix que M. Houzé, M. Boistel et moi lui disputions quelquefois. Il se distingua également dans les exercices de l'Université de Paris et surtout dans ceux qui regardaient la langue grecque vers laquelle son oncle lui avait fait diriger ses principales études, le destinant déjà au collège Royal, non parce qu'il était son neveu, mais parce qu'il le jugeait capable de le remplacer.

M. Sallier, garde de la bibliothèque du roi à laquelle M. l'abbé Capperonnier était attaché comme homme de lettres, voulut aussi y attacher le neveu. Il le chargea d'une partie principale du grand catalogue qu'il faisait faire ; c'était une sorte de cens ou de dénombrement du peuple qu'il gouvernait. M. Capperonnier répondit si bien aux vues de M. Sallier que celui-ci le reconnut bientôt et le désigna même comme son successeur dans la place de garde de la Bibliothèque. Cette place, la première de notre littérature, est une espèce d'Administration exigeant des talents et des connaissances de tous les genres. M. Capperonnier avait tous ces talents. Il connaissait tous les livres *de la Bibliothèque*. A ces connaissances universelles il joignait un jugement sûr, un goût fin, beaucoup d'esprit. Tous ceux qui se présentaient à la Bibliothèque pourraient témoigner combien il était propre à cette place, des savants étrangers

pourraient attester le mérite de sa correspondance littéraire. Et ses lettres étaient savantes et travaillées, car il ne fallait pas plus se négliger avec ces amis-là qu'avec le public même.

Ce travail continu, joint aux leçons du Collège Royal, ne lui permettait pas de se livrer autant qu'il l'eût voulu aux travaux académiques.

Cependant on voit de lui dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions plusieurs dissertations pleines d'érudition et de goût. Il a présidé à l'édition de plusieurs ouvrages considérables, et la dernière année de sa vie à l'édition des *Voyages de Montaigne*.

Distingué dans tous les départements littéraires par ses places, ses ouvrages, son goût et tous les dons de l'esprit, notre confrère (car il le fut dès l'institution de l'Académie à laquelle il appartenait par tant de titres) était encore plus chéri dans la Société par les qualités précieuses de son cœur, par cette franchise de son pays qu'il n'avait point perdue dans la capitale, et qu'on y estime d'autant plus qu'elle y est plus rare. Il avait donc des amis, et non seulement dans les lettres mais à la Cour et dans les premières places de l'Etat. Louis XV dont il avait l'honneur d'être connu, parce qu'il lui avait été présenté comme garde de sa Bibliothèque, le recevait avec bonté et des distinctions presque enviées par les courtisans d'un plus haut rang. Il laisse un fils qui par ses talents prématurés a été gratifié d'une pension sur la Bibliothèque du roi, grâce qu'on n'accorde qu'à l'homme de lettres. Mais il l'est déjà et déjà il annonce au monde littéraire un troisième Capperonnier.

(Jean Capperonnier avait donné des éditions estimées de *César* (en 1754), de *Plaute* (en 1759), de *Justin* (en 1770), *des notes sur Hérodote*.)

(Jean-Augustin Capperonnier, né à Montdidier (1745-1820), neveu du précédent, fut conservateur des imprimés à la bibliothèque nationale en 1796. Il a donné des éditions des Académiques de *Cicéron* et de *Quintilien*. Il surveilla aussi dans la collection Barbou, celles de Justin, Eutrope, Aurelius Victor, Virgile, Horace, Martial, Catulle, Tibulle, Propertius.)

30°. — Éloge de M. GAUCHAIN (1776)

Membre résidant de l'Académie d'Amiens.

(17 pages).

M. Gauchain naquit en 1698 de parents qui vivaient de leur patrimoine dans le Santerre. La mort de son père le laissa encore jeune entre les mains de sa mère qui le destina à l'Eglise et y fit diriger ses études. Il les fit au Collège d'Amiens, d'une manière plus solide que brillante. La philosophie scolastique qui n'a jamais été la scolastique, quoiqu'elle ait régné si longtemps, n'avait jamais pu le soumettre. La théologie des écoles lui ressemblait trop pour en être mieux traitée. Il les abandonna toutes deux et l'état ecclésiastique dont l'habit ne l'avait pas accoutumé à croire qu'il y fut appelé.

Les transfuges des Ecoles de Théologie se jettent ordinairement dans celles du Droit ou de la Médecine ; M. Gauchain craignit de retrouver dans la Jurisprudence les contradictions et les chicanes de l'école. Il préféra la médecine. Après avoir fait ses cours, il prit ses degrés. Il avait lui-même composé

toutes ses thèses. Il en soutint une contre le trop grand usage du café, dont le style et l'audition furent généralement admirés et les préceptes fort peu suivis, même par celui qui l'avait soutenue. Il en fit une autre sur les différents systèmes de la génération qui fit du bruit alors et qui alla jusqu'aux femmes dont elle piqua la curiosité. Il fallut la leur traduire en français pour les initier dans des mystères dont elles n'avaient pas la théorie. Ces thèses avaient entre autres mérites celui d'une latinité pure, par laquelle l'Ecole de Médecine s'est toujours distinguée des autres écoles et dont M. Gauchain a toujours conservé l'habitude.

Descendu des bancs et muni de connaissances et de titres, M. Gauchain voulut exercer à Amiens, mais un des statuts du Collège des Médecins de cette Ville veut que les jeunes médecins fassent ce qu'on appelle leur stage, c'est-à-dire qu'avant d'exercer dans la capitale de la province, ils pratiquent pendant deux ans dans une autre ville, bourg ou lieu moins considérable ; *Medicinæ rudimentum per biennium in alia urbe posuerint*. Nous avouerons que nous ne comprenons pas bien l'esprit de cette disposition. Ce n'est certainement pas un *medicinæ rudimentum* d'envoyer les jeunes médecins faire des expériences sur les malades de la campagne. Il vaudrait mieux les obliger à suivre dans la capitale ceux qui sont plus expérimentés. Quoi qu'il en soit, M. Gauchain ayant satisfait au règlement du Collège des Médecins d'Amiens, y fut admis, et il s'attacha d'abord au plus habile, au plus employé des médecins du temps, à feu M. Rohault qui tenait dans la médecine le même rang que son parent tenait dans la physique.

L'expérience maîtresse souveraine de tous les arts l'est surtout de la médecine.

La chambre des malades est le véritable cabinet des médecins, un hôpital est pour lui une bibliothèque publique. La théorie et la pratique toujours si différentes le sont plus encore en médecine. Ce sont ces principes qui ont guidé M. Gauchain. C'est ce qui lui épargna les tâtonnements, les méprises, les fautes ou les erreurs de la spéculation. Il était presque aussi avare de remèdes que de paroles, et surtout point de remèdes nouveaux, point de pratiques nouvelles. Il ne saignait pas dans la petite vérole, il n'était point partisan de l'inoculation contre laquelle il opposait de fortes raisons à de grands exemples. Il n'employait pas l'électricité qu'il laissait à la curiosité publique. Il ne prodiguait pas le quinquina, il n'ordonnait presque rien pour la goutte. Il ne donnait pas d'avis au peuple ni aux gens de lettres sur leur santé, et dans leurs maladies il les traitait tous à peu près de même parce qu'au physique il les regardait à peu près comme les mêmes hommes. Peu disposé à recevoir les systèmes qui, selon lui, n'étaient que d'ingénieuses productions de l'art, peu s'en fallait qu'il ne regardât les médecins à systèmes comme des espèces d'empiriques. Il pensait de la nouvelle médecine comme de la nouvelle philosophie, n'admettant aucun de leurs paradoxes ; il ne voulait que la médecine d'Hippocrate, de Celse, de Fernel, de Sydenham, de Boerhave. Il ne suivit que leur doctrine ou plutôt que leur expérience, encore avec la restriction de la sienne. Car il en avait une, à laquelle il avait droit de tenir.

C'est cette expérience consommée, éclairée de plus de 50 ans qui avait fait de M. Gauchain un des plus grands médecins, un des meilleurs praticiens qu'ait eut le Collège des Médecins d'Amiens. Il croyait, lui qui faisait peu de théorie, qu'il ne pouvait se présenter à notre Académie, sans quelque ouvrage de ce genre, Mais ce qui paraissait devoir l'éloigner était précisément ce qui le rendait plus digne d'être admis. L'Académie fait comme M. Gauchain; elle préfère la solidité de la pratique à l'éclat de la spéculation. Par ce que nous avons dit de lui, on peut le juger comme Académicien. On le connut bientôt dans la Compagnie, non par son empressement à se faire connaître, à étaler un savoir imposant, mais par sa circonspection, par la justesse de ses pensées, et plus souvent par son silence, même quand on parlait de médecine. S'il parlait ce n'était que pour répondre à ce qu'on lui demandait et alors on voyait combien il était instruit. Il exerça jusqu'à la fin de sa vie, n'ayant été vieux ni infirme que dans sa dernière année; encore ne vieillit-il jamais pour son art; on venait le consulter chez lui. C'est ainsi que le fils unique d'un de nos collègues (M. Gossart) attaqué d'une maladie dangereuse d'abord traitée infructueusement lui fut amené et qu'il fut guéri grâce à son habileté. Ce fut sa dernière cure; il mourut peu après, digne de tous les regrets et de tous les éloges.

31°. — Éloge de M. PETYST (1777)

*Membre résidant de l'Académie d'Amiens, Avocat du Roi
au Bailliage d'Amiens.*

Louis-Antoine Petyst naquit à Amiens en 1708. Son père était avocat du roi au bailliage, maire de cette

ville et membre d'une société littéraire qui s'y était formée au commencement du siècle, et où il avait pour confrères M. de l'Etoile, l'abbé de Saint-Acheul, l'abbé De Camps, M. Delfau, chanoine de la Cathédrale, M. Creton de Villameville, chef du Présidial, M. Du Cardonnois, conseiller, M. Cornet, avocat du roi et M. Baron, mon aïeul.

Ces noms respectables sont ceux de nos aïeux académiques.

Ainsi M. Petyst était né pour ainsi dire entre les lettres et les lois. Il fut élevé par elles et pour elles. Son éducation se ressentit de l'austérité de l'ancienne institution et des principes de la magistrature à laquelle l'appelaient sa naissance et son inclination. Dans Paris où il fut envoyé pour faire les études nécessaires à son état, sa jeunesse fut distinguée par l'application et la sagesse de l'âge mûr, *In juventute senex*. Il n'avait de compagnie que ses maîtres en droit, quelques ecclésiastiques, quelques gens de lettres et quelques vieux amis de son père. La vertu dans M. Petyst annonça le talent ; son père le destinait à sa place ; il s'y préparait de lui-même par une application suivie à tout ce qui était nécessaire pour la remplir.

Les enfants alors ne comptaient point parmi les privilèges acquis par les travaux de leurs pères, la dispense de travailler eux-mêmes pour les remplacer. Par son travail, ses connaissances, sa réputation, M. Petyst était avocat du roi avant que de le devenir. Les grands intérêts confiés à cette place en disent toute l'importance.

Celui qui est chargé du ministère public doit

connaître toutes les lois qui concernent l'honneur, la vie et les biens des hommes; il doit en plaidant la cause du roi tâcher de la concilier avec celle du peuple; il faut qu'il possède l'art de démêler ce que la malice des plaideurs et l'adresse de leurs défenseurs peuvent cacher à la justice, etc. L'éloquence de M. Petyst était droite et saine, claire et pure, *fonti quam flumini proprior*. Ce qui le distinguait encore davantage, c'était une équité religieuse, après laquelle et bien loin d'elle nous mettrons une mémoire prodigieuse qui ne le laissait jamais hésiter sur un nom, sur une date, sur les circonstances d'un fait. Et cette heureuse mémoire augmentait en lui une facilité naturelle de parler; par l'une et par l'autre il était toujours prêt à remplir et à étendre même ses fonctions. Le peuple, dit l'auteur de l'Esprit de Lois, est admirable pour choisir ou désigner ses chefs. Il ne se détermine que sur ce qu'il entend et qu'il voit; or, il avait vu, entendu et admiré M. Petyst dans ses fonctions de la magistrature; et il jugea ou plutôt il sentit qu'il remplirait de même celle de la municipalité. L'avocat du roi fut élu maire.

On ne sait peut-être pas assez ce que c'est que la police d'une grande ville, ou du moins ce qu'elle exige de talents, de connaissances et d'application. C'est tout à la fois une administration et une juridiction; l'abondance qu'il faut procurer, la tranquillité qu'il faut entretenir... enfin un corps ignorant et tumultueux dont il faut être l'âme éclairée et tranquille. Voilà ce que doit être et ce que doit faire le premier magistrat de la police à qui il faut à chaque instant des expédients prompts et nouveaux et une

conduite toujours variée. M. Petyst suffisait à tout et contentait tous les citoyens : il est vrai qu'il avait une qualité qui devait leur convenir à tous, la bonté, la douceur. C'est une question presque aussi ancienne qu'importante, quelle est la meilleure manière de conduire un peuple, et si dans cette conduite la douceur est préférable à la sévérité. Cette question M. Petyst la décidait d'après son caractère.

Sans doute le peuple en abusait quelquefois, parce que le peuple abuse de tout ; mais le contient-on mieux par une trop grande sévérité ? On risque alors de l'aigrir. Il n'était que coupable, il devient criminel : il faut alors sévir et punir. M. Petyst ne voulait que corriger. M. Petyst était aussi né homme de lettres : ce patrimoine il l'avait augmenté chaque jour par des lectures et des compositions littéraires. Aussi quand nous formâmes la Société qui depuis fut l'Académie, il en fut élu le premier Directeur. Ce fut dans son cabinet que nous nous assemblâmes pendant les trois premières années. Personne n'a tant fourni que lui à nos réunions particulières et surtout à nos séances publiques. Il était toujours prêt à donner du sien. Comme il était resté le premier à la tête de notre liste, il remplaçait toujours les directeurs qui ne pouvaient en faire les fonctions et il aimait à les remplir. Il est vrai qu'il avait autant de facilité que de zèle.

Ce zèle lui venait d'une grande exactitude à remplir toutes ses obligations dans toute leur étendue. Chaque instant était marqué par un devoir et chaque devoir était pour lui la source d'un plaisir. Aussi sa sagesse n'avait point cet air austère qui annonce

moins le degré de la vertu que ce qu'elle coûte. Il portait même dans la Société une sorte de gaité qui était celle de son âme ou la satisfaction d'un homme qui est bien avec les autres parce qu'il est bien avec lui-même. On voyait chez lui l'expression continue de cette joie sage qui est le fruit d'une vertu constante et surtout de cette vertu solide qui a pour base l'amour et la pratique de la religion. Les titres de fils, de père, d'époux, d'amis, de confrères, ne sont point indifférents dans un éloge et ils achèvent celui de M. Petyst. Ce sont les vertus privées qui font presque toujours les vertus publiques.

M. Petyst est mort l'année dernière (1776) universellement regretté, comme devait l'être un citoyen, un homme de bien, ce qu'il était dans toute l'étendue et dans toute la force de l'expression de Tacite en parlant d'Agricola : *Civis et vir bonus erat*.

32°. — Éloge de M. GRESSET (1778)

Membre de l'Académie, de l'Académie Française.

(11 pages de 31 lignes d'une écriture plus fine)

Jean-Baptiste-Louis Gresset naquit à Amiens en 1709.

Son père, conseiller du roi, commissaire au bailliage était homme de lettres. Ce patrimoine son fils l'augmenta dès ses premières études chez les Jésuites de cette ville. On sait que les Jésuites tâchaient d'attirer dans leur Société ceux de leurs élèves qui se distinguaient dans leurs collèges. Gresset entra dans leur Compagnie qui était une société de gens de lettres; et d'après les leçons et les exemples des Porée, des Delasante, des Tournemine, des Brumoi,

il joignit aux dons de la nature tous les secours de l'art. On lui avait gardé le secret de ses premiers ouvrages, parce qu'on aurait voulu en conserver l'auteur; ses vertus, ses sentiments, tout convenait à cet institut, excepté quelques-uns de ses talents qui, quoique décents pour le monde, étaient trop brillants pour la religion. On se quitta avec de grands regrets, qui de la part des Jésuites ne purent qu'augmenter par les adieux qu'il leur fit et par cet attachement inviolable qu'il leur conserva même après leur destruction.

Rendu au monde et avec un talent fait pour la Capitale, il étonna d'abord les gens de lettres et les gens du monde par le *Vert-Vert* et la *Chartreuse*. Les gens du monde furent très surpris que dans le cloître on les eût devinés; et les gens de lettres, que dans un collège on les eût surpassés. C'était des chefs-d'œuvre qui n'avaient pas été annoncés par des essais. Pour la première fois peut-être la critique n'eut rien à dire, elle fut même forcée de joindre son suffrage à deux grands suffrages, la voix publique et celle de Rousseau. Ainsi annoncé par ses ouvrages et plus encore par lui-même, par ce que le bel esprit et les agréments extérieurs ont de séduisant, M. Gresset étonna encore ceux qu'il vit les premiers. Aussi fut-il non seulement accueilli mais recherché, et bientôt l'idole de Paris. Il y rappelait Chaulieu et le faisait oublier. Tous les grands voulaient être ses protecteurs; c'était plus qu'il ne leur demandait. Il ne voulait choisir parmi eux que des amis. Parmi ceux-ci furent MM. Chauvelin qui tous les trois regardaient Gresset comme leur compatriote. Il fré-

quentait aussi l'hôtel de Chaulnes, où se rendait tout ce qu'il y avait de plus spirituel à la Cour et à la Ville. Le Maréchal qui regardait les Picards comme ses enfants aimait à voir briller l'esprit de Gresset. Ce fut des beaux jardins de Chaulnes, de ces bosquets enchantés et de celui d'Apollon qu'il écrivit au P. Bougeaut cette épître charmante qui paraissait dictée par Apollon lui-même. Une autre épître sur la *Convalescence* présenta les vers les plus forts et les plus agréables qu'il ait peut-être jamais faits. C'est un tableau commencé par Michel-Ange et fini par l'Albane. Cette épître est adressée à sa sœur qu'il appelle sa Minerve.

Le roi de Prusse aurait voulu l'attirer à sa cour, il préféra l'indépendance et son pays.

Quelque brillante que fût sa carrière, on l'attendait dans une sphère plus élevée, où il se porta bientôt avec éclat par *Edouard*, *Sidney* et *Le Méchant*. C'est aux ouvrages à parler pour leurs auteurs. Nous ferons remarquer que *Sidney* est de toutes nos pièces la mieux écrite ; que *Le Méchant* avec la même perfection de style est la dernière bonne comédie de notre Théâtre, qu'elle y est restée comme le tableau le mieux fait des mœurs du temps, et pour comble d'éloges, que tous les auditeurs et tous les lecteurs savent par cœur beaucoup de vers de cette pièce, devenus proverbes en naissant. M. Gresset sortit trop tôt d'une lice où il était entré avec tant de succès. On pourrait discuter ici les raisons pour lesquelles il abdiqua l'art dramatique et supprima certains ouvrages qu'il jugea trop sévèrement. Nous admirons d'autant plus ce sacrifice que nous regret-

tons davantage les ouvrages sacrifiés. Quels regrets surtout pour les deux chants ajoutés au poème de *Vert-Vert*, dont nous ne dirons qu'un mot, c'est qu'ils étaient supérieurs aux quatre chants que l'on connaît. S'il était quelque dédommagement pour d'aussi grandes pertes, nous annoncerions quelques fruits des loisirs de sa retraite, le *Parrain magnifique* et le *Gazettein*. On retrouve dans ces deux poèmes le talent de l'auteur, son aménité, cette gaité, cette facilité de verve et ce coloris dont il savait teindre tout ce qu'il touchait.

Tous ces ouvrages faits pour durer autant que la langue, lui avaient valu une place à l'Académie française. Son discours de réception, celui de 1774, *l'Empire des Mœurs sur la Langue*, nous le montrent obtenant dans l'éloquence le rang qu'il avait dans la poésie.

M. Gresset a plus que personne contribué à l'institution de notre Académie. La Société littéraire avait recherché son association en lui proposant la présidence de la compagnie. Il vint en effet la présider. Il est vrai que quelques associés trop inquiets sur la liberté et l'égalité littéraire protestèrent. Mais le Roi confirma cette présidence par une lettre qui accompagna les lettres patentes de fondation de l'Académie. M. Gresset dans la première assemblée publique ouvrit la solennité comme Président, par un discours éloquent qu'il termina par un acte digne d'un esprit philosophe et d'un cœur de citoyen ; ce fut l'abdication de la première place ; les académiciens s'empressèrent de la lui offrir de nouveau ; il persista dans la sincérité modeste de son refus. Il

venait de se marier ; au bonheur de son union il ajoutait celui de la retraite et de la liberté en se fixant dans sa patrie, et se dégageant de tous les liens de la Capitale. Il n'alla plus à Paris que pour y remplir quelquefois ses fonctions d'officier d'académie. C'est ainsi qu'il présenta, en qualité de directeur, les hommages de la compagnie au Roi et à la Reine pour leur avènement.

Les lettres de noblesse qui lui furent accordées furent la récompense glorieuse de ses travaux et de ses talents. Entre les présents des ministres, le plus flatteur fut celui de M. Bertin qui fit faire en porcelaine, pour lui, un service complet et du meilleur goût, dont chaque pièce faisait allusion à ses ouvrages et qu'il appelait *l'Edition de ses œuvres faite à Sèvres*.

Dans sa retraite, il a joui paisiblement de sa renommée et il a eu le rare privilège d'être recherché jusqu'à sa fin, pour l'agrément de son commerce et de ses qualités personnelles. Il mourut le 16 Juin 1777. Les honneurs funèbres que les chefs de la cité lui ont rendus, s'ils n'ont pu augmenter la gloire d'un citoyen aussi illustre, ont prouvé du moins que ses concitoyens reconnaissaient tout son mérite.

33°. — Éloge de M. VALLIER (1779)

François-Charles Vallier naquit à Paris en 1704, de Guillaume Vallier, président de la chambre des requêtes du palais et d'Elisabeth-Françoise du Mas.

Une grande vivacité d'esprit, une imagination ardente, une conception facile lui faisaient saisir rapidement les leçons qu'on lui donnait au collège. Ses

compagnons bégayaient à peine la langue de Virgile et d'Horace qu'il parlait déjà celle de Sapho et d'Anacréon. Il trompa un des amis de sa famille en donnant une terminaison grecque à tous les noms des villages voisins de la seigneurie de son père. Son esprit comme son caractère s'annonçait par la gaité et la plaisanterie. Il se vengeait volontiers de ses camarades et quelquefois de ses professeurs par de petites pièces soit en prose soit en vers, presque toujours assez ingénieuses pour être pardonnées à un écolier et pour annoncer un maître. Du collège, il passa dans les écoles de droit, parce que son père le destina d'abord à son état. Il étudiait les lois par obéissance, il cultivait les lettres par goût. Revêtu d'une charge de conseiller au Parlement, il l'exerça plutôt qu'il ne la remplit, et il n'y resta pas longtemps. Thémis fut obligé de céder à Mars, Apollon avait sans doute préparé la désertion.

Capitaine dans le régiment de Champagne, il se distingua dans la guerre d'Italie. Il fut blessé dans les deux batailles qui s'y donnèrent; et quoique blessé, dès le lendemain il faisait dans Crémone des vers pour les veuves ou les sœurs de ceux que la veille il avait battus à Guastalla.

La guerre finie, M. Vallier se partagea entre les arts et les plaisirs de la paix. Il faut convenir que le partage n'était pas tout à fait égal. Tous les goûts auxquels prêtait une fortune immense dont la mort de son père l'avait rendu le maître, toutes les dispositions d'une âme généreuse, toutes les prodigalités, toutes les fantaisies emportaient M. Vallier dans un tourbillon où il ne se reconnaissait pas, malgré

quelques faibles efforts pour en sortir. Tout en paraissant ne songer qu'aux plaisirs, il n'oubliait pourtant pas les lettres.

Son régiment étant en garnison dans une petite ville de province, où une jeune femme maltraitée par un vieux mari poursuivait sa séparation en justice; il s'offrit pour plaider cette cause, et il le fit en véritable avocat. Il réussit, mais on disait tout bas que le défenseur avait dans la cause un intérêt secret qui aurait pu être un moyen pour la lui faire perdre. En sentant qu'il avait vraiment plaidé, M. Vallier disait aussi qu'il avait presque prêché. C'était dans une assemblée de charité qui se tenait à l'évêché et en présence de l'évêque. Le discours le plus pathétique sur l'aumône fut fait par lui aux associés, et sa péroraison fut une *aumône* pour les pauvres très abondante. Les pauvres étaient d'ailleurs les premiers dans l'ordre de ses dépenses, et ils auraient presque fait excuser celles qui n'étaient pas *dans l'ordre*.

La nouvelle guerre qui survint lui valut le brevet de *colonel* et le grade de *brigadier* des armées du Roi. Mais les blessures dont il était couvert et qui avaient altéré sa santé, la faiblesse de sa vue de plus en plus grande, l'obligèrent à quitter un état qu'il n'aimait pas moins que les lettres et les plaisirs.

Son goût des plaisirs fut diminué par l'administration de sa fortune et surtout par sa réflexion. Son amour pour les lettres s'en augmenta. Une de ses plus vives passions avait toujours été la poésie. Son talent se reconnaissait moins par les ornements et la recherche de l'élégance que par le fond des choses, par la raison, par la force, par les sentiments et le

choix des sujets. Il en faisait presque toujours le premier hommage à notre Académie, dont il avait été l'un des premiers nommés, et où il comptait autant d'amis que de confrères. On se rappelle un poème sur l'*Amour de la Patrie*, un autre sur l'*Ecole royale militaire*, l'*Hôtel des Invalides*, et la noblesse accordée à ceux qui ont servi l'Etat. Sa lettre au roi Stanislas prouve qu'il était aimé et estimé de ce prince bienfaisant qui l'admettait souvent à sa table. Ses vers sur *Le Canal de Picardie*, il avait su les rendre plus intéressants par un hommage au sage et vertueux administrateur de cette province et par l'éloge de l'homme de génie à qui elle doit le canal souterrain, entreprise la plus hardie et la plus admirable peut-être de l'industrie humaine.

Les femmes n'oublieront pas son discours sur les dispenses que peuvent avoir les mères les plus honnêtes de nourrir et allaiter leurs enfants, contre le système que la philosophie moderne a peut-être trop étendu, quelquefois au préjudice des enfants et des mères, ni son parallèle des deux sexes relativement à la politique et aux lettres (on se doute bien que l'auteur fit pencher la balance du côté des femmes). Citons encore l'éloge de Chevert, le héros de Prague, dont il avait été le camarade; celui de Gresset qui fut sa dernière *Lecture* à l'Académie. Le mot de *lecture* est impropre; M. Vallier ne lisait pas, il déclama, servi par la plus heureuse mémoire. Il a fait les paroles d'un opéra-ballet intitulé *Le Triomphe de Flore* qui fut représenté à la Cour et fort applaudi. Nous ne parlons pas de nombreux petits ouvrages de sociétés, ni de ces fêtes données dans son château

de *Saussoy*, des spectacles où il faisait entrer des idées, de l'invention, de la poésie. Longtemps célibataire, et célibataire invétéré, il se maria enfin, et devint le modèle des maris. Mais il mourut subitement cinq mois après son mariage. Quand on apprit sa mort dans les sept paroisses dont il était seigneur, son château de *Saussoy*, et tous les villages retentirent des gémissements et des cris des habitants.

M. Vallier était fort connu dans Amiens, et il lui était fort attaché, regardant cette ville comme une deuxième patrie. Les assemblées de l'Académie étaient plus nombreuses quand on savait devoir l'y entendre ; elles semblaient plus animées, son âme semblait se communiquer à ses auditeurs. Il y a reçu tant d'applaudissements, il y a si bien fait l'éloge des autres, qu'il méritait que le sien fût mieux fait ; mais du moins il ne pouvait en recevoir un où le cœur eût plus de part.

34°. — Eloge de M. BOISTEL d'WELLES (1780)

Jean-Baptiste-Robert Boistel, écuyer, seigneur de *Welles*, naquit à Amiens en 1718, de Jean-Baptiste Boistel, négociant, et de Françoise Jourdain. Son éducation et ses premières études furent surveillées par deux de ses oncles dont l'un, chanoine de la cathédrale, était distingué par l'éloquence de la chaire, et l'autre par le talent de la poésie. Le neveu semblait avoir hérité de ce talent, et il n'a pas tenu aux envieux de faire croire qu'il avait aussi hérité des ouvrages poétiques de son oncle ; mais les connaisseurs, ses confrères, ses amis qu'il avait connus dès le collège lui avaient toujours trouvé ce talent

original. Il avait deux professeurs dont l'un voulait arrêter le goût qu'il avait pour les vers; l'autre voulait au contraire animer et augmenter cette passion. En sortant du collège, M. Boistel entra dans la société de ceux *qui le tenaient*. Société trop fameuse sans doute, mais qui du moins pour les lettres avait une célébrité sans reproche ; il y avait été attiré par son frère ; ils y furent bientôt des sujets distingués, les élèves y étaient même devenus des maîtres dans cette école, d'où ils sortirent pour en ouvrir une autre, c'est-à-dire pour entreprendre un *journal littéraire*.

L'art critique n'était point encore avili par cette foule de journaux dont plusieurs portent la frivolité jusqu'à l'indécence, la liberté jusqu'à la licence, le faux zèle jusqu'à la calomnie.

Les deux frères avaient dans l'âme cette honnêteté, dans l'esprit cette impartialité ; tous deux avaient cette littérature étendue et ce goût sûr qui devaient les faire réussir dans leurs fonctions ; mais on trouva bientôt qu'ils les remplissaient trop bien. De là les mécontentements des ennemis. Les deux frères abandonnèrent ce travail. L'aîné rentra dans la religion ; notre confrère resta dans le monde, où il était connu, où il fut recherché. Il donna une tragédie qui eut un grand succès, *Antoine et Cléopâtre*, puis la tragédie d'*Irène*. M. Boistel abandonna ensuite la carrière tragique, où il aurait pu réussir. — Il fut rappelé de Paris dans sa ville natale par la mort de son père. Sa fortune et son mariage l'y fixèrent.

Pourvu d'une charge de trésorier de France au bureau des finances d'Amiens, ses études littéraires

l'avaient préparé aux nouvelles connaissances dont il eut besoin pour un travail tout différent. — ... M. Boistel fut bientôt le secrétaire, l'orateur, le député de la compagnie ; il avait tous les talents, tout le zèle et l'ardeur nécessaire pour en mériter toute la confiance. Des affaires M. Boistel revenait aux lettres et les unes ou les autres ne souffrirent jamais du passage ou du changement de travail.

Il était en relations avec les principaux hommes de lettres de la capitale. Vivant d'ailleurs assez retiré, son ton se ressentait de cet esprit de solitude ; voyant rarement les personnes en place, il leur parlait parfois avec cette franchise et cette liberté que n'emploient pas ceux qui les approchent souvent. Il prouvait qu'à l'égard des grands la fierté dans un homme de lettres est une vertu et la douceur un vice. D'ailleurs bon père, bon mari, bon ami, nous savons qu'il n'était pas moins bon confrère, quoiqu'il nous eût un peu trop négligés. Nous n'avons pas oublié qu'il avait été un des premiers officiers de notre société littéraire et qu'il avait présidé comme directeur, à notre première assemblée publique, celle qui avait annoncé que la Société ne tarderait pas à devenir une *académie* et qui en effet le devint bientôt par les talents et les travaux de M. Boistel et les nôtres. Nous nous souvenons avec d'autant plus de regret d'un confrère dont la mémoire fit dans tous les temps honneur à la patrie comme à l'Académie.

Dans l'analyse que M. Baron donne de la tragédie d'*Antoine et Cléopâtre*, il cite les portraits d'Octave et d'Antoine.

Octave, souple, adroit, clément, doux, sanguinaire,
De Rome est tour à tour le tyran et le père,

Habile à voir en nous ce qu'il nous cache en lui,
Il doit toute sa force aux faiblesses d'autrui :
Plus grand homme d'état que héros dans la guerre,
Il sait mieux détourner que lancer le tonnerre :
Sous un dehors fardé cachant son intérêt
Octave n'est jamais ce qu'Octave paraît.
Antoine est en tout temps à lui-même semblable,
Voluptueux outré, guerrier infatigable,
Comme dans la victoire il peut tout accorder,
Aussi dans le malheur ne sait-il rien céder...
Ainsi qu'en ses défauts, extrême en ses vertus,
Qu'il cesse d'être faible et son rival n'est plus.

Il y a dans le registre une invitation ainsi formulée :
M., Vous êtes prié de la part de MM. de l'Académie
d'assister à la messe qu'ils feront chanter samedi
31 janvier 1778, à onze heures, dans l'église des
RR. PP. Cordeliers pour le repos de l'âme de défunt
M. Boistel, écuyer, seigneur d'Welles, et membre
de l'Académie.

35°. — Eloge de M. DOUVILLE

M. Douville naquit en 1716 d'une des plus anciennes
et des meilleures familles du Ponthieu. Laurent
Douville, un de ses ancêtres, était échevin d'Abbeville
en 1584. On voit par les registres de l'hôtel de cette
ville qu'en 1586, Pierre Douville étant recteur de
l'Université de Paris, la cité lui fit présent d'une
somme de vingt livres pour aider à célébrer sa fête
de patron, où le roi Charles VIII fut en personne
(alors ce n'est pas en 1585, mais en 1485). Les gens de
lettres doivent d'autant plus s'intéresser à ces sortes
d'honneurs rendus à leurs pareils qu'ils en sont
aujourd'hui plus désaccoutumés. Jean Douville, aïeul

de celui dont nous faisons l'éloge, avait été secrétaire de Monsieur, frère de Louis XIV. Retiré dans sa patrie, il exerça la profession d'avocat. Ses mémoires imprimés passent pour des chefs-d'œuvres de netteté et de précision. Ainsi M. Douville, notre confrère, fils du doyen des avocats d'Abbeville, avait par sa naissance une double destination aux lois et aux lettres, et il annonça de bonne heure qu'il augmenterait ce patrimoine si précieux. Il le prouva d'ailleurs en remplissant une charge de conseiller en la sénéchaussée de Ponthieu avec toute l'intelligence et toute l'intégrité qu'elle demande. — Une autre sorte de magistrature, celle de maire ou mayer de la ville, exigeant d'autant plus de prudence et de talent que la plupart de ceux qu'elle conduit en ont moins le fit encore estimer davantage de tous les citoyens dont il était le chef. Les devoirs de la magistrature étaient chez M. Douville entremêlés des plaisirs littéraires pour lesquels il eut toujours le goût le plus vif.

Les ouvrages qu'il a lus ou envoyés à l'Académie suffiraient pour sa gloire littéraire. On croit qu'il eut grande part à un travail sur l'histoire de cette province donné en 1770 sous le titre d'*Essai sur les mœurs, les usages, le commerce et l'esprit des habitants de la Picardie*.

Et s'il ne l'a pas avoué, c'est apparemment parce qu'il règne dans cet ouvrage un peu trop de cette philosophie moderne qu'en effet on ne peut pas trop avouer ; et nous aimons à croire que cette partie de l'ouvrage n'est pas de lui. — La culture des lettres était chez lui animée et embellie par celle des arts qu'il aimait avec une sorte de passion. Il y était très

grand connaisseur. Ce fut la peinture qui fit naître en lui la poésie. On est volontiers poète pour ce qu'on aime. Un ouvrage agréable auquel il donna le titre de *Galerie des Peintres* est un recueil d'inscriptions en vers pour chacun des maîtres les plus illustres dans cet art. M. Douville recueillait aussi beaucoup de pièces fugitives qui lui semblaient mériter d'être conservées et qui auraient pu manquer à l'ensemble des œuvres d'écrivains célèbres.

Telle était la vie laborieuse de M. Douville dont l'esprit s'enrichissait tous les jours.

Vivant d'ailleurs dans la meilleure compagnie, faisant les délices de la Société par une conversation enjouée, des manières franches et un ton d'esprit qui était toujours celui du cœur, il voyait dans l'amitié un des premiers biens de la vie et le plus grand plaisir des âmes pures. La sienne en connaissait tous les charmes et en pratiquait tous les devoirs. Voilà le confrère que nous avons perdu. A la nouvelle de sa mort des larmes ont coulé chez ses compatriotes et chez tous ceux qui l'ont connu.

Elles ont tracé son éloge, et c'est de tous les éloges le plus éloquent et le moins suspect.

*Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis.*

36°. — Éloge de M. le Chevalier DE LA FERRIÈRE (1782)

Augustin de Masse de la Ferrière, lieutenant général des armées du Roi, chevalier commandeur des ordres royaux, militaires et hospitaliers de Saint-Lazare de Jérusalem et de Notre-Dame du *Mont-*

Carmel, gouverneur des ville et citadelle d'Amiens, sous-gouverneur des enfants de France, naquit à Lyon en 1707. Son père était grand sénéchal et commandant militaire de cette ville et dans les provinces du Lyonnais, du Forez et du Beaujollais. L'ancienneté et la noblesse de la famille de *Masse*, attestée par les historiens de la Bresse et du Bugey, remonte au-delà du xiv^e siècle.

Les anciens Romains étaient également élevés pour les armes et pour les lettres. L'éducation de M. le chevalier de la Ferrière commença son institution militaire. D'abord lieutenant dans le régiment des vaisseaux infanterie, ensuite gentilhomme à drapeaux dans celui des gardes françaises, il se trouva au siège de Fribourg où il fut distingué par le maréchal de Berwick. Il servit comme lieutenant à la bataille de Dettingen ; il était aide-major dans l'armée commandée par Louis XV qui triompha à *Fontenoy*. Il fut nommé ensuite *capitaine aux gardes*.

Partout M. de la Ferrière montrait des vertus et des talents. C'est ce mérite bien connu de Louis XV qui l'avait fait désigner pour sous-gouverneur de ses petits-fils : c'était aussi le vœu de leur père le Dauphin qui avait été à même *de l'apprécier*. (Ici se trouvent de longues réflexions sur l'éducation des princes, accompagnées d'éloges à l'adresse des petits-fils de Louis XV, c'est-à-dire du roi Louis XVI et de ses frères). Par le conseil de M. de la Ferrière, les princes admettaient dans leur particulier des hommes distingués dans tous les états, des magistrats, des militaires, des savants, des gens de lettres, des artistes ; il les conduisait dans la campagne pour leur

faire voir de plus près les laboureurs, ces hommes si précieux à l'Etat. Il les faisait entrer dans les chaumières des paysans. Ce spectacle de la misère ne pouvait manquer d'exciter la compassion et d'augmenter la bienfaisance.

Entre les dignités obtenues par M. de la Ferrière, celle qui nous intéresse le plus est le gouvernement de la ville d'Amiens.

Il appartenait pour ainsi dire à notre Académie par le commandement de la ville, mais beaucoup plus encore par les talents qui le lui avaient mérité, par son goût déclaré pour les lettres et les sciences et son zèle constant à servir ceux qui s'y distinguaient; c'est ce qu'on voit dans la lettre de remerciements à l'Académie, lettre écrite avec bonté, modestie et dignité. L'Académie et la ville retrouveront les mêmes sentiments, les mêmes goûts, la même bienveillance dans M. le marquis de la Ferrière, successeur de son frère au gouvernement d'Amiens.

Tout occupé à faire des heureux, M. le chevalier de la Ferrière méritait surtout de l'être; mais une santé faible, dégénérée en infirmité l'obligea de demander au roi la permission de se retirer de la cour, ce que le roi ne lui accorda qu'en lui conservant son logement et ses entrées, afin de lui faciliter l'agrément de le voir quelquefois quand il le pourrait. Les princes le recevaient toujours avec une bonté reconnaissante; les courtisans même le voyaient avec plaisir. Il avait beaucoup d'amis dans un monde où ils sont si rares.

M. de la Ferrière ne s'est point marié; ses services d'abord, ensuite les emplois, puis les infirmités

l'avaient empêché d'y penser. Peut-être aussi la douceur de son caractère et sa tranquillité naturelle s'accommodaient mieux du célibat. D'ailleurs il ne sentait ni le vide d'une société domestique, ayant celle de madame la baronne de Vaux, sa sœur, avec laquelle il avait toujours vécu dans la plus grande union et qui était devenue encore plus chère par les malheurs qu'elle avait essuyés. Cette amitié était partagée par M. le marquis de la Ferrière, leur frère et par sa vertueuse épouse. La mort de celle-ci vint jeter la désolation dans cette famille si unie. La maladie de M. le chevalier de la Ferrière ne fut plus soulagée par l'usage des eaux qui lui avaient été ordonnées; on lui conseilla l'air natal. Il alla quelque temps à Lyon où il put apprécier en quelle vénération était la mémoire de son père.

De retour à Paris, il ne fit que languir et il vit arriver la mort avec les sentiments et la résignation du chrétien. La bienfaisance de M. la Ferrière n'avait point de bornes, ses vertus étaient d'ailleurs sans bruit parce qu'elles étaient sans efforts; elles étaient dans son âme comme dans leur séjour naturel.

Un esprit liant, une humeur égale, un caractère doux, des mœurs simples toujours réglées par la sagesse, tout partait chez lui d'un seul principe : un cœur naturellement droit et noble avait été continuellement cultivé par la religion.

37°. — Éloge de M. JOSEPH VALART (l'abbé Valart)
(1784)

par JEAN-LÉONOR BARON, *Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Amiens.*

Joseph Valart naquit en 1698 au hameau de Fortel situé entre Hesdin et Doullens. Nous ne commen-

cons sa vie qu'où commence son existence littéraire. Son histoire ne sera que la liste de ses ouvrages et leur mérite sera son seul éloge. Sa première inclination fut pour le latin, et ce fut la passion et le travail de toute sa vie. Il embrassa l'état ecclésiastique. Jeune encore il vint ouvrir dans Amiens une Ecole qui fut bientôt fréquentée par les enfants des premiers citoyens. M. Chauvelin, intendant, bien au-dessus des petits préjugés, y envoya *son fils*, dont l'*abbé Valart* fut ensuite le *précepteur*. Il avait tout ce qui était nécessaire pour l'éducation littéraire, mais il faut avouer qu'il n'avait guère ce qu'il eut fallu pour l'éducation *du monde* où l'enfant devait remplir tout ce qui était attaché à son nom. La mort de l'élève rendit la liberté au maître qui ne voulait que sa solitude du cabinet ou la fréquentation des bibliothèques publiques et particulières ; mais le goût de M. Valart le ramenait toujours aux livres et aux ouvrages latins ; sa réputation le fit nommer à une place de professeur de langue latine dans l'Ecole royale militaire. Il y avait été appelé par M. Dufresne, d'*Aubigny*, directeur général des études de cette Ecole. Outre les enseignements journaliers, M. Valart faisait un travail particulier sur les ouvrages anciens qui appartenaient de plus près à cette Ecole, les institutions militaires de Végèce, les commentaires de César, les stratagèmes de Frontin, Quinte-Curce, Cornélius, Salluste, Justin, avec des notes et des corrections qui en épurant le texte le rendaient plus intelligible. Il fit pour eux une *géographie* la plus méthodique qui eût encore paru, avec des abrégés de l'histoire de France et de l'*histoire Romaine*.

Mais M. Valart n'était pas encore à sa place dans l'Ecole royale militaire, d'où bientôt il *s'enfuit* pour ainsi dire emportant avec lui tout son latin, et recourant après sa liberté ou celle de ses travaux chéris.

Il donna bientôt une *méthode* pour expliquer les auteurs latins, une *prosodie latine*, une *grammaire latine* qui est à sa quinzième édition, un *dictionnaire latin* qui est suivi d'un dictionnaire français, d'une *grammaire française*, d'un *traité d'orthographe*.

Puis c'étaient de nouvelles éditions des auteurs latins les plus célèbres avec des notes, des scolies, des variantes et des glossaires sur Cicéron, Virgile, Horace, Ovide, Juvenal, Perse, Catulle, Tibulle, Propertius, Celse, d'après les observations de Fernel.

M. Valart eut part à la belle édition du *Plaute latin* de notre savant confrère M. Capperonnier, avec qui il en avait revu le texte qu'il avait enrichi d'un glossaire.

Mais son plus grand ouvrage dans ce genre fut l'*Horace*, revu sur soixante-seize manuscrits dans lequel on trouve les corrections les plus heureuses faites sur les meilleurs principes de la critique. Il est vrai que les Anglais toujours jaloux des Français, prétendent que M. Valart avait pris ses meilleures corrections dans Marckland leur compatriote qui cinquante ans auparavant avait commenté le même auteur, mais on peut voir par la confrontation des éditions combien M. Valart est éloigné de toute accusation de *plagiat*.

M. Valart s'occupa ensuite de l'*Imitation de Jésus-Christ*; il en donna le texte revu sur les plus anciens

manuscripts et la traduction en français avec une dissertation sur son véritable auteur, question presque aussi ancienne que l'ouvrage et encore indécise. On a nommé Landolphe le chartreux, St-Bernard, le célestin Jean Gersen et Gerson, chancelier de l'Université. Les vrais critiques ont réduit la difficulté entre Thomas A. Kempis et Gerson le bénédictin : M. Valart s'est déclaré pour ce dernier. M. Valart, habile philologue, était un critique austère. On le voit sur son examen de la latinité de *Jouvency*. Le P. Desbillons en voulut faire l'apologie; M. Valart y fit une réponse qui finit par un extrait d'une des fables de l'apologiste, où dans vingt-huit vers il relève quatre-vingt-trois fautes. Il en trouva quatre-vingt-quatre dans deux pages des tablettes chronologiques de Langlet Dufresnoy. Sa sévérité ne fut pas moindre pour la grammaire française de M. Demailly, honoraire de cette Académie, mais nous n'avons pas à prendre parti entre eux. Disons qu'ils ont été tous deux d'excellents grammairiens, même quand ils n'étaient pas d'accord. M. Valart, ardent dans son goût, était souvent impétueux dans son style, sa plume était aussi tranchante contre les maîtres ses adversaires que sa main avait été autrefois violente contre ses élèves.

Quoi qu'il en soit, la mémoire de l'abbé Valart présentera toujours un écrivain érudit, un philologue, un scoliaste, un grammairien, un géographe, un critique, un littérateur universel, tenant un des premiers rangs dans chaque genre. Les excès de travail, la vieillesse, les infirmités, l'avaient jeté dans un tel état de faiblesse qu'il ne s'apercevait plus

qu'on lui volait son argent, ses meubles et ses livres. Ses parents le ramenèrent dans la maison de ses pères où il termina sa vie en 1781. Dans les derniers temps de sa vie on ne pouvait le tirer de son marasme qu'en lui *parlant latin*. Si sa réponse n'était pas toujours juste, son latin du moins était toujours exact. (M. Baron présume trop ici en disant que le nom de M. Valart ne mourra pas et en lui appliquant ces mots d'Horace : *postera crescām laude recens*. Qui se rappelle, qui connaît aujourd'hui M. Valart, même à l'Académie ?)

38°. — Eloge historique de M. BARON (1785)

mort à 65 ans le 2 janvier 1785

Secrétaire perpétuel de l'Académie

par M. GOSSART son successeur (35 pages de 20 lignes)

M. Baron eut le bonheur d'avoir dans les auteurs de ses jours des leçons vivantes de vertu. Son père, dans un état que quelques abus souvent exagérés par l'injusticerendent redoutable à celui qui l'exerce, était connu par un désintéressement dont le palais conserve le souvenir et dont ses enfants seuls pourraient se plaindre s'il ne leur avait point transmis les mêmes sentiments. (Là phrase est belle, mais c'est une énigme).

Il fit au collège d'Amiens son cours d'humanité sous un très habile régent qui aux talents naturels, savait unir le travail, le zèle pour les études et la tendresse pour ses élèves.

Préparé par de si bonnes leçons il arrive dans cette classe où l'esprit commence à prendre de l'essor. Admirateur, j'ai presque dit adorateur de Virgile et

d'Horace, de Cicéron et de Tite-Live, il dévorait leurs écrits. Cette passion de l'enfance l'a suivi jusqu'au tombeau. Ovide et Horace étaient toujours dans ses mains ou sur son bureau. A la fin de la rhétorique M. Baron fut un des plus brillants auteurs dans la grande pièce, cette grande pièce qui mettait toute la ville en mouvement. Les billets pour y entrer étaient aussi recherchés que s'il se fût agi d'avoir entrée au festin royal. Toutes les places étaient remplies trois heures avant le spectacle. Là se réunissaient avec un égal empressement le grave sénateur, le jeune évaporé, l'austère mère de famille, la petite maîtresse élégante. Les dames ouvraient de grands yeux et leurs oreilles savouraient les vers enchanteurs d'une tragédie et d'une comédie *latines*. Après avoir recueilli la meilleure part des applaudissements prodigués aux auteurs, M. Baron en reçut encore de plus mérités par les couronnes multipliées qui ceignirent son front victorieux ; et il avait pour rivaux les Houzé, les Boistel, les Capperonnier, noms chers aux Lettres, à la Province, comme à l'Académie.

M. Baron quitte le temple de la poésie et de l'éloquence pour entrer dans l'autre de la philosophie, et quelle philosophie. L'école était exclusivement occupée des degrés métaphysiques, des quiddités, des catégories, des universaux... Je ne veux point effrayer les oreilles de l'assemblée par ces noms barbares qui tenaient lieu de logique, de morale, de mathématiques, et de physique dans toute l'Europe. Enfin une heureuse révolution dans les esprits a substitué les choses aux mots ; et aux raisonnements en barbara, la raison, la géométrie, les expériences.

M. Baron crut au sortir de l'Elysée être tombé dans le Tartare. Il sut vaincre ses justes dégoûts ; il dévora toutes les horreurs de cette aride contrée. Il soutint ses thèses sur toutes ces absurdités avec une éloquence digne des découvertes nouvelles.

Tant de succès dans tous les genres firent leur effet sur ses maîtres qui songèrent à faire la conquête d'un tel élève, comme ils avaient déjà fait celles d'Hangard, des Deligny et des Gresset. Cette société était aussi habile à distinguer le mérite qu'ardente à le ranger sous ses drapeaux. M. Baron fut sourd aux invitations flatteuses de ses anciens maîtres. Il avait le dessein de se former le goût dans la capitale. Une bourse au collège des Cholets le mit à portée de satisfaire ses désirs. D'abord comme la plupart des jeunes gens indécis, il avait voulu suivre l'état ecclésiastique. Mais il sentit bientôt qu'il n'était point né pour cette profession. Il s'attacha à l'étude du Droit avec les mêmes succès qu'il avait obtenu partout.

A peine eut-il prêté serment d'avocat, en la Cour de Paris, que l'amour de son pays le rappela dans le sein de sa famille. Il parut au Palais dans le plus grand éclat : ordre dans la distribution des faits et des moyens, connaissance des lois, de la procédure, de la coutume, style séduisant, beaucoup de saillies et de vivacité dans les répliques, tout semblait se réunir en lui pour annoncer un avocat célèbre : tout, excepté *la santé*. Il fut forcé de quitter la contention du Palais pour le silence du cabinet. Là M. Baron s'établit un tribunal particulier où les affaires étaient réglées avec autant d'équité que de promptitude : avec cet avantage que les deux parties abjurant leurs

haines bénissaient de concert le juge dont la sagesse avait terminé leurs différends. Mais bientôt entraîné par l'amour des lettres il négligea sa profession ; c'est un tort réel qu'eut M. Baron et nous osons l'en blâmer.

Au reste ce goût excessif de la littérature n'a pas été sans fruit. Dans le sein des lettres il se préparait à remplir les fonctions intéressantes qui tant de fois lui ont mérité vos applaudissements. Je touche à la plus brillante époque de sa vie, à l'établissement de l'Académie.

Si les lettres et les sciences ont eu des adorateurs, elles ont eu et ont encore des détracteurs passionnés. On a mis en question si l'établissement des académies dans les provinces était utile aux progrès des sciences et des arts. Ce problème est résolu par le fait. Un sophiste niait l'existence du mouvement ; pour toute réponse un philosophe se mit à marcher. C'est ce qu'ont fait les corps littéraires.

Déjà depuis quelques années quelques amis de la littérature s'assemblaient dans une maison particulière. Chacun d'eux faisait à son tour un discours. A la séance suivante un autre lisait des observations critiques sur l'ouvrage de son confrère. Ces assemblées furent d'abord selon l'usage l'objet des ingénieux sarcasmes des bons plaisants d'alors. Mais enfin les gens raisonnables en sentirent l'avantage et s'empressèrent de se faire agréger à la société naissante. Tel fut le berceau de l'Académie.

M. le duc de Chaulnes venait de succéder au prince *Charles de Lorraine* comme gouverneur de Picardie. Il crut que ce serait bien commencer son

administration que de donner à la Société une existence légale. Il fut secondé par le saint prélat dont la mémoire vénérée sera toujours un titre pour l'Académie et qui disait : comment n'aimerais-je pas les lettres ? A Rome la littérature est décorée du nom de vertu ; ce sont deux synonymes. M. Chauvelin dont l'âme ferme ne voulait rien à demi, donne aux démarches du gouverneur et au zèle du prélat une activité puissante ; il fait disparaître tous les obstacles et le prince accorde des lettres patentes à l'Académie dont il choisit tous les membres dans la société littéraire. M. le duc de Chaulnes est nommé protecteur. Gresset avait été désigné président de la société littéraire par une grande partie des associés et surtout par le protecteur. Il continua de présider l'Académie en vertu de la considération personnelle due au plus agréable et au plus vertueux poète de l'univers. Non, Messieurs, jamais cette présidence n'eut la sanction de l'autorité publique. Le Ministre en la refusant aux sollicitations du protecteur marque expressément dans sa lettre que S. M. connaît tout le mérite de M. Gresset, mais qu'elle ne peut pas lui accorder une présidence qui nuirait à cette précieuse égalité qui doit faire l'âme de tous les corps littéraires.

L'Académie eut de Louis XV tous les droits, honneurs, prérogatives et privilèges dont l'Académie française avait été décorée. M. Baron secondé par quelques-uns de ses confrères faisait tout le travail nécessaire à cette importante opération. On le retrouve partout avec une infatigable activité. Interprète de l'Académie, il en soutint l'honneur par ses talents littéraires. C'est vers ce temps qu'il fut cou-

ronné par l'Académie de Dijon. On lisait avec plaisir les vers, les chansons, échappés à sa veine féconde. Dans les occasions d'éclat, on l'entendait avec une vive satisfaction. Pour se faire une idée de son talent, il faut bien concevoir quelles sont les fonctions du secrétaire d'une académie qui réunit dans son sein les lettres, les sciences, les arts ; quelles sont les connaissances que ces fonctions supposent ou exigent.

M. Baron n'avait point la manière ni des Boze, ni des Fontenelle, ni des Mairan, ni des Duclos. Il avait un faire qui lui était propre. Parlait-il d'un philosophe ? Son style prenait la teinte sévère du sujet. Faisait-il l'éloge d'un homme de lettres ? Ses phrases étaient plus douces, son ton plus moelleux. Louait-il un médecin ? C'était une forme particulière qui tempérerait l'austérité du sujet par un certain vernis de plaisanterie dont quelquefois la couche était trop forte. Car il aimait la plaisanterie et l'y plaçait jusque dans ses éloges funèbres. Gresset lui avait dit avec raison : vous mettez des pompons à la mort. Au reste il savait que l'on a gain de cause quand on a su plaire, et il plaisait toujours. Ses éloges sont autant de petits chefs-d'œuvre. Chacun y est célébré selon son mérite, depuis M. de la Mothe jusqu'à l'abbé Valart ; depuis le plus sublime géomètre jusqu'au plus simple grammairien. Les éloges de Clairaut et de Montesquieu mériteraient plus que ceux prononcés dans la capitale, les honneurs de l'impression. L'indifférence de M. Baron pour la célébrité ne l'empêcha pourtant point de faire paraître quelques-uns de ses ouvrages par la voie de l'impression. Telle l'oraison

funèbre de Louis XV. Elle est écrite avec feu, pleine d'images et d'harmonie. L'orateur y développe avec art les principaux évènements de ce long règne. Peu d'ouvrages annoncent plus de talents et des connaissances plus étendues.

Il les développa ces connaissances et ces talents dans une feuille périodique dont il *fut l'inventeur et longtemps le rédacteur*. Sorte de journal d'annonces, où il aurait pu quelquefois être plus sévère dans le choix des petits vers innocents, dont il ornait ces feuilles légères, et plus économe d'éloges.

M. Baron avait fait une description détaillée de la ville d'Amiens où il rappelait les antiquités et les vertus de sa patrie. Nous avons encore de sa main une notice très bien faite sur les intendants qui ont administré la Picardie. C'est un morceau d'histoire très bien traité. L'auteur y trace avec énergie les vexations d'un Laubardemont, instrument de la sévérité d'un premier ministre utile mais tyrannique ; et les vertus et les bienfaits des Bignon, des Bernage, des Chauvelin. S'il eût vécu plus longtemps, avec quel plaisir n'eût-il pas dépeint les canaux qui vont enfin donner à notre patrie une nouvelle fécondité, les corvées devenues aujourd'hui un moyen de l'assistance au lieu d'être le fléau du pauvre.

Nous avons aussi trouvé dans les manuscrits de M. Baron une dissertation dont l'objet était d'examiner si les dames devaient être admises dans les académies.

Est-ce l'auteur ou M. Gossart qui fait ici ces trois pages d'excellent plaidoyer en l'honneur des femmes où on parle de Corinne dans l'antiquité, des italiennes

distinguées, de celles de l'Espagne pour arriver à cette conclusion : Et chez nous, chez ce peuple galant par excellence on aurait rougi d'admettre dans les corps littéraires, les Deshoulières, les Dacier, les Scudéri, les Lafayette, les Graffigny, les Beauharnais ? Eh quoi donc, la sœur de Gresset, qu'il appelait sa muse, aurait-elle profané ce sanctuaire élevé au Dieu du goût par son frère et ses amis ? — Dans tous les ouvrages de M. Baron, on trouve un tour original, un style pur, un goût peut-être trop marqué pour la plaisanterie, qui tenait à son caractère. Il se permettait aussi les mauvaises facéties qu'on appelle calembours. Il y attachait même une certaine prétention et les répétait comme s'il n'avait pas eu d'autres moyens de plaire dans la société. S'il eût moins souffert habituellement, sa gaieté naturelle se serait conservée plus franche et plus pure. La faiblesse de ses organes fatigués le rendait inquiet et peureux à l'excès. Il appréhendait de traverser le soir la rue d'une porte à l'autre. Il y voyait mille dangers et il lui fallait une escorte. Rentré chez lui, quelle tendresse pour ses parents, quelle amitié pour ses frères et sœurs, que de soins auprès de sa vieille mère plus qu'octogénaire ! — Depuis quelques années il se sentait désaillir malgré la fraîcheur de son visage et les railleries des médecins. Il ne sortait plus que pour les visites indispensables. Il disait à ceux qui se moquaient de sa fièvre intestinale : Vous ne me croirez malade que quand vous me verrez mort. Il ne disait que trop vrai. Dans sa prévision, il venait d'envoyer le diplôme de leur nomination à deux de ses confrères ; expédition laissée en retard depuis

plusieurs années. Et le lendemain après avoir donné quelques ordres à l'appariteur de l'Académie il voulut se reposer lorsqu'une attaque foudroyante lui ravit l'usage de tous ses sens.

M. Baron était le doyen de tous les secrétaires d'Académie. Il est mort à 65 ans. C'est le 2 janvier 1785 que le public et l'Académie ont fait cette perte que son successeur croit devoir qualifier d'irréparable.



RÉSUMÉ

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1899

13 JANVIER

(Séance publique de réception)

Présidence de M. le D^r Peugniez, Directeur. — Discours de M. J. Boquet, récipiendaire : **Amiens Pittoresque.** — Réponse de M. le D^r Peugniez.

27 JANVIER

(Séance publique de réception)

Présidence de M. Durand, Chancelier. — Discours de M. Ed. David, récipiendaire : **Du Patois et de la Littérature Picarde.** — Réponse de M. Thorel.

24 FÉVRIER

Présidence de M. le D^r Peugniez, Directeur. — Renouvellement du Bureau. *Directeur* : M. Durand, *Chancelier* : M. Pinson, *Secrétaire-adjoint* : M. Bor. — Lecture par M. Tivier : **Charles Nodier.** — Présentation comme membre correspondant de M. Lamy. — Nomination comme membre honoraire de M. Moullart.

24 MARS

Présidence de M. Durand, Directeur. — Nomination de M. Lamy comme membre correspondant. — Présentation comme membre correspondant de M. l'abbé Gosselin. — Lecture par M. Tivier : **Charles Nodier** (fin).

28 AVRIL

Présidence de M. Durand, Directeur. — Nomination de M. l'abbé Gosselin comme membre correspondant. — Lecture par M. Pinson : **L'Engadine et les Grisons**. — Présentation comme membre titulaire de M. le Président T. Franqueville.

26 MAI

Présidence de M. Durand, Directeur. — Lecture par M. l'abbé Franqueville, Secrétaire perpétuel, du compte rendu des **Opuscules inédits** de M. Daussy. — Discussion des titres de M. le Président Franqueville. — Présentation de M. E. Delignières et de M. l'abbé Quièvreux comme membres correspondants.

23 JUIN

Présidence de M. Durand, Directeur. — Nomination comme membres correspondants de M. E. Delignières et de M. Quièvreux. — Lecture par M. Tattegrain : **Catarina, Campo dominico, Souvenirs de voyage, Gênes**. — Nomination comme membre titulaire de M. le Président Franqueville.

28 JUILLET

Présidence de M. le Dr Lenoël. — Lecture par M. Leleu : **L'Alexandréide**. — Tirage au sort des tours de lecture pour 1900.

27 OCTOBRE

Présidence de M. Durand, Directeur. — Lecture par M. Ed. David : **Marie Chrétienne**.

24 NOVEMBRE

Présidence de M. Durand, Directeur. — Détermination du programme de la séance publique. — Lecture par M. le Directeur : **Le Grand portail de la Cathédrale d'Amiens.**

8 DÉCEMBRE

Présidence de M. Durand, Directeur. — La séance publique, fixée au 24 Décembre, est remise au 26 Janvier.

19 JANVIER 1900

Présidence de M. Durand, Directeur. — Lecture par le Secrétaire perpétuel : **Compte rendu des Travaux de l'année.** — Présentation comme membres titulaires de M. Percheval et de M. l'abbé Boucher.

26 JANVIER

Présidence de M. Durand, Directeur. — L'Académie offre à son Secrétaire perpétuel, qui la quitte, une statue de Gresset. — Discussion des titres de M. Percheval et de M. l'abbé Boucher.

26 JANVIER

(Séance publique annuelle)

Présidence de M. Durand, Directeur. — Discours du Directeur : **Le Grand Portail de la Cathédrale d'Amiens.** — **Compte rendu des travaux de l'année** par le Secrétaire perpétuel. — Lecture par M. Ed. David : **Marie Chrétienne.**

OUVRAGES REÇUS PAR L'ACADÉMIE

Pendant l'Année 1899

I. — Du Ministère de l'Instruction publique.

Bulletin Historique et Philologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1897.

Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1898.

Revue des Travaux Scientifiques du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1898.

Enquête sur les conditions de l'Habitation en France, par M. A. de Fouille.

II. — Des Auteurs.

Etude sur Domart-les-Ponthieu, par MM. A. Janvier et Bréard.

Histoire d'Abbeville au temps de Charles VII, des Ducs de Bourgogne et de Louis XI, par M. E. Prarond.

Beauquesne, Etude historique, par M. J. Duchaussoy.

Sur la Corrélation des Sciences, par M. Decharme.

La Philosophie Thomiste, pendant les années 1888, 1898, par M. Domet de Vorges.

Documents pour servir à l'Histoire de la Révolution Française dans la Ville d'Amiens, t. iv.

III. — Des Sociétés savantes siégeant à Amiens et dans le Département.

Mémoires de la Société d'Emulation d'Abbeville.

IV. — Des diverses Sociétés Françaises.

Bulletin de la Société Académique de Brest, année 1897-1898.

Bulletin de la Société des Sciences et Arts de Rochechouart, t. viii.

La Provence Agricole et Horticole, 1899.

Bulletin de la Société des Agriculteurs de la Drôme, 1899.

Mémoires de la Société Académique de l'Oise, 1898.

Bulletin de l'Académie de Toulouse, 1898.

Bulletin de la Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis, 1899.

Journal d'Agriculture pratique pour le Midi de la France, 1899.

Bulletin de l'Université de Toulouse, 1899.

Notices et Documents publiés par la Société d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire Naturelle de la Manche, 1898.

Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de la Charente, 1897.

Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de Béziers, 1898.

Annales de la Société d'Agriculture, Sciences et Industrie de Lyon, 1897.

Annales de la Société Linnéenne de Lyon, 1898.

Mémoires de l'Académie de Lyon, 1898.

Bulletin-Revue de la Société d'Emulation du Bourbonnais, 1898.

Mémoires de l'Académie de Macor, 1898.

Mémoires de l'Académie de Dijon, 1898.

Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, 1898.

Annales de la Société Académique de Nantes, 1898.

Bulletin de l'Académie de Clermont-Ferrand, 1898.

Mémoires de l'Académie de Clermont-Ferrand, 1898.

Mémoires de la Société Académique de St-Quentin, 1898.

Mémoires de l'Académie de Nîmes, 1898.

Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai, 1898.

Mémoires de l'Académie de Besançon, 1898.

Mémoires de l'Académie de Caen, 1898.

Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1898.

Mémoires de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, 1898.

Mémoires de l'Académie de l'Oise, 1898.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes, 1898.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Aube, 1898.

Mémoires de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, 1898.

Recueil de l'Académie de Tarn-et-Garonne, 1898.

Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes maritimes, 1898.

- Recueil de l'Académie des Jeux Floraux, 1899.
Bulletin de la Société Archéologique du Limousin, 1888.
Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, 1898.
Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône, 1898.
Annuaire de la Société Philotechnique, 1898.
Annales de l'Académie de Macon, 1898.
Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, 1898.
Mémoires de la Société Littéraire, Historique et Archéologique de Lyon, 1897-1898.
Précis des travaux de l'Académie de Rouen, 1898.
Recueil des travaux de la Société Libre de l'Eure, 1898.
Actes de l'Académie de Bordeaux, 1898.
Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Marne, 1898.
Mémoires de l'Académie d'Arras, 1898.
Annales de la Société d'Emulation des Vosges, 1898.
Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France.
Bulletin de la Société de Médecine légale de France, 1899.
Mémoires de la Société d'Agriculture et des Arts de Seine-et-Oise, 1899.

V. — Des Sociétés Étrangères.

- International Reports of schools for the Deaf.
Transactions of the Wisconsin's Academy, 1896-1897.
Instructs and Habits of the Solitary Wasps, by G. Peckham.
Boletin de Agricultura, Minería é Industrias de la Republica Mexicana, 1899.
Annual Report of the Smithsonian Institution, 1896.
Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, 1898.
Boletin del Instituto Geologico de Mexico, 1898.
Boletin de Agricultura, Minería é Industrias de Mexico, 1899.
Proceedings of the Academy of Natural sciences of Philadelphia, 1899.
Annual Report of the United States Geological Survey.



TABLEAU
DES
MEMBRES DE L'ACADÉMIE
(31 DÉCEMBRE 1899)

BUREAU












MM. DURAND, Directeur.
PINSON, Chancelier.
FRANCQUEVILLE, Secrétaire-perpétuel.
MACQUE, Archiviste-Trésorier.
BOR, Secrétaire-Adjoint.

MEMBRES TITULAIRES


DANS L'ORDRE DE LEUR INSTALLATION

MM.

- 1 LENOEL, *, ☉ I, Docteur en médecine, boulevard du Mail, 11.
- 2 LELEU, *, ☉ I, ancien Proviseur du Lycée d'Amiens, boulevard Faidherbe, 83.
- 3 VERNE(Jules), * O. ☉ I, Homme de lettres, rue Charles-Dubois, 2.
- 4 OBRY, *, ☉ I. Président de Chambre à la Cour d'Amiens, rue des Jacobins, 67.
- 5 BARIL (GÉDÉON), Homme de lettres, rue Évrard de Fouilloy, 21.

- 6 GUÉRARD, *, Ingénieur au chemin de fer du Nord, en retraite, rue Cottenchy, 5.
- 7 JANVIER,  I, Homme de lettres, Boulevard du Mail, 73.
- 8 DEBAUGE, Industriel, faubourg de Hem, 242.
- 9 FOURNIER, Conseiller à la Cour, rue du Lycée, 28.
- 10 FRANCQUEVILLE (l'abbé), Vicaire général, rue de Metz-l'Evêque, 2.
- 11 LENEL,  I, Professeur de Rhétorique au Lycée d'Amiens, rue Laurendeau, 80. .
- 12 LORGNIER, Avocat, rue des Écoles-Chrétiennes, 23.
- 13 THOREL (OCTAVE),  I, Ingénieur des arts et manufactures, Juge d'inst^{on} au Tribunal civil, rue de Cerizy, 3.
- 14 MACQUE, Greffier en chef de la Cour, rue Laurendeau, 148.
- 15 BOR,  I, Professeur à l'École de médecine d'Amiens, rue Blasset, 22.
- 16 LECOMTE (MAXIME),  I, Avocat, Sénateur du Nord, rue Charles-Dubois, 31.
- 17 BLANCHARD (ALEXANDRE),  I, Professeur de Troisième au Lycée, rue Cozette, 45.
- 18 GUILLAUMET,  I, Docteur en médecine, rue Porte-Paris, 4.
- 19 RICQUIER,  I, Architecte en chef du département, rue Sire Firmin Leroux, 23.
- 20 MICHEL,  I, Conservateur de la Bibliothèque, rue St-Louis, 48.
- 21 PEUGNIEZ,  I, Docteur en médecine, rue Lamartine, 75.
- 22 DURAND,  I, Archiviste du Département, rue Pierre l'Ermite, 22.
- 23 PINSON, Conseiller à la Cour, rue Saint-Geoffroy, 4.
- 24 CAMERLYNCK, *, Publiciste, rue Mazagran, 11.
- 25 TATTEGRAIN (GEORGES), rue St-Fuscien, 38.
- 26 BLOQUEL (EMILE), Avoué à la Cour, rue Charles-Dubois, 18.
- 27 BOQUET (JULES), rue Porte-Paris, 24.
- 28 DAVID (EDOUARD), rue de Croy, 22.

ÉLUS ET NON INSTALLÉS

- 29 ROZE, , Sculpteur, rue Boucher de Perthes, 10.
30 FRANQUEVILLE, Président du Tribunal Civil, rue
St-Fuscien, 29 bis.
-
-

MEMBRES HONORAIRES



DE DROIT

- 1 M. le Général commandant le 2^e Corps.
2 M. le Premier Président de la Cour d'appel.
3 M. le Préfet de la Somme.
4 M^{gr} l'Évêque d'Amiens.
5 M. le Procureur général près la Cour d'Amiens.
6 M. le Maire d'Amiens.
7 M. l'Inspecteur de l'Académie Universitaire.
-
-

MEMBRES HONORAIRES

ÉLUS

MM.


- 1 KOLB, *, Directeur des Usines Kulmann, à Lille.
2 POIRÉ, *,  I. Professeur au Lycée Condorcet, Paris.
3 PRAROND, *, Homme de lettres, à Abbeville.
4 TIVIER, *,  I. Doyen honoraire de la Faculté des
Lettres de Besançon, 9, rue Dhavernas, à Amiens,
5 MACHART, *, Inspecteur général honoraire des
Ponts-et-Chaussées, à Paris.

- 6 LANIER, *, Professeur d'histoire au Lycée Janson de Saily, 59, rue Boissière, Paris.
- 7 DE PUYRAIMOND, *, Ancien officier de marine, rue Debray, 36, à Amiens.
- 8 DECHARME, *, I. Ancien Professeur de l'Université, rue Saint-Louis, 8, à Amiens.
- 9 PICARD, Professeur de troisième au Lycée Condorcet, 22, rue Saint-Petersbourg, Paris.
- 10 VINQUE, Professeur de Tissage à l'Ecole Nationale des Arts Industriels, 120, rue du Coq français, Roubaix.
- 11 DE BRACQUEMONT (LÉOPOLD), Propriétaire-Agriculteur à la Folie-Guérard, annexe de Grivesne (Somme).
- 12 GOBLET, Député de la Seine, 83, rue de Chaillot, à Paris.
- 13 CORENTIN-GUYHO, Conseiller à la Cour de Paris, 166, rue du Faubourg St-Honoré.
- 14 DUBOIS (GUSTAVE), Avocat, ancien bâtonnier, rue de l'Amiral Courbet, 19.
- 15 LENOEL (LOUIS), Docteur en médecine.
- 16 BADOUREAU, *, Ingénieur en chef des Mines, à Chambéry, 18, rue de la Banque.
- 17 GRENIER, *, Conseiller à la Cour de Paris.
- 18 DELPECH, *, I. Président honoraire à la Cour d'Amiens, rue St-Louis, 4.

MEMBRES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

MM.

- 1 FERRAND, O. *, I. Membre correspondant de l'Institut, ancien Préfet, rue de la République, 8, à Amiens.
- 2 HUARD, Homme de lettres, 5, rue Dauphine, à Paris.
- 3 MILLIEN (Achille), Homme de lettres, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

- 4 BERNARD, Avocat général, à Dijon.
- 5 LE PELLETIER, *, Conseiller à la Cour de Cassation, à Passy, rue Boulainvilliers, 42.
- 6 PIEDAGNEL, *, Homme de lettres, rue des Sablons, à Passy-Paris,
- 7 DE LONGPÉRIER, *, Membre de l'Institut, 50, rue de Londres, à Paris,
- 8 CARTAULT, *, Professeur à la Sorbonne, à Paris.
- 9 LE TELLIER, Professeur, à Lisieux,
- 10 DE VORGES, O. *, Ministre plénipotentiaire, Maussans par Montbozon, (Haute-Saône).
- 11 CAHON, Docteur en médecine, à Paris.
- 12 BOULENGER (Gustave), Percepteur en retraite, à Albert.
- 13 PINEL, *, , membre de plusieurs Sociétés savantes. à Gonesse, (Seine-et-Oise).
- 14 RANSSON, Juge suppléant au Tribunal civil de Paris.
- 15 DE LA BALLE, Membre de la Société française d'Archéologie, curé de La Croix St-Leutroy (Eure).
- 16 BLANDIN, Curé de Mons-en-Chaussée.
- 17 LAMY, à Cambrai, 9, rue Belmas.
- 18 GOSSELIN (l'Abbé), Curé de St-Gilles, à Abbeville.
- 19 DELIGNIÈRES (Emile), Avocat, à Abbeville.
- 20 QUIÉVREUX (l'Abbé), Aumônier de l'Asile de Dury.

COMMISSION DES FINANCES

MM. CAMERLYNCK, LELEU,

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. BLANCHARD; DEBAUGE; FOURNIER; PINSON.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
<i>Amiens Pittoresque</i> , Discours de réception par M. Jules BOQUET	1
<i>Réponse</i> de M. le D ^r PEUGNIEZ	15
<i>Du Patois et de la Littérature Picarde</i> , Discours de réception par M. Edouard DAVID	39
<i>Réponse</i> de M. THOREL	74
<i>Deux ans de la vie de Charles Nodier</i> , par M. TIVIER. . .	99
<i>L'Engadine et les Grisons, souvenirs de voyage</i> , par M. PINSON.	124
<i>Le Grand Portail de la Cathédrale d'Amiens</i> , par M. Georges DURAND	164
<i>Compte-rendu des travaux de l'année</i> , par le Secrétaire perpétuel	189
<i>Eloges d'Académiciens du XVIII^e siècle</i> , par M. BARON, Secrétaire perpétuel de l'Académie de 1750 à 1785 <i>abrégés</i> par M. LELEU, (Séance du 26 Février 1897)	219
<i>Résumé des procès-verbaux des séances.</i>	353
<i>Ouvrages reçus par l'Académie</i>	356
<i>Tableau des Membres de l'Académie</i>	359

UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 04889 7626

Filed by Preservation CIC ~~13~~ 2010



